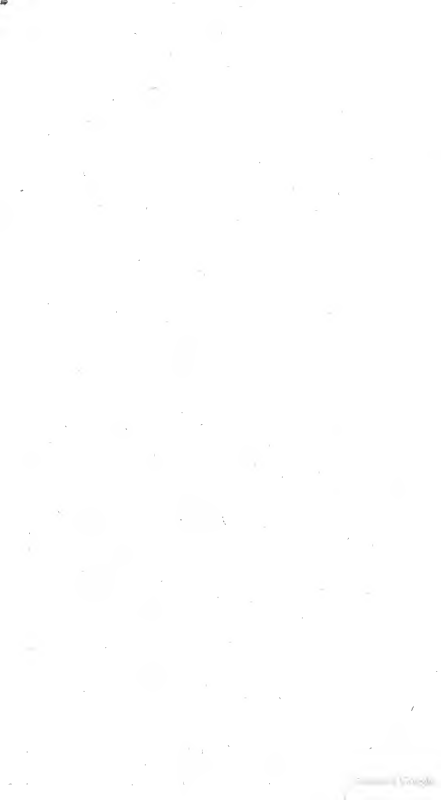


10. 6. 107











10. 6. 107

H I

ALCIPHRON,

OU LE

PETIT PHILOSOPHE,

EN

SEPT DIALOGUES:

Contenant une Apologie de la Religion Chretienne
contre ceux qu'on nomme
ESPRITS - FORTS.

TOME PREMIER.

Ils m'ont abandonné, moi qui suis la Source des Eaux vives, pour se creuser des Citernes, même des Citernes crevassées, qui ne s'avaient contenir d'Eaux. JEREM. XI 13.

Sin moriens, ut quidam minuti Philosophi censent, nihil sentiam, non veteor ne hunc Errorem meum mortui Philosophi irideant. CICERO.



A LA HAYE,
Chez P. GOSSE & J. NEAULME.
M. DCC. XXXIV.





AVER TISSEMENT.

LE Dessen de l'Auteur étant de considerer l'Esprit - fort dans les differents Points de Vûe , d'Athée , de Libertin , d'Enthouusiast , de Mocqueur , de Censeur , de Métaphysicien , de Défenseur de la Fatalité , & de Sceptique ; on ne doit pas s'imaginer pour cela , que tous ces Caractères conviennent à chaque Esprit - fort en particulier ; tout ce qu'il a prétendu dire , étant , qu'il n'y a point de Trait dans son Ouvrage , qui

AVERTISSEMENT.

ne convienne à l'un ou à l'autre de cette Secte. Peut-être que quelques Lecteurs seront de Sentiment, que le Caractere d'Athée n'est applicable à aucun d'eux. Mais, quoiqu'on ait souvent dit, qu'un Athée spéculatif est une Chimere ; il ne laisse pas d'être certain, qu'il y a plusieurs Athées, qui donnent dans les Spéculations les plus abstraites, pour combattre le Dogme de l'Existence de Dieu. C'est ce que l'Auteur sçait être vrai : & il est bien assuré, qu'un des plus célèbres Ennemis du Christianisme, qui aient écrit de nos Jours, a déclaré, qu'il avoit trouvé une Démonf-

AVERTISSEMENT.

monstration contre l'Existence d'un Dieu. Et il ne doute point, que tous ceux, qui voudront se donner la Peine d'écouter les Discours, ou de consulter les Ouvrages, de nos Esprits-forts modernes, ne soient facilement persuadés, que le Portrait, qu'on trace ici d'eux, ne soit d'après Nature.

Comme l'Auteur ne s'est point borné à combattre seulement des Livres, aussi ne croit-il pas qu'on puisse lui objecter, qu'il n'y a point d'Ouvrages dans lesquels se trouvent toutes les Notions d'*Alciphron*, ou de *Lyficles*. On peut supposer qu'un Homme, dans

AVERTISSEMENT.

une Conférence particulière , s'énoncera plus clairement , que les autres ne s'expriment par Ecrit ; dira ce qu'ils ne font qu'insinuer ; & tirera quelques Conséquences des Principes qu'ils se contentent de poser.

Quoiqu'il en soit , l'Auteur croit , que tous ceux qui écrivent , en Termes formels , ou par Insinuations , contre la Dignité , la Liberté , & l'Immortalité de la Nature Humaine , peuvent avec Justice être taxés de ruiner les Fondemens de la Morale , & de détruire les Moyens de rendre les Hommes sagement vertueux. De pareils Ennemis sont les plus dan-

AVERTISSEMENT.

11

dangereux que la Vertu puisse avoir. Au reste, si l'Appréhension d'un fameux Ecrivain *, qui craignoit, que la Cause de la Vertu ne souffrit moins de la part de ses spirituels Antagonistes, que de celle de ses tendres Nourrices, très disposées à l'étouffer à force de Caresses, & à faire d'elle, en parlant tant de Récompenses, la Disposition du Monde la plus mercenaire; si, dis-je, une pareille Appréhension est fondée, ou non, c'est une Question dont je laisse la Décision au Lecteur.

Ceux,

* *Essay on the Freedom of Wit and Humour*, Part. II. Sect. III.

AVERTISSEMENT.

Ceux, qui souhaiteront de
ſçavoir pourquoi l'Auteur a an-
nexé à cet Ouvrage ſa nouvel-
le *Théorie de la Viſion*, en-
trouveront la Raiſon par la Lec-
ture du quatrième Dialogue*.

* Tome I, pages 236 - 256.

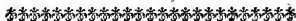


ALCI-

V



ALCIPHRON,
OU
LE PETIT
PHILOSOPHE;
EN
VII. DIALOGUES.



DIALOGUE PREMIER.

I. *Introduction.* II. *But & Desseins des Esprits-forts.* III. *Oppositions qu'ils recontrent de la part du Clergé.* IV. *Liberté de penser.* V. *Nouveaux Eclaircissemens sur les Vuës des Esprits-forts.* VI. *Pas que fait un Esprit-fort vers l'Atheïsme.* VII. *Imposture concertée entre les Prêtres & les Magistrats.* VIII. *Methode dont se servent les Es-*
Tom. I. A prits.

2 ALCIPHRON, OU LE
 prits-forts, pour faire des Profelytes & des
 Decouvertes. IX. L'Athée seul libre. Sen-
 timent qu'il a touchant le Bien & le Mal
 moral. X. Les Esprits-forts modernes
 justement nommez Petits-Philosophes.
 XI. Quelle sorte d'Hommes sont les Pe-
 tits-Philosophes, & comment elevez.
 XII. Leur nombre, progrès, & sentimens.
 XIII. Comparez avec d'autres Philoso-
 phes. XIV. Quelles Choses & quelles No-
 tions doivent être estimées naturelles.
 XV. La Vérité est toujours la même, non-
 obstant la Diversité des Opinions. XVI. Re-
 gle & Mesure des Vérités morales.

3. Intro-
 duction.

I.  JE m'étois flatté, Theages,
 que j'aurois pu vous en-
 voyer, il y a déjà quelque
 temps, un agreable Recit
 du Succès de l'Affaire, qui
 m'a amené dans cet Endroit reculé de la
 Province. Mais, au lieu d'avoir une pa-
 reille Nouvelle à vous annoncer, je
 pourrois vous mander les Causes qui
 m'ont fait échouer, si je n'aimois mieux
 vous entretenir de quelques Incidents
 amusants, qui ont aidé à diminuer le
 chagrin du malheureux succès, que je
 n'ai pu, ni prévenir, ni prévoir. Les
 Evenemens ne sont point en notre puis-
 sance ; mais, il depend de nous de faire
 un bon usage même des plus tristes. Et
 il

PETIT PHILOSOPHE, *Dial. I.* 3

il faut que j'avoue, que le cours & la fin de cette Affaire m'ont donné Occasion de faire des Reflexions, qui ont servi en quelque sorte à me dedommager de mes Dépenses, & de la Perte de mes peines & de mon temps. Une scene, qui represente le manège & les passions des Hommes, offre des Objets, qui meritent, sinon d'être imitez, du moins d'être observez par un Spectateur raisonnable. Et si un Homme, qui a le Loisir de reflechir sur ses propres Observations, ne produit rien qui soit d'usage aux autres, il a du moins le plaisir de s'amuser lui-même. Pendant plusieurs mois, j'ai joui d'un pareil Loisir dans cette Retraite ecartée, infiniment plus qu'on ne fait dans ce vaste Tourbillon d'Affaires, de Factions, & de Plaisirs, qu'on nomme *le Monde*. Et une Retraite agreable en elle-même, après avoir été agité de Trouble & d'Inquiétude, étoit rendue plus aimable encore par la Conversation & les bonnes Qualitez de mon Hôte *Euphranor*, qui unit en sa personne le Philosophe & le Fermier: deux Caracteres, qui ne sont pas si incompatibles, que la Coutume semble l'insinuer. *Euphranor*, depuis le temps qu'il quitta l'Academie, a vecu dans cette petite Ville, où il possède une bonne Maison avec une centaine d'Acres de Terre appartenant, lesquelles, étant cultivées par lui-même, le font subsister richement. Il a une Collection des meilleurs Livres, la

4 ALCIPHRON, OU LE

plupart anciens, qui lui ont été laissez par son Oncle qui étoit d'Eglise, & aux soins duquel il doit son Education; & l'Occupation, que lui donne sa Ferme, ne l'empêche pas de s'instruire par la Lecture. Cependant, il a encor plus pensé, que lû; sa Santé, & la Force de son Corps, le mettant en état de soutenir les Fatigues de l'Esprit. Il est de sentiment qu'il n'étudieroit pas mieux dans son Cabinet, que dans les Champs, où son Ame est rarement oisive pendant qu'il émonde ses Arbres, suit la Charrue, ou a l'Oeil sur ses Troupeaux. Je fis connoissance dans la Maison de cet Ami avec *Criton*, Gentil-homme du Voisinage, d'une Fortune au dessus de la mediocre & d'un merite distingué, & étroitement lié d'Amitié avec *Euphranor*. L'été passé, *Criton*, dont l'Eglise paroissiale est dans notre Ville, dinant un Dimanche chez *Euphranor*, il m'arriva de lui demander des Nouvelles de quelques Amis qui logeoient chez lui, & que j'avois vus à l'Eglise avec lui le Dimanche precedent. Ils se portent bien l'un & l'autre, dit *Criton*; mais, étant une fois venus à notre Assemblée, pour voir le Troupeau de la Paroisse, leur Curiosité est satisfaite, & ils aiment mieux rester au Logis. Comment, dit *Euphranor*, sont-ils donc Non-conformistes? Non, repondit *Criton*; ils sont Esprits-forts. *Euphranor*, qui n'avoit jamais rencontré d'Hommes de cet

te

PETIT PHILOSOPHE, *Dial. I. 5*

te Secte, & à qui leurs Ecrits étoient presque aussi inconnus qu'eux-mêmes, témoigna une grande envie de connoître leur Systeme. Vous en demandez-là plus, dit *Criton*, que je n'oserois entreprendre de vous donner. Leurs Ecrivains sont de différentes Opinions. Les uns vont plus loin, & s'expriment plus librement que les autres. Mais, les Principes généraux de la Secte s'apprennent le mieux par la conversation de ceux qui font ouvertement Profession d'en être. Et il y auroit moyen de contenter vôtre curiosité, si vous & *Dion* vouliez passer une semaine chez moi avec ces Messieurs, qui paroissent fort disposez à déclarer & à repandre leurs sentimens. *Alciphron* a un peu plus de quarante Ans, a fréquenté le Monde, & ne manque pas de Lecture. Je fis connoissance avec lui au Temple, qu'une succession, qui vint à lui echoir, lui fit quitter, pour voyager dans les Païs les plus policez de l'*Europe*. Depuis son Retour, il s'est livré aux Amusemens de la Ville, lesquels, étant devenus à la fin insipides pour lui, l'ont jetté dans une sorte d'Indolence *splenique*. L'autre, nommé *Lyficles*, est un de mes proches parens, qui a de la vivacité, & une teinture superficielle de sçavoir. Celui-ci, après avoir passé par la routine ordinaire de l'Education, & avoir vû quelque Monde, tomba entre les Mains de quelques Debauchez & de quelques

6 ALCIPHRON, OU LE

Esprits-forts; Commerce, qui aura, à ce que je crains, fait tort à sa Santé & à sa Fortune. Mais ce qui me fait le plus de peine, c'est que son Ame est corrompue par une suite de principes pernicious, qui ôtent l'esperance la plus éloignée d'Amendement, parce qu'on a observé qu'ils survivent presque toujours aux passions de la Jeunesse. Ils savent tous deux très bien vivre, & seroient assez agreables, s'ils ne s'imaginoient pas être des Esprits-forts. Mais cette croyance, pour dire le vrai, leur a donné je ne sçai quel air & quelles manieres, qui temoignent visiblement qu'ils se croient plus sages que le reste de l'Univers. C'est pourquoi, je serois charmé que ces Mrs. trouvassent à qui parler, en la Personne d'un Homme, qu'ils ne regardent que comme un simple Fermier. Je n'ai d'autre dessein, repliqua *Euphranor*, que de m'informer simplement de leurs Principes & de leurs Opinions. Pour cet effet, je me propose de donner à mes Ouvriers une tâche d'une semaine, & j'accepte votre Invitation, si *Dion* le trouve bon. A quoi il consentit. En attendant, dit *Criton*, je preparerai mes Amis, & les informerai qu'un honnête voisin à intention de s'entretenir avec eux sur leurs Sentimens. Et, si je ne me trompe, ils seront charmez de l'Idée de laisser un Profelyte, même dans un village. Le lendemain *Euphranor* se leva de bon

bon matin, & employa la matinée à régler ses Affaires. Après diner, nous nous rendîmes à la Maison de *Dion*, qui est au milieu d'une demi-douzaine de Champs entourez de platanes, qui se trouvent en grande quantité dans cette partie de la Province. Nous nous promenâmes sous l'Ombrage délicieux de ces Arbres environ une heure avant que d'arriver à la Maison de *Criton*, qui est située au centre d'un petit Parc, embelli de deux Bosquets de Chênes, & de Noyers, & d'un Ruisseau d'eau pure qui va en serpentant. Nous trouvâmes à la porte un Domestique avec une petite Corbeille remplie de fruit qu'il alloit porter au Bosquet où son Maître étoit avec les deux Etrangers. Nous les trouvâmes tous trois assis à l'Ombre. Et, après les complimens ordinaires en pareille occasion, *Euphranor* & moi nous nous assîmes auprès d'eux. Notre conversation commença par quelques Remarques sur la Beauté de cette Campagne, sur l'agrement de la saison dans laquelle nous étions, & sur quelques Améliorations qui avoient été faites dans la Province voisine par de nouvelles méthodes d'Agriculture. D'où *Alcipbron* prit occasion d'observer, que les Améliorations les plus utiles viennent le plus tard. Je ne serois pas fort tenté, dit-il, de vivre dans un endroit, où l'Esprit des Hommes ne seroit pas cultivé, quelque

8 ALCIPHRON, OU LE

admirable culture qu'on eut pu y donner à la Terre. Mais, il y a déjà longtemps que j'ai observé, que les progrès des Hommes vont par degrez, dans tout ce qu'ils font. Le premier soin du Genre-Humain est de pourvoir aux besoins de la Nature: ensuite, ils recherchent ce qui peut rendre la vie douce & agreable. Mais, cette Entreprise, qui demande un courage d'*Hercule*, & qui consiste à dompter les prejuges, & à acquérir une solide connoissance, s'exécute la dernière, parce qu'elle demande plus de Talens qu'aucune autre. Tout juste, dit *Euphranor*: *Alciphron* a marqué-là notre vrai défaut; & j'ai toujours cru, qu'immédiatement après avoir pourvu à la subsistence de notre Corps, nous devions avoir soin de notre Ame. Mais, sur le point de faire une démarche si nécessaire, l'Amour des Richesses nous arrête, ou nous fait courir après d'autres Objets.

II. But & Desseins des Esprits-forts.

II. ALC. La Pensée est ce qui distingue l'Homme de la Bête, & la Liberté de penser ne fait pas une différence moins considerable entre Homme & Homme. C'est aux nobles Defenseurs de ce Privilege & de cette Perfection de la Nature Humaine, je veux dire les Esprits-forts, qui se sont élevez & fort multipliez depuis quelques Années, que nous avons l'Obligation de toutes ces importantes Découvertes, qui ont été fai-

PETIT PHILOSOPHE, *Dial. I.* 9

faites en dépit de l'Esclavage & de la Superstition. *Euphranor*, qui hait sincèrement l'un & l'autre de ces Monstres, témoigna avoir beaucoup d'Estime pour ces Héros, qui avoient empêché la Ruine de leur Patrie, en y repandant les Connoissances & la Lumière. Il ajouta, que le Nom & le Caractere d'Esprit-fort lui plaisoient : mais, à son Avis, l'une & l'autre de ces choses appartenoient à tout Homme, dans quelque País ou dans quelque Siecle qu'il eut veçu, qui aimoit & qui recherchoit de tout son Cœur la Verité. Ainsi, il souhaita de sçavoir quelle étoit cette Secte d'Hommes dont *Alcipbron* venoit de parler comme s'étant élevée depuis peu ? Quels étoient leurs Principes ? Quelles leurs Découvertes ; & à quoi ils s'occupoient pour l'Avantage du Genre-Humain ? Protestant, qu'il seroit fort redevable à *Alcipbron*, s'il vouloit lui donner les Eclaircissements nécessaires sur tous ces Points. C'est ce qui ne sera pas difficile, répondit *Alcipbron* ; car, je fais profession d'être de cette Secte, dans laquelle quelques-uns de mes plus intimes Amis tiennent le premier rang. Et, s'appercevant qu'*Euphranor* l'écoutoit avec respect, il continua tout de suite. Il faut que vous sachiez, dit-il, que l'Ame Humaine peut être comparée avec beaucoup de justesse à une Piece de Terre.

Ce que les Actions de labourer, de creuser, & de herfer, sont à l'une; celles de penser, de réfléchir, & d'examiner, le sont à l'autre. Chacune de ces choses doit être cultivée à sa manière; & comme une Terre, qu'on laisse pendant un long espace de temps sans y mettre la main, sera couverte de ronces, d'épines, & de telles autres productions, qui n'ont ni utilité ni agrément; de même, dans une Ame, qu'on laisse sans culture, il doit inmanquablement naître un grand nombre de Préjugés & d'Opinions absurdes, qui tirent leur Origine, en partie du Terrain même, les Passions & les Imperfections de l'Ame, & en partie de ces Semences que le hazard y répand à la faveur de tout vent de Doctrine, & que l'Habileté des Législateurs, l'Air doctoral des Pédants, la Superstition des Sots, & l'Imposture des Prêtres, font lever. Représentez-vous l'Ame de l'Homme, ou la Nature Humaine en general, qui a été depuis tant de Siècles livrée aux Fraudes des Fourbes, & à l'Imbecillité des Foibles; combien elle doit être inondée de Préjugés & d'Erreurs; quelles profondes Racines ces Erreurs & ces Préjugés doivent avoir; & par conséquent jusqu'à quel point la tâche de les arracher doit être pénible. C'est cependant cette Entreprise, difficile autant que glorieuse, à laquelle s'employent les Esprits-forts modernes.

dernes. Après avoir prononcé ces paroles, *Alcipbron* fit une pause, & parcourut des Yeux toute la Compagnie. Voilà véritablement, dis-je, un Dessein digne de Louanges ! Nous pensons, dit *Euphranor*, que c'est une chose digne d'Eloge, de rendre la Terre propre à produire des Fruits, d'appriivoiser des Animaux ferores, de polir les Mœurs des Hommes, de pourvoir à la subsistance de leurs Corps, & de guerir leurs Maladies. Mais, qu'est-ce que tout cela, en comparaison d'une Entreprise bien plus excellente & bien plus utile, puisqu'elle affranchit les Hommes de leurs Erreurs, & qu'elle orne & perfectionne leurs Ames ? On a anciennement élevé des Autels & bâti des Temples pour des Services bien moins importants. Il n'y en a que trop de nos jours, dit *Alcipbron*, qui sont assez stupides, pour ne pas distinguer leurs Bienfaiteurs les plus genereux, d'avec leurs plus cruels Ennemis. Ils ont un Respect aveugle pour ceux qui les tiennent dans une espece de Servitude ; & regardent leurs Libérateurs comme des Hommes dangereux, dont le But est de combattre & de détruire les Opinions reçues. *EUPHR.* Ce seroit en verité dommage, que des Hommes, qui ont de si nobles Desseins, trouvaient des Oppositions & fussent payez d'Ingratitude. Pour ce qui me concerne, je considere un Homme, qui employe son

Temps & ses Peines à chercher de bonne-foi la Vérité, comme un meilleur Ami du Genre-Humain, que le plus grand Ministre d'Etat, ou le plus célébré Héros ; parce que l'Avantage, qui résulte des Travaux de ceux-ci, est restreint à une petite partie du Monde, & à un court Espace de Temps, au lieu qu'un Rayon de Vérité peut éclairer tout l'Univers, & être d'usage dans les Siècles les plus reculez. ALC. Je crains qu'il ne se passe bien du Temps, avant que le commun des Hommes pense comme vous sur ce sujet. Mais, par bonheur, ce qu'il y a de plus choisi dans le Genre-Humain, en fait d'Education & de Talens, rend justice aux Patrons de la Lumière & de la Vérité.

III. *Oppositions* III. EUPHR. Le Clergé, sans doute, ne sçauroit manquer d'approuver, *qu'ils rencontrent de la part du Clergé.* en toute occasion, de si dignes Efforts. A l'ouïe de ces paroles, *Lyficles* eut de la peine à s'empêcher de rire. Et *Alciphron*, d'un Air de pitié, dit à *Euphranor*, qu'il s'appercevoit bien qu'il n'étoit pas au fait du Caractere des Gens d'Eglise. Car, ajouta-t-il, il faut que vous sachiez, que nous n'avons pas de plus grands Ennemis sur la Terre, qu'eux. Si la chose étoit en leur pouvoir, ils éteindroient jusqu'à la Lumière Naturelle, changeroient le Monde en Cachot, & retiendroient à jamais dans l'Obscurité, & dans les Chaines, tout le Genre-Hu-

Humain. EUPHR. Je n'avois jamais conçu rien de pareil touchant notre Clergé Protestant, particulièrement ceux de l'Eglise dominante; lesquels, à en juger par ce que j'ai vû d'eux & de leurs Ecrits, j'aurois regardez comme Amis du Sçavoir & des Connoissances utiles. ALC. Croyez-moi, les Prêtres, dans toutes les Religions, sont du même Caractere. Je veux dire, qu'ils sont tous animez d'un Esprit de Persecution, qu'ils ne manquent jamais de déployer contre tous ceux qui ont le courage de penser de leur propre chef, & qui refusent de se laisser mener, les yeux bandez, & les fers aux mains, par leurs venerables Conduc-teurs. Ces grands Professeurs en pedanterie & en jargon ont fabriqué differens Systemes, qui sont également vrais, & d'une égale Importance, pour tout l'Univers. Les diverses Sectes sont prevenues, au delà de l'Imagination, en faveur de leur Systeme particulier, & pas moins prêtes les unes que les autres à faire éprouver leur Fureur à ceux qui ne sont pas dans leurs Idées. La Cruauté & l'Ambition étant les Vices favoris des Gens d'Eglise dans tous les Païs, ils s'attachent partout à prendre un certain Ascendant sur tout le Genre-Humain; & le Magistrat ayant le même Interêt que les Prêtres, d'assujettir, d'amuser, & d'effrayer le Peuple, ne prête que trop souvent la main

à la Hiérarchie. En un mot, ceux, dont nous venons de parler, ne croient jamais leur Autorité ni la possession de leurs Biens assurées, aussi long-temps que ceux, qui diffèrent d'eux sur quelque Point de Religion, ont part aux Droits les plus communs de leur Naissance ou de leur Espece. Pour mettre ce Sujet dans tout son jour, representez-vous un Monstre ou un Spectre, composé de Superstition & d'Euthouiasme, & digne Production de la Souveraineté & de la Prétrise, tenant des Chaines d'une Main, & branlant de l'autre une Epée flamboyante, pour intimider & pour détruire tous ceux qui auroient la Hardiesse de suivre les Lumieres de la Raison & du Sens-commun. Bornez-vous à cette seule Consideration, & avouez qu'il n'y avoit pas moins de Danger que de Difficulté dans notre Entreprise. Cependant, telle est la genereuse Ardeur qu'inspire la Verité, que nos Esprits-forts ne sont, ni rebutez par les Obstacles, ni effrayez par le Peril. Malgré tout ce qui s'oppose à l'Execution de nôtre Dessein, nous avons déjà fait tant de Proselytes parmi ce qu'il y a de plus sensé dans le Genre-Humain, & leur nombre augmente si fort, que nous esperons remporter un jour une Victoire universelle, renverser tous les Boulevarts de la Tyrannie tant Seculiere qu'Ecclésiastique, rompre les Chaines de nos Compatriotes,

PETIT PHILOSOPHE, *Dial. I. 15*

tes, & rendre au Genre-Humain ses Droits primitifs, & ses anciennes Prérogatives. *Eupbranor* écouta ce Discours, la Bouche ouverte, & les yeux fixés sur *Alcipbron*, qui, s'étant énoncé avec beaucoup de vivacité, s'arreta un instant pour reprendre haleine & pour se remettre de son Emotion. Mais, comme personne ne songeoit à lui repondre, il reprit le fil de son Discours; &, se tournant vers *Eupbranor*, lui adressa d'un ton plus bas les paroles suivantes. Plus un Homme est innocent & honnête, plus il est sujet à être trompé par les autres Hommes. Vous avez apparemment lû quelques Ecrits de nos Theologiens, traitant de la Grace, de la Vertu, de la Bonté, & de telles autres Matieres propres à amuser & à tromper un Esprit-simple & sans malice. Mais, vous pouvez m'en croire, quand je vous dis qu'ils sont tous (de quelque Pretexte qu'ils puissent colorer leurs Dessesins) unis par le même Principe d'Interêt. Je ne nie point qu'il ne puisse y avoir de temps en temps quelque Imbecille, qui n'y entende pas finesse. Mais, j'ose affirmer hardiment, que tous les Gens de Sens sont parfaitement d'accord parmi eux sur ces trois Articles, l'Ambition, l'Avarice, & l'Esprit de Vengeance.

IV. Pendant qu'*Alcipbron* parloit, un *IV. Li.* Valet vint dire à *Lyficles* & à lui, que *berté de* quelques Hommes, qui s'en alloient à *penfer.*

Lon-

Londres, attendoient leurs Ordres. Sur quoi ils se leverent, & prirent le chemin de la Maison. Ils ne furent pas plutôt partis, qu'*Euphranor*, adressant la parole à *Criton*, dit, qu'il croyoit que ce pauvre Gentil-homme avoit été fort persecuté pour ses Sentimens, puis qu'il paroissoit s'exprimer avec le Ressentiment naturel à ceux qui ont été fort maltraités. Je ne sache pas, répondit *Criton*, qu'il lui soit rien arrivé à cet égard; mais, j'ai souvent observé, que ceux de cette Secte tombent en fait de Conversation dans deux Excès opposez, qui sont la Declamation, & le Ton de Plaisanterie, suivant que l'Humeur, qui les domine, est comique ou tragique. Quelquefois ils s'emportent, & s'effrayent, à la vûe de quelques Spectres, qui ne sont pourtant que dans leur Imagination. Dans ces Transports, chaque Curé de Village leur paroît un Inquisiteur. Dans d'autres Temps, ils affectent de plaisanter finement, se servant d'Insinuations & d'Allusions, exprimant peu, donnant beaucoup à entendre, & paroissant en général se moquer du Sujet & de leurs Adversaires. Mais, si vous voulez connoître leurs Sentimens, il faut les laisser parler jusques à la fin. Les persecutions, que leur attire la Liberté qu'ils prennent de penser, est un Lieu Commun sur lequel ils aiment à s'étendre, quoiqu'e sans la moindre Cause, cha-

cun

cun étant Maître de penser ce qui lui
 plaît, puisqu'il n'y a en *Angleterre* rien
 qui ressemble à ce qu'on appelle Persecu-
 tion pour des sentimens ou des pensées.
 Mais, je suppose que dans chaque País
 on a soin de reprimer des Discours
 trop insolens; & d'empêcher, quelles
 que puissent être les Pensées interieu-
 res des Hommes, qu'on n'aye la har-
 dieffe de témoigner du mépris pour ce
 qui est regardé par tout le Peuple com-
 me sacré. Si ce soin a été depuis peu
 porté en *Angleterre* au point de rendre
 malheureux les Sujets de ce Gouverne-
 ment autrefois doux & libre; & si
 les Esprits-forts peuvent avec justice se
 plaindre d'avoir essuyé quelque mauvais
 Traitement à cause de leurs Opinions;
 c'est une chose dont vous pourrez ju-
 ger, lorsqu'ils vous rendront compte
 du nombre, des progrès, & des notions
 de ceux de leur Secte: Articles, sur les-
 quels ils seront charmez de s'étendre,
 pourvû que personne n'en paroisse cho-
 qué ni offensé; car, en ce cas, il se
 pourroit que le sçavoir-vivre les rendit
 un peu réservez. Oh! dit *Euphranor*,
 je né m'irrite jamais contre un Homme
 à cause de ses Sentimens: qu'il soit
Juif, Mabometan, ou Idolatre, il peut me
 parler librement sans craindre de me
 fâcher. Je suis même charmé de sça-
 voir ce qu'il a à dire, pourvû qu'il me
 parle avec Moderation & avec Sincérité.
 Qui-

Quiconque creuse avec moi dans la Mine de la Verité, je le tiens pour mon Compagnon d'Oeuvre. Mais si, pendant que je prends de veritables peines, il se divertit à me tourmenter & à me jeter de la poudre aux yeux, je ferai bientôt las de lui.

*V. Nouveaux
Eclaircissemens
sur les
Vues des
Esprits-forts.*

V. Dans le même temps, *Alcipbron* & *Lyficles*, aiant dépêché leurs Commissions, revinrent vers nous. *Lyficles* se remit au même endroit où il avoit été auparavant; mais *Alcipbron* se tint debout vis-à-vis de nous, les Bras croisez, & la Tête panchée sur l'Epaule gauche, dans la posture d'un Homme abimé dans une profonde Méditation. Nous gardâmes le silence, pour ne pas troubler ses pensées; & n'eumes pas attendu deux ou trois minutes, que nous l'ouïmes s'écrier, O Verité! O Liberté! Après quoi il se replongea dans sa premiere Méditation. *Eupbranor* prit alors la liberté de l'interrompre. *Alcipbron*, dit-il, vous avez tort d'employer vôtre Temps en Soliloques. La Conversation de quelques Hommes sçavans & habiles se trouve rarement dans l'Endroit où nous sommes, & j'estime trop l'Occasion qui m'est offerte, pour n'en pas profiter. ALC. Etes-vous donc un sincere Partisan de la Verité, & seroit-il possible que vous pussiez soutenir un Fardeau aussi pesant qu'en est la Recherche? EUPHR. Je crois aimer la Verité de tout mon Cœur,

Cœur, & je souhaite de la trouver en toutes choses. ALC. Quoi! en toutes choses? Dans les Notions que vous avez sucées avec le Lait, & qui ont été imprimées depuis dans votre Ame par vos Parens, vos Pasteurs, vos Maîtres, vos Assemblées, & vos Livres de Devotion, en un mot, par tous les Moyens qu'on employe pour s'emparer de l'Ame des Enfans? EUPHR. J'aime l'Examen par rapport à tous les Sujets qui s'offrent à ma Pensée, & particulièrement à l'égard de ceux qui sont les plus importants. ALC. Si vous avez de pareils Sentimens, je vous exhorte à y persister, puisqu'ils faciliteront la guérison de vos Préjugés,

Dum veteres avias tibi de pulmone revello.

Après avoir dit ces Mots, *Alciphron* fronça le sourcil, & fit une courte pause, après quoi il continua de la manière suivante. Si nous prenons la peine de bien approfondir les choses, & de décomposer les Opinions pour en découvrir les premiers principes, nous trouverons que les Opinions, qui passent pour être de la plus grande Conséquence, ont l'Origine la plus méprisable, étant dérivées, ou de Coutûmes que le Hazard a introduites dans le Païs où nous vivons, ou de l'Instruction que nous avons reçue dans un Age où nous ne pouvions pas distin-

distinguer encor le Juste de l'Injuste, le Vrai du Faux. Le Vulgaire (Mot par lequel j'entends tous ceux qui ne font pas un Usage libre de leur Raison) prend ces préjugés pour des choses sacrées & incontestables, croyant qu'ils ont été imprimés dans les Cœurs des Hommes par Dieu lui-même, ou qu'ils sont venus du Ciel par Revelation, & que tant de Lumière & une si grande Evidence les accompagnent, qu'il n'est pas besoin d'Examen ni de Recherche pour y donner son Consentement. De-là vient, que la plupart des Hommes ont sur la Religion, sur la Morale, & sur la Politique, un certain Systême, qu'ils défendent avec un Zele proportionné à leur manque de Raison. D'un autre côté, ceux, qui consacrent leurs Facultez à la Recherche de la Verité, prennent un soin particulier d'arracher de leurs Ames toutes les Notions qui y ont été plantées avant qu'ils eussent un Usage libre & entier de leur Raison. Cette Tâche difficile a été heureusement remplie par nos Esprits-forts modernes, qui ont non seulement épluché avec beaucoup d'habileté les Systêmes reçus, & ramené chaque Préjugé établi à sa véritable Source; mais qui aussi, après avoir embrassé sous un seul point de vûe les différents Siècles & les différents Païs du Monde, ont observé une étonnante Variété d'Institutions Religieuses & Civiles, & d'Opinions,

nions, si-non opposées les unes aux autres, du moins très dissemblables entr'elles: marque évidente, qu'elles ne sçauroient être toutes véritables. Et cependant elles sont toutes soutenues par leurs Partisans, avec le même air d'assurance, & avec la même chaleur; & si on les examine, on sera convaincu qu'elles sont toutes appuyées sur le même Fondement, sçavoir, la Force du Prejugé. A l'aide de ces Remarques & de ces Découvertes, ils se sont affranchis de l'Esclavage de la Coutume; & après s'être garantis de l'Imposture, ils prêtent à présent généreusement la main aux autres Hommes, pour les conduire dans la Route de la Lumière & de la Liberté. Voilà, Messieurs, en peu de Mots les Vûes & les Efforts de ceux qu'on nomme Esprits-forts. Si, dans ce que j'ai dit ou pourrai dire dans la suite, il y a des choses contraires à vos Sentimens, & qui par conséquent doivent vous paroître désagréables, vous pardonnerez cette Liberté Philosophique; & considerez, que si j'ai quelquefois le malheur de vous déplaire à cet égard, j'y suis obligé par le Respect que je dois à la Vérité, & par mon Obéissance à vos propres Ordres. Je n'ignore pas, que des Yeux couverts pendant long-temps d'une épaisse Obscurité ne sçauroient soutenir tout d'un coup la Lumière du Soleil, lorsqu'elle est en sa plus gran-

grande Force, mais qu'ils doivent s'y accoutumer insensiblement. C'est pour cette Raïson, que les plus habiles gens de notre Secte ont coutûme de proceder par Degrez, commençant par déraciner ces Préjugez pour lesquels les Hommes ont le moins d'Attachement, & s'appliquant ensuite à combattre les autres, jusqu'à ce qu'ils soient venus à bout de détruire tout l'Edifice de la Follie & de la Superstition des Hommes. Mais, le peu de temps que j'ai à employer ici me force à prendre un chemin plus abrégé, & à aller au But plus directement que la Prudence & la Politesse ne paroîtront peut-être le permettre. Nous l'assurames là-dessus, que nous lui accordions une entière Liberté de s'énoncer, sans la moindre Réserve, sur les Choses, les Personnes, & les Opinions. C'est une Liberté, repliqua *Alciphron*, que nous autres Esprits-forts sommes également prêts à donner & à prendre. Nous aimons à nommer les choses par leurs vrais Noms, & ne sçaurions souffrir que la Complaisance fasse le moindre Tort à la Vérité. Posons donc comme un Point préliminaire, dont nous sommes tous convenus, que personne ne se fâchera, quelque chose qu'on dise de part ou d'autre. A quoi nous consentimes tous.

*Pl. Pas
que fait*

VI. Afin donc, dit *Alciphron*, de trouver la Vérité, nous supposerons, par exem-

exemple, que je suis élevé dans l'E-^{un Esprit-}
 glise *Anglicane*. Quand je parviens à un ^{fort vers}
 Age mur, & que je reflechis sur le Cul-^{l'Atheïs-}
 te particulier & sur les Opinions de cet-^{me.}
 te Eglise, je ne me souviens pas quand
 & par quels Moyens ces Opinions ont
 pris possession de mon Ame, mais je les
 y trouve depuis un Temps immemo-
 rial. Ensuite, considerant l'Education des
 Enfans, par laquelle je puis juger de
 la mienne propre, j'observe qu'ils sont
 instruits dans des Matieres de Religion,
 avant que d'être en état de les exami-
 ner, & par consequent que de pareil-
 les Instructions ne font autre chose que
 remplir l'Ame d'un Enfant de Prejugé.
 Je rejette, pour cet effet, toutes ces
 Idées de Religion, que je range dans la
 Classe des autres Chimeres de mon En-
 fance. Ce qui me confirme dans cette
 Pensée, c'est le coup d'oeuil que je jette
 sur les Papistes & sur les diverses Sec-
 tes de Non-conformistes, qui s'accor-
 dent en general dans leur Profession de
 Foi en Jesus-Christ, mais qui embrassent
 les Sentimens les plus opposez sur des
 Points particuliers de Foi ou de Culte.
 Je porte ensuite ma Vûe plus loin, je
 veux dire sur les *Juifs* & sur les *Mabo-*
metans, entre lesquels, & les Chrétiens,
 je decouvre à la vérité quelque confor-
 mité d'Idées dans la Croyance d'un seul
 Dieu; mais, à cet Article près, cha-
 cun d'eux à ses Loix & ses Revelations,
 pour

pour lesquelles ils témoignent une égale Veneration. Que si, après cela, étendant encor plus loin la Vûe, je considère les Nations *Payennes* & Idolatres, j'apperçois une Variété infinie, non seulement d'Opinions particulieres & de Modes de Culte, mais même en fait de Notions d'une Divinité, dans lesquelles ces Peuples different, non seulement entr'eux, mais aussi de toutes les autres Sectes dont je viens de parler. En un mot, au lieu d'une Verité simple & uniforme, je ne vois que Discorde, qu'Opposition, & que Prétensions vagues, qui viennent toutes de la même Source, sçavoir, le Prejugé de l'Education. De pareils Raisonnemens, & des Reflexions de ce Genre, ont obligé des Hommes, qui s'étoient accoutumés à reflechir, à conclurre que toutes les Religions étoient également fabuleuses & fausses. L'un est Chrétien, l'autre Juif, un troisieme Mahometan, un quatrieme Payen, mais tous par une seule & même Raison, à cause qu'il leur est arrivé d'être élevez dans quelqu'une de ces Sectes. De la même maniere, par conséquent, que chacune des Parties contestantes condamne les autres, un Juge impartial les condamnera & les rejettera toutes; considerant, qu'elles se fondent toutes sur le même Principe erroné, & qu'elles sont dirigées par le même Artifice, pour repondre aux Vûes des Prêtres & des Magistrats.

VII. EUPHR. Vous croyez donc que le Magistrat est d'accord avec les Prêtres pour tromper le Peuple. A L C. Je le crois; & tout Homme, qui examinera les choses avec Attention, fera de mon Sentiment. Car, il faut que vous sachiez, que le principal But du Magistrat est de tenir le Peuple dans une respectueuse Dependance. L'Oeil du Public empêche les Hommes de s'opposer ouvertement aux Loix établies & au Gouvernement. Mais, pour prevenir les Attentats secrets, le Magistrat trouve expedient, que les Hommes soient persuadez que l'Oeil de la Providence veille sur leurs Actions particulieres & sur leurs Deseins les plus cachez. Et, pour intimider ceux qui sans cela commettroient des Crimes par des Motifs d'Interêt ou de Plaisir, il leur donne à entendre, que quiconque échappera au Châtiment, pendant cette Vie, sera puni infailliblement dans la Vie à venir; & que les Peines, qu'il subira, surpasseront infiniment en degré & en durée l'Agrement & le Profit que les Crimes peuvent avoir procurez. De-là, la Croyance d'un Dieu, de l'Immortalité de l'Ame, & la Persuasion d'un Etat futur de Recompenses & de Punitions, ont été regardées comme les plus solides Appui du Gouvernement. Et, afin que ces utiles Chimeres fissent une Impression plus forte, & restassent comme gravées

VII. Im- posture concertée entre les Prêtres & les Magistrats.

Tome I. B dans

dans l'Ame des Hommes, d'habiles Législateurs ont, chez les différentes Nations civilisées de la Terre, élevé des Temples, ordonné des Sacrifices & des Habits distinguez pour les Sacrificateurs, institué des Ceremonies, des Hymnes, des Prieres, des Predications, & d'autres Fraudes pieuses, qui enrichissent les Prêtres, & auxquelles les Magistrats trouvent leur compte en effrayant & en assujettissant le Peuple. Voilà l'Origine de l'Union entre l'Eglise & l'Etat, de la Religion établie par les Loix du Païs, des Immunités, Droits, & Revenus des Prêtres par toute la Terre: n'y ayant point de Gouvernement qui n'exige qu'on ne craigne Dieu, afin d'honorer le Roi ou la Puissance Civile. Aussi verrez-vous toujours que les Princes vivent en bonne Intelligence avec leur Clergé, dans l'Intention que les Ecclesiastiques à leur tour, en imprimant la Religion & la Soumission au Souverain dans l'Ame des Peuples, contribuent à les tenir dans la Crainte & dans l'Esclavage. Nous écoutâmes, Criton & moi, ce Discours d'*Alciphron* avec une extrême Attention, quoique sans donner la moindre marque de Surprise, tout ce qu'il venoit de dire n'étant nullement nouveau pour nous. Mais *Euphranor*, qui n'avoit jamais rien entendu de pareil, ne put s'empêcher de témoigner quelque Etonnement; ce que *Lyficles* n'eut

n'eut pas plutôt apperçu, qu'il lui demanda avec vivacité, comment ce Discours d'*Alcipbron* lui plaisoit. C'est, dit-il, le premier en ce Genre qui vous a jamais été tenu, & il faut avoir l'Estomach bon pour le digérer. EUPHR. J'avoue que ma Digestion n'est pas des plus promptes; cependant, elle a été quelquefois, par degrez, capable de tourner en Alimens des choses qui paroissent, à la premiere vûe, les moins propres à servir de Nourriture. A présent, j'admire l'Eloquence & la Liberté d'Esprit d'*Alcipbron*; mais, pour dire le vrai, je suis plutôt étonné, que convaincu de la Verité de ses Opinions. Comment (dit-il, en se tournant vers *Alcipbron*) seroit-il possible que vous pussiez ne point croire l'Existence d'un Dieu? ALC. Pour vous parler nettement, je ne la crois pas.

VIII. Mais, voilà précisément ce que *VIII. Méthode dont se servent les Esprits-forts pour faire des Prosélytes, & des Déconvertes.* j'avois prévu; une trop grande Lumière; qui frappe tout à coup, étant plus propre à éblouir qu'à éclairer. Si j'avois eu suffisamment de Temps pour cela, la Voie la plus méthodique auroit été de commencer par les Ceremonies exterieures de la Religion, ensuite d'avoir attaqué les Mysteres du Christianisme, puis les Preceptes Moraux, & enfin d'avoir arraché le Prejugé, qui a été reçu le premier, & qui par cela même a jetté dans l'Âme les plus profondes Racines,

je veux dire, la Croyance d'un Dieu. Je ne suis point surpris que vous ayez de la peine à vous en défaire, ayant trouvé plusieurs Gens d'Esprit, qui avoient de la Difficulté à s'affranchir de ce Préjugé. EUPHR. Tous les Hommes ne pensent pas avec la même Force. Pour ce qui me regarde, je vous avoue que je ne sçaurois aller aussi vite que vous. ALC. Par égard pour votre Foiblesse, je ferai quelques pas en arrière, & reprendrai le Fil de mon Raisonnement. Il faut premièrement que je vous informe, que m'étant appliqué à contempler l'Idée du Vrai, j'ai découvert que la Nature en étoit fixe, permanente, & uniforme; ne changeant pas comme les Modes, ou comme d'autres choses, qui dependent de la Fantaisie. Ensuite, ayant observé différentes Sectes, & Sub-divisions de Sectes, épousant des Sentimens differents ou contraires, & cependant faisant toutes profession du Christianisme, je rejettai les Points sur lesquels elles n'étoient point d'accord, retenant seulement ceux dont elles convenoient-toutes, & devins ainsi *Latitudinaire*. Ayant après cela, en portant la Vûe plus loin, apperçu que les Chrétiens, les Juifs, & les Mahometans, avoient differents Systèmes de Foi, s'accordant uniquement dans la Croyance d'un Dieu, je devins *Deïste*. Enfin, jettant les yeux sur toutes les autres Nations,

tions, qui se trouvent repandues sur notre Globe, & trouvant qu'elles ne s'accordent sur aucun Article de Foi, mais qu'elles different les unes des autres, aussi bien que des Sectes dont je viens de parler, même dans la Notion d'un Dieu, dans laquelle il n'y a pas moins de Diversité qu'à l'égard des Formes de Culte, je devins *Athée*: mon Sentiment étant, qu'un Homme, qui a du Courage & du Sens, doit suivre son Argument à quelque Endroit qu'il le conduise; & que rien n'est plus ridicule, que d'être Esprit-fort à demi. J'approuve ceux, qui, lorsqu'un Arbre ne vaut rien, ne se contentent pas de couper les Branches, mais l'arrachent même avec les Racines.

IX. Ainsi; l'Athéisme, cet Epouvan-IX. L'A-
tail pour les Femmes & pour les Sots, *thée seul*
est le vrai Point de Perfection de la Li-*libre.*
berté de penser. C'est le grand *Arcane* *Sentiment*
auquel un bon Genie s'élève naturelle-*qu'il a*
ment, par une certaine Gradation de *touchant*
Pensées, & sans lequel il ne sçauroit ja-*le Bien &*
mais jouir d'un Repos absolu, ni d'une *le Mal*
parfaite Liberté. Pour vous convaincre *moral.*
de la justesse de cette Reflexion, je vous prie d'examiner l'Idée d'un Dieu avec la même liberté que vous feriez un autre Prejugé. Ramenez-la à sa Source, & vous verrez qu'elle ne vous a été donnée par le Ministère d'aucun de vos Sens, qui sont les seuls Canaux par les-

lesquels nous recevons la Connoissance de tout ce qu'il y a de réel dans la Nature. Vous la trouverez dans quelque Coin obscur de votre Imagination, vrai Séjour des Visions, des Chimères, & des Prejugés de toutes les sortes. Que si vous avez plus d'Attachement pour le Prejugé dont il s'agit, que pour les autres, c'est qu'il est le premier en date. Voilà tout; croyez-m'en, & pas moi seulement, mais un grand nombre d'Hommes distinguez par leur Génie, qui, je vous assure, pensent comme moi sur le Chapitre d'une Divinité: quoique quelques-uns d'eux aient trouvé à propos de ne pas déclarer leur Opinion si ouvertement sur ce Point, que sur la plupart des autres. Et il faut avouer, qu'il n'y a encor que trop de Gens en *Angleterre*, qui conservent un Prejugé extravagant contre le Nom d'Athée. Mais, ce Prejugé diminue de jour en jour chez les plus raisonnables: &, lorsqu'il sera entièrement anéanti, nos Esprits-forts pourront alors (& pas avant ce temps-là) être dits avoir porté le dernier Coup à la Religion; n'y ayant pas le moindre Doute, qu'aussi long-temps que l'Existence de Dieu est admise, la Religion doit subsister sous l'une ou l'autre Forme. Mais, les Racines étant une fois arrachées, les Rejettons ne sçauroient être long-temps en vie. De ce genre sont toutes ces Notions bizarres des

Con-

Conscience, de Devoir, de Principe, & autres pareilles, qui remplissent la Tête d'un Homme de Scrupules, & son Ame de Frayeurs, & qui le rendent plus veritablement Esclave que le Cheval qu'il monte. Il vaudroit mille fois mieux qu'un Homme fût poursuivi par une Troupe d'Archers, que de se voir environné par ces Spectres, qui empoisonnent tous les Plaisirs, & lui font éprouver la plus réelle & la plus triste de toutes les Servitudes. Mais, l'Esprit-fort s'elevé d'un Vol hardi au dessus de ces Idées creuses, & conserve son Indépendance originelle. D'autres peuvent, à la vérité, parler, écrire, & disputer sur la Liberté; mais, l'Esprit-fort est seul veritablement libre. *Alciphron* ayant fini ce Discours d'un Air de Triomphe, *Euphranor* lui adressa les Paroles suivantes. Vous avez expédié bien de l'Ouvrage. Ceux de votre Secte, à ce que je vois, n'en font pas à deux fois. Vous avez arraché une quantité prodigieuse de Notions: je serois charmé de voir les belles Idées que vous avez mises à leur place. *ALC.* Ayez un peu de patience, mon cher *Euphranor*. Je vous montrerai premierement, que nous ne touchons pas à tout ce qui est sain & bon, & que nous faisons de nôtre mieux pour que ce qui est tel croisse dans l'Ame des Hommes. Et, en second lieu, je vous ferai voir quelles excellentes Choses nous y avons plan-

tées. Il faut donc que vous sachiez, qu'après un Examen attentif & sévère, nous arrivons à la fin à quelque chose de solide & de réel, en quoi tout le Genre-Humain convient, sçavoir, les Appétits, les Passions, & les Sens. Ces choses sont fondées dans la Nature, ont des Objets réels, & sont accompagnées de véritables Plaisirs; le Manger, le Boire, le Dormir, & d'autres Sensations animales, étant du Goût de tous les Hommes. Que si nous jettons la vûe sur les autres sortes d'Animaux, nous les trouverons d'accord avec nous sur ces Articles, je veux dire, qu'ils cherchent à satisfaire les Appétits qu'ils ont communs avec nous. Or, nous sommes si éloignez de vouloir détruire ces choses réelles & bonnes par leur Nature, que nous faisons tout ce qui est en nôtre pouvoir pour les augmenter. Selon nous, chaque Homme sage se regarde lui même, ou son Existence corporelle dans ce Monde, comme le Centre & la dernière Fin de toutes ses Actions. Il considère ses Appétits comme des Guides naturels, qui le conduisent vers le Bien qui lui est propre; & ses Passions, aussi bien que ses Sensations, comme les vrais Moyens naturels de jouir de ce Bien. Voilà pourquoi il tache de conserver à ses Appétits toute leur Force, de donner de la Vicacité à ses Passions & à ses Sensations, & de leur procurer une grande quantité
&

PETIT PHILOSOPHE, *Dial. I.* 33

& une extrême variété d'Objets convenables, dont il s'efforce de jouir par tous les moyens imaginables, & dans le plus haut point de perfection possible. Tout Homme, qui peut tenir une pareille Conduite, sans être gêné par la Crainte ni par le Remords, est aussi heureux qu'aucun autre Animal que ce puisse être, ou que sa Nature peut le permettre. Tels sont en peu de mots les Principes & les Progrès des Esprits-forts dans la Recherche de la Vérité.

X. Criton remarqua, qu'*Alciphron* avoit IX. Les exprimé sa Pensée avec beaucoup de Esprits- clarté. Oui, repartit *Euphranor*, nous forts mo- lui avons de l'Obligation de nous de- dernes ju- couvrir tout d'un coup les Sentimens de stement sa Secte. Mais, s'il m'est permis de le nommez, dire, *Alciphron*, quoiqu'à ma propre ré- petits- quisition, ne m'a pas fait peu de peine. Philoso- Il est superflu, dit *Alciphron*, de vous phes. excuser de ce que vous parlez librement à un Homme qui regarde la Liberté de penser comme un des plus beaux Privileges de la Nature humaine. Je serois fâché de faire de la peine à un Homme que je cherchois à obliger. De grâce, dites-moi en quoi je vous ai offensé. Je suis à moitié honteux, repliqua *Euphranor*, d'avouër, que n'étant pas grand Génie, j'ai une Foiblesse ordinaire aux petits Esprits. Je veux dire, que j'ai des Opinions favorites, que vous représentez comme des Erreurs & des Preju-
B 5
gez.

gez. - Par exemple , l'Immortalité de l'Ame est une Notion dont je suis charmé, parce qu'elle offre à l'Ame un coup d'oeuil agreable. Et si c'est une Erreur, je serois assez de l'Avis de *Cicéron*, qui reconnoit, qu'en ce cas, il seroit ravi d'ignorer la Verité; faisant profession de ne sçavoir aucun gré à quelques Philosophes de son temps, qui enseignoient que l'Ame humaine étoit mortelle. C'étoient, à ce qu'il paroît, les Predecesseurs de ceux qu'on nomme presentement Esprits-forts; mais, comme ce Nom est trop general & trop indeterminé, en ce qu'il comprend tous ceux d'un Esprit supérieur, soit qu'ils aient tous les mêmes Sentimens ou non, il ne seroit pas mauvais de les designer par quelque Epithete, qui les caractérisât plus particulièrement, & qui les distinguât des autres Philosophes, au moins dans nôtre presente Conference. Car, il me semble, que, quand je dois argumenter contre des *Esprits-forts*, la Partie est trop inegale. ALC. Les Mots ne sont pas de grande Importance aux yeux d'un Homme sage. Nous ne croyons pas que la Vérité soit attachée au Nom. EUPHR. Si donc vous le trouvez bon, afin qu'il n'y ait plus d'Equivoque à cet egard, appellons vôtre Secte du même Nom que lui a donné *Cicéron* (qui entendoit la Force des Termes.) ALC. De tout mon Cœur. De grace, quel est ce Nom? EUPHR. Il les ap-

appelle *petits Philosophes*. Parfaitement bien, dit *Criton* : les Esprits-forts modernes sont précisément les mêmes que ceux que *Cicéron* appelle *petits Philosophes* ; Nom, qui leur convient avec la dernière justice, puisqu'ils decrient tout ce que les Hommes estiment le plus, les Pensées, les Vûes, & les Esperances du Genre humain. Ils reduisent aux seuls Sens toutes les Idées & toutes les Connoissances de l'Ame : ils avilissent la Nature humaine au point de la supposer semblable à celle des Bêtes ; & ne nous accordent qu'un court Espace de Temps à la place de l'Immortalité. *Alciphron* observa d'un Air de Gravité, que ceux de sa Secte n'avoient fait aucun Tort à l'Homme ; & que s'il étoit un Animal méprisable, & de courte Durée, ce n'étoit pas leur faute : & qu'ils n'étoient non plus responsables des Défauts de la Nature humaine, qu'un Miroir fidelle des Rides qu'il représente. Pour ce que vous avez remarqué, ajouta-t-il, touchant ceux que nous appellons à présent Esprits-forts, & qui ont été autrefois nommez *petits Philosophes*, je crois que ce Nom leur a été donné, à cause qu'ils considerent les choses en detail, & qu'ils ne les adoptent pas d'une maniere vague, & sans Examen, comme les autres Hommes. Outre cela, nous sçavons tous qu'on a besoin de bons Yeux pour voir les plus petits Objets. Il semble pour cet effet, que les *petits Phi-*

losophes pourroient fort bien avoir été appellez ainsi à cause de leur Perspicacité extraordinaire. EUPHR. O *Alciphron* ! ces petits Philosophes (puisque c'est-là leur vrai Nom) sont une espece de Pirates, qui pillent tout ce qu'ils trouvent en leur Chemin. Je me considere moi-même comme un Homme depouillé, & laissé tout nu sur un Rivage inconnu.

*XI. Quel-
le sorte
d'Hom-
mes sont
les Petits-
Philoso-
phes, &
comment
elevez.*

XI. Mais, qui sont ces Gens sçavans & profonds, qui depuis quelques années ont demoli tout l'Edifice, que les Législateurs, les Philosophes, & les Theologiens, avoient élevé depuis tant de siècles? *Lyficles*, entendant ces paroles, sou-rit, & dit qu'il croyoit qu'*Euphranor* s'étoit figuré les Philosophes en Bonnets quarez & en Robes longues; mais que, graces au Sicle éclairé où nous vivons, le Regne de la Pédanterie étoit fini. Nos Philosophes, dit-il, ne ressembloit en rien à ces Crasseux, qui se croient fort sçavans pour avoir appris plusieurs Langues mortes, & pâli sur d'anciens Livres; ou pour s'être sequestrez du Monde, afin de mieux mediter dans le Silence & dans la Retraite. Ils ont une bonne Education & de belles Manieres, sçavent leur Monde, & sont d'un Commerce agreable. EUPHR. J'ai quelque legere Idée de ceux dont vous parlez; mais, je ne les aurois jamais pris pour des Philosophes. CRI. Votre Méprise est très naturelle. Il semble que le Monde a été long-temps dans

dans l'Erreur touchant le Chemin qui
 mene aux Connoissances, s'imaginant
 qu'il falloit passer par de longues & d'en-
 nuyeuses Etudes Academiques. Mais,
 parmi les Découvertes de nôtre Siecle,
 une des principales est, qu'une pareille
 Méthode est infiniment plus propre à re-
 tarder nos Connoissances qu'à les avan-
 cer. ALC. Les Etudes Academiques
 consistent en deux Points, la Lecture &
 la Meditation. La Lecture n'a pour Ob-
 jets que d'anciens Auteurs en Langues
 mortes: ce qui fait que la plus grande
 partie du temps est employée à appren-
 dre des Mots, dont l'Intelligence (ac-
 quise avec des peines infinies) n'offre
 que des vieilles Idées, qui ne sont abso-
 lument plus à la Mode. Pour ce qui
 regarde les Meditations de ceux dont-il
 s'agit, je voudrois bien sçavoir à quoi
 elles peuvent être bonnes? Celui, qui
 manque de Materiaux convenables pour
 penser, meditera long-temps sans le
 moindre Fruit; ces Toiles d'Araignée,
 que les Etudiants tirent de leur Cervelle,
 n'étant, ni d'Usage, ni propres à servir
 d'Ornement. Les Materiaux en question
 ne s'acquierent qu'en frequentant de bon-
 nes Compagnies. Je connois plusieurs
 Messieurs, qui, depuis qu'ils ont paru
 dans le Monde, ont employé autant de
 temps à se defaire de l'Air de Pédanterie
 que donne une Education de College;
 qu'ils en avoient mis auparavant à l'ac-

querir. LYS. J'oserois parier, qu'un Garçon de quatorze Ans, élevé à la Moderne, fera meilleure Figure, & fera plus considéré dans une Assemblée de Gens de Distinction, qu'un Jeune-Homme de vingt-quatre Ans, qui auroit passé dans un College plusieurs Années de suite. Il dira de meilleures Choses, de meilleure Grace, & sera plus approuvé par de bons Juges. EUPHR. Où prend-il donc tant d'Habileté? CRI. Où nos venerables Ancêtres ne l'auroient jamais cherchée. Dans un Cercle, un Caffé, une Taverne. C'est dans de pareils Endroits, que des Hommes, qui ont reçu une Education polie, parlent librement sur toutes sortes de Sujets, Religieux, Moraux, ou Politiques. Si bien qu'un jeune Gentil-Homme, qui les frequente, est dans le bon Chemin pour apprendre plusieurs Choses instructives, dites avec Esprit, & assaisonnées d'Agrement. Trois ou quatre Sentences d'un Homme de Qualité, prononcées de bon Air, font plus d'Impression, & rendent plus sçavant, qu'une douzaine de Dissertations d'un Stile sec & academique. EUPHR. On ne fait donc en ces Endroits aucune Méthode, ni aucun Cours d'Etudes. LYS. La Conversation est aisée & libre, roulant sur tout ce qui s'offre à la Pensée, sans qu'aucune Regle aye le Droit de gêner les Interlocuteurs. EUPHR. Je m'étois toujours imaginé que l'Ordre étoit abso-

lu.

lument nécessaire pour parvenir à quelque solide Connoissance; que la Precipitation & la Confusion ne pouvoient qu'entretenir l'Ignorance; que pour faire des Progrès sûrs; il falloit aller par Degrez, & commencer par apprendre ce qui étoit capable de repandre de la Clarté sur ce qui devoit suivre. A L C. Tant qu'on n'a pu parvenir aux Sciences que par cette longue & ennuyeuse Route, la partie la plus choisie du Genre-Humain se trouvoit dans une espece d'Ignorance; mais, à present, le Sçavoir est devenu un Amusement: nos jeunes Gentils-hommes s'y forment insensiblement au milieu de leurs Parties de Plaisir; & ne laissent pas de faire de considerables Progrès. EUPHR. De-là vient probablement le grand Nombre de petits Philosophes. C R I. C'est à cela, que cette Secte a l'Obligation d'avoir tant d'ingenieux Partisans des deux Sexes. On voit communement à present (ce qu'aucun autre Siecle n'a jamais vû) une jeune Dame, ou un petit Maître, fermer la Bouche à un Theologien, ou à un vieux Gentil-homme, qui a lu grand nombre d'Auteurs *Grecs & Latins*, & employé beaucoup de temps à faire des Etudes méthodiques. EUPHR. Il sembleroit donc que la Méthode & l'Exactitude fussent un Desavantage! Ici *Alciphron*, se tournant vers *Lyficles*, dit qu'il y avoit moyen d'eclaircir ce Point, pourvû qu'*Euphranor* entendit quelque chose en

Pein-

Peinture. EUPHR. Je n'ai jamais vû en ma vie de Tableaux de grand Prix, mais j'ai une passable Collection d'Estampes, & quelques bons Dessesins. ALC. Vous sçavez la Différence qu'il y a entre la Maniere de peindre des *Italiens* & celle des *Flamands*? EUPHR. J'en ai quelque Idée. ALC. Supposons presentement un Dessin fini avec toute la Peine & toute l'Exaëtitude d'un Pinceau *Flamand*, & un autre tracé sur le champ de l'Air libre d'un grand Maître *Italien*. La Pièce *Flamande*, qui a couté tant de peine & de temps, sera exacte, à la vérité, mais n'aura pas cette Force, ce Genie, ni cette Grace, qui paroissent dans la première, & qui font les Effets d'un Pinceau libre & aisé. Appliquez cette Comparaison au Sujet dont il s'agit, & vous sentirez combien elle est juste. EUPHR. Informez-moi, je vous prie, si ces grands Peintres *Italiens* commencent & procedent dans leur Art sans aucun Choix de Méthode ni de Sujet, & ont toujours manié le Pinceau avec la même Facilité? Ou bien, observent-ils quelque Méthode commençant par des Parties simples, un Oeil, un Nez, un Doigt, qu'ils peignent avec beaucoup de difficulté & de soin, peignant souvent le même Objet, afin de le peindre exactement, & continuant ainsi avec Patience & Application, jusqu'à ce qu'enfin, après un espace de temps considerable, ils ayent acquis cer-

de Maniere degagée dont vous parlez ? Si c'est-là le Cas, je vous laisse à vous même le Soins de faire l'Application.

A L C. Vous en direz tout ce qu'il vous plaira. Mais, un Homme de Mérite est entièrement différent d'un Pédant. La Méthode & le Travail peuvent être nécessaires à de certaines Gens. Un Homme doit employer bien du temps à allumer de la Paille humide : encor la Flamme, qu'elle produira, ne sera-t-elle qu'une épaisse Fumée ; mais, des Esprits s'allument tout d'un coup. EUPHR. Il

semble, à vous entendre, que les petits Philosophes aient naturellement plus de Talens que les autres Hommes, puisqu'ils sont susceptibles d'une toute autre Education que le reste du Genre-Humain. A L C. Dites-moi, *Euphranor*, qu'est-ce qui fait qu'un Homme a meilleur Air, s'habille mieux, & parle d'une maniere plus polie, qu'un autre Homme ? Rien, si-non les Compagnies que l'un & l'autre fréquentent. Par le même moyen, les Hommes acquierent insensiblement une Delicatesse de Goût, une Finesse de Jugement, & une Justesse admirable de Pensée & d'Expression. Il n'est pas étonnant, que vous autres Campagnards n'ayés point d'Idée des Avantages d'une Conversation polie, qui tient l'Ame dans une continuelle Activité, exerçant ses Facultez, & l'obligeant à employer ses Forces en mille Occasions & sur mille

Su-

Sujets differents, qui ne sont jamais venus dans l'Esprit d'un miserable Pilier de College, non plus que dans celui d'un Laboureur. CRI. De-là cette Vivacité, cet Agrement d'Esprit, cette Promptitude de Conception, & cet heureux Talent pour tourner les autres en ridicule, qui distinguent ceux de vôtre Profession. EUPHR. Vôtre Secte n'est donc composée que de ce que vous appelez Gens du Bel Air? LYS. Pas tout-à-fait; car, nous avons parmi nous quelques Esprits contemplatifs, qui ont reçu une Education plus grossiere; & qui, en observant les Demarches & la Conduite des Apprentifs, des Bateliers, des Crocheteurs, & du petit Peuple en general, sont parvenus à une profonde Connoissance de la Nature Humaine, & ont fait de grandes Découvertes sur les Principes & sur les Motifs des Actions Morales. Ceux-ci ont renversé le Systeme reçu, & ont fait un bien infini dans la Ville. ALC. Je vous dis que nous avons parmi nous des Personnes de toutes sortes de Conditions, des Citoyens rêveurs, des Acheteurs d'Actions qui ont fait Fortune, des Courtisans polis, des Gens de Guerre recommandables par leur Tour d'Esprit galant & agreable; mais, nôtre principale Force & la Fleur du Troupeau sont quelques Jeunes-Gens de grande Esperance, qui ont l'Avantage d'avoir eu une Education moderne. Nôtre Sec-

se fonde son plus grand Espoir sur eux, & se flatte de voir accomplies dans peu d'Années, par leur credit & leur influence, les grandes Choses que nous avons en vûe. EUPHR. Je n'aurois jamais cru que votre Secte fût si considerable. ALC. Il y a en *Angleterre* un grand nombre d'honnêtes Gens, qui sont à cet égard dans la même Ignorance que vous.

XII. *Leur*
 loir juger jusqu'à quel point notre Syste- *Nombre,*
 me prevaut chez des Gens de Mise, par *Progrès,*
 ce qu'un Sénateur dit dans sa Maison, & *en Senti-*
 un Juge sur son Tribunal, & un Prêtre *mens.*
 dans sa Chaire, à cause que leur Lan-
 gage est conforme aux Loix, c'est-à
 dire, aux venerables Prejugez de nos
 Ancêtres. Il faut frequenter de bonnes
 Compagnies, & se souvenir de ce que
 disent des Hommes, qui ont de l'Edu-
 cation & du Génie, qu'on écoute avec
 plaisir, & que tout le Monde admire,
 aussi bien dans des Endroits publics,
 que dans des Visites particulieres. Il
 n'y a que celui, qui mêt à profit ces
 sortes d'Occasions, qui peut connoître
 nôtre Force réelle, notre Nombre, & la
 Figure que nous faisons. EUPHR. A
 votre dire, il doit y avoir beaucoup de
 petits Philosophes parmi les Personnes
 distinguées par leur Rang & par leur For-
 tune. ALC. Croyez-m'en sur ma paro-
 le, il y en a un très grand nombre,
 dont le Zèle pour nous gagner de nou-
 veaux

veaux Disciples est tout-à-fait extraordinaire. Car, celui qui connoit le Monde peut observer, que les Modes vont toujours en descendant. Ainsi, le vrai moyen de repandre une Opinion est de la faire descendre de haut en bas. Ajoutez à cela, que ce n'est pas un médiocre Encouragement pour nos Auteurs, que d'avoir de pareils Patrons. EUPHR. Vous avez donc des Auteurs parmi vous ? LYS. Certainement, & même de très grands Hommes, qui ont enrichi l'Univers de plusieurs Découvertes utiles & profondes. CRI. *Moschon*, par exemple, a prouvé que l'Homme & la Bête sont réellement de la même Nature : que par conséquent un Homme n'a qu'à s'abandonner à ses Sens & à ses Appétits, pour être aussi heureux qu'une Bête. *Gorgias* a été plus loin, démontrant que l'Homme étoit une Piece d'Horlogerie, ou une Machine ; & que la Pensée ou la Raison ne sont autre chose que le Choc d'un Corps contre un autre. *Cimon* a fait un Usage admirable de ces Découvertes, prouvant aussi clairement qu'aucune Proposition de Mathématique, que la Conscience est une Chimère, & la Morale un Prejugé ; & qu'un Homme n'est non plus responsable de ses Actions, qu'une Cloche du Son qu'elle rend. *Tryphon* a écrit d'une manière fort solide sur l'Utilité du Vice. *Thrasenor* a réfuté les Prejugés ridicules des Hom-

hommes contre l'Athéisme, montrant,
 d'une République d'Athées formeroit
 la Société très heureuse. *Demylus* a
 tourné la Probité en Ridicule; & a con-
 vaincu le Monde, que ce n'étoit qu'un
 vain Nom. C'est lui, & un Philosophe
 de sa Trempe, que notre Siècle doit re-
 mercier d'avoir découvert, que l'Amour
 du Bien public est un Euthoufiasme, qui
 n'est utile qu'à des Ames foibles. Je
 ne finirois point, si j'entreprendois de ra-
 conter toutes les Découvertes faites
 par les Ecrivains de cette Secte. Lys-
 ticles, le Chef d'Oeuvre, & le Coup de
 partie, est l'admirable Anecdote de notre
 grand *Diagoras*, contenant une Démon-
 stration contre l'Existence de Dieu;
 mais, le Public n'est pas encor tout-à-fait
 disposé à la comprendre. Cependant,
 quelques Amis judicieux, qui l'ont vûe,
 l'ont assurée, qu'elle étoit claire com-
 me le jour, & qu'elle fera un grand
 bien, puisqu'elle ruinera d'un seul coup
 tout l'Édifice de la Religion. Ces Dé-
 couvertes ont été publiées par nos Phi-
 losophes, quelquefois dans des Volumes
 de différente grosseur, mais la plupart
 au temps en Feuilles volantes, afin
 qu'elles se répandissent plus aisément par
 tout le Royaume. Et c'est-à-elles qu'il
 faut attribuer cette Liberté absolue & par-
 faite, qui effraye si fort les Bigots. Mé-
 me, les Stupides & les Ignorans com-
 mencent à ouvrir les Yeux, & à se lais-
 ser

fer diriger par l'Exemple & par l'Autorité de tant de beaux Genies. EUPHR. Il sembleroit par ce que vous dites, que votre Secte auroit étendu ses Découvertes au de-là de la Religion; & que la Fidelité qu'un Sujet doit à son Prince, & le Respect qu'il a pour les Loix, ne sont que des Bagatelles aux Yeux d'un petit Philosophe. LYS. C'est notre Idée. Nous sommes trop sages, pour croire qu'il y ait quelque chose de sacré dans la Personne du Roi, dans la Constitution du Gouvernement, ou, pour dire le vrai, dans quoi que ce soit. Un Homme de Sens paroitra peut-être quelquefois reverer son Prince; mais, ce ne seront au fond que de simples Apparences, ni plus ni moins que lorsqu'il se mêt à genoux pour communier, afin de se qualifier à remplir quelque Charge. *Crain Dieu, & honore le Roi*, sont deux Maximes serviles, qui ont été adoptées, non seulement par des Esprits foibles, mais même par des Hommes de bon Sens, jusqu'à ce que leurs Yeux, comme je l'ai remarqué ci-dessus, aient été ouverts par nos Philosophes. EUPHR. Je comprends fort aisément, que lorsque la Crainte de Dieu est entièrement bannie, l'Ame ne doit gueres être gênée par ses Devoirs, qui deviennent de pures Formalitez, depuis l'instant que la Conscience a perdu ses Droits: car, la Conscience suppose toujours l'Existence d'un

PETIT PHILOSOPHE, *Dial. I.* 47
en Dieu. Mais, j'avois toujours crû
que tous les *Anglois* (quelque Différen-
de Sentimens qu'il pût y avoir en-
eux sur quelques Points particuliers)
accordoient dans la Croyance d'un
Dieu, & dans ce qu'on nomme la Reli-
gion Naturelle. ALC. Je vous ai déjà
dit quelle étoit sur ces Sujets, non seu-
lement mon Opinion, mais aussi celle
d'un grand nombre d'autres. CRI. Ap-
paremment, *Euphranor*, que le Titre de
Stoïques, qui est quelquefois donné aux
petits Philosophes, vous a engagé à
croire qu'ils servent Dieu suivant les Lu-
mieres de la Nature. Mais, en les fré-
quentant, vous serez bien-tôt convain-
cu du contraire. Ils n'ont, ni Temps,
ni Lieu, ni Forme, en fait de Culte Di-
vin. Ils n'offrent, ni Prières, ni Louan-
ges, à Dieu, en public : &, dans leur Con-
vuite particulière, ils vont même jusqu'à
émoigner du Mépris pour les Devoirs
de la Religion Naturelle. Par exemple,
rendre Graces avant & après le Repas
est un Point de Culte prescrit par la
Nature, & a été autrefois pratiqué uni-
versellement ; mais, à proportion que cet-
te Secte a prévalu, ce Devoir a été ne-
gligé, non seulement par les petits Phi-
losophes eux-mêmes, qui seroient hon-
teux d'avoir la Foiblesse de remercier
Dieu des Alimens qu'ils reçoivent, mais
aussi par d'autres, qui craignent que les
petits Philosophes ne les prennent pour
des

des Fous. EUPHR. Est-il possible que des Hommes, qui croient qu'il y a un Dieu, puissent s'abstenir d'un Devoir si aisé & si raisonnable, de peur de s'exposer au Mépris des Athées? CRI. Je vous dis qu'il y en a beaucoup, qui, croyant dans leur Cœur la Verité de la Religion, craignent, ou ont honte, de l'avouer, de peur de se perdre de Réputation dans l'Esprit de ceux qui passent pour des Génies du premier Ordre. ALC. O! *Euphranor*, il faut que nous aiyons quelque Indulgence pour le Préjugé de *Criton*: c'est un Homme de Bien, qui n'a que de bonnes Intentions. Mais, n'est-ce pas une espece de Préjugé, que d'attribuer plutôt au Bonheur qu'au Mérite de nos Esprits-forts le Respect qu'on a pour eux? EUPHR. J'avoue que leur Mérite a quelque chose de surprenant, & qu'on ne sçauroit refuser le Titre des Grands-Hommes à des Auteurs qui démontrent de pareils Paradoxes: par exemple, qu'un Homme aussi habile qu'un petit Philosophe seroit une simple Machine, ou du moins de niveau avec la Bête. ALC. C'est une Maxime certaine, qu'un Homme doit penser avec les Sçavans, & parler avec le Vulgaire. J'aurois de la Repugnance à exposer aux Yeux des Ignorans un Homme de Mérite dans un pareil point de vûe. Les Principes de notre Philosophie ont ceci de commun avec plusieurs autres Véritez, en Méta-
phy-

physique, Geometrie, Astronomie, & Philosophie naturelle, que les Yeux vulgaires n'en scauroient soutenir l'Eclat. Toutes nos Découvertes & nos Notions ont en elles-mêmes veritables & certaines; mais, elles ne sont connues à présent que de certaines Personnes choisies, & paroistroient étranges au commun Peuple. Mais, il y a lieu d'espérer que cela changera avec le tems. EUPHR. Je ne m'étonne pas que des Esprits ordinaires soient surpris à l'Oùie de vos Notions de Philosophie. CRI. C'est véritablement une Philosophie curieuse & digne d'Admiration.

XIII. Les plus beaux Génies d'entre
ces petits Philosophes ont pris une Rou- *XIII. Comparez*
te directement opposée à celle de tous *avec d'au-*
ces Philosophes des Siecles precedens, *tres Phi-*
desquels ont employé leurs Efforts pour *losophes.*
perfectionner le Genre-Humain, & pour
l'éloigner de la Bête autant qu'il étoit
possible; pour moderer & assujettir les
Appetits des Hommes; pour les faire
souvenir de la Dignité de leur Nature;
pour les animer à se servir de leurs plus
belles Facultez, & à les diriger vers les
plus nobles Objets; pour graver dans le
Cœur des Hommes le Sentiment d'un
Dieu, d'un Bien suprême; & de l'Im-
mortalité de l'Ame. Ils ont pris de gran-
des Peines, pour fortifier les Obligations
à la Vertu; &, sur tous ces Sujets, ils
ont fait d'admirables Systèmes appuyez

sur les plus solides Raisonnemens. Mais, il semble que nos petits Philosophes fassent précisément le contraire de tout ce qu'ont fait les plus fameux Sages de l'Antiquité ; leur But étant d'arracher les Principes de tout ce qu'il y a de grand & de bon dans l'Ame de l'Homme, de détruire tout Ordre dans la Vie Civile, d'ôter tous les Fondemens de la Morale, &, au lieu d'améliorer & d'enoblir notre Nature, de nous faire penser comme les Peuples les plus barbares, & même de degrader le Genre-Humain jusqu'à le mettre de Niveau avec les Bêtes. Et, cependant, ils voudroient passer dans le Monde pour des Hommes doués de profondes Connoissances. Mais, en effet, en quoi toutes ces Connoissances negatives valent-elles mieux qu'une sauvage Ignorance ? Qu'il n'y a point de Providence, point d'Etre immateriel, point d'Etat futur, point de Devoir moral. En verité, voilà un beau Système, pour qu'un Honnête-Homme l'avoüe, ou pour qu'un Homme d'Esprit l'adopte ! *Alcipbron*, à qui ce Discours faisoit quelque Peine, répondit fort gravement : Les Disputes ne doivent point être décidées par le Poids de l'Autorité, mais par la Force de la Raison. Vous pouvez, à la verité, faire des Réflexions generales sur nos Idées, & les appeller brutales & barbares, si vous le trouvez à propos. Mais, ce Barbarisme, & cette
Bru-

Brutalité, sont si difficiles à attrapper, qu'il n'y a que de grands Génies, qui puissent y atteindre; rien n'étant moins aisé que de détruire d'anciens Préjugés. Il faut beaucoup de Courage & de Vigueur, pour ôter de dessus l'Ame un Monceau de Ruines, dont on l'a couverte depuis l'Enfance. Ainsi, nos Philosophes méritent bien les Titres de *Bonnes Tetes*, d'*Esprits-forts*, & autres Noms pareils, qui expriment la Solidité de leur Jugement, & la grande Force de leur Ame. Il est très possible (car il n'y a rien qu'on ne puisse tourner en Mal) que les Travaux Heroïques de ces Hommes soient dépeints comme l'Action d'un Pirate qui dépouille l'Ame de sa Beauté & de ses Ornaments; quoiqu'il ne fassent que lui ôter ses Préjugés, & la réduire à l'Etat pur & primitif de la Nature. O Nature! O Beauté vraie de la simple Nature! EUPHR. Vous me paroissez fort charmé de la Beauté de la Nature. Ayez la bonté de me dire, *Alcipbron*, quelles sont les Choses que vous regardez comme naturelles, & à quelles Marques je puis les discerner.

XIV. ALC. Pour qu'une Chose soit naturelle, par exemple, à l'Ame de l'Homme, il faut qu'elle s'y trouve originairement, qu'elle soit universellement dans tous les Hommes, & invariablement la même chez toutes les Nations & dans tous les Ages. Ces Limitations

XIV.
Quelles
Choses &
quelles
Notions
doivent
être esti-
mées Na-
turelles.

d'original, d'universel, & d'invariable, excluent toutes ces Notions, qui ne font que des Effets de la Coutume & de l'Education. Le Cas est précisément le même à l'égard de toutes les autres Espèces d'Êtres. Un Chat, par exemple, a une Inclination naturelle à poursuivre une Souris, puisque nous trouvons dans le premier de ces Animaux toutes les Marques dont il vient d'être fait mention. Mais, si on enseigne à un Chat à faire des Tours, vous ne direz pas que ces Tours sont naturels. Pour la même Raïson, si l'on ente un Pêcher ou un Abricotier sur un Prunier, personne ne dira que les Fruits, que le dernier de ces Arbres portera, sont les Productions naturelles du Prunier. EUPHR. Mais, pour revenir à l'Homme, il semble que vous n'accordiez chez lui le Titre de *naturelles* qu'aux Choses qui se produisent dès sa première Entrée dans le Monde; sçavoir, les Sens, les Passions, les Appétits. ALC. C'est mon Sentiment. EUPHR. Supposons donc que dans un Homme, après une certaine Saison, l'Amour pour l'autre Sexe, ou la Faculté de raisonner, se déploie, comme les Feuilles & les Fleurs font dans un Arbre; n'irez-vous que ces Choses lui soient naturelles, à cause qu'elles ne paroissent pas dans sa première Enfance? ALC. J'avoue que je ne le nierois pas. EUPHR. Il semble donc que la première Marque, qu'une

qu'une Chose est naturelle à l'Ame, n'a pas été bien assignée; c'est-à-dire qu'elle doit y paroître originairement. ALC. On le diroit. EUPHR. Dites-moi de plus, *Alcipbron*, s'il n'est pas naturel à un Oranger de produire des Oranges? ALC. Sans doute. EUPHR. Mais, plantez un Oranger dans la Partie la plus Septentrionale de la *Grande-Bretagne*, avec bien de la peine il ne portera qu'un très mauvais Fruit: dans la Partie la plus Meridionale de la même Isle, il ne produira, à force d'Attentions & de Soins, qu'un Fruit passable; mais, en *Portugal*, où dans le Royaume de *Naples*, les Fruits en seront excellens, & ne couteront pas la moindre Peine. Cela est-il vrai, ou non? ALC. Cela est vrai. EUPHR. La Plante, étant la même dans tous les Païs, ne produit cependant pas le même Fruit; le Soleil, le Terrain, & la Culture, sont ce qui en fait la Différence. ALC. J'en tombe d'accord. EUPHR. Et, puisque la même chose, à ce que vous dites, a lieu par rapport à toutes les Espèces, pourquoi ne pourrions-nous pas conclurre par égalité de Raison, que des Choses peuvent être naturelles au Genre-Humain, & cependant ne se pas trouver dans tous les Hommes, ni être, par-tout où on en trouve, précisément les mêmes. ALC. Je vous arrête-là, *Euphranor*; expliquez-vous plus clairement. Il faut que je

C 3

prenne

prenne garde de ne vous pas accorder trop facilement vos Suppositions. LYS. Vous avez raison, *Alcipbron*, de vous tenir sur vos gardes. Je n'aime pas ces Questions captieuses. EUPHR. Je ne demande pas que vous m'accordiez quelque Point par Complaisance, mais seulement que vous me disiez votre Sentiment sur chaque Article particulier, afin que nous puissions nous entendre l'un l'autre, sçavoir en quoi nous sommes d'accord, & aller de compagnie dans la Recherche de la Verité. Mais (ajouta *Euphranor*, en se tournant vers *Criton* & vers moi,) si ces Messieurs ne veulent pas un Examen libre en fait de Sentimens, je ne les importunerai pas davantage. ALC. Nos Opinions sont appuyées sur de bons Fondemens. Nous ne craignons point d'Examen. Continuez comme il vous plaira. EUPHR. Il semble donc suivre de ce que vous avez accordé, que des Choses peuvent être naturelles aux Hommes, quoiqu'elles ne se manifestent pas actuellement dans tous les Hommes, ni dans un égal Degré de Perfection: y ayant une aussi grande Difference de Culture, & de plusieurs autres Avantages, dans le Genre-Humain, que dans la Nature vegetative des Plantes; pour me servir de votre propre Comparaison. Cela est-il ainsi, ou non? ALC. Cela est ainsi. EUPHR. Répondez-moi, *Alcipbron*, les Hommes
dans

ous les Temps, & dans tous les Lieux, lorsqu'ils sont parvenus à un certain Age, n'expriment-ils pas leurs Pensées par la Parole? ALC. Oui. EUPHR. Ne semble-t-il donc pas que le Langage soit une Chose naturelle? ALC. On le diroit. EUPHR. Et, cependant, il y a une grande Variété de Langues. ALC. Je ne saurois en disconvenir. EUPHR. De tout cela ne s'ensuit-il pas, qu'une Chose peut être naturelle, & cependant susceptible de Variété? ALC. J'en demeure d'accord. EUPHR. Ne s'ensuit-il donc pas aussi, qu'une Chose peut être naturelle au Genre-Humain, quoiqu'elle n'aye pas les Conditions que vous avez exigées; c'est-à-dire, quoiqu'elle ne soit pas primitive, universelle, & invariable? ALC. Il semble que vous ayez raison. EUPHR. Et que, par conséquent, le Culte Religieux, & le Gouvernement Civil, peuvent être naturels à l'Homme, quoiqu'ils n'ayent pas la même Forme, ni le même Degré de Perfection par-tout. ALC. Cela paroît ainsi. EUPHR. Vous avez déjà avoué que la Raison est naturelle au Genre-Humain. ALC. Cela est vrai. EUPHR. Par conséquent, tout ce qui est conforme à la Raison est aussi conforme à la Nature Humaine. ALC. Oui. EUPHR. Ne s'ensuit-il pas de-là, que la Vérité & la Vertu sont naturelles à l'Homme? ALC. Je conviens que tout ce qui est raisonnable est naturel. EUPHR.

Et comme ces Fruits, qui sont les Productions des meilleurs Arbres, plantez dans un excellent Terrain, & parfaitement bien cultivez, sont les plus estimez, de même ne devons-nous pas croire, que ces sublimes Veritez, qui sont les Fruits d'une Raison mûre & cultivée avec soin, sont les Productions les plus choisies de la Nature intellectuelle de l'Homme? Et si ces Veritez sont naturelles & raisonnables, elles ne doivent point être regardées comme des Chimeres, des Erreurs d'Education, & de vains Prejuges, à cause que nos Ames, après avoir été cultivées avec soin, les ont enfin produites; à cause qu'elles prennent Racine de bonne-heure, graces à la Diligence & aux Peines de nos Maîtres. ALC. Soit, pourvû qu'elles soient bien déduites de leurs Principes. Mais, prendre ce Point-là pour accordé à l'égard de ce que les Hommes appellent vulgairement les Veritez de la Morale & de la Religion, ce seroit supposer ce qui est en Question. EUPHR. Vous avez raison: aussi ne prends-je point pour accordé, que ces Veritez soient bien déduites de leurs Principes; je suppose seulement, qu'en cas qu'elles le soient, elles doivent être regardées comme naturelles à l'Homme, ou, pour exprimer la chose en d'autres Termes, comme nées de la plus excellente Partie de la Nature Humaine. ALC. Je suis entie-

lérement de votre Avis. EUPHR. Que
 enserons-nous donc de vos Affertions
 recedentes? Que rien n'est naturel à
 Homme, que ce qui se trouve dans tous
 es Hommes, dans toutes les Nations,
 et dans tous les Siecles du Monde? Que
 our contempler la Nature Humaine
 ans son vrai Point de Vûe, nous de-
 ions arracher tous les Fruits de l'Edu-
 ation & de l'Instruction, & ne confide-
 er que les Sens, les Appetits, & les Pas-
 ions, qui se trouvent originairement
 ans tous les Hommes? Que, par con-
 équent, la Notion d'un Dieu ne scau-
 oit avoir de Fondement dans la Natu-
 e, comme n'étant pas originairement
 ans l'Ame, ni la même dans tous les
 Hommes? Je vous prie de concilier ces
 Choses avec ce que vous venez d'avouër
 en dernier lieu: Aveux, que la seule For-
 ce de la Vérité vous a arrachez.

XV. ALC. Dites-moi, *Euphranor*, la *XV. La*
 Verité n'est-elle pas une Chose unifor- *Verité est*
 ne & invariable? Et, en cas que cela *toujours*
 oit ainsi, les Idées différentes & oppo- *la même,*
 ées que les Hommes ont de Dieu & de *nonob-*
 eur Devoir, ne prouvent-elles pas clai- *stant la*
 rement qu'aucune d'elles n'est veritable? *Diversité*
 EUPHR. Je reconnois volontiers, que la *des Opi-*
 Verité est invariable & uniforme, & que *nions.*
 par consequent deux Opinions directe-
 ment opposées l'une à l'autre ne scau-
 roient être toutes deux veritables. Mais,
 ie ne crois pas qu'il s'ensuive de-là, que

toutes les Opinions du Monde soient également fausses. Si, parmi différents Sentiments sur une même chose, l'un est fondé sur des Raisons claires & évidentes, ce Sentiment doit être regardé comme vrai, & les autres seulement censés tels à proportion de leur Conformité avec celui qui est le véritable. La Raison est la même; &, pourvu qu'on s'en serve bien, elle conduira aux mêmes Conclusions dans tous les Temps & dans tous les Lieux. Il y a deux mille Ans que *Socrate* paroît avoir eu de Dieu la même Idée que celle que s'en forment les Philosophes de nos jours, si vous voulez bien accorder ce Nom à des Gens qui ne sont pas de votre Secte. Et le Conseil de *Confucius*, qu'un Homme doit se précautionner dans sa Jeunesse contre la Volupté, dans l'Age mûr contre l'Esprit de Faction, & dans la Vieillesse contre l'Avarice, est un Précepte de Morale non moins reçu en *Europe* qu'à la *Chine*.

ALC. Ce seroit pourtant un grand Sujet de Satisfaction, si tous les Hommes pensoient de même, la Différence d'Opinions étant une Marque d'Incertitude. EUPHR. Dites-moi, *Alciphron*, à quelle Cause attribuez-vous les Eclipses de la Lune?

ALC. A l'Ombre de la Terre interposée entre la Lune & le Soleil. EUPHR. En êtes-vous bien assuré? ALC. Sans doute. EUPHR. Tous les Hommes sont-ils d'accord sur ce Sujet? ALC. Non. Des

Peu-

Peuples ignorans & barbares rendent de ridicules Raifons de ce Phenomene. EUPHR. Il femble donc qu'il y ait différentes Opinions fur la Nature d'une Eclipe. ALC. Certainement. EUPHR. Et, cependant, une de ces Opinions eft la véritable. ALC. Oui. EUPHR. Ainfi, la Diverfité d'Opinions fur une Chofe n'empêche pas cette Chofe d'être, ni qu'une des Opinions touchant elle foit véritable. ALC. J'en tombe d'accord. EUPHR. Il fembleroit donc que vôtre Argument contre la Croyance d'un Dieu, fondé fur la Variété des Sentimens fur fa Nature, n'eft pas concluant. D'ailleurs, je ne vois pas quelle Confequence vous pouvez tirer contre la Vérité de quelque Principe de Morale ou de Religion, des diverfes Opinions des Hommes fur le même Sujet. Un Homme ne pourroit-il pas prouver avec autant de Raifon, qu'aucun Fait Hiftorique ne fçauroit être véritable, lorsqu'il eft raconté de différentes manieres? Ou ne pourrions-nous pas auffi bien inferer, que, parce que les diverfes Sectes de Philofophie font dans différents Sentimens, aucune d'elles n'a la Vérité de fon côté, pas même celle des *petits Philofophes*? Durant cette Converfation, *Lyficles* paroiffoit mal-à fon aife, comme un Homme qui fouhaitoit en fon cœur qu'il n'y eut point de Dieu. *Alciphron*, dit-il, vous me paroiffez bien tranquille, pendant qu'*Euphranor* fappe les Fonde-

mens de nôtre Systeme. Ne craignez rien, repondit *Alciphron*. Un Joueur habile ruine quelquefois sa Partie, en lui laissant prendre d'abord quelque Avantage. Je suis charmé, dit-il, en se tournant vers *Euphranor*, que vous soies contraint d'en appeller au Tribunal de la Raison. Pour ce qui me regarde, je suivrai volontiers la Raison, quelque part qu'elle me conduise. Sachez donc, *Euphranor*, que je vous accorde avec plaisir le Point dont il s'agit presentement. Je ne fais non plus de cas de quelques Notions mal digerées, & echappées dans la Conversation, que les *Turcs* ne font de la Perte de cette miserable Infanterie qu'ils placent au Front de leurs Armées, dans le Dessen de consumer la Poudre & d'émousser les Sabres de leurs Ennemis. Soyez assuré, que j'ai en reserve un Corps d'autres Argumens, que je vais vous produire. J'entreprends de prouver . . . *EUPHR.* O *Alciphron* ! Je ne revoque point en doute le Talent que vous avez de prouver tout ce qu'il vous plait. Mais, avant que de vous donner la peine de produire vos Preuves, je serois charmé de sçavoir si les Notions de vôtre Philosophie sont dignes d'être prouvées ? Je veux dire, si elles sont utiles & avantageuses au Genre-Humain.

XVI. Regle &

XVI. ALC. Permettez-moi de vous dire à cet égard, qu'une chose peut-être utile

utile aux Vûes d'un Homme , sans l'être *Mesure*
à celles d'un autre. Mais, utile ou non, *des Veri-*
la Verité est Verité, & ne doit pas être *tez, mora-*
mesurée par les Services qu'elle rend à *les.*

un Homme, ou à une Société. EUPHR. Mais, le Bien general du Genre-Humain ne doit-il pas être regardé comme la Re-
gle ou la Mesure des Véritez Morales,
de toutes ces Véritez qui ont Influence
sur les Actions Morales des Hommes?

A L C. Ce Point ne me paroît pas assez
éclairci. Je sçais bien, à la vérité,
que les Législateurs, les Theologiens,
& les Magistrats, ont toujours affirmé,
qu'il est nécessaire, pour le Bien-être du
Genre-Humain, que les Hommes soient
tenus en bride par les Notions serviles de
Religion & de Morale. Mais, en leur
passant ce Point, s'ensuit-il que ces No-
tions soient veritables? L'Utilité est une
chose, & la Verité une autre. Un vrai
Philosophe, par conséquent, ne fera au-
cune Attention aux Avantages, mais con-
siderera seulement la Verité en elle-mê-
me.

EUPHR. Dites-moi, *Alcipbron*, vô-
tre vrai Philosophe est-il un Homme sa-
ge, ou un Fou? A L C. Sans contredit,
le plus sage de tous les Hommes. EUPHR.
Quel Homme doit être estimé le plus
sage, celui qui agit avec Dessein, ou
celui qui agit au Hazard? A L C. Celui
qui agit avec Dessein. EUPHR. Celui qui
agit avec Dessein se propose quelque
But. N'est-il pas vrai? A L C. Sans dou-
te.

te. EUPHR. Et un Homme sage quelque But raisonnable? ALC. Oui. EUPHR. Et il fait paroître sa Sagesse dans le Choix des Moyens propres pour atteindre son But? ALC. j'en demeure d'accord. EUPHR. Un Agent doit donc être estimé plus sage à proportion que la Fin qu'il se propose est plus excellente, & que les Moyens qu'il employe sont plus propres à obtenir cette Fin? ALC. Cela paroît être vrai. EUPHR. Un Agent raisonnable peut-il se proposer une Fin plus excellente que son propre Bonheur? ALC. Non. EUPHR. Entre de bonnes choses la meilleure de toutes est la plus excellente. ALC. Sans doute. EUPHR. Le Bonheur general du Genre-Humain n'est-il pas un plus grand Bien, que le Bonheur particulier d'un Homme ou de quelques Hommes? ALC. Incontestablement. EUPHR. Le Bonheur du Genre-Humain n'est-il donc pas la plus excellente Fin? ALC. Cela paroît ainsi. EUPHR. Ceux donc, qui se proposent cette Fin, & qui cherchent à y parvenir par les Moyens les plus propres, ne doivent-ils pas être censez les plus sages des Hommes? ALC. J'en conviens. EUPHR. Sont-ce des Notions sages, ou des Notions folles, qui gouvernent un Homme sage? ALC. Sans doute, des Notions sages. EUPHR. Il semble donc qu'il s'ensuive, que celui qui s'attache à procurer le Bien-être general du Genre-Humain par des Moyens pro-

propres est véritablement sage. ALC. Cela me paroît vrai. EUPHR. La Folie n'est-elle pas d'une Nature opposée à la Sagesse ? ALC. Oui. EUPHR. Ne pourroit-on donc pas conclurre, qu'il faut tenir pour fous ceux qui cherchent à détruire des Principes qui ont une Connexion nécessaire avec le Bien general du Genre-Humain ? ALC. On pourroit peut-être accorder ce Point : mais, en même temps, il faut que j'observe, qu'il est en mon Pouvoir de le nier. EUPHR. Comment ! Je ne crois pas que vous veuillez nier la Conclusion, après avoir admis les Premisses. ALC. Je serois bien aise de sçavoir les Conditions de notre Dispute ; & s'il est nécessaire de se reconnoître vaincu, dès qu'on a fait quelque Faux-Pas ? Car, si vous êtes d'Intention de profiter de chaque Avantage, sans pardonner aucune Surprise, ni la moindre Inattention, il faut que je vous avoue que ce n'est pas-là le Moyen de me convaincre. EUPHR. O *Alciphron* ! Je ne cherche point un vain Triomphe, mais la Verité. Vous êtes donc dans une entière Liberté de vous dédire de tout ce que vous pourriez m'avoir imprudemment accordé. Mais, alors, vous devez marquer distinctement en quoi vous vous êtes mépris : sans cela, il sera impossible d'arriver jamais à aucune Conclusion. ALC. Je consens, à ces Conditions, de m'appliquer conjointement avec vous à la Recherche
de

de la Verité, que j'aime avec toute la Sincerité possible. Dans la suite de nôtre Discussion, je crois m'être trompé en demeurant d'accord, que le Bonheur general du Genre-Humain est un plus grand Bien que le Bonheur d'un seul Particulier. Car, de fait, le Bonheur individuel de chaque Homme constitue son Bien tout entier. La Félicité des autres, ne faisant point partie de la mienne, n'est pas un Bien par rapport à moi : je veux dire un vrai Bien naturel. Cette Félicité ne scauroit donc être un But raisonnable, que je puisse me proposer, (car je ne parle point des Pretensions Politiques) puisqu'aucun Homme sage ne se proposera une Fin qui ne l'interesse pas. C'est-là la Voix de la Nature. O Nature! tu es la Fontaine, le Principe, & le Modèle de tout ce qui est bon & sage. EUPHR. Vous aimeriez donc à suivre la Nature, à la prendre pour Guide, & à l'imiter comme un parfait Modèle? ALC. En toutes choses. EUPHR. D'où vous vient ce Respect pour la Nature? ALC. De l'Excellence de ses Productions. EUPHR. Dans les Vegetaux, par exemple, il y a, selon vous, de l'Excellence, parce que les differentes Parties en sont jointes ensemble de maniere qu'elles se protegent les unes les autres, font croître l'Individu, & en conservent l'Espece; & parceque les Productions, dont il s'agit, servent à plaire à nos Sens,

ou

ou nous apportent quelqu'autre Avantage. ALC. Cela est vrai. EUPHR. De même, n'inferez-vous pas l'Excellence des Corps des Animaux de l'Observation que leurs différentes Parties sont sagement disposées, s'entraident, & que des Secours reciproques, qu'elles se pretent, resulte le Bien du Tout ? Ne remarquez-vous pas aussi une Union naturelle entre des Animaux de même Espece, & que même différentes sortes d'Animaux ont certaines Qualitez & certains Instincts, qui les rendent propres à s'entre-servir d'Exercice & de Nourriture ? Les Elements même, quoiqu'inanimez, semblent avoir une Excellence relative les uns à l'égard des autres. Où seroit l'Excellence de l'Eau, si elle ne faisoit pas sortir les Herbes & les Vegetaux du Sein de la Terre, & n'aidoit pas à la Production des Fleurs & des Fruits ? Et que deviendroient la Beauté de la Terre, si elle n'étoit pas échauffée par le Soleil, humectée par l'Eau, & purifiée par l'Agitation de l'Air ? Quelque Partie du Monde visible & naturel que vous consideriez, n'y appercevez-vous pas de la Connexion & de la Correspondance avec le reste ? Et n'est-ce pas de-là que vous tirez l'Idée de la Perfection, de l'Ordre, & de la Beauté de la Nature ? ALC. Je tombe d'accord de tout cela. EUPHR. Cette Consideration n'a-t'elle pas fait dire aux Stoïciens (qui étoient aussi peu bi-

bigots que vous) & ne dites-vous pas vous mêmes, que ce Modèle d'Ordre est digne d'être imité par des Etres intelligens ? ALC. Je n'ai nullement dessein de le nier. EUPHR. Ne devrions-nous donc pas mettre la même Régularité dans le Monde moral, que nous voyons dans le Monde naturel ? ALC. Nous le devrions. EUPHR. Ne semble-t'il donc pas suivre de-là, que des Créatures raisonnables ont, comme le remarque l'Empereur Philosophe *, été faites l'une pour l'autre : & , par conséquent, que l'*Homme* ne doit pas s'envisager comme un Individu isolé, dont le Bonheur n'a aucune Liaison avec celui des autres Hommes ; mais plutôt, comme la Partie d'un Tout, à la Félicité duquel il doit contribuer, s'il veut vivre conformément à la Nature ? ALC. Que concluez-vous de cette Supposition ? EUPHR. J'en conclus, qu'un Homme sage doit considérer & poursuivre son Bien particulier, conjointement avec celui des autres Hommes. Et c'est-là le Point, que vous disiez m'avoir accordé imprudemment. Quoique, à dire le vrai, la Sympathie en fait de Douleur & de Plaisir, & les Affections reciproques qui lient ensemble le Genre-Humain, ont toujours été estimées une Preuve claire du Point en question : & quoique ç'ait été la Doctr

trine

* M. Antonin. l. 4.

trine constante de ceux, qu'on a tenus pour les plus sages & les plus habiles parmi les Anciens, comme les Platoniciens, les Peripatéticiens, & les Stoïciens; pour ne rien dire des Chrétiens, que vous regardez comme une Secte extravagante & remplie de Préjugés. ALC. Je n'entrerai point en Dispute avec vous sur ce Point. EUPHR. Ne semble-t-il donc pas suivre des Articles, dont nous sommes convenus, que la Croyance d'un Dieu, d'une Vie-à-venir, & de l'Excellence des Devoirs Moraux, est un Principe sage & juste de la Conduite Humaine, en cas que ce Principe ait une Connexion nécessaire avec le Bien-être du Genre-Humain? Vous avez été mené à cette Conclusion par vos propres Aveux, & par l'Analogie de la Nature. ALC. Il est vrai que vous m'avez conduit pas à pas par différents Preliminaires, que je ne sçauois bien me rappeler; mais, j'observe une chose, c'est que vous batissiez sur la Connexion nécessaire de ces Principes avec la Felicité du Genre-Humain; qui est un Point lequel n'a été, ni prouvé, ni accordé. LYS. C'est-là, à mon Avis, un des plus grands Préjugés qu'il y ait, comme j'entreprendrois de le faire voir, si j'en avois le Temps. Mais, il est tard à présent; & si vous le trouvez bon, nous pourrons renvoyer ce Sujet à demain. Ainsi finit notre premiere Conversation.

DIA-

DIALOGUE SECOND.

I. *Erreur vulgaire, que le Vice est nuisible.* II. *Avantages qu'il y a à s'enivrer, à jouer, & à frequenter de mauvais Lieux.* III. *On commence à revenir des Prejuges qu'on avoit contre le Vice.* IV. *Son Utilité mise dans tout son jour par les Exemples de Callicles & de Telefila.* V. *Examen du Raisonnement de Lysicles en faveur du Vice.* VI. *Injustice qu'il y a à punir des Actions, qui découlent d'une Doctrine qu'on tolere.* VII. *Experience dangereuse que font les petits Philosophes.* VIII. *Leur Doctrine de la Circulation & de la Revolution.* IX. *Genre de Reformation qu'ils voudroient introduire.* X. *Les seules Richesses ne suffisent pas pour rendre une Societé heureuse.* XI. *Autorité des petits Philosophes : leur Prejugé contre la Religion.* XII. *Effets du Luxe : si la Vertu est quelque chose de réel.* XIII. *Plaisirs des Sens.* XIV. *Quels Plaisirs sont les plus naturels à l'Homme.* XV. *Dignité de la Nature Humaine.* XVI. *Erreur en fait de Plaisir.* XVII. *Amusemens, Misere, & Lâcheté des petits Philosophes.*

PETIT PHILOSOPHE, *Dial. II.* 69
sophes. XVIII. Les Débauchés ne sçau-
roient bien calculer. XIX. Habileté &
Succès des petits Philosophes. XX. Heu-
reux Effets de leur Philosophie demon-
tréz par quelques Exemples particuliers.
XXI. Leurs Notions degagées sur le Gou-
vernement. XXII. L'Angleterre est le
vrai Séjour qui convient aux petits Phi-
losophes. XXIII. Politique de ceux
qui font Profession de cette Philosophie.
XXIV. Obligations que leur à le Public.
XXV. Leurs Idées & leur Caractere.
XXVI. Leur Penchant vers le Papif-
me & vers l'Esclavage.

I. **L**E lendemain, Alciphron & Lysicles dirent, que le Temps étoit si beau, qu'ils avoient envie de passer la Journée hors de la Maison, & de faire un Diner froid à l'Ombre dans quelque Endroit agréable de la Campagne. Sur quoi, après avoir dejeuné, nous nous rendimes à une Pointe de Terre éloignée d'environ un Demi-Mille, où nous nous promenâmes pendant quelque temps, ayant l'Océan d'un côté, & de l'autre quelques Rochers semez çà & là, & entre-mélez d'Arbres & de Sources d'Eau, jusqu'à ce que la Chaleur du Soleil commençât à nous incommoder. Nous nous retirâmes alors dans une espèce de Clairière entre deux Rochers, où

I. Erreur vulgaire, que le Vice est nuisible.

où nous ne nous fûmes pas plutôt assis, que *Lyficles*, adressant la parole à *Euphranor*, dit: Je suis prêt à présent à m'acquitter de ma Promesse de hier au soir, qui étoit de prouver, qu'il n'y a point de Connexion nécessaire, comme quelques Personnes se l'imaginent, entre les Principes dont vous entreprenez la Defense, & le Bien public. Je ne nie pas, que si cette Question devoit être décidée par l'Autorité des Législateurs ou des Philosophes, je ne perdisse ma Cause. Car, ces fortes d'Hommes regardent comme une Chose démontrée, que le Vice nuit à l'Interêt Public; & que la Crainte de Dieu, & la Persuasion d'un Etat futur, sont des Moyens absolument nécessaires pour empêcher les Hommes de s'abandonner au Crime: Idées, qui les ont engagez à supposer, que la Croyance de ces Articles étoit nécessaire au Bien-être du Genre-Humain. Ces Notions fausses ont régné dans le Monde pendant plusieurs Siècles, & ont fait beaucoup de Mal; étant la véritable Cause de l'Etablissement de toutes les Religions, & ayant acquis aux Superstitions du Clergé la Protection des Magistrats & des Loix. Même, quelques-uns des plus Sages parmi les Anciens, qui s'accordoient avec ceux de notre Secte en niant la Providence & l'Immortalité de l'Ame, ont eu cependant la Foiblesse de donner dans le Préjugé

jugé ordinaire, que le Vice est nuisible à la Société. Mais, l'*Angleterre* a produit depuis peu de grands Philosophes, qui ont detrompé le Monde, & qui ont prouvé démonstrativement, que les Vices des Particuliers tournent à l'Avantage du Public. Cette Découverte étoit réservée à notre Temps; & c'est notre Secte, qui en a la Gloire. CRI. Il n'est pas impossible, que quelques Esprits pénétrants n'aient entrevû autrefois cette importante Verité: mais, il y a lieu de presumer qu'ils vivoient dans des Temps d'Ignorance, & que leurs Compatriotes étoient des Bigots, qui ne leur auroient pas sçu gré d'une pareille Découverte. Lys. Des Hommes, qui ont la Vûe de l'Ame extrêmement bornée, n'appercevant qu'un Chainon dans une Chaîne de Conséquences, sont choquez des petits Maux qui accompagnent le Vice. Mais ceux, qui ont le Bonheur d'étendre la Vûe plus loin, & de percer à travers d'une longue suite d'Evénemens, apperçoivent la Felicité résultant du Vice, & le Bien naissant du Mal, en mille Occasions différentes. Pour établir cette Verité, je ne vous fatiguerai point par les Autoritez, ou par des Argumens recherchez; mais, je me fonderai sur l'Experience. Prenez seulement la peine de considérer chaque Vice particulier, & examinez-en les Effets & les Conséquences,

ces, & vous ne tarderez pas à voir les Avantages qui en reviennent au Public.

II. Avantages qu'il y a à s'en-yvrer, à jouer, & à fréquenter de mauvais Lieux.

II. L'Yvrognerie, par exemple, passe dans votre Système de Morale pour un Vice pernicieux ; mais, c'est parce que vous n'avez point considéré les bons Effets qui en découlent. Car, en premier lieu, elle augmente une des principales Branches des Revenus de Sa Majesté, & contribue ainsi à la Sûreté, à la Puissance, & à la Gloire de la Nation. Secondement, elle donne de l'Ouvrage à un grand nombre d'Hommes, aux Brasseurs, aux Laboureurs, aux Marchands de Houblon, aux Forgerons, aux Charpentiers, aux Chauderonniers, aux Menuisiers, & à tous les Artisans nécessaires à ceux dont je viens de faire l'Énumération : Avantages, qui sont tous dûs à l'Yvrognerie la plus commune, c'est-à-dire, en Bierre-forte. Ce Point est d'une Clarté à ne pouvoir être révoqué en doute. Mais, étant obligé à m'accorder cet Article, je prevois que vous objecterez contre l'Yvrognerie causée par le Vin, ou par des Liqueurs fortes, que ce Vice appauvrit notre País, & en transporte l'Argent dans les País Étrangers : mais, vous ne faites apparemment pas Attention au Nombre de ceux auxquels l'Yvrognerie, même dans ce Cas, donne du Pain. Les Distillateurs, les Cabaretiers, les Marchands, les Matelots, les Charpentiers de Navire, avec tous

tous ceux qui sont employez à avitailler
 & à équiper nos Vaisseaux, ce qui,
 de compte fait, monte à un Nombre
 considerable de Professions. Ensuite,
 afin d'avoir du Vin par Echange pour
 d'autres Marchandises, nous avons re-
 cours à nos Manufactures, c'est-à-dire,
 nous procurons de l'Ouvrage, à nos
 Fileurs, à nos Tisserans, à nos Teintu-
 riers, à nos Peigneurs de Laine, à nos
 Porteurs, & à nos Emballeurs : & la
 même Remarque peut s'appliquer à tou-
 tes les autres Manufactures, aussi bien
 qu'à celle des Draps. Que si l'on con-
 sidere outre cela combien d'Hommes
 s'enrichissent par les susdits Moyens, &
 les Depenses que ces Hommes font pour
 eux-mêmes, & pour leurs Familles, pen-
 dant toute une Année ; Depenses, qui
 font fleurir toutes sortes de Negoces &
 de Métiers, non seulement dans notre
 Patrie, mais aussi dans tous les Païs ou
 notre Commerce peut s'étendre : vous
 serez surpris du Nombre prodigieux d'A-
 vantages qui naissent de la seule Yvro-
 gnerie, contre laquelle vos graves Re-
 formateurs se repandent si fort en De-
 clamations. C'est à peu près avec la mê-
 me Justesse, que vos soi-disant Gens de
 Bon-Sens censurent le Jeu. Et (telle
 est l'Ignorance & la Folie du Genre-
 Humain) un Joueur & un Yvrogne pas-
 sent pour des Pestes publiques, quoi-
 que dans le fonds chacun rende, à sa

maniere, de grands Services au Public. Si vous ne considerez que la Surface & premiere Apparence des Choses, vous ne douterez pas que jouer aux Cartes ne soit une Occupation vaine & inutile. Mais, penetrez un peu plus avant, & vous verrez que cet Amusement puerile nourrit le Cartier, & fait tourner le Moulin-à-Papier, ce qui donne du Pain à ceux qui achettent de vieux Hailons ; pour ne rien dire des Ouvriers en Bois & en Fer, qui sont employez à la Construction de ces Moulins : penetrez plus avant encore ; & vous trouverez que ce qui est employé en Chandelles, & en Porteurs de Chaises, sert à faire subsister de pauvres Gens, à qui les Chevaliers d'Industrie, ni leurs Dupes, ne se feroient jamais aviser de donner un Sou. Mais, vous me direz que plusieurs Personnes, de l'un & de l'autre Sexe, ont été ruinées par le Jeu, sans considerer que ce qui est perdu par les uns est gagné par les autres, & que par conséquent le Nombre de ceux, qui se sont enrichis, est égal à celui de ceux qui ont été ruinés. Quand de l'Argent est dépensé, le Public ne s'embarasse gueres qui le dépense. Supposons qu'un Fou de Qualité soit la Dupe d'un Homme d'Esprit, mais pauvre & de basse Naissance. En ce cas, quel Tort le Public en reçoit-il ? La Pauvreté est soulagée, l'Adresse recompensée, l'Argent commence à circuler, l'inge-

genieux Filou se trouvant en état d'avoir un Equipage, & de faire une Dépense honnête; ce qui suppose d'abord bien du Monde mis en œuvre. Mais, vous objecterez peut-être, qu'un Homme ruiné par le Jeu cherche quelquefois, par Desespoir, des Ressources prejudiciables au Public. Supposons le pis, & qu'il devienne Voleur de grand Chemin: il aura une Vie courte, mais agréable. Pendant qu'il vit, il fait de la Dépense; & pour un seul qu'il depouille, il contribue à la Subsistance de vingt autres: &, quand son Heure est venue, une pauvre Famille peut être soulagée par une cinquantaine ou une centaine de Livres Sterling, dont le Défunt s'étoit fait une Rente viagère. Un Oeul vulgaire regarde un tel Homme comme un Misérable; mais, un vrai Philosophe, qui considère le même Homme dans un autre Point de Vûe, le regarde comme un Bon-Vivant, qui fait grand Bien au Public; & cela, avec tant de facilité, qu'il emploie une prodigieuse Multitude d'Hommes, & met une infinité de Machines en mouvement, sans sçavoir le Bien qu'il fait, ni même sans avoir Intention d'en faire. Je n'avois dessein que de parler du Jeu; & ce Sujet m'a insensiblement conduit aux Avantages que procurent à la Société les Voleurs de grand Chemin. O belle, & admirable, Connexion des Vices! Il faudroit trop de temps pour montrer com-

ment ils tiennent tous les uns aux autres, & quel Bien infini chacun d'eux fait en particulier. Je n'ai qu'un mot à dire sur un seul Vice, fort à la Mode; & vous pourrez ensuite appliquer le même Raisonnement à tous les autres Vices. Une pauvre Fille, qui n'auroit pas une Piece de vingt-huit Sous à dépenser par Semaine, si, pour me servir de votre Stile, elle avoit une Conduite réglée, n'a pas plutôt le Bonheur d'être la Maitresse de quelque Homme riche, qu'il lui faut une Blanchisseuse, une Femme de Chambre, toutes sortes de Nippes, au grand Avantage de son Païs. Je n'aurois jamais fait, si je voulois examiner les Conséquences & les Effets de tous les Vices particuliers, & montrer l'Utilité infinie qui en revient au Public. Les vrais Ressorts, qui font mouvoir la vaste Machine du Commerce, & qui rendent un Etat florissant, ont été peu compris jusques à présent. Ceux d'entre vous, qui ont traité la Théologie & la Morale, ont tellement corrompu les Sentimens naturels du Genre-Humain, & l'ont accablé de tant de Notions absurdes, qu'il n'y a plus que très peu d'Hommes capables de contempler les choses d'un Oeuil exempt de Prejugés. Et il y en a bien moins encore, qui aient assez de Talens, & assez de Sagacité, pour suivre un long Enchaînement de Conséquences, de Relations, & de Dependances;

ce

ce qui est néanmoins nécessaire, pour se former une Idée juste & complete du Bien public. Mais, comme je l'ai dit ci-dessus, nôtre Secte a produit des Hommes capables de ces Découvertes, lesquels les ont mises dans tout leur Jour, & les ont rendues publiques pour l'Avantage de leur Patrie.

III. En vérité, dit *Euphranor*, qui *III. On*
 avoit écouté ce Discours avec une extre- *commence*
 me Attention, *Lyficles*, vous êtes l'Hom- *à revenir*
 me qu'il me faut, eloquent & ingenieux, *des Preju-*
 sachant les Principes de vôtre Secte, & *gez, qu'on*
 étant disposé à les communiquer. Je vous *avoit con-*
 prie, dites-moi, ces Principes sont-ils re- *tre le Vice.*
 çus avec facilité dans le Monde? *LYS.*
 Oui, par les Gens du bel Air; mais, ils
 ont de puissans Prejugez à essuyer de la
 part de quelques Esprits vulgaires: & le
 tout, faute de Génie & d'Education.
EUPHR. Je serois fort étonné, si je trou-
 vois des Hommes, que des Notions si é-
 tranges, & si contraires à toutes les Loix,
 & aux Principes les plus evidens de la Re-
 ligion, ne choquassent pas. *LYS.* Ils en
 feroient choquez bien davantage, sans
 l'Adresse admirable de nos Philosophes,
 qui, considerant que les Noms font plus
 d'Impression sur les Hommes que les
 Choses, ont introduit un certain Stile po-
 li, qui diminue considerablement l'Hor-
 reur qu'on a pour le Vice. *EUPHR.* Un
 mot d'Explication, s'il vous plait. *LYS.*
 Nous appellons, par exemple, un Bon-

Vivant celui qui se livre à la Débauche : Un Filou est dans notre Stile Homme qui sçait corriger la Fortune : Une Dame est en Liaison avec un tel : Un Homme est galant : Un Coquin, fameux par mille Friponneries, est simplement adroit & intrigant. Vous voyez que, par ce Moyen, il n'y a plus, ni Sots, ni Débauchés, ni Putains, ni Filous, ni même rien de pareil, dans le beau Monde ; & qu'on peut s'y abandonner presentement au Vice, sans avoir d'Epithetes desagreables à craindre. EUPHR. Le Vice donc, à ce qu'il paroît, est une belle Chose designée par un fort vilain Nom. LYS. Certainement. EUPHR. Il sembleroit donc, que la Crainte, que *Platon* avoit, que la Jeunesse ne fût corrompue par les Fables, qui représentoient les Dieux comme vicieux, aît été un Effet de sa Foiblesse & de son Ignorance. LYS. Sans contredit. EUPHR. Et, cependant, *Platon* avoit fréquenté de très bonnes Compagnies, & avoit même passé une Partie de sa Vie à la Cour. Et *Ciceron*, qui se connoissoit en Mérite, avoit un profonde Estime pour lui. CRI. Je vous dis, *Euphranor*, que *Platon* & *Ciceron* ont pu être confiderez à *Athenes* ou à *Rome* : mais, s'ils revenoient au Monde de notre temps, ils ne passeroient que pour de francs Pédants ; n'y ayant presque point de Caffé à *Londres*, qui ne puisse fournir plusieurs Hommes capables de les convaincre, qu'ils n'entendoient rien

rien en Morale ni en Politique, malgré tous les Eloges qu'on leur a prodiguez à ces egards. Lys. Combien n'en connois-je pas à la Cour & dans la Cité, qui ont dix fois plus de Sens que *Platon*, & qui ne s'embarassent non plus que rien des Idées que leurs Enfans ont de Dieu ou de la Vertu.

IV. CRI. Je puis éclaircir cette Doctrine de *Lyficles* par des Exemples qui vous en feront sentir la Solidité. *Cleophon*, un petit Philosophe, prit grand soin de l'Education de son Fils, & l'instruisit de bonne-heure dans les Principes de sa Secte. *Callicles* (c'étoit le Nom de son Fils) étant un jeune Homme qui avoit des Talens, fit des Progrès si considérables, qu'il avoit déjà tué son vieux ladre de Pere, & dépensé son Patrimoine, avant que d'avoir atteint l'Age de vingt-cinq Ans; ou, pour m'exprimer en d'autres termes, il fit un présent de son Bien au Public, repandant cà & là ce que ses Ancêtres avoient amassé, & pourvoyant genereusement à la Subsistance de quelques Hommes industrieux, qui vivent des Vices des Grands. *Telefilla*, quoique Femme de Qualité & d'Esprit, ne faisoit aucune Figure dans le Monde, avant que d'avoir été instruite par son Epoux dans les Maximes de cette Nouvelle Philosophie, laquelle, comme il le concluoit parfaitement bien, devoit l'empêcher de faire des Depenses en Aumô-

IV. Son
Utilité
mise dans
tout son
jour par
les Exem-
ples de
Callicles
& de Te-
lefilla.

nes. Depuis ce temps, elle prit Goût à quelques Plaisirs ruineux, & particulièrement au Jeu. Par-là, elle fit bien-tôt part d'une Portion considérable des Biens de son Mari à quelques Joueurs habiles, qui en avoient plus besoin, & qui faisoient mieux circuler cet Argent que n'auroit fait son Epoux; qui, en revanche, eut la Consolation de se voir des Heritiers, sans avoir jamais eu d'Enfans. Cette même *Telefilla*, qui n'avoit ni Esprit ni Agrement, dans le temps qu'elle croyoit à son Catéchisme, paroît presentement dans tous les Endroits publics, est une Dame du bel Air, & a par ses extravagantes Parures en Dentelles, & en beaux Habits, inspiré aux autres Dames un Esprit de Depense, au grand Avantage du Public, quoiqu'à dire le vrai, à la grande Mortification de la plupart des Maris. Pendant que *Criton* racontoit ces Choses d'un Air sérieux, je ne pus m'empêcher de sourire; ce qui ayant été remarqué par *Lyficles*, Des Esprits superficiels, dit-il, peuvent trouver du Ridicule dans ce Récit: mais, tous ceux qui ont le Bonheur de penser avec plus de Justesse que le Vulgaire doivent nécessairement voir que les Maximes, dont l'Avantage est general, & dont le Desavantage est restreint à quelques Personnes ou à quelques Familles, doivent être respectées dans une sage Republique. Pour ce qui me regarde, dit *Euphranor*, j'avoue

j'avoue que suis plutôt confondu & ébloui, que convaincu, par votre Raisonnement, qui, comme vous l'avez vous même remarqué, rapprochant plusieurs Points éloignez, demande une grande Etendue de Pensée pour le comprendre. Oserois-je donc vous prier d'avoir quelques Egards pour ma Foiblesse, & me permettre de prendre par Pieces ce qui est trop grand pour que je le saisisse en une fois? Et, lorsque je ne pourrai point marcher aussi vite que vous, souffrez que je vous suive pas à pas du mieux qu'il me sera possible. LYS. Votre Demande est très raisonnable. Chacun n'est pas capable de suivre tout d'un coup un long Enchaînement de Raisons.

V. EUPHR. Vos differents Argumens *V. Exa-* paroissent revenir à ceci, que le Vice *men du* fait circuler la Monnoye, & encourage *Raisonne-* l'Industrie, ce qui rend un Peuple flo- *ment de* rissant. Ai-je bien compris votre Pensée? *Lyficles en* LYS. Oui. EUPHR. Et la Raison pour- *faveur du* quoi le Vice produit cet Effet, c'est par- *Vice.* ce qu'il cause une Consomption extraordinaire, qui tourne au Bien des Manufactures, puisque, dans votre Supposition, les Marchandises se débitent promptement, & à haut Prix. LYS. Tout juste. EUPHR. De-là vous concluez, que l'Yvrogne contribue à la Subsistance du Brasseur, & du Cabaretier, plus que les autres Hommes, en ce qu'il boit davantage qu'eux. LYS. Sans doute. EUPHR.

Dites-moi, *Lyficles*, qui boit davantage, un Homme malade, ou un autre qui se porte bien? *LYS.* Celui qui se porte bien. *EUPHR.* Et qui se porte mieux, un Homme sobre, ou un Yvrogne? *LYS.* Un Homme sobre. *EUPHR.* Ainsi, un Homme sobre, lorsqu'il se porte bien, peut boire davantage qu'un Yvrogne, quand il est malade. *LYS.* Il le peut. *EUPHR.* Est-ce dans une Vie de longue ou de courte Durée, qu'un Homme consumera plus d'Alimens & de Boisson? *LYS.* Dans une Vie longue. *EUPHR.* Par conséquent, un Homme sobre, qui se porte bien, fera circuler plus de Monnoye, pendant une Vie longue, en mangeant & en buvant, qu'un Glouton ou un Yvrogne durant un petit Nombre d'Années. *LYS.* Et puis. *EUPHR.* Ne s'ensuit-il donc pas de-là, qu'un Homme sobre fait davantage de Bien au Public, même en mangeant & en buvant avec Moderation? *LYS.* Je ne conviendrai jamais que la Temperance est un Moyen de boire davantage. *EUPHR.* Mais, vous demeurerez bien d'accord, que la Maladie diminue, & que la Mort anéantit, la Faculté de boire. Le même Argument est applicable, si je ne me trompe, à tous les autres Vices qui ruinent la Santé des Hommes, & qui abregent leur Vie. Ce qui étant ainsi, il n'est pas fort clair, que le Vice soit utile au Public. *LYS.* Mais
en

en avouant que de certains Artisans, ou
 Marchands, peuvent aussi bien subsister
 par ce qu'ils gagnent avec des Gens so-
 bres, que par le Profit qu'ils font avec
 des Yvrognes, que dirons-nous de ceux
 qui subsistent par le Moyen du Vice &
 de la Vanité? EUPHR. S'il y a de pa-
 reils Hommes, ne pourroient-ils pas ga-
 gner leur Vie autrement, sans que le
 Public en souffrit quelque Préjudice? Di-
 tes-moi, *Lyficles*, y a-t-il quelque cho-
 se dans la Nature du Vice, qui le ren-
 de par lui-même avantageux au Public;
 ou n'acquiert-il ce Caractere, que par la
 Consomption qu'il occasionne? LYS. J'ai
 déjà montré le Bien qu'il fait à la Na-
 tion par la Consomption des Manufactu-
 res. EUPHR. Et vous êtes demeuré
 d'accord, qu'une Vie longue, & écoulée
 dans la Santé, consomme davantage qu'une
 Vie courte & malade. Ainsi, faites
 vous même le Calcul, & decidez, qui
 fait plus de Bien à sa Patrie, un Hom-
 me marié, qui a plusieurs Enfans sains
 & vigoureux, & qui nourrit & habille
 les Orphelins de son Voisinage; ou un
 Debauché, qui achete çà & là ce qu'il
 appelle son Plaisir. Je serois curieux de
 sçavoir, si de l'Argent, dépensé d'une
 maniere innocente, ne circule pas aussi
 bien que celui qu'on sacrifie au Vice?
 Et, cela étant, si, suivant votre propre
 Regle, le Public en retire moins d'Avan-
 tage dans le premier que dans le second

Cas? LYS. Ce que j'ai prouvé, je l'ai prouvé clairement; & il n'est pas besoin que je m'étende davantage là-dessus.

EUPHR. Vous me paroissez n'avoir rien prouvé, à moins que vous ne demontriez qu'il est impossible de faire une Dépense innocente. A mon Avis, l'Avantage public d'une Nation consiste dans le Nombre, & dans l'heureuse Condition, des Particuliers. Cela vous paroît-il vrai?

LYS. Oui. EUPHR. Que croyez-vous qui soit plus capable de contribuer à cette Fin, des Exercices mâles en plein Air, ou des Occupations sédentaires dans une Maison? LYS. Des Exercices mâles. EUPHR. Ne sembleroit-il donc pas, que l'Architecture, le Jardinage, & l'Agriculture, emploient les Hommes plus utilement pour le Public, que s'ils étoient Tailleurs, Barbiers, Parfumeurs, & Distillateurs? LYS. J'en conviens; mais, cela fait contre vous. Car, qu'est ce qui engage les Hommes à bâtir & à planter, si-non la Vanité; & qu'est ce que Vanité, si-non Vice? EUPHR. Mais, en supposant qu'un Homme fasse ces choses pour son Usage, ou pour son Plaisir, & à proportion de sa Fortune, sans folle Ostentation, ou sans les estimer au de-là de leur juste Valeur, elles ne seroient pas alors des Effets du Vice; & comment sçavez-vous qu'une pareille Supposition soit impossible? CR I. Je sçais une chose: c'est que la Methode la plus abrégée

gée de contribuer à cet égard au Bien du Public, & d'employer des Charpentiers, des Maçons, des Forgerons, & d'autres Gens de Métier, seroit de mettre en Usage l'heureuse Invention d'un celebre petit Philosophe, qui, par une profonde Meditation, a decouvert, que bruler la Ville de *Londres* ne seroit pas une aussi mauvaise Action, que le Peuple, aveuglé par ses Prejugez, pourroit peut-être le croire; puisque cette Action produiroit une prompte Circulation de Richesses, les transferant du Riche au Pauvre, & occupant un grand Nombre d'Artisans de toutes les sortes. Ce dernier Article au moins est incontestable, & a ouvert à nos Incendiaires une nouvelle maniere de penser, dont le Public a commencé depuis peu à recueillir les Avantages. EUPHR. Je ne scaurois assez admirer une Idée si ingénieuse.

VI. Mais, il me paroît dangereux de rendre de pareilles Notions publiques. *VI. Injustice qu'il y a à punir des Actions, qui découlent d'une Doctrin qu'on tolere.*
 CRI. Dangereux! A qui? EUPHR. Premièrement à celui qui les publie. CRI. C'est une Erreur; car, de pareilles Notions ont été publiées & applaudies dans notre Siecle, qui se distingue si heureusement par la Liberté de penser, de parler, d'écrire, & d'agir. EUPHR. Comment! Un Homme peut-il publier & pratiquer de telles choses impunement? CRI. Pour vous dire le vrai, la Pratique n'est

pas encor établie aussi librement qu'il le faudroit. Celui, qui rend de ces sortes de Services au Public, en est quelquefois mal récompensé. Le petit Philosophe *Magirus*, ayant envie de faire circuler des Richesses possédées par un de ses Parens, qui n'avoit pas le Courage de les depenser, se convainquit bien-tôt lui-même par les Principes en question, que ce seroit une Action très-louable, que d'expedier ce Ladre, dont il étoit le plus proche Heritier; mais, il eut à peine executé son Dessein, qu'il eut le Malheur d'être condamné à la Potence par un Juge sans Education. Se peut-il au Monde rien de plus injuste? EUPHR. Pourquoi injuste? CRI. N'est-il pas injuste de punir les Actions, lorsque les Principes, dont ces Actions découlent, sont tolerez & même applaudis par le Public? Quelle Contradiction, de condamner dans la Pratique ce qui est approuvé dans la Spéculation! Ce qu'il y a de certain, c'est que *Magirus* étoit très habile dans la Théorie de son Sentiment, & qu'avant que de commettre le Fait pour lequel il fut si injustement pendu, il proposa sur ce Sujet les Argumens du Monde les plus subtils à un de mes Amis. LYS. Le Monde devient plus sage de jour en jour: cependant, il faut avouer, que les Ecrivains de notre Secte, quoiqu'affranchis du Joug des Loix Divines, n'ont pas en-

cor

cor entierement secoué celui des Loix Humaines. Il semble qu'ils veuillent se contenter de recommander un Principe interieur de Vice, opérant autant que la Contrainte extérieure des Loix peut le permettre. CRI. Cet Ecrivain, qui considere l'Homme comme un simple Instrument entre les Mains de ses Passions, qui le delivre de tous les Liens de Conscience & de Religion, & qui ne lui laisse aucunes Loix à respecter ni à craindre que celles du País, est certainement un Bienfaiteur public. Vous vous trompez, *Euphranor*, si vous croyez que les petits Philosophes se contentent d'une vaine Théorie: ils sont fort pour la Pratique. EUPHR. Quelque Amour que j'aye pour la Liberté, je serois effrayé de vivre parmi des Gens de ce Caractere: ce seroit être, comme s'exprime quelque part *Senèque*, *in Libertate Bellis ac Tyrannis scviore*. LYS. A quoi bon ces Citations de *Platon* & de *Senèque*? Croyez-vous que ces Auteurs, si peu à la mode, ayent une Autorité fort respectable aux yeux d'un Esprit-fort? EUPHR. Vous, *Lyficles*, & votre Ami, m'avez souvent cité d'ingénieux Modernes, & plusieurs petits Philosophes, dont les Noms me sont nouveaux, & dont le Mérite m'est parfaitement inconnu. Souffrez qu'à mon tour je vous allegue des Autoritez, qui me sont connues, & qui ont été regardées com-

88 ALCIPHRON, OU LE
comme venerables depuis plusieurs Sie-
cles.

*VII. Ex-
perience
dangereu-
se que font
les petits
Philoso-
phes.*

VII. Mais , toute Autorité à part ,
que repondez-vous à l'Expérience ? Mes
Observations peuvent embrasser une Fa-
mille particuliere : & des Gens sages ont
été de Sentiment , qu'une Famille peut
être considérée comme un petit Royau-
me , ou un Royaume comme une gran-
de Famille. Êtes-vous dans la même
Idée ? Lys. Si je dis *Oui* , vous en ti-
rerez une Conséquence ; & si je dis
Non , vous m'en demanderez la Raison.
Le meilleur Moyen est de ne point re-
pondre : car , à ce que je vois , il n'y
auroit jamais de Fin à notre Discussion.
EUPHR. Si vous abandonnez le Point
que vous avez entrepris de prouver , la
Fin est trouvée tout d'un coup : mais , si
vous souhaitez de me convaincre , il
faut que vous repondiez à mes Ques-
tions , & que vous me permettiez d'ar-
gumenter & de tirer des Conséquences.
Lys. Soit : supposons donc que j'admet-
te qu'un Royaume peut être considéré
comme une grande Famille. EUPHR. Je
vous demanderai en ce Cas , si vous
avez jamais vû des Familles particu-
lières devenir florissantes par ces Vices que
vous regardez comme si avantageux au
Public ? Lys. Supposons que je n'ai ja-
mais rien vû de pareil. EUPHR. Par
égalité de Raison , un Homme ne seroit-
il pas fondé à soupçonner que les Vices
n'ont

n'ont pas l'Utilité publique que vous leur attribuez. *LYS.* Ne craignez rien ; le Siecle suivant en recueillera les Avantages. *EUPHR.* Dites-moi , de grace , *Lyficles* : Si vous voyiez un Fruit inconnu , dont personne n'eut encor goûté , seriez-vous bien aise que votre Famille en fit un Repas entier ? *LYS.* Non. *EUPHR.* Pourquoi voudriés-vous donc faire sur notre Patrie l'Essai de ces Maximes qui n'ont jamais été admises dans un autre País ? *LYS.* Il faut que la premiere Experience se fasse quelque part , & nous avons Dessein que notre País en ait l'Honneur & l'Avantage. *EUPHR.* O ! *Lyficles* ! L'ancienne *Angleterre* n'a-t-elle pas subsisté pendant plusieurs Siecles , sans le Secours de vos Notions ? *LYS.* Qui le nie ? *EUPHR.* Et fait une Figure considerable ? *LYS.* Je l'avoüe. *EUPHR.* Pourquoi donc l'exposer au Risque d'une nouvelle Experience , lorsqu'il est certain qu'elle peut s'en passer ? *LYS.* Mais , nous voulons ameliorer son Etat , & produire en elle un Changement qui n'a jamais été vû dans aucune Nation. *EUPHR.* *Salluste* observe , qu'un peu avant le Declin de la Grandeur *Romaine* , l'Avarice (Effet du Luxe) avoit arraché les bons & vieux Principes de Justice & de Probité , fait naitre le Mépris de la Religion , & rendu toutes choses venales , pendant que l'Ambition enfantoit la Dissimulation , & engageoit les Hommes à former

mer des Intrigues par des Vûes basses & intereffées. Le même Historien remarque touchant *Catiline* (ce grand Esprit-fort) qu'il avoit soin de s'insinuer dans la Connoissance des Jeunes-Gens dont les Ames encor novices, & sans Experience, étoient plus facilement séduites. Je ne sçaurois comprendre comment ces Passages ne me sont pas venus plus d'une fois dans l'Esprit durant cette Conversation. *LYS.* *Salluste* étoit un Pédant, qui se méloit de dire des Sentences. *EUPHR.* Mais, consultez quelque Historien ou Ecrivain qu'il vous plaira. Voyez, par exemple, ce que *Xenophon* & *Tite-Live* disent de *Lacedemone* & de *Rome*; & puis dites-moi s'il y a au Monde un Moyen plus propre à ruiner un Peuple, & à le jeter dans l'Esclavage, que le Vice. *LYS.* Lorsqu'une Chose est évidente par elle-même, je me crois dispensé de la Peine de rechercher ce qu'en ont pensé d'anciens Auteurs. *CRI.* Il faut beaucoup d'Attention pour pénétrer jusqu'au Fonds des Choses. Mais celui, qui est parvenu avec Difficulté à la Connoissance de la Vérité, peut la communiquer facilement. Je vais donc, *Euphranor*, vous expliquer en trois mots (ce qu'aucun de vos anciens Ecrivains n'auroit jamais deviné) la véritable Cause de la Ruine de ces Etats. Il faut pour cet effet que vous sachiez, que le Vice & la Vertu, qui sont des Principes

es opposez l'un à l'autre, travaillant tous deux à la fois dans un Etat, produiront des Effets contraires, dont le Combat cause la Ruine du Tout. Mais, nos petits Philosophes ont Dessein, enendant l'Homme méchant par Principe, chose inconnue aux Anciens, d'affoiblir & de détruire tellement la Force de la Vertu, qu'elle ne puisse plus avoir d'Influence sur les Actions des Hommes. En ce Cas, le Vice, ne trouvant plus d'Obstacle, & restant pur & sans aucun mélange de Vertu, la Nation doit incontestablement se trouver dans la Situation de l'Univers la plus florissante. EUPHR. Voilà, en vérité, un excellent Système! CRI. Et qui a de très zelez Partisans. Car, nos jeunes Esprits-forts, n'ayant, par un rare Bonheur d'Education, aucune Teinture de Bigoterie, ni de Prejugé, laissent bien loin derriere eux les vieux Professeurs de la Secte; lesquels, quoique Génies supérieurs, ayant néanmoins été imbus, pendant leur Enfance, de quelques Idées de Religion, n'ont jamais pu s'en défaire entierement dans la suite, mais conservent encor quelques restes de Conscience & de Superstition, qui empêchent leur Esprit de prendre l'Effor. Et je me souviens à cet égard, que le fameux petit Philosophe, le vieux *Demodicus*, sortit un jour d'une Conversation qu'il avoit eue avec *Timandre*, jeune Gentilhomme de la même Secte, tout

tout rempli d'Etonnement. Je suis surpris, dit-il, de voir dans une si grande Jeunesse un si parfaitement mal-honnête Homme : & tel étoit chez lui l'Ascendant du Préjugé, qu'il parla de *Timandre* avec Horreur; ne considérant pas, qu'il n'y avoit d'autre Différence entr'eux si-non que ce jeune Homme étoit bien plus profond Philosophe que lui.

*VIII. Leur
Doctrine
de la Cir-
culation,
& de la
Révolu-
tion.*

VIII. EUPHR. Quoiqu'on puisse beaucoup espérer de l'Education exempte de Préjugés que reçoivent nos Jeunes-Gens, il semble pourtant que nous ne devions point attendre de Bonheur fixe & entier, tant que le Règne du Vice ne sera pas tranquille & parfait. Jusqu'à ce temps, il y a tout à craindre des Combats que se livreront le Vice & la Vertu: Combats, qui pourront dissoudre notre Gouvernement, comme ils ont fait tant d'autres. LYS. Quel Mal y auroit-il, si notre Gouvernement étoit remplacé par un autre meilleur? Nous avons purgé le Pays de tous Préjugés au sujet du Gouvernement ou de la Constitution; & nous les avons fait évanouir comme des Ombres qui disparoissent à la vue de la Lumière, du Bon-Sens, & de la Raison. Ceux, qui ne s'arrêtent pas à la Superficie des Choses, n'apperçoivent aucune Raison pourquoi le Pouvoir ne passeroit pas aussi bien en d'autres Mains que les Richesses: ou, pourquoi la Forme d'un Gouvernement ne changeroit pas aussi aisément

ent que celle d'un Habit. La Circulation & la Révolution continuelle des biens, & de la Puissance, sont ce qui vit la Vie d'un Etat, sans qu'il importe le moins du monde entre les Mains de qui ces choses soient. Ceux, qui ne sont même que médiocrement versés dans notre Philosophie, savent que le plus ridicule de tous les Préjugés consiste dans un Attachement servile aux Formes. CRI. Pour ne rien dire davantage sur un Sujet si clair, le Renversement du Gouvernement pourroit être étendu par les mêmes Principes, qui justifient l'Action d'un Homme qui mettoit le Feu à la Ville, produiroit des effets parallèles, & tourneroit également à l'Avantage du Public. Dans l'un ou l'autre de ces Cas, les Ressorts naturels d'Action sont mis en oeuvre: dans ces sortes de Circonstances, l'un gagne ce que l'autre perd; une prompt Circulation de Pouvoir & de Richesses procurant au Tout un Etat florissant. UPHR. Les petits Philosophes font-ils part au Public de ces sortes de Découvertes? LYS. Nous ne saurions nier que nos Ecrivains se conduisent envers le Gouvernement Politique avec plus de circonspection, qu'à l'égard de la Religion. CRI. Mais, ces Choses découlent immédiatement de leurs Principes, & doivent être admises comme la véritable doctrine de la Secte, exprimée peut-être

être avec plus de Liberté & de Clarté, que ne le jugent conforme à la Prudence ceux qui voudroient menager le Public, & ne point scandaliser les Foibles.

EUPHR. Et la Circonspection ne vous paroît-elle pas nécessaire ; la plupart des Hommes étant fortement prevenus contre des Rebelles & des Incendiaires ?

LYS. Des Sots, quelque Rang qu'ils occupent dans le Monde, sont remplis d'une infinité de Prejuges.

EUPHR. Mais, croyez-vous que la Partie la plus éclairée du Genre-Humain, des Ministres d'Etat, & des Législateurs, n'ayent pas la même Prévention contre vos Principes ?

LYS. Cela se pourroit : mais, la Raison en est claire. CRI. Ceci me rappelle le Souvenir de cet ingénieux & profond Philosophe, le Joueur *Glaucus*, qui avoit coutûme de dire, que des Législateurs & des Ministres d'Etat pouvoient raisonner sur le Juste & l'Injuste ; mais, qu'au fonds, les Biens, de quelque sorte qu'ils fussent, avoient été si souvent enlevés par fraude & par Violence aux véritables Propriétaires, qu'on devoit les considérer présentement comme appartenant au Public, & par cela même au Premier-Occupant.

EUPHR. Que devons-nous donc penser des Loix & des Regles relatives au Juste & à l'Injuste, aux Crimes & aux Devoirs ?

LYS. Elles servent à lier les Ames foibles, & à tenir le Peuple en Respect. Mais, un
vrai

PETIT PHILOSOPHE, *Dial. II.* 95
Le Génie paroît à peine, qu'il s'élève
un Vol hardi au dessus de tout ce qu'on
nomme Devoir, Conscience, Religion,
Loix.

[X. EUPHR. Vous voudriés, à ce
qu'il me paroît, introduire une véritable
formation. LYS. Pour ce qui est de
qu'on appelle vulgairement la Refor-
mation, je n'ai jamais pu voir com-
ment, ou en quoi, le Monde en est de-
venu meilleur. C'est à peu près la même
chose que le Papisme; avec cette
différence pourtant, que la prétendue
réformation a je ne sçais quel Air de
rude désagréable, que la Rivale n'a pas.
Un de nos fameux Auteurs me paroît
encore trop favorable à la Reforma-
tion, lorsqu'il en fait l'Avantage à peu
près égal à celui qui revient au Public
des Jupes de Baleine. La vraie Refor-
mation est la véritable Liberté. Laissons
la Nature une pleine Liberté d'agir,
tout ira bien. Voilà ce que nous nous
proposons, & nous ne serons jamais
contens sans cela. Criton, qui est un
héritier Protestant, à l'ouïe de ces Paro-
isses, ne put se retenir. Le plus mauvais
effet de la Réformation, dit-il, étoit de
rendre des Hommes corrompus d'une Obs-
curité qui les tenoit en Respect. C'é-
toit, comme l'Événement l'a montré,
de faire paraître des Voleurs & des Meurtriers.
La Lumière en elle-même est bonne;
la même Lumière, qui fait paroître la

IX. Gen-
re de Re-
forma-
tion qu'ils
vou-
droient in-
troduire.

Fo-

Folie de la Superstition, peut aussi bien mettre dans tout son Jour la Verité de la Religion & l'Extravagance de l'Athéisme. Mais, ne se servir de la Lumière, que pour appercevoir ce qu'il y a de Mauvais dans le Monde, & aller constamment de ce Côté-là, c'est faire produire le Mal à la meilleure des choses, dans le même Sens que vous avez prouvé que les plus mauvaises choses produisent le Bien; sçavoir, par Accident, ou indirectement: &, par la même Méthode d'argumenter, vous pourriez démontrer, que les Maladies sont utiles. Mais, quelque Avantage que le Public paroisse recevoir des Maladies de l'Âme ou de celles du Corps, cet Avantage ne vient pas d'elles, & peut être obtenu sans leur Secours. *Lyficles* fut un peu déconcerté par l'Air affirmatif de *Criton*; mais, après une courte Pause, il repartit brusquement, que le Talent de contempler le Bien public n'étoit pas donné à tout le Monde. Cela est vrai, dit *Euphranor*: il y a peu d'Hommes capables de se former une exacte Idée du Bien public, & moins encore qui puissent juger des Moyens de le procurer.

*X. Les
seules Ri-
chesses ne
suffisent
pas pour
rendre une*

X. Mais vous, *Lyficles*, qui entendez ce Sujet à fonds, ayez la bonté de me dire, si le Bien public d'une Nation ne renferme pas le Bien particulier des Individus qui la composent? *LYS.* Oui. *EUPHR.* Et le Bien ou le Bonheur d'un Hom-

Homme ne consiste-t-il pas en ce que son Corps & son Ame sont dans un Etat de Santé, jouissant des choses qu'exigent ces différentes Parties de lui-même, & exemts de celles qui leur sont odieuses ou nuisibles. Lys. Je ne nie rien de tout cela. EUPHR. Il faudroit donc examiner si la Vie reguliere que mene un Homme vertueux ne peut pas conduire à ce But aussi bien que l'Intemperance & la Debauche. Lys. Je veux bien avouer, qu'une Nation subsistera simplement, ou restera en Vie; mais, il est impossible qu'elle soit dans une Situation florissante, sans le Secours du Vice. Pour produire une prompte Circulation dans le Commerce & dans les Richesses d'un Etat, il doit y avoir des Mouvements violens & irreguliers dans les Appetits & dans les Passions. EUPHR. Une Nation est plus ou moins florissante, à proportion de son Nombre & de la Felicité particuliere des Individus qui la composent. Je crois que nous sommes d'accord sur ce Point. Lys. Oui. EUPHR. Vous reconnoissez donc que les Richesses ne sont pas une dernière Fin, mais doivent seulement être considerées comme des Moyens de procurer le Bonheur. Lys. Je le reconnois. EUPHR. Il semble, que des Moyens ne sçauroient être d'Usage, si nous ignorons la Fin, & la Maniere d'en faire l'Application. Lys. Cela me paroît ainsi. EUPHR. Ne s'en suit-

Tome I. E suit;

suit-il pas de-là, que pour rendre une Nation florissante, il ne suffit pas de la mettre dans l'Abondance, si elle ignore en quoi consiste la véritable Felicité du Genre-Humain, & ne sçait pas se servir de ses Richesses pour parvenir à ce But? A proportion que ces Points seront plus connus & plus réduits en pratique, je crois que la Situation d'une Nation sera plus florissante; mais que, pour un Peuple, qui ne les pratique ni ne les connoit, gagner des Richesses, seroit précisément le même Avantage, que si on plaçoit un Malade à une Table chargée de differents Mêts, qui ne peuvent que lui faire du Mal, s'il a l'Imprudence d'en manger. Lys. Ce que vous venez de dire-là est un pur Sophisme. Examinez la Conduite des Hommes, & prenez garde à une espece de Consentement general qui regne entr'eux; & vous serez bien-tôt convaincu, que les Richesses seules suffisent pour rendre un Peuple florissant & heureux. Donnez des Richesses aux Hommes, & ils se rendront eux-mêmes heureux sans cette Invention politique, & cet Artifice des Législateurs & des Philosophes, qu'on nomme Vertu.

*XI. Autorité des
petits Philosophes:
leur Pré-*

XI. EUPHR. La Vertu donc, suivant vous, est une Invention des Législateurs. Lys. Sans doute. EUPHR. Pourquoi donc votre prudente Secte trahit & divulgue-t-elle ce Secret d'Etat, que

que des Hommes sages ont cru neces- ^{jugé contre}
saire au bon Gouvernement du Monde? ^{la Reli-}

Comme *Lyficles* hesitoit un peu à repon- ^{gion.}

dre, *Criton* prit la parole: La Cause de
cette Conduite, dit-il, vient de ce que
leur Secte, étant plus sage que tous les
autres Hommes ensemble, s'indigne de
voir le Monde gouverné par de fausses
Maximes, & voudroit remettre toutes
choses dans l'Ordre. EUPHR. Ce qu'il

y a de certain, c'est que si nous conside-
rons toutes les Institutions de Gouver-
nement, & les Ecrits Politiques de tous
ceux qui ont passé jusques à present pour
des Hommes sages, nous y trouverons
beaucoup de Respect pour la Vertu.

LYS. Vous voulez dire un ancien &
puissant Prejugé. Mais, comme je l'ai
déjà dit, consultez la Multitude, si vous
souhaitez de connoître la Nature & de
parvenir à la Verité. EUPHR. Mais,
parmi des Gentils-hommes qui passent
leur Vie à la Campagne, des Fermiers,
& de bons Marchands, la Vertu ne pas-
se-t-elle pas pour une excellente chose?

LYS. Vous puisez vos Autoritez chez
des Gens d'une Education basse, & qui
n'ont aucun Rang dans le Monde.

EUPHR. Apparemment que nous de-
vrions avoir beaucoup de Veneration
pour l'Autorité des petits Philosophes.

LYS. Je serois charmé de sçavoir quelle
Autorité dans l'Univers peut l'emporter
sur celle d'une Secte d'Hommes seuls

exemts de Prejugez. EUPHR. Par où paroît-il qu'un Privilege si glorieux vous appartienne à juste Titre? Un petit Philosophe ne pourroit-il pas, tout comme un autre Homme, être prevenu en faveur des Chefs de sa Secte? Une Education d'Athée ne pourroit-elle pas inspirer de la Prevention pour l'Athéisme? Pourquoi un Homme n'auroit-il pas aussi bien des Prejugez contre que pour la Religion? Ou pouvez-vous assigner quelque Raison pourquoi l'Attachement aux Plaisirs, à l'Interêt, au Vice, ou à la Vanité, ne seroit pas capable de prevenir les Hommes contre la Vertu? LYS. Voilà qui est plaisant. Quoi! Supposez-vous gouvernez par des Prejugez ceux-là mêmes dont les Efforts tendent à détruire les Prejugez, de quelque Sorte qu'ils puissent être. A la reserve des leurs, repartit Criton; car, je vous demande bien pardon, si je ne puis m'empêcher de leur attribuer quelques Prejugez, quoique pas en faveur de la Vertu.

XII. Effets du Luxe: si la Vertu est quelque chose de réel.

XII. J'ai observé, *Lyficles*, que vous avez accordé à *Euphranor*, que plus il y a d'Hommes heureux dans un Etat, plus cet Etat peut être censé florissant. Il s'ensuit par conséquent, que les Moyens qui multiplient le Nombre des Habitans sont bons, & que ceux qui en diminuent le Nombre sont mauvais, pour le Public. Et il seroit assez inutile de prou-

PETIT PHILOSOPHE, *Dial. II.* 101
prouver que la Force d'un Etat consiste
principalement dans la Quantité & dans
la Sorte de ceux qui le composent. Mais,
à proportion que le Vice & le Luxe,
ces Avantages publics si vantez par les
Esprits-forts, prennent le dessus, il y a
moins d'Hommes disposez à se marier,
la plupart en étant detournez par la
Crainte de la Depense, & par la Dissi-
pation des Plaisirs, ou rendus incapables
par des Maladies. Outre cela, le Vice
ne diminue pas seulement une Nation,
mais la fait aussi degenerer à l'égard de
tout ce qu'elle avoit de grand & de no-
ble. Je pourrois ajouter, qu'il ruine
aussi nos Manufactures; non seulement
en ce qu'il encherit le Travail, & met
par-là nos Voisins, plus sobres que nous,
en état de vendre à meilleur marché;
mais aussi en ce qu'il détourne le Peu-
ple d'honnêtes Professions à d'infames
Métiers. De pareilles Reflexions, pour-
vu qu'on y fasse l'Attention nécessaire,
demonstrent, à mon Avis, que les Avan-
tages imaginaires du Vice n'ont pas la
moindre Proportion avec les Maux qui
l'accompagnent. A ce Discours, *Lyfi-
cles* secoua la Tête, & sourit à *Criton*,
sans faire aucune autre Reponse. Après
quoi, adressant la parole à *Euphranor*:
Il ne sçauroit y avoir, dit-il, un Exemple
plus marqué de Prejugé, que de voir un
Homme conserver de nos Jours des Sen-
timens de Respect pour cette Idole
E 3 qu'on

qu'on nomme Vertu: Chimere décriée avec tant de Raison par les plus habiles Ecrivains de notre Siecle, qui ont montré, que l'Homme n'est qu'une pure Machine, gouvernée par l'Impression des Objets extérieurs; & que la Morale est seulement une vaine Idée, un Enthousiasme, ou, si l'on veut, une Mode, incertaine & sujette au Changement comme toutes les autres Modes. EUPHR. Que pensez-vous, *Lyficles*, de la Santé? Dépend-elle de la Fantaisie & du Caprice, ou est-ce quelque-chose de réel. LYS. La Santé est quelque-chose de réel, qui résulte de l'Arrangement juste & de la bonne Constitution des Organes, & des Fluides qui y circulent. EUPHR. C'est-là, dites-vous, la Santé du Corps? LYS. Oui. EUPHR. Et ne pourrions-nous pas attribuer une Constitution saine à l'Ame, lorsque ses Notions sont droites, ses Jugemens véritables, sa Volonté régulière, ses Passions dirigées vers des Objets qui leur conviennent, & renfermées dans de justes Limites? Ceci, par rapport à l'Ame, me paroît ce que la Santé est à l'égard du Corps. Et l'Homme, dont l'Ame est constituée de cette Manière, ne doit-il pas être appelé vertueux? Et produire une pareille Disposition de Santé dans l'Ame de ses Compatriotes, n'est-ce pas un Ouvrage auquel tout Homme de Bien doit s'employer? Si ces Choses ont

PETIT PHILOSOPHE, *Dial. II.* 103
quelque Apparence de Verité, comme
elles en paroissent avoir à mes Yeux,
ce ne sera point alors un Article si clai-
rement décidé, que la Vertu est une
Chimere ou une Mode; comme il vous
plaît de la représenter. Mais, je pour-
rois peut-être nous épargner de la pei-
ne à l'un & à l'autre, si vous vous sou-
veniez de ce qui a été dit dans notre
Conférence de hier au soir. Lys. Vous
dirai-je la Verité, *Euphranor*? Il faut
que j'avoue que j'ai entièrement oublié
votre Discours sur la Vertu, les De-
voirs, & les autres Points de ce Genre,
lesquels, étant d'une Nature subtile &
aérienne, sont propres à s'évanouir,
& ne laissent aucune Trace dans une A-
me accoutumée aux Impressions des
Réalitez.

XIII. A l'ouïe de ces Paroles, *Euphranor* regarda *Criton* & moi, & dit en *Plaisirs*
souriant, j'ai manqué mon Rollé: c'é- *des Sens.*
toit à moi à apprendre, & à lui à m'in-
struire. Ensuite, s'adressant à *Lysicles*,
Parlez sincèrement, dit-il, & dites-moi
si l'Avantage que le Public retire du Vi-
ce est ce qui vous en fait entreprendre
la Défense? Lys. J'aime à déclarer li-
brement ma Pensée. Sachez, donc,
que l'Interêt particulier est la première
& la principale Chose, que les Philoso-
phes de notre Secte ont en Vûe. Or, de
tous les Intérêts le Plaisir est celui qui a
les plus puissans Charmes; &, pour que

des Plaisirs soient parfaits, il faut qu'on les goûte dans une parfaite Liberté. C'est en ceci que consiste l'Excellence particuliere de nos Principes, sçavoir, en ce qu'ils montrent aux Habitans d'un Païs à servir leur Patrie en se divertissant eux-mêmes, unissant ensemble & faisant couler dans le même Canal les deux Sources de l'Interêt public & de l'Amour propre. Je vous ai déjà dit, que je demeurois d'accord, qu'une Nation pouvoit subsister en suivant les Regles de Vertu; mais, permettez-moi d'ajouter qu'elle subsistera simplement dans un Etat insipide & sans Agrément, au lieu que les aimables Excès du Vice inspirent aux Hommes de la Vivacité & de la Joye. Et, quand les Particuliers se rejouissent, le Public, qui est composé de Particuliers, doit necessairement se rejouir aussi; c'est-à-dire, le Public doit être heureux. Cet Argument me paroît sans repliche. Mais, pour le mettre dans tout son Jour, & le rendre aussi clair qu'il est possible, il faut que je remonte jusqu'à la Source des Choses. Le Bonheur est la Fin à laquelle tendent naturellement les Etres créez; mais nous trouvons, que tous les Animaux, Hommes & Bêtes, poursuivent naturellement & principalement les Plaisirs des Sens, lesquels, par consequent, doivent-être censez leur Bien supreme & leur veritable Felicité. C'est pour cela que les Hommes vivent; & tout Homme

me, qui a quelque Idée de la Vie Humaine, avouera que celui-là en tire la Quintessence, qui a un vif Sentiment de Plaisir, & avec cela assez d'Esprit, d'Adresse, & de Biens, pour satisfaire tous ses Appétits & tous ses Goûts. Des taquins, & des fous, blâmeront un tel Homme ou lui porteront Envie, parce qu'ils ne sçauroient l'égaliser en fait de Félicité.

De-là ces frivoles Declamations contre ce que chacun souhaite dans le fonds du Cœur, je veux dire, une parfaite Liberté de s'abandonner au Plaisir.

EUPHR. Voyons si je vous entends. Le

Plaisir des Sens, dites-vous, est le principal Plaisir. LYS. Je le dis. EUPHR.

Et ce Plaisir est émoussé & diminué par

la Vertu. LYS. Sans doute. EUPHR.

Dites-moi, *Lyficles*, les Plaisirs sont-ils

donc portés à leur Comble quand les

Appétits sont satisfaits? LYS. Il n'y a

alors dans l'Ame que de l'Indolence, le

Sentiment vif du Plaisir étant passé.

EUPHR. Il sembleroit donc que pour

conserver cette Vivacité de Sentiment,

les Appétits devroient toujours se pro-

poser quelque nouvel Objet? LYS. Vous

exprimez-là précisément notre Idée.

EUPHR. Le Philosophe Grec, qui con-

sideroit le Corps d'un Homme, courant

continuellement après de nouveaux Plai-

sirs, comme un Vaisseau crevaillé, qu'on

peut remplir continuellement, mais

qu'on ne rendra jamais plein, avoit donc

106 ALCIPHRON, OU LE
raison dans sa Comparaison? Lys. Il
ne tient qu'à vous de vous divertir avec
des Allégories. Mais, cela n'empêche
pas que notre Goût ne soit le vrai Goût
de la Nature. De quelque côté que
vous tourniez les Yeux dans l'Univers
vous trouverez les Oiseaux, les Pois-
sons, les Bêtes à quatre pieds, & les In-
sectes, en un mot, tous les Animaux,
constamment engagés par la Loi de l'In-
stinct à la Recherche des Plaisirs sensi-
bles. Et l'Homme seul, par une sotte
Gravité, traversera-t-il & combattra-t-il
ses Appétits, pendant que les autres Crea-
tures goûtent en toute Liberté l'Agre-
ment de les satisfaire? EUPHR. Com-
ment! *Lysicles*! Je croyois qu'être gou-
verné par ses Sens, ses Appétits, & ses
Passions, étoit le plus rude de tous les
Eslavages: & que l'Emploi caractéristi-
que des Esprits-forts, ou Philosophes,
étoit d'affranchir les Hommes du Pou-
voir de l'Ambition, de l'Avarice, & de la
Sensualité. Lys. Vous vous trompiez.
Nous rendons les Hommes épris du Mon-
de, attentifs à leurs Interêts, sensibles à
leurs Plaisirs; & nous les exemptons de
route Crainte, de quelque Nature qu'elle
puisse être. Nous meprisons ces Ecri-
vains Predicateurs, qui ont coutûme de
troubler & de limiter les Plaisirs & les
Amusements de la Nature Humaine.
Nous croyons, qu'un Homme sage,
qui se mêle d'Affaires, ne s'en mêle que
pour

pour son Interêt, & rapporte son Interêt à son Plaisir. Notre constante Maxime est, qu'un Homme doit saisir les Momens pendant qu'ils s'écoulent. Une Vie ne nous paroît pas digne de ce Nom dès qu'elle se passe sans Amour, sans Jeu, & sans Vin. J'avoue néanmoins, qu'il y a quelque-chose de grossier dans les Vices des Gens du Commun, qui fait de la Peine à des Philosophes bien élevez. CRI. Mais tromper, fréquenter de mauvais Lieux, trahir, s'enivrer, pourvû qu'on fasse toutes ces choses décentement & de bonne grâce, c'est vraie Sagesse & Délicatesse de Goût.

XIV. O-
 XIV. EUPHR. Pour moi, qui suis *obligations*
 accoutumé à une autre Manière de pen- *que leur*
 ser, j'avoue avoir quelque peine à ad- *a le Pu-*
 mettre cette nouvelle Philosophie. Je *blic.*
 demande donc permission d'en examiner
 les Principes avec la même Liberté, que
 vous autres examinez les Principes des
 autres Sectes. LYS. Soit. EUPHR. Vous
 dites, si je ne me trompe, qu'un Hom-
 me sage ne poursuit que son Interet par-
 ticulier, & que cet Interet consiste dans
 les Plaisirs des Sens; &, pour le prouver,
 vous en appelez au Tribunal de la Na-
 ture. N'est-ce pas-là ce que vous venez
 d'avancer? LYS. Oûi. EUPHR. Vous
 concluez donc, que comme les autres
 Animaux sont guidez par un Instinct na-
 turel, les Hommes doivent aussi suivre
 ce que leur dictent leurs Sens & leurs

Appetits. LYS. Cela est vrai. EUPHR. Mais, n'argumentez-vous pas en ceci comme si un Homme n'avoit d'autres Guides que ses Sens & ses Appetits? Si cette Supposition étoit véritable, vous pourriez avoir Raison : mais que dirons-nous, si l'Homme est doué d'Intelligence, d'un Instinct plus sublime, & d'une plus noble Vie? Si cette dernière Hypothèse a lieu, & que vous, étant Homme viviez comme une Bête, n'est-ce pas-là le Moyen d'être privé de votre véritable Felicité? Considérez la plupart des Brutes : vous trouverez peut-être que les Plaisirs des Sens leur sont accordez en plus grande Abondance qu'aux Hommes. LYS. Cela n'est que trop vrai, à notre grand Regret. C'est ce qui a fait que plusieurs Membres de notre Secte ont porté Envie aux Brutes, & ont plaint la Condition des pauvres Humains. CRI. Ce fut une Consideration de ce Genre, qui porta *Erotyle* à souhaiter d'être un Limaçon, à cause de quelques Proprietez particulieres, qu'un Auteur moderne attribue à cet Animal. EUPHR. Dites-moi, *Lyficles*, si vous aviez un Fonds inepuisable d'Or & d'Argent, porteriez-vous Envie à un autre, parce qu'il auroit un peu plus de Cuivre que vous? LYS. Non. EUPHR. La Raison, l'Imagination, & les Sens, sont des Facultez de differentes Sortes, & d'un Rang plus élevé, l'une que l'autre.

En

En convenez-vous? LYS. J'en demeure d'accord. EUPHR. Leurs Actes dif-

ferent donc entr'eux? LYS. Sans doute.

EUPHR. Par consequent les Plaisirs, qui

naissent de ces Actes, sont aussi diffe-

rents? LYS. Je le crois. EUPHR. Vous

admettez donc trois sortes de Plaisirs;

ceux de la Raison, ceux de l'Imagina-

tion, & ceux des Sens? LYS. Oui.

EUPHR. Et, comme il est très raison-

nable de penser, que les Operations de

la plus noble Faculté sont accompagnées

des plus grands Plaisirs, pourquoi ne

pourrions-nous pas supposer que les

deux premieres sont comme l'Or, ou

comme l'Argent & la derniere semblable

au Cuivre? D'où il sembleroit suivre,

qu'il n'est pas necessaire que les Hommes

envient ou imitent les Brutes. LYS.

Et, cependant, il y a des Hommes très

ingenieux qui les regardent comme des

Objets d'Imitation & d'Envie. Et, après

tout, chacun ne doit-il pas sçavoir ce

qui lui manque, & en quoi consiste sa

veritable Felicité? EUPHR. N'est-il pas

clair que differents Animaux ont diffe-

rens Plaisirs? Prenez un Pourceau de

sa Boue ou de son Fumier, placez-le

sur un riche Tapis, regalez-le de Con-

fitures, de Concerts de Musique, & de

Parfums. Toutes ces Choses ne feront

point un Plaisir pour lui. Les Oiseaux,

les Poissons, & les Animaux à quatre

pieds, ne se divertissent-ils pas de diffe-

rentes manières, tellement que ce qui plaît à l'un donneroit la Mort à l'autre? A-t-on jamais vû un de ces Animaux quitter son Element ou sa Maniere de vivre, pour adopter celle d'un autre? Et l'Homme quittera-t-il sa Nature pour imiter une Bête brute? LYS. Mais, les Sens ne sont pas seulement naturels aux Brutes: ils sont aussi naturels à l'Homme. EUPHR. J'en conviens; mais avec cette Difference néanmoins, qu'ils sont le Tout de la Brute, au lieu qu'ils forment la moins noble des Facultez de l'Ame Humaine. La Nature d'une Chose est proprement ce qui la distingue de toutes les autres Choses, & non pas ce qu'elle a de commun avec elles. En demeurez-vous d'accord? LYS. Oui. EUPHR. Et la Raison n'est-elle pas ce qui fait la principale Difference entre l'Homme & les autres Animaux? LYS. Je l'avoue. EUPHR. La Raison étant donc la principale Partie de notre Nature, tout ce qui est le plus raisonnable devroit paroître le plus naturel à l'Homme. Ne devrions-nous donc pas trouver, que les Plaisirs de la Raison sont plus conformes à la Nature Humaine que ceux des Sens? Les Hommes & les Bêtes, ayant différentes Natures, semblent aussi avoir différentes Facultez & différentes Sortes de Bonheur. Vous concevez sans peine, que le Genre de Vie qui fait la Felicité d'une Taupe ou d'une

ne

PETIT PHILOSOPHE, *Dial. II.* III

ne Chauve-Souris, ne produiroit pas le même Effet à l'égard d'une Aigle. Et n'est-il pas clair par la même Raïson, que la Felicité d'une Bête ne fçauroit jamais constituer la veritable Felicité d'un Homme ? Une Bête, sans Reflexion, sans Remords, sans Prevoyance ou Desir d'Immortalité, sans Notion de Vertu, de Vice, d'Ordre, de Raïson, & de Connoissances ! Quels Motifs assez laches peuvent engager un Homme, en qui sont toutes ces Choses, à se mettre de niveau avec une pareille Creature ? Quel Mérite, quelle Ambition y a-t'il dans le petit Philosophe à donner un pareil Animal pour Guide ou pour Regle à la Nature Humaine ?

XV. Lys. C'est une chose étrange, *XV. Di-Euphranor*, qu'un Homme, qui admet, *gnité de la* comme vous faites, une juste Liberté *Nature* de penser, soit cependant tellement Es- *Humaine.*clave du Prejugé. Vous parlez d'Ordre & de Vertu comme de Choses réelles, & comme si nos Philosophes n'avoient jamais démontré, qu'elles n'ont aucun Fondement dans la Nature, & qu'elles sont uniquement les Effets de l'Education. Je sçais, dit *Criton*, comment les petits Philosophes ont coutume de démontrer ce Point. Ils considerent la Nature animale de l'Homme, ou l'Homme entant qu'Animal : & l'on ne sçauroit nier, qu'en l'envifageant sous ce Point de Vûe, il n'a aucun sentiment de Devoir,

voir, ni aucune Notion de Vertu. Celui, par conséquent, qui chercheroit la Vertu parmi de purs Animaux, ou dans les Hommes considerez comme des Animaux de ce Genre, manqueroit certainement son Objet. Mais, le Philosophe, qui fait uniquement Attention à la Partie animale de son Etre, & qui fonde son Systeme sur ce qu'il y a de moins estimable en nous, pourroit bien se tromper aussi de son côté. Souvenez-vous, *Criton*, dit *Lyficles*, que je dispute avec *Euphranor*, auquel adressant la Parole, Je remarque, continua-t-il, que vous vantez beaucoup la Dignité de la Nature Humaine : mais, cette Dignité est une vieille Chimère, engendrée par d'autres Chimeres, comme, par exemple, un Esprit pur, & un Rayon émané de la Divinité. Mais, de nos jours, des Hommes de Sens tournent en ridicule cette Grandeur & cette Dignité : & il y en a plusieurs qui en donneroient volontiers leur Part pour le Repos, la Liberté, & les Plaisirs des Sens d'une Bête brute. Mais, les Comparaisons sont odieuses : laissant donc-là toute Recherche touchant ce qu'il y a d'excellent dans l'Homme & dans la Bête, aussi-bien que la Discussion s'il est au dessous de l'Homme d'imiter les Animaux dans l'Idée que ces derniers paroissent avoir du véritable Bonheur, je me contenterai de justifier mon Hypothèse,

these, en prenant pour Juges les Hommes eux-mêmes. Promenez vos Regards de tous côtez, & demandez à la plupart des Hommes, si les Plaisirs des Sens ne forment pas le seul Bien vrai, solide, & réel de leur Nature? EUPHR. Mais les mêmes Juges, auxquels vous en appelez, ne pourroient-ils pas préférer une Enseigne de Cabaret à un Tableau de *Raphaël*, ou une Chanson du Pont-Neuf à une Ode d'*Horace*? N'y a-t'il pas une Difference réelle entre de bons & de mauvais Ecrits? Lys. Sans doute. EUPHR. Et, cependant, vous avouerez qu'il faut qu'il y ait une Maturité, & une Perfection de Goût & d'Intelligence, pour sentir cette Difference, qui n'en est pour cela pas moins réelle. Lys. Je l'avouc. EUPHR. De même, qu'est-ce qui empêcheroit, qu'il ne puisse y avoir dans la Nature une vraie Difference entre le Vice & la Vertu, quoiqu'un certain Degré d'Attention & de Discernement soit nécessaire pour la remarquer? Pour sçavoir si une chose est conforme à la Nature raisonnable de l'Homme, il semble que le meilleur Moyen seroit d'observer & de consulter ceux qui se sont le plus appliquez à perfectionner leur Raison. Lys. Soit: je desiste de mon Appel au Gros du Genre Humain. Aussi-bien puis-je appeler, en plusieurs Occasions, du Vulgaire ignorant, à des Hommes distingués par leur

114 ALCIPHRON, OU LE
leur Rang, & par leur Education. EUPHR.
C'est une Sorte d'Hommes, que je n'ai
pas autrement l'Honneur de connoître
par ma propre Experience. Mais, je me
rappelle une Remarque d'*Aristote*, qui
étoit un Courtisan; & qui connoissoit
fort bien ceux dont il s'agit. „ La Ver-
„ tu, dit-il*, & le Bon-Sens, ne sont
„ pas des Choses attachées à une haute
„ Naissance, ou à de grands Biens. Et
„ si ceux, qui possèdent ces Avantages,
„ manquant de Goût pour les Plaisirs
„ de la Raison, s'abandonnent à ceux
„ des Sens; devons-nous pour cela re-
„ garder ces derniers comme préfera-
„ bles aux autres? Un pareil Choix fe-
„ roit aussi honteux, que si, à l'Imita-
„ tion des Enfans, nous ne connoissions
„ dans la Nature rien de plus digne de
„ nous occuper que des Jouëts. „ Et
ne seroit-on pas fondé à demander si les
Choses les plus estimées doivent être at-
tendues d'une Ame enivrée de Luxe, &
éblouie de l'Eclat qui l'environne?

Cum stupet infans acies fulgoribus, &
cum

Acclinis falsis animus meliora recusat.
Hor.

Criton remarqua là-dessus, qu'il connois-
soit un Gentil-homme *Anglois*, qui, pen-
dant

* *Ethic. ad Nicom. l. 10. c. 6.*

PETIT PHILOSOPHE, *Dial. II.* 115
dant sa Jeunesse, avoit professé un des
Arts liberaux, & qui est le premier
Homme du Monde dans sa Profession :
& qu'il étoit persuadé, que l'Exercice
de son Art lui procuroit plus de Plaisir,
que les simples Sens n'en ont jamais
fait goûter à qui que ce soit.

XVI. Lys. Mais, qu'avons-nous be- *XVI. Er-*
soin de recourir au Jugement des autres *reur en*
Hommes sur un Article si clair ? J'en ap- *fait de*
pelle à vous-même : consultez-vous, & *Plaisir.*
puis dites-moi, si les Plaisirs des Sens
ne forment pas la principale partie de la
Felicité Humaine. EUPHR. Pour moi, j'ai
souvent regardé ces Plaisirs, que les Es-
claves de leurs Sens recherchent avec
le plus d'Empressement, comme si éloig-
nés de meriter le premier Rang parmi
les Biens, qu'il m'a paru même quelque-
fois douteux, si le Nom de Biens leur con-
venoit. Nos Besoins & nos Appetits
n'ont-ils pas quelque chose d'incommo-
de ? Lys. Ouf. EUPHR. Les Plaisirs des
Sens ne consistent-ils pas à satisfaire ces
Appetits & ces Besoins ? Lys. Certaine-
ment. EUPHR. Mais, les PourSuites sont
ennuyeuses, & la Satisfaction momenta-
née. Cela n'est-il pas vrai ? Lys. Soit :
mais, qu'en concluez-vous ? EUPHR. Ne
semble-t'il donc pas que les Plaisirs des
Sens ne sont qu'une courte Delivrance
d'une longue Peine ? Un Chemin long &
incommode mene à un instant de Plai-
sir, qui est suivi de Degout ou de Re-
mords.

mords. CRI. Et celui, qui poursuit ce Feu follet, croit être un Philosophe & un Esprit-fort. Lys. Les Pedants se gouvernent par des Mots & par des Idées, pendant que ceux qui connoissent leurs vrais Interets prennent pour Guides la Nature & leurs-Sens. CRI. Mais que diriez vous, si les Plaisirs purement spirituels étoient les plus réels & les plus durables ? Les Plaisirs de la Raison & de l'Imagination ne détruisent point la Fortune, & ne troublent pas la Conscience. L'Ame s'y plaît long-tems, sans éprouver de Satieté ni de Dégout. D'un autre côté, une Idée (qui vous paroît n'être rien du tout) empoisonne souvent les Plaisirs les plus vifs des Sens, lesquels, si vous y prenez garde, vous paroîtront plus dépendre des Idées que vous ne l'aviés cru d'abord ; les plus ignorans ayant observé, qu'on jouît plus de ces Sortes de Choses par Esperance & par Avant-Goût, que par Possession. Ce qu'il y a de certain, & dont vous êtes demeuré d'accord, c'est que la Jouissance actuelle est très-courte, & que l'Alternative d'Appetit & Dégout est longue aussi-bien qu'incommode. Si bien, qu'à tout prendre, ceux, qui se devouent à la Recherche des Plaisirs, achettent du Desagrément bien cher, puisqu'il leur en coûte de l'Argent, des Peines, & leur Santé. Lys. Vous pouvez former des Argumens plausibles ; mais, je vous defie de
me

me persuader, que tant de Gens d'Esprit ne seroient pas capables de distinguer entre des Choses si opposées que les Peines & les Plaisirs. Qu'alléguez-vous pour expliquer ce Phenomene? CRI. Je crois qu'on pourroit en alleguer une Raison; & cette Raison sera du Gout de ceux dont il s'agit, puisque c'est une Fable. *Jupiter*, ayant ordonné un jour, que les Peines & les Plaisirs fussent distribuez également dans tous les Etats de la Vie: sur la Plainte, qui lui fut faite, que quelques Hommes tachoient de separer ce qu'il avoit joint, & que, prenant plus que leurs Portions des Douceurs, ils laissoient toutes les Amertumes aux autres, commanda à *Mercur*e d'arreter le Cours de ce Mal, en mettant sur le Nez de chacun des Coupables une Paire d'invisibles Lunettes, propres à changer les Apparences des Choses, & à faire prendre les Peines pour des Plaisirs, & les Plaisirs pour des Peines. Depuis ce tems, ceux, qui s'abandonnent aux Plaisirs, se trompent éternellement dans leur Choix, & en sont toujours au Repentir. Lys. Si vôtre Systeme avoit lieu, je serois curieux de sçavoir quel peut être l'Avantage d'une grande Fortune, que tout le Genre Humain poursuit avec tant d'Ardeur? CRI. *Eucrates* disoit, qu'*Une grande Fortune est un Instrument afilé*, que cent Personnes peuvent toucher, pour une seule qui a l'habileté de s'en

Plaisir en Perspective pendant les Heures vuides de la Journée : ils y pensent avec Delice ; & il leur fournit matiere à discourir après que la Partie est faite. CRI. Ne pourroit-on pas soupçonner les Gens de Condition de passer tristement leur Temps, & de n'être pas aussi heureux que leur Fortune semble l'insinuer, puisque leur principal Divertissement consiste dans une Chose qui est au Pouvoir de tout le Monde ; n'y ayant point de Laquais qui ne puisse avoir le Plaisir de jouer aux Cartes, tout comme le premier Pair du Royaume ? Je conçois aisément, que quand des Gens d'une certaine sorte sont ensemble, ils aiment mieux faire quelque chose, qu'essuyer l'Ennui de leur propre Conversation : mais, il n'est pas facile de comprendre qu'il puisse y avoir tant de Plaisir dans un Divertissement, qui ne demande, ni Talens, ni Genie. LYS. Le Jeu est un Amusement sérieux, qui vient au secours de ceux qui se devouent au Plaisir, après qu'ils ont joui de tout ce que les Sens peuvent procurer de plus piquant & de plus vif. Il tue le Temps mieux que Chose du Monde ; & c'est un Remede admirable, pour détourner, ou pour empêcher de naître, des Pensées capables de troubler l'Ame. CRI. Je puis aisément comprendre, qu'il n'y a point d'Homme sur la Terre qui doive recommander davantage des Preservatifs contre

tre les Maux de Rate, qu'un Homme livré à ses Plaisirs. Un ancien Sage, parlant de quelqu'un de ce Caractere, dit qu'il est rendu malheureux par des Contre-temps & des Appetits, *λυπεῖται ἀποτυγχάνων καὶ ἐπιθυμῶν*. Et si cela étoit vrai à l'égard des Grecs, qui vivoient dans un Païs moins éloigné de l'Equateur que le nôtre, & qui avoient tant d'Esprit, je crois la chose bien plus vraie à l'égard de nos Anglois modernes. Il y a quelque-chose dans nôtre Climat, & dans nôtre Complexion, qui fait que la Paresse se sert de Chatiment en *Angleterre* plus qu'en aucun autre Endroit du Monde; puisqu'un Homme du bel Air y paye ses Plaisirs momentanez de longs & de cruels Intervalles d'Accablement Splenique, dont il cherche la Guerison dans des Excès de Debauche, qui, ne pouvant manquer de produire un grand Epuisement d'Esprits, font desirer de nouveaux Plaisirs, dans le temps qu'ils diminuent la Capacité d'en jouir. Il y a dans un Anglois je ne sçais quel Tour d'Esprit, qui le rend (lorsqu'il donne dans la Débauche) le plus malheureux Débauché du Monde. Il n'est pas (comme s'exprime *Aristote*) d'accord avec lui-même. Il n'est, ni assez Brute pour jouir de ses Appetits, ni assez Homme pour les gouverner. Il connoit & sent que ce qu'il poursuit n'est pas son vrai Bien; sa Raison ne servant qu'à lui montrer cet-

cette Misere, à laquelle sa Pareffe & son Indolence ne lui permettent pas de trouver de Remede. A la fin, étant devenu odieux à lui même, & abhorrant sa propre Compagnie, il se dissipe dans le Monde, moins dans l'Esperance d'y goûter quelque Plaisir, que dans la Vûe de soulager la Tristesse qui l'accable. Mal-à-son aise dans le Temps present, il n'a aucune satisfaction en songeant au passé, ni ne peut rien se promettre de favorable en pensant à l'avenir. Cet Esclave du Plaisir, lorsqu'après quelques Années de Dissipation & d'Ennui son Corps est usé, souhaite & craint la Mort, tour-à-tour, & est las de vivre, sans avoir jamais sçu ce que c'est que la véritable Vie d'un Homme. EUPHR. Voilà une Vie dont il ne revient pas grand Avantage au Proprietaire, quelque Utilité qu'en puisse retirer le Public. Mais, de grace, ces Messieurs s'arrogent-ils le Titre d'Esprits-Forts? CRI. Il faut que vous sachiez que cette Secte est composée de deux Sortes de Philosophes, les Secs & les Humides. Ceux, dont je viens de parler, sont de la dernière Sorte. Ils different les uns des autres plutôt en Pratique qu'en Théorie; comme un Homme plus vieux, plus grave, ou plus insensible, d'un autre plus jeune, & plus susceptible de Plaisirs. Le Philosophe Sec passe son Temps sèchement. Il a l'Honneur de faire l'Apologie des Vûes

de ses Amis , qui offrent en revanche quelque peu d'Encens à sa Vanité. Encouragé par ce Tribut , & pour se délecter par le Souvenir de ces Plaisirs qui n'existent plus pour lui , il redouble ses Efforts pour justifier des Excès auxquels il ne sçauroit avoir part. Mais , pour revenir à votre Question , ces pauvres Misérables sont de zelez Partisans de la petite Philosophie. EUPHR. Qu'est-ce donc qui les empeche de mettre fin à leur Vie ? CRI. Le Defaut de Persuasion de la Vérité de leur Systême. Quelques-uns , à la vérité , dans un Accès de Desespoir , terminent leurs Jours de maniere ou d'autre ; & c'est de quoi nous voyons multiplier les Exemples à mesure que la petite Philosophie commence à être plus en vogue. Mais , le Nombre de ceux qui meurent de cette Maniere est très petit en comparaison de ceux qui voudroient les imiter , s'ils ôsoient. Mon Ami *Clinias* , qui a été de leur Secte , & un grand Philosophe , m'a revelé l'Histoire secrète de leurs Doubtes , de leurs Frayeurs , & de leurs Irresolutions , lorsqu'il est question d'attenter à leurs propres Jours : Dessein , que les Gens , dont la Vie a été uniquement consacrée au Plaisir , n'exécutent ordinairement , à ce qu'il m'a assuré , qu'après s'y être encouragez par une bonne Dose de Vin ou d'Eau de Vie. Ce fut par le Secours de cette Valeur Mechanique , que le fa-

meux

meux Philosophe *Hermocrate* se tua d'un Coup de Pistolet. La même Chose a été pratiquée depuis par plusieurs autres au grand Contentement de leurs Amis. Spleniques, epouvantez, & comme hors d'eux-mêmes, ils courent à la Mort avec le même Courage qu'un Oiseau se precipite dans la Gueule d'un Serpent à Sonnette; non pas à cause qu'ils ont la Hardiesse de mourir, mais par ce qu'ils craignent de vivre. *Clinias* tâchoit de fortifier son Irreligion par les Discours & par les Sentimens des autres petits Philosophes, qui à leur tour étoient fortifiez dans leur Incrédulité par ses Sentimens & par ses Discours. Par cette Autorité circulaire, ils tâchoient de se rendre Athées les uns les autres; mais, quoiqu'il pretendit avoir la Valeur d'une Demonstration contre l'Existence de Dieu, cette Demonstration cependant ne put pas le convaincre lui-même. Il tomba malade, & avoua cette Verité: à present, c'est un Homme sobre, & un véritable Chretien; il reconnoit, qu'il n'a jamais été si heureux, que depuis ce Changement, ni si malheureux, que pendant qu'il étoit petit Philosophe. Au reste, la Qualité de Juge ne sçauroit lui être contestée, puisqu'il a fait l'Essai de l'une & de l'autre Condition. Lys. Voilà en vérité un beau Portrait des Hommes les plus éclairés & les plus intrepides de notre Siècle! CRI. C'est pos-

124 ALCIPHRON, OU LE
 feder d'excellentes Facultez, que d'avoir
 de l'Intrepidité & des Lumieres. Mais,
 notre Curé est de Sentiment, que tous
 vous autres Esprits-Forts êtes des Fous
 ou des Poltrons. Voici comme il argu-
 mente. Si un pareil Homme n'apper-
 çoit pas ses vrais Interêts, il manque de
 Sens ; s'il les apperçoit, mais qu'il n'ô-
 se pas les poursuivre, il manque de Cou-
 rage. Ce Dilemme, comme vous voyez,
 ôte aux Esprits-Forts au moins une de
 ces deux Qualitez, dont ils s'attribuent
 si hautement la Possession. LYS. Par
 rapport à leur Courage, ils sont dispo-
 sez en tout temps à en donner des Preu-
 ves : & pour ce qui regarde leurs Lu-
 mieres, Graces à la Nature, elles sont
 d'un Genre supérieur à celles dont peut
 juger un Ministre de Village.

XVIII. Les
 Debauchés
 ne sçau-
 roient bien
 calculer.

XVIII. EUPHR. Mais Socrate, qui
 n'étoit pas un Ministre de Village, soup-
 çonnoit que les Esclaves du Plaisir n'é-
 toient tels que par Ignorance. LYS.
 Ignorance ! De quoi ? EUPHR. De l'Art
 de compter. Il étoit d'Opinion que des
 Debauchés ne sçavent point calculer* :
 & que, faute de posséder ce Talent, ils
 portent de faux Jugemens sur les Plai-
 sirs, du Choix desquels depend leur Bon-
 heur. LYS. Je ne vous entends pas.
 EUPHR. Demeurez-vous d'accord que
 les Sens apperçoivent seulement les Cho-
 ses

* Plato in Protag.

PETIT PHILOSOPHE, *Dial. II.* 125
 ses sensibles? LYS. Oû. EUPHR. Les
 Sens apperçoivent seulement les Choses
 presentes. LYS. J'en conviens aussi.
 EUPHR. Les Plaisirs futurs, par conse-
 quent, & les Plaisirs de l'Entendement,
 ne sçauroient être connus par le Mini-
 stère actuel des Sens. LYS. Cela est
 vrai. EUPHR. Ceux donc, qui jugent
 du Plaisir par les Sens, pourroient bien se
 trouver abusez au bout du Compte.

- - - *Cùm lapidosa Cbiragra
 Contudit Articulos veteris ramalia Fagi,
 Tum crassos transisse dies lucemque pa-
 lustrem,
 Et sibi jam seri Vitam ingemuere relic-
 tam* *.

Pour faire un Calcul juste, ne faudroit-
 il pas considérer toutes les Facultez de
 l'Homme, & tous les Genres de Plaisir
 dont il est susceptible, faisant entrer
 dans la Supputation le Futur aussi-bien
 que le Present, & estimant chacune de
 ces Choses suivant sa Valeur? CRI. Les
Epicuriens eux-mêmes, avouoient, qu'un
 Plaisir qui procure une plus grande Pei-
 ne, ou qui empêche un plus grand Plai-
 sir, doit être regardé comme une Pei-
 ne; & que la Peine qui procure un plus
 grand Plaisir, ou qui prévient une plus
 grande Peine, doit être considérée com-
 me

* *Perfius*, Sat. 5.

me un Plaisir. Pour faire donc une exacte Evaluation du Plaisir, le grand Refort de nos Actions, nous devons compter les Plaisirs intellectuels & futurs, aussi-bien que les Plaisirs presens, & qui naissent des Sens : Nous devons defalquer, de chaque Plaisir particulier, les Peines, les Maux, le Degoût, les Remords, & la Honte dont il est accompagné : Nous devons faire Attention au Genre, à la Quantité, à la Pureté, à la Grandeur, & à la Durée des Plaisirs. Qu'un Esprit-fort daigne seulement se souvenir, combien peu les Plaisirs humains consistent en Sensations actuelles, & de quelle Utilité leur est la Perspective. Qu'il compare alors ensemble les differents Coups d'Oeil que jettent sur l'Avenir un Homme vertueux, qui admet la Religion, & un Debauché incrédule. EUPHR. Et, tous Points étant bien examinez, ne se trouvera-t-il pas, que *Socrate* a eu Raïson de croire que les Debauchés n'étoient tels que par l'Ignorance de ce qu'il appelle la Science du Plus & du Moins, du plus Grand & du plus Petit, de l'Egalité & de la Comparaison, c'est-à-dire, de l'Art de compter. LYS. Parler de cette maniere, c'est discourir en l'Air. Car, tout le Monde sçait que nous avons parmi nous les plus habiles Gens de nôtre Siecle dans toutes sortes de Sciences. Mais tous ceux, qui font au fait de la Maniere dont il faut se con-

dui-

duire dans la Société, ont calculé, que ce que vous appelez un bon Chrétien, qui n'a, ni la Conscience large, ni l'Ame exempte de Prejugés, n'est nullement propre aux Affaires. Vous voyez par-là, que, pendant que votre Calcul vous prive des Plaisirs, le Calcul des autres vous ôte le Talent pour les Affaires. Ainsi, je suis curieux de sçavoir à quoi vous sert toute votre Arithmétique ? EUPHR. J'ai tout le Respect imaginable pour les Connoissances des Esprits-forts. Ma seule Crainte étoit, qu'ils ne fussent trop vifs pour pouvoir être gênés par des Choses qui arrêtent l'Activité de l'Ame, je veux dire, la Prevoyance & la Supputation, Talens peu distinguez, puisque le commun des Hommes les possède.

XIX. CRI. Je ne sçaurois faire le même Compliment qu'*Euphranor*. Car, quoi-
 que je n'aye pas dessein d'appliquer ce
 Caractère à toute la Secte, je puis pour-
 tant dire avec vérité, que ceux que j'ai
 rencontrez en mon chemin étoient la plu-
 part, ou des Debauchés d'une Ignoran-
 ce grossière, ou de vieux Coquins rom-
 pus dans Commerce du Monde, ou en-
 fin des Demi-Sçavans, qui ne sont pro-
 pres, ni aux Affaires, ni à la Specula-
 tion, mais qui se mêlent de juger de tou-
 tes Choses, sans avoir fait le moindre
 Progrès dans aucune. Ces derniers, par-
 mi les Gens du bel Air, passent pour des
 Hommes d'une profonde Théorie, &

*XIX. Ha-
 bileté &
 Succès des
 petits Phi-
 losophes.*

parmi les Gens speculatifs voudroient paroître connoître parfaitement le Monde: Race, qui fait l'étenduë, & qui est aussi peu capable d'Affaires que d'Etudes! La plupart de ceux, dont il s'agit, sont Sectateurs de la petite Philosophie. Je ne nie pas, que, de temps en temps, vous ne puissiez rencontrer un Homme exempt de ce Genre d'Affectation, & cependant entraîné dans la même Secte par le Torrent de l'Education qu'il a reçue, ou des Compagnies qu'il a fréquentées: Causes ordinaires des Prejugez, que conçoivent contre la Religion, même ceux qui ont pris l'Habitude mécanique de se moquer des Prejugez. Je ne dois point oublier que les petits Philosophes ont aussi un fort Parti parmi les Gens qui sont les Beaux, dans l'un & dans l'autre Sexe; &, comme il n'y a rien de plus fort que les Affectations par lesquelles on s'imagine se faire valoir, il n'y a pareillement point d'Etre dans l'Univers plus décisif, ni plus obstiné dans ses Sentimens, qu'un Beau (mâle ou femelle) lorsqu'il se declare Esprit-fort. Mais, quelque dogmatique que soit le Ton des Professeurs de cette Secte, leur Autorité ne scauroit être considerable aux Yeux d'un Homme de Sens. Cat, qui voudroit prendre pour Guide, dans la Recherche de la Verité, un Homme qui, employe ses Pensées, & son Temps, à s'habiller, à faire des Visites, ou à se divertir? Qui a été
éle-

élevé dans un Comptoir ou dans un Bureau? Ou dont les Spéculations n'ont roulé que sur les Formes des Affaires, & dont l'Habileté se borne à acheter des Actions, à tromper, à voler, & à corrompre? Ou bien un Homme, qui auroit quelque Ombre de Raison, pourroit-il faire le moindre Cas des Méditations & des Découvertes faites en bûvant Bouteille? Et, cependant, il est certain que la plupart des Esprits-forts aiment mieux boire, que penser, lire, ou étudier. Leurs Principes sont souvent établis, & leurs Décisions sur les Points les plus difficiles faites, lorsqu'ils sont hors d'Etat de conclurre un Marché. Lys. Vous oubliez nos Ecrivains, Criton. Ils font une infinité de Profélytes. CRI. De plus mauvais Ecrivains qu'eux en feroient de même. Hélas! Que le Nombre de ceux qui lisent est petit! Et qu'il y en a peu dans ce petit Nombre capables de juger de leurs Lectures! Combien y en a-t-il qui souhaitent que vos Notions soient véritables? Combien qui aimeroient mieux être divertis qu'instruits? Combien parfaitement bien convaincus par un Livre, dès qu'ils en ont lu le Titre? Je puis avouer que vos Raisons sont efficaces, sans reconnoître qu'elles soient bonnes. Des Argumens, sans être d'aucun poids, peuvent produire de grands Effets, lorsqu'ils sont soutenus par un In-

terêt mal-entendu, lorsque quelque Passion s'intéresse en leur Faveur; lorsque le Goût regnant du Siècle est pour eux: & sur-tout à l'égard de certaines Gens, lorsqu'ils combattent les Loix, le Gouvernement, & les Opinions reçues; Choses, qu'un Homme de Bien ne quitteroit pas sans une espèce de Demonstration, & qu'un Homme foible ou méchant méprisera sur les plus legeres Apparences.

LYS. Et, cependant, les Argumens de nos Philosophes allarment. CRI. Ce qui alarme n'est pas la Solidité de leurs Raisons, mais le Mépris qu'ils temoignent pour le Gouvernement & pour les Loix, & leurs Efforts pour séduire les Jeunes-Gens & les Ignorans. EUPHR. Mais, sans faire le moindre Tort au Talent qu'ils peuvent avoir pour le Raisonnement, il me paroît très possible que leurs Succès ne soient pas dûs à leur seule Habileté. Ne pourroit-on pas les attribuer en partie aux Defauts des autres, & en partie à leurs propres Perfections? Mon Ami *Eucrate* avoit coutume de dire, que l'Eglise seroit dans l'Etat du Monde le plus florissant, si de certaines Personnes preferoient la Piété à la Politique, la Pratique des Devoirs aux Disputes sur les Dogmes, les Principes aux Conséquences, la Substance aux Accidens, les Choses aux Idées, & les Idées aux Mots. LYS. Quelle qu'en puisse être la Cause, les Effets sont trop évi-

évidens pour pouvoir être niés. Et si un Homme de Sens observe, que nos Sentimens, dans ce Siècle sçavant & éclairé, se repandent, malgré les Loix établies, & gagnent chaque jour du Terrain contre un Corps nombreux, sçavant, protégé, encouragé, & payé pour defendre la Religion: si un Homme, dis-je, observe & considere tout ceci, il ne sçauroit l'attribuer qu'à la Force de la Verité, & à la Bonté de notre Cause; laquelle, si elle avoit été soutenüe par les Revenus & les Etablissèmens de l'Eglise & des Universitez, auroit fait une bien belle Figure, à en juger par celle qu'elle fait sans aucun de ces Encouragemens. EUPHR. C'est grand Dommage, en vérité, que les Professeurs de votre Secte ne reçoivent pas les Recompenses qu'ils méritent. LYS. Cela viendra en son Temps. Le Peuple commence à ouvrir les Yeux: & n'est-il pas possible que ces Revenus, qui dans des Temps d'Ignorance ont été appliquez à de mauvais Usages, soient mieux employez dans un Siècle aussi éclairé que le nôtre? CRI. Mais, pourquoi des Professeurs & des Pensions pour ce qui n'a pas besoin d'être enseigné. Un de mes Amis a un Valet, qui ne sçait, à la vérité, ni lire, ni écrire, & qui cependant a appris tout votre Systeme en moins d'une Heure. Il sçait quand & comment il faut branler la Tête, sourire, donner à entendre une Chose en

Mots couverts aussi-bien que le plus habile Sceptique , & de fait c'est un vrai petit Philosophe. Lys. Je vous demande pardon : il faut du Temps , & une bonne Tête , pour desapprendre des Prejugés de Religion. Cri. Je ne sçais pas comment les Choses alloient autrefois : mais , j'espère que vous voudrez bien m'en croire sur ma Parole quand je vous dirai , que je connois plusieurs Personnes , qui n'ont été imbues d'aucune Idée de Religion ; & plusieurs autres , dans l'Âme desquelles ces Idées tiennent si mal , qu'on peut les en arracher sans la moindre peine.

XX.
Heureux
Effets de
leur Phi-
losophie
demon-
trez par
quelques
Exemples
particuliers.

XX. *Panope* , jeune & belle , élevée par sa Tante , & Admiratrice de la petite Philosophie , ne fut point instruite dans les Principes de la Religion , de peur qu'elle ne s'accoutumât à croire sans Raison , ou ne donnât son Consentement à ce qu'elle ne comprenoit pas. *Panope* , à la vérité , fut exempte de Prejugés religieux , mais elle acquit en récompense des Notions d'Intrigue & de Jeu , qui ruinèrent sa Réputation à quatorze , & sa Fortune à vingt-&-quatre Ans. J'ai souvent fait Reflexion sur la Différence du Sort de deux Frères dans mon Voisinage. Pour que *Cleon* , qui étoit l'Aîné , pût devenir un Homme accompli , on l'envoya à la Ville , où il reçut la première partie de son Education dans une grande Ecole. Ce qu'il put y apprendre de Religion fut bien-tôt desap-
pris

pris dans une celebre Societé, laquelle, en attendant que nous aiyons quelque chose de meilleur, peut passer pour un Seminaire de petits Philosophes. *Cleon* attrapa dans la perfection l'Art de se bien mettre, de juger d'un Ragoût, de filer une Carte, & de se servir de faux Dez. Tant d'Occupations, néanmoins, ne l'empêcherent pas d'être profondément versé dans la petite Philosophie; mais, après avoir brillé pendant quelques Années avec tout l'Eclat que purent lui prêter ces differents Talens, il mourut avant que d'avoir atteint l'Age de trente Ans, sans Enfans, & pourri, marquant la plus forte Indignation de ne pouvoir survivre à son vieux Chien de Pere; qui, ayant de hautes Idées de la Politesse, & de la Connoissance du Monde, les avoit prouvées à son Fils favori, à grands Fraix, mais avoit été plus économe à l'égard de l'Education de *Chærephon*, son Fils Cadet. Ce dernier fut élevé dans une Ecole de Campagne, & se fit Membre d'un College dans l'Université, où il se rendit capable de remplir une Cure, dont son Pere avoit la Collation, & que *Chærephon* a presentement avec tout le Bien de sa Famille, & une nombreuse Posterité. *Lys.* Je parierois que ses Enfans sont une Troupe d'Ours mal lechés. *CRI.* Il se pourroit qu'ils fussent moins polis que ceux qui ont un petit Philosophe pour Gouverneur, mais

en revenge je les crois plus sains, plus vertueux, & plus capables de servir leur Patrie. *Crates*, un digne Magistrat dans sa Comté, ayant eu un Fils à *Londres*, que le Commerce d'un petit Philosophe avoit entierement perdu, disoit ordinairement dans l'Amertume de son Ame: Si quelqu'un gâte mon Blé, ou nuit à mon Troupeau, il y a quelque Remede à ces Maux: mais, je n'en sçais aucun, s'il gâte mes Enfans. *Lys*. Ce Juge étoit à coup sûr pour les Loix penales: il auroit sans doute souhaité d'être autorisé à persecuter des Consciences tendres. *CRI*. La Conscience tendre d'un petit Philosophe! Celui, qui s'étoit érigé en Precepteur du Fils de *Crates*, se fit bien-tôt Justice à lui-même. Car, il enseigna à *Lycidas*, un jeune Homme fort modeste, les Principes de sa Secte. *Lycidas*, en recompense, lui débaucha sa Fille, qui étoit l'unique Enfant qu'il eut: sur quoi *Charmides* (ainsi s'appelloit le petit Philosophe) se pendit de Desespoir. Le vieux *Bubalion* est rongé d'Inquietudes, meurt de Faim, & trompe tous ceux qui ont quelque Affaire à démêler avec lui, afin que son Fils puisse boire, jouer, avoir des Maitresses, des Chiens, & des Chevaux, & finir sa Vie en Prison. Cependant, *Bubalion* se croit un Homme sage, & passe pour attribuer tout dans l'Univers au pur Hazard. Les Oeuvres de *Prodicus* & de *Tryphon* l'ont rendu

rendu petit Philosophe. Ce même *Bubalion*, soupant un soir avec deux ou trois graves Citoyens, parla avec tant de Force contre l'Immortalité de l'Ame, qu'un des Convives fit le lendemain une Banqueroute frauduleuse, à laquelle *Bubalion* perdit cinq mille Pieces : & la nuit suivante il reçut d'un Valet, qui avoit servi à Table & écouté avec Attention toute sa Harangue, un Billet, contenant les plus horribles Menaces, s'il manquoit de mettre sous une certaine Pierre la Somme de cinquante Guinées. Lys. Pour ne pas répéter ce qui a déjà été démontré, sçavoir, que le Public ne souffre aucunement par de pareils Accidents, qui ne sont prejudiciables qu'à de certains Particuliers, & en même temps avantageux à d'autres. Pour ne pas répéter, dis-je, ce qui a été démontré sur ce Sujet, je me contenterai de vous demander s'il n'y auroit pas des Debauchés & des Coquins, quand même nous ne nous en mêlerions pas ? Croyez-moi, le Monde a toujours été, & sera toujours le même, aussi longtemps que les Hommes seront Hommes. CRI. Je nie que le Monde soit toujours le même. La Nature Humaine, pour me servir de la Comparaison d'*Alcipbron*, est comme une Piece de Terre, meilleure ou moins bonne, à proportion qu'elle est cultivée, & suivant ce qu'on

y fème. Quand personne n'admettroit vos Sentimens, il y auroit toujours des Mechans par la Force des Appetits corrompus & des Passions irregulieres. Mais, quand des Hommes, à la Force des Passions & des Appetits, ajoutent celle de l'Opinion, & sont méchans par Principe, ces derniers augmenteront, non seulement le Nombre des Scelerats, mais donneront aussi dans un Genre de Depravation, qu'on peut dire incurable. L'Erreur d'un Etourdi, qui donne dans la Debauche, peut être corrigée; mais, un Debauché, qui fait le Raisonneur & qui entreprend de justifier sa Conduite, est incorrigible. C'est une Remarque d'*Aristote*, qu'il y a deux sortes de Debauchez l'*ἀκρατής* & l'*αἰόλαστος*, desquels l'un est tel contre son Jugement, & l'autre de concert avec son Jugement; & qu'il y a quelque Espoir de Guérison pour le premier, mais pas le moindre pour le second. Et de-fait, j'ai toujours observé, qu'un petit Philosophe, après s'être abandonné à la Debauche, devenoit toujours dans sa Vieillesse un Fripon très délié dans les Affaires. LYS. Je pourrois vous en nommer plusieurs qui ont été de fameux Patriotes. CRI. Patriotes! Comme *Catilina* & *Marc-Antoine*. LYS. Et puis? Ces celebres Romains étoient braves, quoique malheureux. Ils ne manquoient, ni de Sens, ni de Courage; &

& si leurs Projets avoient réussi, la Partie la plus brillante de leurs Compatriotes n'en auroit été que plus heureuse.

XXI. Les Roues du Gouvernement XXI.
 tournent, quoique par différentes Mains : *Leurs No-*
 si ce n'est de la même manière, ce sera *tions de-*
 d'une autre, qui pourra fort bien être *gagées sur*
 meilleure. Il y a une Variété infinie dans *le Gou-*
 les Choses. A la vérité, les Hommes *verne-*
 foibles sont prevenus en faveur des Re- *ment.*
 gles & des Systèmes en fait de Vie & de
 Gouvernement, & croient que sans ces
 Choses tout est perdu dans la Société :
 mais, une grande Ame, & un Esprit de-
 gagé, aiment à faire des Experiences no-
 bles & hardies en détruisant des Gou-
 vernemens, afin de leur donner une nou-
 velle Forme, & de les fonder sur d'autres
 Principes. Croyez-moi : il y a dans les
 Choses une Nature Plastique, qui fait
 que chacune d'elles trouve sa Place. Sé-
 parez l'une de l'autre les parties qui for-
 ment un Etat ou la Société Humaine ;
 mêlez les ensemble tant qu'il vous plai-
 ra ; & vous verrez bien-tôt qu'elles se
 rangeront elles-mêmes dans un Ordre
 convenable, où les Têtes pesantes se-
 ront en bas, & les Gens d'un Esprit su-
 perieur dans les Postes les plus éminens.
 EUPHR. *Lyficles* declare librement son
 Idée. LYS. Quel Avantage y auroit-il
 à penser librement, s'il n'étoit pas ac-
 compagné de la Liberté de parler ; ou si
 la Liberté de parler n'étoit pas liée avec
 celle.

138 ALCIPHRON, OU LE
celle d'agir ? Nous sommes pour la vraie,
la primitive, la parfaite Liberté. Une
Liberté, qui n'est qu'intérieure, n'est
bonne qu'à mettre une ridicule Contra-
diction entre notre Jugement & notre
Conduite. CRI. Ce Goût de *Lyficles* pour
la Liberté pourra vous paroître nou-
veau : il n'est pas tel pour moi. Com-
me les petits Philosophes posent pour
Maxime fondamentale, qu'il n'y a rien
de sacré dans l'Univers, rien qu'on ne
puisse tourner en Ridicule, & changer
comme la Mode d'un Habit : de même,
c'est une chose très-ordinaire parmi eux
d'étaler leurs Sentimens & leurs Principes,
non seulement dans des Compagnies
choies, mais même dans des
Lieux publics. Dans un certain Endroit
de par le Monde, où de prétendus Es-
prits-forts ont coutume de debiter leurs
Spéculations, je me souviens d'avoir vu
un *Valetudinaire*, dont la Tête étoit gar-
nie d'une ample Perruque, & tout le
Corps couvert d'un bon Manteau, assis
au haut Bout d'une Table, avec une
demi-douzaine de Disciples autour de
lui. Après qu'il eut parlé sur la Religion,
d'une manière & d'un air qui sembloient
supposer que l'Athéisme fût établi par
les Loix, & la Religion seulement tole-
rée, il passa au Gouvernement civil, &
observa, que le Monde naturel étoit
dans une perpétuelle Circulation. Les
Animaux, dit-il, qui tirent leur Nour-
riture

riture de la Terre, se mêlent avec cette même Terre, & servent à leur Tour de Nourriture aux Vegetaux, lesquels deviennent par-là un Aliment propre au Genre Animal. Les Vapeurs, qui s'élèvent de dessus notre Globe, y retombent en Pluies. Les Elemens s'entre-pillent les uns les autres. Ce qu'une Partie de la Nature perd, l'autre le gagne; la Somme totale restant toujours la même, & ne devenant ni plus grande ni plus petite, ni meilleure ni pire, pour tous ces Changemens. De même, disoit ce sçavant Professeur, les Revolutions qui arrivent dans le Monde civil ne portent aucun Prejudice au Genre-Humain, dont une Partie s'élève pendant que l'autre tombe, les premiers profitant de ce que les derniers perdent. Ainsi un Homme, qui pense profondément, & au Coup d'Oeil duquel rien n'échappe, n'est pas plus bigot à l'égard du Gouvernement, qu'à l'égard de la Religion. Il sçait se prêter aux Circonstances, & tirer bon Parti de tous les Evenemens. Au reste, il regarde toutes les Translations de Puissance & de Richesses d'une Main dans une autre, avec une Indifference Philosophique. Notre Orateur finit sa Harangue par une ingénieuse Analyse de toutes les Vertus Politiques & Morales, qu'il montra n'être que de pures Modes, des Fourberies inventées par des Législateurs, & des Chi-

Chimeres destinées à amuser & à tromper le simple Vulgaire. *LYS.* Nous avons souvent entendu parler des bons Effets de la Religion, des Sciences, des Eglises, & des Universitez : mais, j'ose affirmer, qu'une douzaine ou deux des plus habiles Gens de notre Secte ont fait plus de Bien aux Connoissances Humaines, par des Discours prononcez sur le Champ, pendant l'espace d'un petit nombre d'Années, que tous les Ecclésiastiques ensemble durant autant de Siecles. *EUPHR.* Et l'Etat de la Nation est sans doute florissant à proportion. Mais, il semble, *Criton*, que vous ayez assisté à leurs Discours. *CRI.* La Harangue, dont je viens de rapporter quelques Echantillons, & plusieurs autres du même Genre, m'ont fait conclurre, qu'il seroit inutile d'établir des Professeurs en petite Philosophie dans des Universitez : puisqu'à chaque Coin de Rue on trouve des Docteurs disposez à guerir les Hommes des Prejuges qu'ils ont sur le Chapitre de la Religion, de la Probité, & de l'Amour pour leur Patrie. *LYS.* Si les Souhais y faisoient quelque-chose, je souhaiterois d'avoir un Telescope qui montrât les Choses futures, comme il y en a qui font voir celles qui sont éloignées. Ah! si l'Obscurité, dont est enveloppé le Siecle qui doit succeder à celui dans lequel nous vivons, pouvoit se dissiper à mes yeux, & me laisser voir la magnifique

que Moisson, qui sera le Fruit de nos Principes, lesquels semblent déjà disposer la Nation à quelque-chose de grand & de nouveau ! CRI. Ce que je sçais bien, c'est que vous voudriez voir tous les Esprits-forts dans de bons Postes, quelque-chose qu'il en pût coûter à la Nation. Vous êtes tous Enfans de la Nature, & ne demandez pas mieux que de faire Fortune. LYS. Aussi avons-nous une Maxime, que *chacun doit prendre soin d'un seul.* CRI. Hélas ! *Lysicles*, vous faites tort à votre propre Caractere. Vous voudriez volontiers passer dans le Monde & dans votre Secte pour des Gens habiles & intéressez. Mais, se peut-il un plus sublime Desintéressement, que de sacrifier tout à la Spéculation abstraite de la Verité ? Ou pouvez-vous pécher plus grossièrement contre les Regles de la vraie Habileté, qu'en publiant vos Découvertes, en enseignant aux autres vos Finesses, & en armant le Genre-Humain contre vous mêmes ?

XXII. S'il étoit permis de suggerer *XXII.*
une Pensée aussi basse que l'Amour de *L'Angle-*
la Patrie à des Ames brulant d'un no- *terre est le*
ble Amour pour la Verité & pour la Li- *vrai Sé-*
berté, je vous proposerois humblement, *jour qui*
Messieurs, d'observer une Precaution *convient*
mise en usage par tous les autres Fai- *aux petits*
seurs de Projets & d'Experiences, qui *Philoso-*
ne risquent pas tout au premier Essai. *phes.*
Ne seroit-il pas prudent d'essayer le Suc-
cès

cès de vos Principes en petit dans quel-
 que Endroit reculé ? Par exemple, en-
 voyez une Colonie d'Athées au *Monomotapa*, & voyez comment elle prospé-
 rera, avant que de faire le même Essai
 dans votre Patrie. Une demi-douzaine
 de petits Philosophes devroient être em-
 ployés à l'Execution d'un si bon Des-
 sein. En attendant, vous, Messieurs, qui
 avez trouvé qu'il n'y a rien à espérer ni
 à craindre dans une autre Vie, que la
 Conscience est un vain Nom, que les
 Liens du Gouvernement & de la Socié-
 té Humaine sont des Chimeres refutées
 par les Argumens de votre Secte, ayés
 la Bonté de garder ces admirables Dé-
 couvertes pour vous mêmes. Souffrez
 que nous, nos Femmes, nos Enfans, nos
 Domestiques, & nos Voisins, persévé-
 rions dans la Croyance & dans la Ma-
 niere de penser établies par les Loix de
 notre País. Sérieusement, je serois char-
 mé que vous allassiez faire vos Expe-
 riences parmi le *Hottentots*, ou parmi les
Turcs. Lys. Nous avons une Idée très-
 avantageuse des *Hottentots*, les regardant
 comme un Peuple exempt de Prejugés :
 mais, il y auroit lieu de craindre que leurs
 Manieres, & sur-tout leur Regime de vi-
 vre, ne fussent pas du Goût de nos Phi-
 losophes. Pour ce qui regarde les *Turcs*,
 ce sont des Bigots, qui croient l'Exis-
 tence d'un Dieu, & qui ont des Senti-
 mens de Veneration pour Jesus-Christ.

Je

Je ne crois pas que nos Amis fussent en Sûreté parmi des Gens de ce Caractere.

CRI. Faites-donc votre Experience dans quelque autre Endroit du *Christianisme*.

LYS. Nous regardons tous les Peuples Chrétiens, sans exception, comme trop asservis au Préjugé: même nos Voisins les *Hollandois* sont trop prevenus en Faveur de leur Religion établie par les Loix, pour qu'un Homme prudent dût entreprendre des Innovations sous leur Gouvernement. Tout bien pesé, nous ne trouvons aucun Païs où nous puissions excuter nos Projets avec plus de Sûreté que dans notre Patrie. Pour ne rien dire des Progrès que nous avons déjà faits. Ah! si nous pouvions seulement voir une fois un Parlement de francs & bons Esprits-forts! CRI. O Dieu! Je serois au désespoir d'avoir de pareilles Gens pour Domestiques, bien loin d'en vouloir pour Maîtres. LYS. Nous ne sommes pas d'accord sur ce Point.

XXIII. Mais, vous conviendrez avec *XXIII.* moi, que le vrai Moyen de parvenir à *Politique* ce But étoit de deraciner les Préjugés *de ceux* de l'Ame des Particuliers. Nous avons *qui font* travaillé à cet Ouvrage pendant plusieurs *Profession* Années avec beaucoup d'Art & d'Indu- *de cette* strie, & d'abord d'une maniere secrète, *Philoso-* creusant sous Terre à la façon des Tau- *phie.* pes, derobant nos Progrès aux Yeux du Public, & ne communiquant la dernière Fin que nous nous proposons qu'à très

144 ALCIPHRON, OU LE
très peu de Personnes, même d'entre
nos Disciples, soufflant le Feu entre les
Théologiens Polemiques, profitant avec
Soin de chaque Incident, & tournant
toutes les Passions & toutes les Folies
des Ecclesiastiques à l'Avantage de no-
tre Secte. A mesure que nos Principes
ont été admis, nous avons porté plus
loin nos Conséquences, & à proportion
que notre Nombre s'est augmenté, nous
nous sommes ouverts davantage. Il n'est
pas besoin de dire où nous en sommes à
présent. Nous avons si bien sarclé le
Genre-Humain, que, sans y employer
d'autre Peine, vous le verrez bien-tôt
produire de lui-même les Idées les plus
justes & les plus naturelles. CRI. Mais,
j'ai entendu remarquer à un Homme,
qui avoit long-tems vécu, & qui avoit
fait plusieurs Observations, que l'Herbe
la plus mauvaise & la plus mal saine de
toutes étoit cette même petite Philoso-
phie. Nous avons essuié, disoit-il, plu-
sieurs Maladies Epidémiques dans l'Etat,
mais aucune aussi funeste que celle dont
les Esprits-forts ont infecté la Nation.
L'Eurhousiasme a eu son Temps. Ses
Effets ont été violens, mais de courte
Durée. Cette nouvelle Philosophie est
moins turbulente, mais en revanche el-
le se répand beaucoup davantage. Le
premier de ces Maux étoit une Fievre
dans l'Etat : le second est une Consomp-
tion qui mene directement au Tombeau.

Une

Une Rebellion, ou une Invasion, allar-
 me & oblige le Public à se tenir sur ses
 Gardes; mais une Corruption de Princi-
 pes perd un Peuple, plus lentement
 peut-être, mais plus sûrement. J'éclair-
 cirai ma Pensée par une Fable. J'ai lu
 quelque part dans les Ecrits d'un Philo-
 sophe *Suisse* l'Explication suivante de
 l'Origine de l'Eau-de-Vie & de la Pou-
 dre à Canon. Le Gouvernement du Sep-
 tentrion étant un jour vacant, le Prin-
 ce de la Puissance de l'Air convoqua une
 Assemblée en Enfer, dans laquelle, à
 l'Occasion d'une Dispute entre deux De-
 mons du premier Rang, qui prétendoient
 l'un & l'autre le Gouvernement en Ques-
 tion, il fut décidé, qu'ils feroient tous
 deux l'Essai de leur Habileté, & que ce-
 lui qui feroit le plus de Mal auroit la
 Place vacante. L'un parut sous la For-
 me de la Poudre à Canon, & l'autre
 sous celle de l'Eau-de-Vie. Le premier
 fut un Ennemi déclaré, & fit un Bruit
 si terrible, que le Peuple épouvanté crut
 devoir se precautionner contre lui. L'au-
 tre passa par le Monde sous le Titre d'A-
 mi & de Medecin; appella à son Secours,
 pour se mieux deguiser encore, le Su-
 cre, les Parfums, & d'autres Drogues;
 penetra jusques dans les Cabinets des
 Dames, & les Boutiques des Apothicaires;
 &, sous le Nom de Digestif, de Confor-
 tatif, & de Restaurant, il produisit des Ef-
 fets directement opposez. Enfin, après

146 ALCIPHRON, OÙ L'É
avoir abrégé les Jours d'un Nombre in-
fini d'Hommes, il parut qu'il avoit peu-
plé l'Enfer & le Sepulcre d'une manière
à mériter le Gouvernement; & il le pos-
sède encore.

XXIV.
*Obliga-
tions que
leur a le
Public.*

XXIV. Lys. Ceux qui aiment les
Allegories trouveront peut-être celle-ci
de leur Goût. Pour moi, je vous dis
sans chercher de Detour, que la Liber-
té est une bonne Chose, & que nous
sommes les Soutiens de la Liberté. CRI.
Il m'a toujours paru que la Liberté & la
Vertu étoient faites l'une pour l'autre.
Si quelqu'un souhaite de faire de ses
Compatriotes des Esclaves, je crois qu'il
ne sçauroit employer de meilleur Prepa-
ratif que le Vice: & rien ne conduit si
sûrement au Vice, que l'Irreligion. J'a-
voue ingénument, que je ne puis, ni
comprendre, ni decouvrir, dans quelque
Point de Vûe que j'aye considéré la cho-
se, comment ces Declamations contre
la Religion peuvent avoir des Fins hon-
nêtes, & tendre vers une juste & sage Li-
berté. Quelques-uns semblent se propo-
ser d'obtenir quelque Indulgence pour le
Vice; d'autres peuvent peut-être avoir
en vue les Avantages qu'un Homme am-
bitieux a ordinairement occasion de se
procurer dans le Bouleversement d'un E-
tat. L'un s'abandonne à la Pétulance de
son Esprit: un autre se flatte d'être esti-
mé parmi les Libertins, dans le temps
qu'il manque d'Esprit pour plaire, ou
d'Ha-

d'Habileté pour rendre Service. Mais, quelles que soient les Vûes de ceux dont il s'agit, examinons quel Bien vos Principes ont fait. Où est l'Homme, que les Instructions de vos petits Philosophes ont rendu meilleur? Comparons ce que nous sommes en fait de Sçavoir, de Fidélité, d'Honneteté, d'Opulence, de Pouvoir, & d'Amour pour la Patrie, avec ce que nous avons été. La Liberté de penser (comme on l'appelle) s'est prodigieusement répandue depuis quelques Années. Voyons ce qui s'est repandu avec elle, ou quels Effets elle a causez. C'est une Chose assez desagréable, que de faire une longue Enumeration de Maux: & le seul Avantage, que votre Système puisse avoir produit, est le Luxe: Avantage funeste, qui vengea l'Univers de l'ancienne Rome, & qui fait qu'un Malade bouffi paroît la Santé même dans le temps qu'il a déjà un pied dans la Pesse. Lys. Vous donnez à gauche. Il n'y a point de Peuple, qui pense & qui argumente mieux sur le Bien public d'un Etat, que notre Secte; laquelle a aussi inventé plusieurs Choses qui tendent à ce But, mais qui ne peuvent pas encor être mises en Pratique. CRI. Cependant, il y a un Point dont il faut avouër que le Public a déjà retiré quelque Avantage, je veux dire cette ancienne Coutûme Romaine de se donner la Mort: Coutûme admirable, qui termine en un

Instant tous les Chagrins, & tous les Malheurs. Lys. Il vous a plu de faire déjà quelques Remarques sur ce même Sujet, & de vous moquer de l'Irresolution de nos Esprits-forts. Mais, je puis vous assurer, qu'ils ont souvent recommandé cette espece de Remede par leur Exemple aussi bien que par leurs Arguments: & que c'est à eux seuls qu'on a l'Obligation qu'une Mode si utile, & qui demande tant de Magnanimité, ait été ôtée aux Lunatiques, & retablie dans son ancien Credit chez des Hommes de Sens. De quelque côté que vous tourniez la chose, il sera toujours vrai que la Coutume, dont il s'agit, est un Avantage solide & réel. Mais, l'Effet le plus excellent de nos Principes est cette Lumiere & cette Verité si visiblement répandues dans le Monde. De combien de Prejuges, d'Erreurs, de Doutes, & de Contradictions, n'avons-nous point délivré l'Ame de nos Compatriotes? De combien de Termes obscurs & de Notions absurdes le Genre-Humain n'a-t-il pas été embarrassé avant que nos Philosophes parussent? Mais, à present les Femmes & les Enfans mêmes ont de justes & de saines Idées des Choses. Que repondez-vous à cela, *Criton*? CRI. Je reponds, qu'à l'égard des grands Avantages que procure la Destruction des Hommes & des Idées, je doute que le Public gagne autant aux derniers qu'il perd

perd aux autres. Pour moi, j'aimerois mieux que ma Femme & mes Enfants crussent des Choses, sans en avoir la moindre Notion, que de voir quelqu'un d'eux se couper la Gorge, on se jeter par une Fenetre. Croire de certaines Choses sans les comprendre est un Genre d'Extravagance fort peu important aux yeux du Public, qui ne considere pas tant la Verité Metaphysique des Notions, que leur Aptitude à faire du Bien ou du Mal. La Verité elle-même est estimée par le Public à proportion de l'Influence qu'elle a sur les Actions & sur les Evenemens de la Vie. Vous pourriez réfuter tous les Scholastiques de l'Univers, & decouvrir plusieurs Veritez de Speculation, sans rendre un fort grand Service à votre Patrie. Mais, si je ne me trompe, les petits Philosophes ne sont pas les Hommes auxquels nous devons de pareilles Decouvertes. Ce dernier Point est incontestable; supposant, ce que je n'accorde pourtant nullement, que vos Notions sont veritables. Car, pour vous declarer ouvertement ma Pensée, l'Effet, que peuvent produire vos Opinions, est si mauvais, qu'aucun Homme de Bien ne sçauroit les souffrir; & les Argumens, sur lesquels vous les appuyez, si foibles, qu'aucun Homme sage ne peut les admettre. Lys. N'a-t-il pas été prouvé avec la derniere Evidence, que les Hommes les plus distingués par leur E-

ducation & par leurs Manieres mènent une Vie plus heureuse, & nagent dans les Plaisirs, depuis l'Etablissement de nos Principes? Mais, pour ne point repeter ce qui a été si amplement démontré sur ce Sujet, j'ajouterai seulement que les Avantages de ces Principes s'étendent jusqu'au Beau-Sexe, & se font sentir dès l'Age le plus tendre. Ils délivrent les Enfans de leurs Frayeurs nocturnes, & les Dames de leurs Heures spleeniques pendant le jour. A ces Choses ennuyeuses, dont la Mode est passée, je veux dire la Priere & la Lecture de la Bible, ont succédé des Amusemens bien plus agreables, comme la Coutûme de boire un petit Coup de Ratafia, de jouer une Partie aux Dez, & d'envoyer ou de recevoir des Billets-doux. Le Beau-Sexe n'a presentement autre chose à faire, qu'à s'habiller, qu'à boire, qu'à jouer, qu'à s'ajuster, & qu'à se divertir. CRI. Je m'imaginois, *Lyficles*, que l'Argument tiré du Plaisir étoit épuisé. Mais, puisque vous revenez à ce Point, faisons encore une fois le Calcul, suivant la Regle d'*Euphranor*, des Plaisirs & des Peines, comme font les Marchands à l'égard de ce qu'ils doivent & de ce qui leur est dû. Nous mettrons d'un côté dans la Vie de votre belle Dame, de riches Habits, des Dez, des Cordiaux, le Plaisir de médire & celui de veiller tard; & de l'autre, les Vapeurs,

le

le Dégout, les Remords, les Pertes au Jeu, & le Chagrin, plus cuisant de jour en jour, d'avoir mal employé les plus belles Années de la Vie. Supposons que la Jalouſie ne lui attire pas quelque Accident cruel, & qu'elle ne donne point dans des Amours, qui ſoient extravagants, ou qui la perdent de Reputation: vous ne laſſerez pas de trouver au bout du Compte que la Perſonne en queſtion, avec tout ſon faux Brillant, n'eſt pas à moitié auſſi heureuſe qu'un Papillon, ou qu'une Sauterelle, dans un Jour d'Été. Et, à l'égard d'un Debauché, la Supputation ſera précifément la même, ſi vous mettez vis-à-vis d'un petit Cercle d'Amuſemens paſſagers, l'Ignorance, le Dégout, les Querelles, & la Verole: des Plaiſirs d'un Inſtant ſuivis de longs Repentirs; & ſi l'on fait attention qu'un pareil Homme, dans le temps que ſes Sens & ſes Appétits ſont uſez, cherche à ſe dérober aux Reproches de ſa Conſcience, en donnant dans le Syſtème des Eſprits-forts, on s'appercevra en même temps, ſi on l'examine à fonds, qu'il fait fort le zélé, croit peu de choſe, & ne ſçait rien. Sur quoi *Lyſicles*, ſe tournant vers moi, obſerva, que *Criton* pouvoit diſputer contre des faits tant qu'il lui plairoit, mais que tout le Monde pouvoit voir l'Eſprit de Gayeté que leurs Principes avoient répandu dans la Nation. Cela eſt vrai, répartit *Criton*: on

ne ſçauroit nier que nous ne ſoyons une Nation fort gaye : les jeunes tournent en ridicules les vieux : les Enfans mépriſent leurs Parens : & les Sujets ſe moquent du Gouvernement. Heureux Effets de la petite Philoſophie !

XXV. Lys. Quels qu'en ſoient les
Leurs Idées Effets, ils ne ſçauroient rendre nos Prin-
Et leur cipes moins vrais. Cri. Ce n'eſt point
Caractere. la Verité de vos Principes que j'examine à preſent. C'eſt leur Utilité, dont il ſ'agit. Et, pour décider ce Point, il ſuffira de jeter les Yeux ſur ces Principes mêmes, exposez ſimplement, & mis l'un à côté de l'autre : Qu'il n'y a, ni Dieu, ni Providence : Que l'Homme perit comme les Bêtes : Que ſa Felicité, auffi-bien que la leur, conſiſte à obéir à l'Inſtinct, aux Appetits, & aux Paſſions : Que tous les Sentimens de la Conſcience ſont des Prejugés & des Erreurs d'Education : Que la Religion n'eſt qu'une Invention de Politique : Que le Vice eſt avantageux au Public : Que l'Ame Humaine eſt corporelle, & ſe diſſipe comme une Flamme ou une Vapeur : Que l'Homme eſt une Machine, abſolument gouvernée par les Loix du Mouvement : Que, par conſequent, il ne ſçauroit être digne de Blâme : Qu'un Homme ſage fera de ſon Interêt particulier, dans cette Vie, la Regle & la Meſure de toutes ſes Actions. Ces Opinions, & quelques autres du même Genre, ſont, à ce qu'il paroît, les prin-

principaux Articles de Foi d'un petit
 Philosophe, qui est lui-même, suivant ses
 propres Principes, une simple Machine
 mûe par les Objets extérieurs & par ses
 Passions. Son Esprit délié l'aide à sou-
 tenir de si étranges Maximes par les Rai-
 sonnemens du Monde les plus subtils. Sa
 Pénétration, qui le fait pénétrer jusqu'au
 Fond même des Choses, lui découvre
 que l'Intérêt le mieux caché constitue la
 plus profonde Sagesse. Pour achever son
 Caractère, cette merveilleuse Picce d'Hor-
 logerie, n'ayant point de Principe d'Ac-
 tion en elle-même, & niant qu'elle puis-
 se avoir quelque Mouvement ou quelque
 Pensée libre, défend avec la plus géné-
 reuse Ardeur la *Liberté* d'agir & de pen-
 ser. Criton n'eut pas plutôt fini son Dis-
 cours, que *Lyficles*, adressant la Parole à
Euphranor & à moi: Criton, dit-il, s'est
 donné bien de la Peine; mais, cependant,
 ne m'a convaincu que d'un seul Point,
 sçavoir, que je dois renoncer au Des-
 sein de le convaincre lui-même. Je n'ai
 rencontré de ma Vie un Homme aussi
 esclave de ses Préjugés, que lui. Mais
 j'ai de meilleures Espérances à votre é-
 gard. Je puis répondre, dis-je, pour
 moi-même, que je suis toujours prêt à
 ouvrir les Yeux & les Oreilles à la Con-
 viction. J'ai écouté avec Attention tout
 ce qui s'est dit de part & d'autre, & le
 Jugement que je pourrai porter sera,
 si-non vrai, du moins exempt de Partia-

154 ALCIPHRON, NOUVEAU
lité. Criton, dit Euphranor, est bien plus
hardi que moi, d'oser faire ainsi l'Esti-
mation d'un Philosophe. pour ce qui
me regarde, j'ai toujours trouvé plus
aisé d'apprendre que d'enseigner : je de-
manderai pour cet Effet votre Secours,
afin de me delivrer de certains Scrupu-
les qui me restent par rapport aux Ef-
fets que doivent naturellement pro-
duire vos Opinions : Scrupules, dont je
ne puis me défaire, quelques Efforts
que j'y emploie. Cela fait, quoique
nous ne suivions pas la même Route, il
y a apparence néanmoins que tous nos
Sentiers ne seront pas diametralement
opposez les uns aux autres.

XXVI.
Leur Pen-
chant vers
le Papisme
& vers
l'Esclava-
ge.

XXVI. Dites-moi donc, *Lyficles*, vous
qui observez jusqu'aux plus petites Cho-
ses, si l'Ombre est plus agreable, le Ma-
tin, ou le Soir, ou à Midi? *Lys.* Sans
contredit à Midi. *EUPHR.* Et qu'est-
ce qui dispose les Hommes au Repos?
Lys. L'Exercice. *EUPHR.* Quand les
Hommes allument-ils les plus grands
Feux? *Lys.* Dans le Temps le plus
froid. *EUPHR.* Et qu'est-ce qui fait
naître l'Envie de boire à la Glace?
Lys. Une excessive Chaleur. *EUPHR.*
Qu'arrivera-t'il si vous haussiez un Pen-
dule d'un Côté? *Lys.* Il montera, si
on le laisse libre, d'autant plus du Côté
opposé. *EUPHR.* Il sembleroit, par
conséquent, que l'Obscurité suit de la
Lumière, le Repos du Mouvement,
la

la Chaleur du Froid, & en general qu'un Extrême est la Conséquence d'un autre.

LYS. Cela paroît ainsi. EUPHR. Et

cette Remarque n'est-elle pas veritable

dans le Monde civil aussi-bien que dans

le Monde naturel ? Le pouvoir ne pro-

duit-il pas la Licence, & la Licence le

Pouvoir ? Les Whigs ne font-ils pas

cause qu'il y a des Torys, & les To-

rys qu'il y a des Whigs ? Les Bigots ne

font-ils pas des Athées, & les Athées

des Bigots ? LYS. En admettant cette

Supposition ? EUPHR. Ne s'ensui-

vrat-il pas, que comme nous detestons

ce qui mene à l'Esclavage, nous devons

eviter la Licence qui y conduit ? Je suis,

& ai toujours été, un Ami sincere de

la Liberté, de la Liberté *Angloise* fon-

dée sur nos Loix, que je regarde com-

me un des principaux Biens, des plus

beaux Ornemens, & des plus douces

Consolations, de la Vie ; en un Mot,

comme la noble Prerogative d'un *An-*

glois. Mais, n'y a-t'il pas lieu de crain-

dre, que si la Nation s'abandonne à

une Licence effrenée, qui n'a jamais été

tolérée dans aucun Pais civilisé, les Hom-

mes, sentant les Maux insupportables

d'un des Extrêmes, ne tombent natu-

rellement dans l'autre ? Il faut que vous

conveniez que le Gros du Genre Hu-

main n'est pas composé de Philosophes

comme vous & *Alcipbron*. LYS. C'est

de quoi je n'ai pas de peine à demeurer

d'accord. EUPHR. J'ai un autre Scrupule par rapport aux Effets de vos Opinions. Posons que vous réussissiez à détruire nôtre Eglise Protestante & son Clergé : comment viendrez-vous à bout des Papistes ? Je suis informé de bonne part, qu'il y a un grand Nombre d'Emis-saires de la Cour de *Rome* déguisés en *Angleterre*. Qui peut dire quelle Moisson un Clergé aussi nombreux, aussi subtil, & aussi fourni d'Argumens propres à faire Impression sur un Peuple ignorant & grossier, recueilleroit dans un País depouillé de toute Religion, & sentant le Besoin qu'il en a ? Qui peut dire, si la Liberté de penser finissant avec les Obstacles qui s'y opposoient, & la Vanité de se distinguer avec la Distinction, puisque tout le Peuple porteroit la même Livrée d'Incredulité ; qui peut dire, si, dans une pareille Conjoncture, vos Génies du premier Ordre n'affecteront pas eux-mêmes une nouvelle Distinction, & ne seront pas les premiers à embrasser le Papisme ? LYS. Hé bien, trouveriez-vous en ce Cas qu'il y auroit grand Mal ? Voici quelles sont nos Maximes. Premièrement, nous tenons qu'il n'y a rien de meilleur qu'un Aneantissement absolu de toute Religion. Secondement, nous sommes de Sentiment que toutes les Religions sont indifférentes. Si donc nous trouvons par l'Experience, que le País ne scauroit se passer de Religion, pourquoi ne

ne prendrions-nous pas la Religion Papiste aussi-bien que toute autre ? Je connois plusieurs Beaux-Esprits de notre Secte, lesquels, si nous avions un Prince Papiste sur le Trône, se feroient Papistes dès demain. C'est un Paradoxe, que je vais vous expliquer. Un Prince, à qui nous sacrifions notre Religion, doit naturellement nous en témoigner sa Reconnoissance. EUPHR. Je vous entends. Mais, que devient en attendant la Liberté de penser ? LYS. Nous la posséderions plus que jamais, puisque nous la garderions toute pour nous-mêmes. Nous perdriens à la vérité le Plaisir de la communiquer ; mais, c'est de quoi nous serions amplement dédommager par des Avantages d'un autre Genre. EUPHR. Il semble donc, parce que vous venez de dire, que la Disposition, que vous avez remarquée dans la Nation à quelque-chose de Grand & de Nouveau, soit une Disposition au Papisme & à l'Esclavage ? LYS. Entendons-nous bien, mon cher *Euphranor*. La première Fin, que nous nous proposons, est une parfaite Liberté. Mais, si une pareille Liberté est impossible, & si, tout bien pesé, il est absolument nécessaire de tolérer une Religion & un Gouvernement, notre Dessein est de tirer le meilleur Parti que nous pourrons de l'une & de l'autre de ces Choses. CRT. Ceci me rappelle une Pensée qui m'est

G 7.

plus

plus d'une fois venue dans l'Esprit; sçavoir, que les petits Philosophes sont les Dupes des Jésuites. Deux des plus zélés Apôtres de l'Incredulité, que j'aye vûs en ma Vie, étoient l'un & l'autre Papistés, & même Bigots dans leur Religion. *Hegemon*, un Ecrivain distingué parmi les petits Philosophes, & un des Heros de sa Secte, étoit autrefois Papiste; & je n'ai jamais entendu, qu'il ait professé aucune autre Religion. Je sçais que plusieurs Partisans de l'Eglise *Romaine* dans les Pais Etrangers, sont charmés que l'Incredulité se repande de plus en plus parmi nous, esperant qu'elle pourra contribuer un jour à l'Etablissement de leur Religion. Personne n'ignore, que les Emissaires de *Rome* ont fait le Personnage de plusieurs autres Sectes, qui se sont élevées de temps en temps parmi nous; & pourquoi ne representeroient-ils pas celle des petits Philosophes, cent fois plus capable qu'aucune autre de renverser l'Eglise & l'Etat? J'ai connu moi-même un Jésuite, qui tenoit à quelques Messieurs *Anglois* hors du Royaume le vrai Langage d'un Esprit fort. Je sçais de plus, que des Jésuites, connus pour tels par les petits Philosophes, ont été introduits dans leurs Societez; & j'ai remarqué, qu'il n'y a point d'Ecclesiastiques au Monde dont ils parlent en termes aussi avantageux, que des Jésuites. Ceux, qui ne sont pas

au

au fait de la Subtilité d'Esprit, de la profonde Politique, & du merveilleux Gouvernement de cette fameuse Société; n'ont qu'à lire ce qu'en dit le Jésuite *Inchofer*, dans son Livre *De Monarchia Solipsorum*; & ceux, qui les connoissent, ne seront pas surpris qu'ils fassent nos petits Philosophes leurs Dupes. Je dis *Dupes*, parce que je ne puis pas m'imaginer qu'ils soupçonnent seulement, qu'ils ne sont que des Machines mises en Oeuvre par de plus habiles Gens qu'eux. Ils me paroissent enyvrez d'une fausse Notion de Liberté, & animez par ce Principe à faire une folle Experience à l'égard de leur propre País: ils ne s'accordent, qu'à renverser tout ce qu'ils rencontrent en leur Chemin; sans aucun Dessein formé, le moindre Soin, ni la première Idée, de ce qu'ils élèveront à la place. A les entendre, comme cela m'est arrivé quelquefois, discourir sur les Vertus Morales, réduire ces Vertus à la Honte, ensuite se moquer de la Honte comme d'une Faiblesse, admirer la Vie libre des Sauvages, mépriser l'Ordre & la Decence dans l'Educacion, on diroit que l'Intention de ces Philosophes est, après avoir arraché toutes les Idées qui étoient dans l'Ame de leurs Compatriotes, & après leur avoir ôté leurs Prejugés, de les depouiller de leurs Habits, & de rem-

160 ALCIPHRON, OU LE
 remplir le Royaume de Sectateurs nûs
 de la pure Nature. Ici Criton fit une
 Pause, & fixa les Yeux sur Alciphron,
 lequel avoit été attentif & pensif durant
 toute cette Conversation, sans dire un
 seul Mot; son Air ayant été d'abord ce-
 lui d'un Homme mecontent de ce que
Lyficles avançoit, & ensuite d'un Hom-
 me satisfait d'une Pensée plus juste qui
 lui venoit dans l'Esprit. Mais, le Jour é-
 tant presque écoulé, Alciphron proposa
 de renvoyer au lendemain le reste de ce
 qu'il y avoit à dire sur ce Sujet. Alors,
 dit-il, j'établirai le Sentiment, que vous
 combattez, sur un nouveau Fondement,
 & je le mettrai dans un si beau Jour,
 que j'ose me flatter que vous en serez
 content. Ainsi, nous changeâmes de pro-
 pos; &, après avoir fait un Repas de
 nos Provisions froides, nous nous pro-
 menâmes pendant quelque temps sur le
 Rivage, & profitâmes de la Fraîcheur
 du Soir pour regagner la Maison de
Criton.

DIALOGUE TROISIEME.

I. *Notions qu'Alciphron a de l'Hon-
 neur.* II. *Caractere & Conduite d'un
 Homme d'Honneur.* III. *Beauté Mo-
 rale.* IV. *Le Honestum ou le τὸ Καλὸν
 des Anciens.* V. *Si l'on peut se fier au
 Sen-*

Sentiment qu'on a de la Beauté Morale.

VI. *Les petits Philosophes sont enchan-*
tez de la Beauté abstraite de la Vertu.

VII. *Leur Vertu seule est desintereffée*
& héroïque. VIII. *Beauté des Objets*

sensibles, quelle, & comment apperçue.

IX. *L'Idée de la Beauté expliquée par*
le moyen de la Peinture & de l'Archi-

tecture. X. *En quoi consiste la Beauté*
du Système Moral. XI. *Ce Système*

suppose une Providence. XII. *Influence*
du τὸ Καλὸν & du τὸ Πρέπον. XIII. *En-*

thousiasme de Cratyle comparé avec les
Sentimens d'Aristote. XIV. *Et avec*

les Principes des Stoïciens. XV. *Talens*
des petits Philosophes en fait de Raillerie.

XVI. *Sagesse de ceux qui font de la Ver-*
tu sa propre Recompense.

I. **L**E lendemain, comme nous bu- I. *Notions*
vions du Thé dans une Sale qui a *qu'Alci-*
vûe sur le Jardin, Alciphron tourna sa phron &
Tasse, quoiqu'elle n'eut été remplie de l'Hon-
qu'une fois, & le Dos appuyé contre sa *neur.*
Chaise prononça les Paroles suivantes.
Un Privilege particulier, qui élève nô-
tre Secte au dessus de toutes les autres,
est qu'il n'y a point de Principes aux-
quels nous soyons liés. Pendant que
d'autres Philosophes font Profession d'un
Attachement fervile à de certains Axio-
mes,

mes, les autres possèdent une noble Liberté, non seulement ne s'accordant pas entr'eux; mais un même Homme différant quelquefois de lui-même: Méthode, qui, outre plusieurs autres Avantages, a encor celui-ci, c'est qu'il n'y a point de Gens aussi difficiles à réfuter que nous. Vous pourrez, peut-être, réfuter un Sentiment particulier; mais, votre Victoire ne terrasse que celui qui soutient ce Sentiment, & encor seulement pendant le temps qu'il le soutient. Quelques Partisans de notre Secte dogmatisent plus que d'autres, & tous les Points ne demandent pas une égale Profondeur de Discussion. La Doctrine de l'Utilité du Vice est un Article sur lequel nous ne sommes pas tous de même Sentiment. Quelques-uns d'entre nous sont grands Admirateurs de la Vertu. Chez d'autres, le Vice & la Vertu sont des Choses problematiques. Pour ce qui me regarde, quoique l'Opinion defendue hier par *Lyficles* me paroisse une ingénieuse Speculation, j'avouerai pourtant qu'il y a diverses Raisons qui m'éloignent de son Idée, & qui m'engagent à épouser les Interêts de la Vertu, avec la plus petite, peut-être, mais avec la plus contemplative & la plus louable Partie de notre Secte. Il semble, dis-je, que, tout bien pesé, nous devions préférer la Vertu au Vice; & qu'une pareille Préférence contribueroit au Bien du Public & à la

la Reputation de nos Philosophes. Il faut donc que vous sachiez, que nous avons parmi nous plusieurs Hommes, qui, sans posséder le moindre Grain de Religion, sont d'une prodigieuse Delicatesse sur l'Honneur, & par cela même vertueux. L'Honneur est la vraie & pure Source de la Vertu, sans le moindre Mélange de Crainte, d'Interêt, ou de Superstition. Il a tous les Avantages, qui accompagnent la Religion, sans en avoir les Maux. C'est la Marque caractéristique d'une grande & belle Ame; & ce Tresor ne se trouve que parmi des Personnes distinguées par leur Rang & par leur Education. On le trouve à la Cour, dans le Senat, au Camp, & en general dans toute Assemblée de Gens de Distinction. EUPHR. Vous dites donc que l'Honneur est la Source de la Vertu. ALC. Oui. EUPHR. Une Chose peut-elle être sa propre Source? ALC. Non. EUPHR. Une Source est donc différente de ce dont elle est la Source? ALC. Sans contredit. EUPHR. L'Honneur est donc une Chose, & la Vertu une autre? ALC. J'en conviens. Les Actions vertueuses sont des Effets, dont l'Honneur est la Source ou la Cause. EUPHR. De grace : l'Honneur est-il la Volonté de produire ces Actions, ou la Cause finale pour laquelle elles sont produites, ou la droite Raison qui est leur Règle, ou l'Objet à l'égard duquel elles s'exer-

s'exercent ? Ou-bien, entendez-vous par le Mot d'*Honneur* une Faculté, ou un Appetit ? Toutes Choses, qui sont supposées, dans un Sens ou dans un autre, être les Sources des Actions Humaines. ALC. Rien de tout cela. EUPHR. Ayez donc la Bonté de m'en donner une espèce de Definition. *Alciphron*, ayant révé un Instant, répondit, qu'il définissoit l'Honneur un Principe d'Actions vertueuses. A quoi *Euphranor* repliqua : Si je ne me trompe, le Mot de Principe se prend en differents Sens. Quelquefois par Principes nous entendons les Parties dont un Tout est composé, & dans lesquelles on peut le résoudre. C'est ainsi que les Elemens sont considerez comme les Principes des differents Corps : & semblablement les Mots, les Syllabes, & les Lettres, sont les Principes d'un Discours. Quelquefois par le Terme de Principe nous designons une petite Semence, dont l'Accroissement ou le Developpement doit produire un Corps organisé, Plante ou Animal. On nomme aussi quelquefois Principes de certains Theoremes fondamentaux en fait d'Arts, de Sciences, de Religion, & de Politique. Que je sache en quel de ces Sens, ou bien si c'est dans quelqu'autre Signification, que vous prenez ce Mot, lorsque vous dites, que l'Honneur est un Principe d'Actions Vertueuses. *Alciphron* repartit, que pour lui il ne donnoit à

ce Terme aucune des Significations alleguées, mais qu'il définissoit l'Honneur une certaine Ardeur ou un Enthousiasme qu'un Galant-Homme sentoît au dedans de lui. Sur quoi *Eupbrator* observa, qu'il étoit toujours permis de mettre la Définition à la place de la Chose définie. En convenez vous, continua-t'il, ou non? *ALC.* J'en conviens. *EUPHR.* Ne pouvons-nous donc pas dire qu'un Homme d'Honneur est un Homme ardent, ou un Enthousiaste? Demande, à laquelle *Alciphron* répondit, qu'une pareille Précision étoit une vraie Chicanerie; que des Pedants, à la vérité, peuvent disputer & définir, mais ne sçauroient jamais parvenir à ce sublime Goût pour l'Honneur, qui caractérise le Beau-Monde, & qu'il est bien plus facile de sentir que d'expliquer.

II. *Criton*, s'apercevant qu'*Alciphron* II. Caractere, & Conduite d'un Homme d'Honneur.
auroit de la peine à se tirer d'Affaire sur cet Article, & voulant aussi donner quelque Satisfaction à *Eupbrator*, dit, que pour lui il n'oseroit pas entreprendre de traiter un Point si délicat, mais qu'il vouloit leur rapporter un Entretien qu'il avoit entendu autrefois entre *Nicandre* un petit Philosophe, & *Meneclès* un Chretien, sur le même Sujet, & dont le Précis étoit. M. Par quel Principe êtes-vous vertueux, vous autres Messieurs? N. Par un Principe d'Honneur. Nous sommes des Hommes d'Honneur. M.

Un

Un Homme d'Honneur ne peut-il pas debaucher la Femme d'autrui, s'enivrer, vendre son Suffrage, ou refuser de payer ses Dettes, sans que son Honneur en reçoive la moindre Tache ? N. Il peut avoir les Vices & les Defauts d'un Homme du Monde : mais, il est obligé de payer des Dettes d'Honneur, c'est-à-dire celles qui ont été contractées au Jeu. M. Votre Homme d'Honneur n'est-il pas toujours prêt à venger un Affront, &, s'il le faut, à se battre en Duel ? N. Il est toujours disposé à demander & à donner Satisfaction, lorsque l'Occasion s'en présente. M. Il sembleroit par ce que vous dites, que ruiner un Marchand, manquer de Fidelité à sa propre Femme, corrompre celle d'autrui, prendre d'injustes Presents, tromper le Public, & couper la Gorge à un Homme pour un Mot, sont des Choses qui n'ont rien d'incompatible avec vos Principes d'Honneur. N. On ne sçauroit nier que nous ne soyons des Hommes galans, qui sçavons vivre, & qui connoissons le Monde. M. L'Honneur parmi les Incrédulés est donc à peu près pareil à la Probité des Pirates : quelque-chose de particulier entr'eux, & à quoi ceux, qui se sont unis ensemble, peuvent peut-être trouver leur Compte, mais contre quoi tous les autres Hommes doivent soigneusement être en garde. Par ce Dialogue, continua Criton, un Homme, qui n'a ja-

mais

mais fréquenté le grand Monde, est en Etat de se former quelque Idée de ce qu'on appelle ordinairement Honneur, & Gens d'Honneur. EUPHR. Je vous prie de joindre à l'Opinion de *Nicandre*, que j'ignorois parfaitement, votre propre Sentiment, fondé sur les Observations que vous avez pu faire à l'égard de quelques Gens d'Honneur. CRI. Si vous voulez que je parle sincèrement, je vous dirai, que, par tout ce que j'ai entendu ou vû, je n'ai jamais pu trouver, que l'Honneur, considéré comme un Principe distinct de la Conscience, de la Religion, de la Raison, & de la Vertu, fût autre chose qu'un vain Nom. Et je crois très-fortement, que ceux, qui ne sont animés que par ce Motif, ont moins de Vertu que les autres Hommes; & que ce qu'ils en ont, ou paroissent avoir, est dû à la Bienfiance, pour ne pas dire à une Conscience imbue de bonne-heure de quelques Principes de Religion, & qui en conserve dans la suite quelque Teinture sans le sçavoir. Ces deux Principes me paroissent propres à expliquer tout ce qui a un Air de Vertu dans ces Messieurs. Vos Gens du Monde, vrais Fanfarons en fait de Morale, ne veulent pas qu'on s'imagine que leur Conscience puisse leur causer la moindre Frayeur, font de magnifiques Eloges de l'Honneur, & affectent d'être plutôt appelés des Hommes d'Honneur, que des Hommes

mes consciencieux ou vertueux. Mais, tout ce que j'ai jamais pû remarquer m'a convaincu, que ce Caractere specieux, lorsqu'il n'est soutenu d'aucun Sentiment de Conscience ou de Religion, pour lui prêter de la Substance & de la Vie, est un Meteoire qui s'évanouit en l'Air. EUPHR. J'avois une Idée confuse, que l'Honneur étoit quelque-chose d'étroitement lié avec la Verité, & que les Gens d'Honneur étoient de mortels Ennemis du Mensonge, de la Fausseté, & du Deguifement. CRI. Vous êtes dans l'Erreur à cet égard; car, un Incrédule, distingué par sa Delicatesse sur le Chapitre de l'Honneur, prendra, sans avoir le moindre Grain de Foi ni de Religion, le Titre de Chrétien, prêtera Serment, fera des Actes de Culte extérieur, se mettra à Genoux, priera & recevra le Sacrement de l'Eucharistie, toutes les fois que son Interêt le demandera. Le même Personnage, sans que son Honneur s'y oppose en aucune maniere, déclarera & promettra solennellement à la Face du Ciel & de la Terre, qu'il aimera sa Femme, & que, laissant-là toutes les autres, il n'aura de Tendresse que pour elle, dans le temps qu'il est certainement résolu de ne pas tenir sa Parole; & c'est de quoi il prend soin de convaincre le Monde, dès qu'il a en sa Puissance sa Femme, avec le Bien qu'elle lui a apporté en Mariage, & pour

l'A-

l'Amour duquel cet Homme d'Honneur par Excellence, ne se fait aucun Scrupule de tromper & de mentir. EUPHR. Nous autres Campagnards étions dans l'Idée, que c'étoit une Chose très-odieuse, & extrêmement offensante, que de donner un Démenti à un Homme d'Honneur. CRI. Cela est très-vrai. Il abhorre le Démenti, mais n'a pas la moindre Aversion pour le Mensonge.

III. *Alcipbron*, après avoir écouté III. *Beau-*
tout cet Entretien avec la dernière At-*té Mo-*
tention, nous adressa le Discours suivant. *rale.*
Vous ne devez pas vous imaginer, que notre grande Force consiste en ceux qui font le grand Nombre parmi nous, je veux dire des Libertins, & des Gens d'Honneur; proprement ainsi nommez. Non: nous avons parmi nous des Philosophes de différents Caractères, des Hommes contemplatifs, qui ne sont pas gouvernez par des Choses aussi grossières que les Sens & la Coutume, mais par les Regles de la Vertu la plus abstraite & de la plus sublime Morale; & qui sont plus vertueux, à mesure qu'ils ont moins de Religion. Il n'y a point d'Homme au Monde plus propre qu'un Incrédule au Genre de Vertu le plus noble & le plus desintéressé; rien ne sentant davantage l'Amour-propre, que d'être vertueux par un Motif de Crainte ou d'Espérance. L'Idée d'une Providence, & celle d'un Etat futur de Recom-

170 ALCIPHRON, OU L'E
penſes & de Peines, ſont, à la vérité,
capables de porter des Hommes, d'un
Caractere lache & bas, à ſe conduire
d'une manière directement oppoſée aux
Conſeils de leurs Paſſions, mais ne pro-
duiront jamais une vraye & ſolide Ver-
tu. Pour reſoudre la Vertu en ſes pré-
miers Principes, & établir un Syſteme
de Devoirs ſur un Fondement inébran-
lable, il faut que vous conceviez, qu'il
y a une Idée de Beauté, naturelle au
Genre Humain. Cette Beauté, tous les
Hommes la deſirent, ils en ſont charme-
z, pour l'Amour d'elle-même, & par un
pur Inſtinct de la Nature. Un Homme
n'a pas beſoin d'Argumens pour diſcerner
& pour approuver ce qui eſt beau : on
en eſt frappé à la premiere Vûe, & com-
me attiré ſans qu'on en puiſſe donner de
Raiſon. Et comme cette Beauté ſe trou-
ve dans la Figure & dans la Forme des
Chofes corporelles ; de même, par une
eſpece d'Analogie, il y a une Beauté
d'un autre Genre, un Ordre, une Symé-
trie, & une Convenance, dans le Monde
moral. Et comme l'Oeil apperçoit l'u-
ne, auſſi l'Ame, par un certain Senti-
ment intérieur, apperçoit l'autre : Sen-
timent, qui eſt toujours d'une extrême
Vivacité dans les Ames les plus nobles.
Ainſi, comme par la Vûe je diſcerne la
Beauté d'une Plante ou d'un Animal,
pareillement mon Ame remarque l'Excel-
lence morale & la Beauté de la Juſtice
&

& de la Temperance. Et comme nous jugeons sur le champ si un Habit sied bien, ou si une Attitude est gracieuse; de même, sans balancer, nous decidons si une Action est belle & convenable, ou non. Il faut avoir le Goût fin, pour sentir cette derniere sorte de Beauté. Mais, dès que la Nature nous a donné ce Goût, nous n'avons plus besoin de Raisonnemens pour nous persuader que la Vertu est aimable, ni de Motifs pour nous engager à l'aimer. Et il y a plus ou moins de ce Goût ou Sentiment dans chaque Creature intelligente. Tous les Etres douez de Raison sont naturellement sociables. Leurs Affections naturelles forment entr'eux une Espece d'Attraction, & les portent à former des Familles, des Communautéz, & des Societez. Comme par le Moyen de l'Ame sensitive, les differents Membres de notre Corps contribuent aux Fonctions animales, & ne forment ensemble qu'un seul Tout: de même, les diverses Parties des Corps Politiques, par l'Efficace de ce Sentiment interieur ou moral, sont jointes ensemble, ont une Sensation commune, s'aident & se protegent l'une l'autre, & concourent conjointement au même But. De-là cette Joye repandue dans la Société, ce Penchant à faire du Bien à ceux de notre Espece, ce Contentement que nous avons à considerer les Actions vertueuses des autres Hommes, ou les nôtres

tres propres. En contemplant l'Ordre & la Convenance d'un Système de Morale, dans lequel tous les Hommes s'entraident à contribuer à la Felicité publique, l'Ame est ravie de la Beauté & de l'Excellence de ce qu'elle apperçoit. Enchanterez de cette sublime Idée, nos Philosophes méprisent & regardent en pitié tous ceux qui proposent ou admettent quelqu'autre motif de Vertu. L'Interêt est une chose vile & peu genereuse, détruisant le Mérite de la Vertu : & la Fauſſeté, de quelque Genre qu'elle ſoit, eſt incompatible avec le véritable Eſprit de la Philoſophe. CRI. Ainſi, l'Amour que vous avez pour la Beauté morale, & votre Paſſion pour la Verité conſiderée dans un Sens d'Abſtraction, ne vous permettront pas de regarder d'un Oeuil tranquille les Chimeres dont on berce la Credulité du Genre Humain, je veux dire, les Dogmes d'une Providence, de l'Immortalité de l'Ame, d'un Avenir de Bonheur & de Malheur : Dogmes, qui, ſous le ſpecieux Prétexte de favoriser la Vertu, la détruiſent, renverſent en même temps vos nobles Theories, & tendent manifeſtement à inquieter & à troubler les Hommes, en les rempliſſant d'inutiles Eſperances & de vaines Terreurs. ALC. Les premières Penſées des Hommes & leurs Idées naturelles ſont toujours les meilleures en fait de Morale. Et il n'eſt nullement néceſſai-

cessaire de porter les Hommes par des Harangues, des Raisonnemens, & des Menaces, à aimer la Vertu, puisque cet Amour leur est naturel, & est comme né avec eux. Cela étant ainsi, comme on n'en sçauroit douter, il s'ensuit que la Société ne reçoit aucun Préjudice de l'Aneantissement de la Religion, & qu'un Incrédule peut prétendre au Titre du plus vertueux de tous les Hommes, dans un Sens vrai, sublime, & héroïque.

IV. EUPHR. O *Alciphron*! Pendant IV. Le
que vous avez parlé, j'ai senti dans mon Honef-
Ame quelque-chose de pareil au Mouve- tum ou le
ment qui arrive aux Cordes d'un Luth, τὸ Καλὸν
lorsqu'on joue d'un autre Luth à l'U- des An-
nison avec le premier. Sans doute il y ciens.
a une Beauté de l'Ame, un Charme
dans la Vertu, une Symétrie & une Pro-
portion dans le Monde moral. Cette
Beauté morale étoit connue des Anciens
sous le Nom de *Honestum*, ou τὸ Καλόν.
Et, pour en bien connoître la Force &
l'Influence, il seroit peut-être à propos
de rechercher ce qu'entendoient par-là
ceux qui se sont attachez les premiers
à considérer cet Objet & à le designer
par un Nom. Τὸ Καλόν, suivant *Aristo-*
te, est l'ἱεπαινετὸν, ou le Louable : sui-
vant *Platon*, c'est le ἡδὺ, ou l'ὠφέλιμον,
l'Agreable ou le Profitable, sçavoir, pour
une Ame raisonnable qui connoît ses ve-
ritables Interêts. Cela étant, je vou-
drois bien sçavoir si un Homme, qui

confidere une Action comme louable, ne va pas au de-là de l'Action en elle-même, pour examiner l'Opinion que les autres Hommes en ont? ALC. Il fait sans contredit un pareil Examen. EUPHR. Je souhaiterois de sçavoir de plus, si c'est un Fondement assez ferme de Vertu, pour qu'un Homme puisse s'y appuyer, lorsqu'il croit n'être apperçu par aucun autre Etre intelligent? ALC. Je crois que non. EUPHR. Outre cela, si un Homme, qui fait une chose agreable ou profitable comme telle, ne peut pas être supposé s'empêcher de la faire, ou même en faire une directement contraire, par la Consideration d'un Profit plus grand, ou d'un Plaisir sensible? ALC. Il le peut. EUPHR. Ne s'ensuit-il pas de-là, que la Beauté de la Vertu, ou du τὸ Καλόν, dans le Sens d'*Aristote* ou de *Platon*, n'est pas un Principe suffisant pour en recommander la Pratique aux Esclaves de leurs Sens? ALC. D'où vous concluez? EUPHR. D'où je conclus, que l'Espoir des Recompenses, & la Crainte des Peines, sont infiniment propres à faire pencher la Balance du côté de la Vertu, & par cela même d'une incroyable Utilité à la Societé Humaine. Je vous prends, Messieurs, s'écria alors *Alcipbron*, à Témoins de l'injuste Procédé d'*Euphranor*, qui pretend nous combattre par les Explications que *Platon* & *Aristote* ont données de la Beauté de la Ver-

Vertu : Explications, dont nous ne nous embarrassons gueres, puisque les Philosophes de notre Secte font Abstraction des Louanges, du Plaisir, & de l'Interêt, lorsqu'ils sont ravis en Extase par les Charmes de la Vertu. Je vous demande pardon, repartit *Euphranor*, d'avoir supposé les petits Philosophes de nos Jours dans les mêmes Idées que ces anciens Sages. Mais, il faut que vous me disiez, *Alcipbron*, puisque vous ne voulez pas adopter le Sentiment de *Platon*, ni celui d'*Aristote*, en quel Sens vous soutenez que la Vertu est une belle Chose. Expliquez-vous, afin que je comprenne votre Idée, & que nous puissions raisonner sur le même Sujet, sans quoi il nous sera impossible de parvenir à une Conclusion.

V. ALC. Il y a de certaines Choses, *V. Si l'on peut se fier au Sentiment qu'on a de la Beauté morale.* qui s'entendent mieux par des Définitions & des Descriptions. Mais, j'ai toujours remarqué, que ceux, qui ont voulu définir & expliquer le Point en Question, se jettent dans des Obscuritez, dont ils ne peuvent sortir. La Beauté morale est d'une Nature si particulière & si abstraite, quelque-chose de si subtil, de si fin, & qui échappe si aisément, qu'on ne sçauroit le manier, ni le considérer, comme on fait des Sujets communs & grossiers. Vous ne trouverez donc pas mauvais, que je me prevaille de ma Liberté Philosophique, & que j'aime mieux

me retrancher dans un Sens general & indefini, que d'entrer dans une Explication precise & particuliere de cette Beauté: Explication, qui pourroit me faire perdre de Vûe l'Objet même, ou vous donner Occasion de me faire des Difficultez & des Chicanes sur un Point qui est aussi clair que le Soleil, pourvû qu'on ne s'avise pas d'en raisonner. EUPHR. Comment dites-vous, *Alciphron*? Cette Notion est-elle de la derniere Clarté, quand on ne la considere pas? ALC. Je dis qu'elle est plus propre à être sentie qu'à être comprise. C'est un certain je ne sçais quoi: un Objet, sur lequel le Talent de la Parole ne sçauroit s'exercer, mais qui a rapport à un Sens particulier, qu'on peut appeller le Sens moral, & par le Moyen duquel notre Ame a la Perception de la Beauté morale, tout comme celle des Couleurs par les Yeux, ou des Sons par les Oreilles. EUPHR. Que la Nature aye donné aux Hommes de certaines Sensations de pur Instinct, qui les rendent aimables & utiles les uns aux autres, c'est une Vérité dont je suis très persuadé. De ce Genre sont, la Compassion pour les Affligés, la Tendresse pour nos Enfants; l'Affectation pour nos Amis, nos Voisins, & notre Patrie; l'Indignation contre tout ce qui est lâche, injuste, ou cruel. Ces Passions, avec plusieurs autres Frayeurs, Appétits, Aversions, & Desirs, sont des Cho-

Choses naturelles à l'Ame Humaine, quoiqu'elles n'ayent pas le même Degré de Pouvoir sur tous les Hommes. Si donc un Homme se faisoit une Loi de suivre le Sentiment interieur dont nous parlons, ne prendroit-il pas un Guide fort incertain, en fait de Morale? Et ce même Guide ne meneroit-il pas differents Hommes par differents Chemins, suivant qu'ils seroient plus ou moins gouvernez par differentes Passions & par differents Appetits? ALC. Je ne le nie pas. EUPHR. Et ne s'ensuit-il pas de-là, que jamais les Hommes ne seront portez plus effieacement à suivre les Regles de la Vertu, que quand ils se laisseront conduire par leur Raison & par leur Jugement; comparant les Plaisirs des Sens avec ceux d'un Ordre superieur, les Pertes presentes avec les Gains futurs, & l'Incommodité & le Dégoût de chaque Vice avec la Pratique delicieuse de la Vertu opposée, & les douces Esperances qui l'accompagnent? Ou conçoit-on, qu'il puisse y avoir un Motif plus puissant pour engager les Hommes à la Vertu, que de montrer, que, de quelque côté qu'on l'envisage, elle constitue le veritable Interêt des Hommes?

VI. ALC. Je vous dis, *Euphranor*, *VI. Les* que nous méprisons la Vertu d'un Hom- ^{*petits*} me, qui calcule, qui delibere, & qui at- ^{*Philoso-*} tend quelque Raison pour être ver- ^{*phes sont*} tueux. Les plus fins Moralistes de no- ^{*enchan*}

*tez de la
Beauté
abstraite
de la
Vertu.*

178 ALCIPHRON, OU LE
tre Secte sont ravis & transportez par la
Beauté abstraite de la Vertu. Ils dedai-
gnent tous les Motifs étrangers, qui vou-
droient produire le même Effet, & n'ai-
ment la Vertu que pour l'Amour de la
Vertu même. O Ravissement ! O En-
thousiasme ! O Quintessence de Beauté !
Il me semble que je ne me lasserois ja-
mais d'une pareille Contemplation. Mais,
j'aime mieux renoncer pour quelque
temps à ce Plaisir, afin d'avoir celui de
vous convaincre. Faites une Experien-
ce sur le premier Homme que vous ren-
contrerez. Proposez-lui quelque Action
injuste ou abominable : prenez garde à
l'Impression que vous aurez faite sur lui ;
& vous verrez qu'il deteste l'Action
dont il s'agit. Il peut, à la vérité, être
séduit dans la suite par des Argumens ;
ou vaincu par des Tentations ; mais, ses
premieres Pensées, que lui suggeroit la
Nature, étoient justes & orthodoxes.
Comment rendrons-nous Raison de ce
Phenomene, si ce n'est par le Moyen
d'un Sens moral, lequel, lorsqu'on le
laisse dans toute sa Pureté, a une promp-
te & veritable Perception de la Beauté
& de la Difformité des Actions Humai-
nes, comme l'Ocuil l'a des Couleurs ?
EUPHR. Ne pourroit-on pas suffisam-
ment expliquer le Phenomene en Ques-
tion, par la Conscience, les Affections,
les Passions, l'Education, la Raison, la
Coutume, & la Religion ; Principes & Ha-
bitu-

bitudes, qui me paroissent être précisément la même chose que ce que vous appelez métaphoriquement un Sens moral? ALC. Ce que j'appelle un Sens moral est à la rigueur & véritablement tel, & d'un Genre entierement different des Choses dont vous venez de faire l'Enumeration. Tous les Hommes le possèdent, quoique tous ne s'en apperçoivent pas. *Euphranor* sourit à ces Paroles, & dit: *Alcipbron* a fait des Decouvertes où j'en attendois le moins. Car, continuait-il, sur tout autre Point j'aurois esperé d'apprendre de lui: mais, pour ce qui regarde la Connoissance de moi-même, ou des Facultez de ma propre Ame, je l'aurois cherchée chez moi. Et peut-être l'aurois-je cherchée bien long-temps, sans y trouver ce nouveau Talent, que je ne sçaurois même comprendre à present, tout endoctriné que je suis. Car, il faut que j'avoue qu'*Alcipbron* est trop sublime & trop énigmatique sur ce Point qui devoit être le mieux entendu de tous. J'ai souvent ouï dire, que vos plus profonds Adeptes, & vos plus habiles Professeurs, sont les plus obscurs. *Lyficles* est jeune, & s'énonce clairement. Voudroit-il bien nous communiquer son Sentiment sur ce Sujet? Peut-être serait-il plus accommodé à ma Portée.

VII. *Lyficles* secoua la Tête, & s'adressant à la Compagnie d'une Maniere grave & posée: Messieurs, dit-il, *Alci-*

VII. Leur Vertu sent le est d'Al-

intéressée & bérœzue. *phron* peut defendre sa propre Cause. Je n'ai pas la moindre part aux Notions subtiles qu'il s'est engagé à soutenir. Si je dois dompter mes Passions, donner dans des Contemplations abstraites, être amoureux de la Vertu, en un mot si je dois devenir Euthoufiaste, j'ai assez de Deference pour les Loix de mon País, pour aimer mieux être Euthoufiaste à leur Maniere. Outre cela, j'aime mieux extravaguer en me proposant un But, que sans sçavoir pourquoi. Cette Doctrinne a tous les Inconveniens de la Morale Chrétienne, sans en avoir les amusantes Espérances. ALC. Je n'ai pas pris *Lyficles* pour mon Second sur ce Point, qui après tout n'a besoin, ni de son Assistance, ni de son Explication. Tous les Sujets ne doivent pas être traitez de la même Maniere. La Voye de la Definition & de la Division est seche & pedantesque. Outre cela, le Sujet est quelquefois trop simple, & quelquefois trop obscur, pour cette Methode. Quelquefois nous en sçavons trop peu sur un Point, & quelquefois trop, pour le rendre plus clair. CRI. Ce qu'*Alciphron* vient de dire me rappelle le Trait de ce Grec ingenieux, qui, ayant enveloppé dans un Manteau le Frere d'un Homme, demanda à ce dernier s'il connoissoit ce Personnage ? étant prêt à laisser le Manteau, ou à l'ôter, pour réfuter sa Réponse, quelle qu'elle fût. Pour moi, je crois, tout bien examiné,

miné , que la Satisfaction que procure l'Usage de la droite Raison, la Paix de l'Ame, la Consolation interieure, & la Joye qu'un bon Chretien ressent en faisant de bonnes Actions, ne le cedent en rien à ces Extases, ces Ravissemens, & cet Euthoufiasme, qu'on suppose être les Effets de ce Principe si sublime, & si difficile à définir. En conscience, se peut-il dans la Nature un Ravissement plus touchant, que celui qui naît de l'Amour qu'on a pour Dieu & pour les Hommes, du Sentiment de notre Innocence, & du Temoignage qu'on peut se rendre d'avoir fait tous ses Efforts pour s'acquitter de son Devoir, avec les Delices secretes, la Confiance, & l'Espoir, qui accompagnent des Dispositions de ce Genre? ALC. Oh, *Euphranor*, nous autres Partisans de la Vérité n'envions pas, mais regardons avec pitié, les Joyes peu fondées & les chimeriques Esperances d'un Chretien. Et, pour ce qui regarde la Conscience où un Interêt raisonnable, comment pouvons-nous admettre une Conscience, sans reconnoître une Providence vengeresse? Ou, comment pouvons-nous supposer, que le Charme de la Vertu consiste en quelque Plaisir, ou quelque Bienfait, destiné aux Actions Vertueuses, sans donner un prodigieux Avantage à la Religion Chretienne, laquelle paroît exciter ses Disciples à la Vertu par la Promesse des plus pu-

182 ALCIPHRON, OU LES
res Joyes, & des plus ravissans Plaisirs?
Hélas! Si nous accordions cet Article,
nous ouvririons la porte aux Declama-
tions sur la Nécessité & sur l'Utilité de
certains Dogmes, comme l'Immortalité
de l'Ame, une Vie à venir, & d'autres
Reveries pareilles; lesquelles, suivant
notre Systeme & nos Principes, sont
peut-être capables de produire une Ver-
tu basse & intéressée, mais doivent né-
cessairement détruire la véritable Vertu,
prise dans un Sens noble & héroïque.

VIII.
*Beau-
té des Ob-
jets sensi-
bles, quel-
le, & com-
ment ap-
perçue.*

VIII. EUPHR. Ce que vous dites à
présent est fort intelligible: je souhai-
terois d'entendre aussi bien votre grand
Principe. ALC. Quoi! sérieusement! ne
l'entendez-vous pas? Seroit-il possi-
ble; que vous n'eussiez point de No-
tion de Beauté, ou que l'ayant vous
ne la considérassiez point comme aimable;
aimable, dis-je, en elle-même, &
pour elle-même? EUPHR. De grace,
Alciphron, tous les Hommes sont-ils d'ac-
cord sur l'Idée d'un beau Visage? ALC.
La Beauté dans le Genre Humain sem-
ble être d'une Nature plus mêlée & plus
variée, à cause que les Passions, & en ge-
neral les Qualitez de l'Ame étant apper-
çues à travers des Traits, font des Ef-
fets differents sur differents Hommes, à
proportion que la Sympathie est plus ou
moins forte. Mais, par rapport à d'autres
Choses, n'y a-t'il pas un Principe constant
de Beauté? Y a-t'il sur la Terre une Ame
Hu-

Humaine sans l'Idée de l'Ordre, de l'Harmonie, & de la Proportion? EUPHR. O, *Alcipbron*, ma Foiblesse fait que je me perds dans des Abstractions & des Generalitez; mais, les Bornes de mon Esprit s'accoutument mieux du Detail. J'ai moins de peine à fixer mes Yeux sur les Objets qui frappent les Sens: tachons, pour cet Effet, de decouvrir quelle est leur Beauté, ou en quoi elle consiste; &, par le Moyen de ces Objets sensibles, montons, comme par Degrez, à la Beauté morale & intellectuelle. Ayez-donc la Bonté de me dire en quoi consiste proprement la Beauté des Objets qui affectent nos Sens? ALC. Chacun sçait que la Beauté est ce qui nous plaît. EUPHR. Il y a donc de la Beauté dans l'Odeur d'une Rose, ou dans le Goût d'une Pomme. ALC. Nullement. La Beauté, à proprement parler, est apperçue par les Yeux. EUPHR. Ainsi, la Définition generale, *Ce qui plaît*, ne lui convient pas. ALC. Vous avez raison. EUPHR. Comment nous y prendrons-nous donc pour la definir? *Alcipbron*, après une courte Pause, répondit, que la Beauté consistoit dans une certaine Proportion ou Symétrie, qui plaisoit à l'Ocuil. EUPHR. Cette Proportion est-elle la même dans toutes les Choses, ou bien est-elle differente dans les differents Genres d'Objets? ALC. Differente, sans contredit. Les Proportions, qui font la

la Beauté d'un Taureau, ne produiroient pas le même Effet à l'égard d'un Cheval. Et nous remarquons aussi dans les Choses inanimées, que la Beauté d'une Table, d'une Chaise, d'une Porte, consiste en différentes Proportions. EUPHR. Cette Proportion ne suppose-t-elle pas le Rapport d'une Chose avec une autre? ALC. Oui. EUPHR. Et ces Rapports ne sont-ils pas fondez sur la Grandeur & sur la Figure? ALC. J'en conviens. EUPHR. Et pour que les Proportions soient justes, ces Rapports de Grandeur & de Figure dans les Parties ne doivent-ils pas être tels, que par leur Moyen le Tout soit rendu complet & parfait dans sa Sorte? ALC. Je ne le nie pas. EUPHR. Une Chose n'est-elle pas dite parfaite dans sa Sorte, lorsqu'elle répond au But pour lequel elle a été faite? ALC. Sans doute. EUPHR. Les Parties par conséquent, afin que les Proportions soient exactes, doivent avoir entr'elles le Rapport le plus capable de contribuer aux Fonctions & à la Destination du Tout? ALC. Je le crois ainsi. EUPHR. Mais, l'Action de comparer des Parties l'une avec l'autre, de les considérer comme appartenant à un seul Tout, & de rapporter ce Tout à sa Fin, me paroissent l'Ouvrage de la Raison. Qu'en dites-vous? ALC. J'en tombe d'accord. EUPHR. Ainsi, les Proportions ne sont pas, à proprement parler, apperçues par les Yeux, mais

mais par la Raison à travers des Organes de la Vûe. ALC. Soit. EUPHR. Par conséquent la Beauté est un Objet, non pas de l'Oeil, mais de l'Ame. ALC. J'en conviens. EUPHR. L'Oeil seul, par conséquent, ne sçauroit voir si une Chaise est belle, ou si une Porte est bien proportionnée. ALC. La conséquence me paroît juste. Cependant, ce Point me semble avoir encor quelque Obscurité. EUPHR. Voyons s'il n'y a pas moyen de la dissiper. La Chaise, sur laquelle vous êtes assis, peut-elle, à votre Avis, passer pour belle ou bien proportionnée, si elle n'est pas construite de manière à servir de Siège commode? ALC. Nullement. EUPHR. Ainsi, la Beauté ou la Symétrie d'une Chaise ne sçauroit être apperçûe, qu'en connoissant son Usage, & qu'en comparant sa Figure avec cet Usage, ce que l'Oeil seul ne peut faire, sans le Secours du Jugement. Voir un Objet est donc une Chose, & en discerner la Beauté une autre. ALC. J'admets cette Conclusion.

IX. EUPHR. Les Architectes jugent qu'une Porte est bien proportionnée, lorsque sa Hauteur est double de sa Largeur. *IX. L'Idée de la Beauté expliquée par le moyen de la Peinture & de l'Architecture.* Que si vous renversiez cette Proportion, faisant de la Largeur de la Porte sa Hauteur, & de sa Hauteur sa Largeur, la Figure seroit toujours la même, mais n'auroit pas, dans cette dernière Situation, la Beauté qu'elle avoit dans la première.

Quel-

Quelle peut être la Cause de ce Changement, si-non que, dans la Supposition dont il s'agit, la Porte ne pourroit pas servir d'Entrée convenable à des Créatures de Figure Humaine? Mais, si, dans quelqu'autre Endroit de l'Univers, il y avoit des Animaux douëz de la Raison, mais d'une Stature inversée de la nôtre, ces Animaux devroient adopter aussi l'Inversée de la Règle, qui prescrit la Proportion que doit avoir une Porte, & trouveroient beau ce qui nous paroît desagréable. ALC. Ce Raisonnement me paroît juste. EUPHR. Ne croyez-vous pas, *Alciphron*, qu'il y ait quelque-chose de decent & de beau dans l'Habillement? ALC. On n'en sçauroit douter. EUPHR. Y a-t-il des Gens au Monde plus propres à nous donner une Idée de cette Beauté en fait d'Habillement, que les Peintres & les Sculpteurs, dont le Métier est d'étudier à donner de la Grâce aux Objets qu'ils représentent? ALC. Je crois que non. EUPHR. Examinons donc les Drapperies de ceux qui ont excellé dans ces Arts. Voyons, par exemple, comment ils habillent une Matrone, ou un Magistrat. Jetez les Yeux sur ces Figures: (dit-il, en montrant du Doigt quelques Copies de *Raphaël* & du *Guide*, qui étoient attachées à la Muraille.) Quel Air, croyez-vous, qu'un Courtisan, ou un Magistrat, *Anglois*, avec son Habit *Gothique*, court & plissé; ou
une

une de nos Dames , avec ses Habits ,
 imaginez en Depit de la Nature , & ses
 Jupes d'une extraguante Largeur , au-
 roit parmi ces Figures , dont les Drappe-
 ries sont jettées d'une maniere si aisée &
 si naturelle ; ont en même temps tant
 de Dignité , & tant de Simplicité ; cou-
 vrent le Corps sans l'embarrasser , & l'or-
 nent sans en alterer la Figure ? ALC. Je
 crois , comme vous , que nos Compa-
 triotes auroient un Air assez ridicule.
 EUPHR. Et à quoi en attribuez-vous la
 Cause. D'où vient que les Peuples O-
 rientaux , les Grecs , & les Romains , ont
 attrapé naturellement l'Habillement le
 plus convenable ; pendant que nous au-
 tres Goths , après nous être appliqués ,
 durant un si grand nombre de Siecles ,
 à changer , à amplifier , & à rogner nos
 Habits , n'avons pas eu le Bonheur de
 saisir une seule Mode de s'habiller , qui
 ne fût pas impertinente ? N'est-ce pas à
 cause , qu'au lieu de consulter la Raison ,
 l'Utilité , & la Convenance , nous nous
 abandonnons à des Fantaisies irregulie-
 res , qui ne sçauroient produire que des
 Monstres ? Au lieu que les Anciens , con-
 siderant la Fin qu'on se propose en s'ha-
 billant , faisoient servir les Habits à l'U-
 tilité , & à la Commodité du Corps ; &
 n'ayant pas le moindre Desssein d'en a-
 meliorer ou d'en changer la Figure natu-
 relle , se propoisoient seulement de repré-
 senter cette Figure d'une Maniere de-
 cento

188 ALCIPHRON, OU LE
cente & avantageuse. Et, cela étant
ainsi, n'avons-nous pas droit de con-
clurre, que la Beauté de l'Habillement de-
pend des Usages auxquels il sert? ALC.
Cela me paroît vrai. EUPHR. Cette Na-
ture subordonnée & relative du Bead
vous paroitra peut-être plus claire, si
vous examinez les Beautez respectives
d'un Cheval, & d'une Colonne. Voici
la Description que *Virgile* fait de la pre-
miere de ces Choses :

- - - *Illi ardua cervix ,
Argutumque caput , brevis alvus , obesa-
que terga ,
Luxuriatque toris animosum pectus .*

Or, je voudrois bien sçavoir, si les Per-
fections d'un Cheval, & les Usages aux-
quels on l'employe, ne peuvent pas se
réduire à ces trois Points, le Courage,
la Force, & la Vitesse? & si chacune des
Beautez, dont *Virgile* fait l'Enumera-
tion, ne suppose pas quelqu'une de ces
Perfections? De même, si nous exami-
nons les Parties & les Proportions d'u-
ne belle Colonne, nous pourrons aussi
y appliquer notre Regle. Ceux, qui ont
étudié la Theorie de l'Architecture, nous
disent *, que les Proportions des trois
Or-

* Voyez le Commentaire du sçavant Patriar-
che d'Aquilée sur *Vitruve*, l. 4. c. 1.

Ordres Grecs sont empruntées du Corps Humain, comme de la plus belle & de la plus parfaite Production de la Nature. De-là cette charmante Idée de Colonnes, qui ont de la Force sans Grossièreté, ou de la Delicatesse sans Foiblesse. Ces belles Proportions, dis-je, sont originaiement empruntées de la Nature; laquelle, comme il a déjà été observé, destine chacune de ses Creatures à quelque Usage, & à de certaines Fins. De même, le Renflement & la Diminution d'une Colonne, ne sont-elles pas dans une Proportion, qui la font paroître forte & legere en même temps? Pareillement, tout l'Entablement, avec ses Projectures, ne doit-il pas être proportionné, de façon qu'il paroisse grand mais point pesant, léger mais pas petit? D'un autre côté, les Parties & les Ornaments de l'Entablement; sçavoir, l'Architrave, la Frise, la Corniche, les Triglyphes, les Metopes, les Modillons, & le reste, n'ont-elles pas chacune leur Usage, ou leur Apparence d'Usage, en donnant de la Fermeté au Batiment, en le defendant contre les Injures de l'Air, en le garantissant de la Pluye, &c. . . . Et si nous considerons l'Effet gracieux des Angles dans les Frontispices, les Espaces entre les Colonnes, ou les Ornaments de leurs Chapiteaux, ne ferons-nous pas convaincus, que leur Beauté nait de leur Air d'Usage, ou de l'Imitation des Choses natu-

190 ALCIPHRON, OU LE
naturelles, dont la Beauté est fondée
originellement sur le même Principe?
De-là naît la Distinction entre l'Archi-
tecture *Grecque*, & celle qu'on nomme
Gothique; cette dernière n'ayant pour
Fondement, ni l'Utilité, ni la Nature, ni
la Raison. CRI. Ce qu'*Euphranor* vient
de dire me confirme dans l'Opinion que
j'ai toujours eue, que les Regles d'Archi-
tecture étoient établies, comme tous les
autres Arts qui fleurissoient parmi les
Grecs, sur la Verité, la Nature, & le
Bon-Sens. Mais, les Anciens, qui, par
une Considération attentive des Princi-
pes de l'Art, avoient formé leur Idée
de Beauté, ne se tenoient pas toujours
scrupuleusement attachés aux mêmes Re-
gles, & aux mêmes Proportions: mais,
toutes les fois que la Distance particu-
liere, la Position, la Hauteur, ou la
Grandeur de l'Edifice, ou de ses Parties,
sembloient l'exiger, ils s'en éloignoient
hardiment, sans s'écarter pourtant des
Principes fondamentaux de Beauté, aux-
quels ils se faisoient une Loi d'être tou-
jours fidèles. Cette Latitude ou Licen-
ce a été extrêmement outrée par la plû-
part des Architectes modernes, qui, dans
leurs Ecartes extravagants, semblent agir
sans But ni Dessein; & n'être gouvernez
par aucune Idée d'Art, mais uniquement
par leurs Caprices, & par l'injuste Mé-
pris de cette noble Simplicité des An-
ciens, sans laquelle il ne sçauroit y a-
voir

voir d'Unité, de Grace, ni de Grandeur. Aussi leurs Ouvrages ne peuvent-ils servir qu'à deshonnorer la Nation, étant autant de Monumens propres à convaincre les Generations à venir de l'Opulence & du mauvais Goût de notre Siecle. Au reste, ce que je dis de l'Architecture est applicable à une infinité d'autres Choses, qui seroient à coup sûr faites de travers, si les Hommes, au lieu de suivre des Regles, des Preceptes, & des Modelles, ne consultoient que leur propre Goût, & leurs premieres Idées de de Beauté. ALC. Je serois charmé de voir un peu plus distinctement ce que vous pretendez prouver par cette Digression sur l'Architecture. EUPHR. La Beauté n'étoit-elle pas le Sujet de notre Recherche? ALC. Oui. EUPHR. Croyez-vous, *Alcipbron*, que la Vûe d'une Chose, qui plaisoit il y a deux mille Ans, & à quatre cens Lieues d'ici, puisse plaire à present, & en cet Endroit, sans que cette Chose ait quelque vrai Principe de Beauté? ALC. Non, sans doute. EUPHR. Et n'est-ce pas-là précisément le Cas par rapport à une belle Piece d'Architecture? ALC. On ne sçauroit le nier. EUPHR. L'Architecture, cette noble Production du Jugement & de l'Imagination, se perfectionna par degrés dans les Endroits les plus policés de l'*Asie*, de l'*Egypte*, de la *Grece*, & de l'*Italie*. Elle fut chérie & estimée par les Etats
les

les plus florissans, & par les plus celebres Princes, qui n'épargnèrent aucunes Dépenses pour la porter au Point le plus eminent de Perfection. Cet Art semble s'attacher, plus qu'aucun autre, à l'Ordre, aux Proportions, & à la Symétrie. Par cela même, n'est-il pas propre à nous donner de justes Notions de ce *Je ne sçais quoi*, qui constitue l'Essence de la Beauté? Et, en effet, n'avons-nous pas appris par cette Digression, que, comme il n'y a point de Beauté sans Proportions, de même les Proportions ne doivent être estimées justes & veritables, que lorsqu'elles sont relatives à de certaines Fins; leur Aptitude à contribuer à cette Fin étant, au fond, ce qui fait qu'elles plaisent? ALC. Je tombe d'accord de tout cela.

X. En quoi consiste la Beauté du Système moral. X. EUPHR. Conformément à cette Doctrine, je serois curieux de sçavoir quelle Beauté il peut y avoir dans un Système moral, formé, lié, & gouverné par le Hazard, le Destin, ou quelque autre Principe aveugle; puisque sans Pensée il ne peut y avoir de Dessen, que sans Dessen il ne peut y avoir d'Usage, & que sans Usage il n'y a point d'Aptitude ou de Convenance de Proportion, dont la Beauté tire son Origine? ALC. Ne pouvons-nous pas supposer un certain Principe vital de Beauté, d'Ordre, & d'Harmonie, répandu par tout l'Univers, sans supposer une Providence,

ce , qui contemple , qui punit , & qui recompense , les Actions morales des Hommes ? Sans supposer l'Immortalité de l'Âme , ou une Vie à venir ; en un mot , sans admettre aucune Partie de ce qu'on appelle ordinairement Foi , Culte , & Religion ? CRI. Supposez-vous ce Principe doué , ou destitué , d'Intelligence ? Si vous admettez la dernière Supposition , vous adoptez , sous un autre Nom , ce même Hazard ou Destin , qui vient d'être rejeté. Que si vous choisissez la première , ayez la Bonté , *Alciphron* , de m'expliquer en quoi consiste la Beauté d'un Systeme Moral , à la tête duquel est une Intelligence suprême , qui ne protege point l'Innocent , ne punit point le Coupable , & ne recompense pas l'Homme vertueux ? Supposer une Société d'Agents raisonnables , agissant sous les Yeux de la Providence , concourant dans un même Dessein de contribuer à l'Avantage commun du Tout , & conformant leur Conduite aux Loix établies par la Sagesse Divine même ; dans laquelle chaque Agent particulier ne se considere point seul & à part , mais comme Citoyen d'une grande Ville , dont Dieu est le Fondateur ; dans laquelle les Regles de la Vertu , & les Devoirs de la Religion , tiennent lieu de Loix Civiles ; & où le vrai Interêt de Chacun est combiné avec son Devoir : supposer , dis-je , une telle Société , c'est

se remplir l'Ame d'Idées ravissantes. Une pareille Supposition permet qu'un Homme s'attache à la Vertu, sans être Stoïcien, ni Chevalier errant. Dans ce Systême, le Vice est Extravagance, la Fourberie une Folie, la Sagesse & la Vertu sont une seule & même Chose; &, nonobstant tous les Appétits dereglez, toutes les Inclinations vicieuses, & tous les Desordres causez par les Passions des Hommes, la Raison souveraine y remettra à sa place tout ce qui est derangé, redressera tout ce qui est tortu, & dans le dernier Acte développera l'Intrigue de toute la Piece conformément aux plus exactes Regles de la Sagesse & de la Justice. Dans un tel Systeme, ou une telle Societé, gouvernée par les Preceptes les plus sages, & animée à la Pratique de ses Devoirs par les Promesses les plus attrayantes, il y a un Charme inexprimable à considerer, comment les diverses Loix, la Distribution du Bien & du Mal, la Fin que se proposent les Agents moraux, se réunissent à contribuer au plus noble de tous les Desseins, je veux dire, à rendre parfait le Bonheur du Tout. En contemplant la Beauté d'un pareil Systême Moral, nous pouvons nous écrier avec le Psalmiste, *Cité de Dieu, ce sont de grandes Choses, qui sont dites de toi!*

XI. Ce Sy- XI. Il doit y avoir une extrême Beau-
stème sup- té dans une Societé d'Esprits soumis à
la

la Volonté & à la Direction du Pere des Esprits, qui les gouverne par des Loix, & qui les conduit par des Routes propres à les mener à de bonnes & de sages fins. Mais, quelle Beauté peut-il y avoir dans un Systême gouverné par un Hazard capricieux ou par un aveugle Destin, ou bien même dans un Systeme auquel la Providence ne preside pas, & dans lequel, par conséquent, il n'y a, ni Ordre, ni Desssein? Quand un Homme sçait que sa Volonté s'accorde avec celle de ce Dieu, qui produit l'Ordre & l'Harmonie dans l'Univers, & qui dirige Tout par les Methodes les plus sages à la meilleure Fin, il ne peut manquer d'être charmé d'une pareille Idée. Mais, d'un autre côté, quelle Beauté peut-il y avoir dans un Tableau, où la Vertu est représentée comme negligée & maltraitée dans ce Monde, & comme n'ayant pas le moindre Droit de se flatter d'un meilleur Traitement dans l'autre? Ou, comment un Homme, qui auroit conservé encore quelque Ombre de Raison, pourroit-il s'imaginer que de pareilles Notions fussent capables de porter les Hommes à la Vertu? N'est-ce pas, je vous prie, un Systeme bien laid & bien odieux, que celui dans lequel il n'y a, ni Loix, ni Devoirs, ni Recompenses pour la Vertu? Ne seroit-ce pas un Spectacle bien desagréable, que de voir un honnête Homme depouillé de son Bien par des Filous,

196 ALCIPHRON, OU LE
 lous , la Vertu opprimée , & le Vice
 triomphant? Un Euthoufiaste peut se re-
 paître de Visions & de vains Discours à
 l'égard d'un tel Systême : mais , lorsque
 ce Systême vient à être considéré par
 des Hommes raisonnables & de sens froid ,
 je crois qu'ils n'y trouveront , ni Beauté ,
 ni Perfection ; & qu'ils verront claire-
 ment , qu'il ne sçauroit venir de la même
 Main , qui a formé les Ouvrages de la
 Nature , dans lesquels on voit reluire
 tant d'Ordre , d'Harmonie , & de Pro-
 portion. ALC. Votre Discours me con-
 firme dans mon Opinion. Vous pouvez
 vous souvenir , que j'ai déclaré , que par
 rapport à la Beauté de la Morale dans le
 Sens le plus sublime , nos premières Pen-
 sées étoient les meilleures ; & que si nous
 nous mêlons d'examiner & de raison-
 ner , nous courons risque de perdre l'Ob-
 jet en question de vûe. On ne sçauroit
 douter qu'il n'y ait réellement dans le
 Monde quelque chose de pareil , si nous
 considérons que de notre Temps quel-
 ques-uns de nos Philosophes ont les plus
 hautes Idées de la Vertu , sans admettre
 le moindre Principe de Religion , ce qui
 est une Preuve demonstrative de l'Uti-
 lité & de l'Efficace de nos Principes.

XII. In-
 fluence du
 τὸ Καλὸν
 & du
 τὸ Πιπρὸν.

XII. CRI. Sans contester aux petits
 Philosophes leur Vertu , je crois pou-
 voir en révoquer en Doute la Cause , &
 rester dans l'Incertitude , s'il n'y a pas
 une espece de Fanatisme dans l'Idée
 qu'ils

qu'ils ont de la Beauté morale , ou si , comme l'a déjà dit *Euphranor* , la Complexion , la Coutume , & les premiers Principes d'une Education religieuse , ne peuvent pas servir à rendre Raison de leur Admiration par la Vertu. Mais, en donnant dans un Systeme d'Irreligion tel Degré de Beauté qu'on voudra à la Vertu , cette même Vertu n'en deviendra pas moins belle , parce qu'on admettra la Religion , à moins qu'on ne suppose que ses Charmes diminuent à mesure que son Bien augmente. Ce qu'il y a de certain , c'est qu'un Chretien a tous les Motifs qui naissent de la Beauté de la Vertu dans quelque Sens où il est possible qu'un Incrédule en aye. De-là il s'ensuit , que ceux de votre Secte , qui possèdent quelques Vertus morales , n'en ont pas l'obligation à leurs Sentimens particuliers , qui ne sont propres qu'à diminuer la Force des Motifs de Vertu. Ceux , par conséquent , qui sont bons , sont moins bons , & ceux qui sont méchants , sont plus méchants , qu'ils n'auroient été , s'ils étoient Chrétiens. *EUPHR.* Pour moi, il me semble que ces Incrédulés , qui brûlent d'un Amour si héroïque pour des Beutez abstraites , méritent d'être plaints & admirez en même temps. *Lyficles* , entendant ces Paroles , dit avec une sorte d'Impatience : Messieurs , je vous expliquerai clairement toutes mes Pensées sur ce Sujet. Tout ce qui vient

198 ALCIPHRON, OU LE
d'être dit d'un Sens Moral, ou d'une
Beauté Morale, dans le Sens d'*Alciphron*,
celui d'*Euphranor*, ou de quelqu'autre,
n'est que Sottise & que Chimere, à mon
Avis. Le Καλὸν & le Πρέπον, le Beau &
le Décent, sont des Choses extérieures,
relatives, & superficielles, qui peuvent
fournir Matière à de specieux Discours,
tels qu'en ont faits quelques Partisans
guindez de notre Secte, quoique très or-
thodoxes sur les autres Points. Mais, si
quelqu'un d'eux parvenoit à quelque Pos-
te eminent, vous verriez bien qu'il n'est
pas si fou qu'*Euphranor* se l'imagine. Il
montreroit bientôt qu'il est persuadé,
que l'Amour de la Patrie n'est qu'un
Préjugé; que les Hommes sont des Co-
quins & des Hypocrites, & qu'il faut
être extravagant pour se sacrifier à leurs
Intérêts; que toute notre Félicité est
bornée à cette Vie; & que comme cha-
que Homme n'a que sa propre Vie, il
s'ensuit clairement que notre Charité,
pour qu'elle soit bien ordonnée, doit
commencer par nous-mêmes. Un Hom-
me sage n'aime au fond que lui-même,
quoiqu'il puisse feindre d'avoir des Senti-
mens de Benevolence pour tout le Gen-
re Humain. Les plus vifs & les plus
sinceres de nos Philosophes ne se font
aucun Scrupule d'avouer ces Maximes;
& pour ce qui regarde ceux qui sont plus
graves & plus composez, ils ne sçau-
roient les rejeter pour peu qu'ils soient
fidel-

PETIT PHILOSOPHE, *Dial. III.* 199
fidelles à leurs Principes. CRI. Quels
que puissent être les Effets des Specula-
tions abstraites sur certains Esprits choi-
sis d'une Tournure particuliere, ou dans
quelques autres Païs du Monde, je suis
très certain, que, dans notre Païs, la Rai-
son, la Religion, & les Loix, jointes
ensemble, ont bien de la peine à porter
les Hommes à la Pratique de leurs De-
voirs ; & que, par conséquent, il n'y a
pas la moindre Ombre de Bon-Sens à
supposer les Hommes amoureux de la
Vertu, sans qu'aucun de ces Motifs con-
tribue à la leur faire trouver aimable.
Ce Goût romanesque pour la Vertu est
peut-être plus rare parmi mes Compa-
triotes, que parmi quelque'autre Peuple
que ce soit ; y ayant, dans la Constitu-
tion d'une Ame *Angloise*, je ne sçais
quoi de sombre & de violent, qui fait
qu'elle se precipite toujours dans de fa-
cheuses Extremitez, & qu'elle passe de
la Religion au Fanatisme, du Caractere
d'Esprit exempt de Prejugez à celui d'A-
thée, & de la Liberté à la Rebellion :
& personne d'entre nous ne voudroit
courir les Risques de se laisser gouverner
par Goût dans des Choses bien moins im-
portantes. La Beauté en Habits, en
Meubles, & en Batimens, est, comme
l'a remarqué *Euphranor*, quelque - chose
de réel & de fondé dans la Nature : &
cependant, nos *Anglois* n'en ont point été
les Inventeurs. Quels misérables Ouvra-

ges eux & les autres Peuples Septentrionaux n'ont-ils pas faits, lorsque, sur quelque'un des Points que je viens d'indiquer, ils ont suivi leur propre Gout, avant que de se l'être formé par l'Etude des anciens Modèles & des Principes de l'Art, comme on se forme à la Vertu par la Meditation & par de grands Exemples? En general, il n'y a gueres lieu d'esperer que le τὸ Καλὸν sera apperçu & suivi par des Hommes qui ont les Sens vifs, les Passions fortes, & l'Esprit grossier.

XIII. *Enthousiasme de Cratyle comparé avec les Sentimens d'Aristote.*

XIII. ALC. Plus leur nombre est petit, & plus nous devons estimer & admirer les Philosophes, dont les Ames sont touchées & transportées par cette sublime Idée. CRI. Mais, ne seroit-il pas juste en ce Cas que ces sortes de Philosophes eussent assez de Prudence, & aimassent assez le Genre-Humain, pour faire attention que le reste des Hommes est fortement frappé par des Idées d'un autre Genre que celles de la Beauté d'une Vertu desintéressée? *Cratyle*, Homme prevenu contre la Religion Chretienne, d'une Constitution infirme, élevé au dessus de la plupart des autres Hommes par l'Eminence de son Rang & par la Grandeur de sa Fortune, n'étoit gueres propre aux Plaisirs des Sens, ni gueres tenté de commettre des Injustices pour acquérir de nouveaux Honneurs ou de nouvelles Richesses. *Cratyle*, ayant donné, ou croyant avoir donné, dans un Enthou-

PETIT PHILOSOPHE, *Dial. III.* 201
thousiasme *Stoïque* sur la Beauté de la
Vertu, sous prétexte de rendre les Hom-
mes héroïquement vertueux, s'efforça
de détruire tous les Moyens raisonna-
bles de les rendre tels : Marque bien évi-
dente, que, ni la Naissance, ni les Li-
vres, ni la Conversation, ne sçauroient
jamais donner la Connoissance du Mon-
de à un Homme rempli de lui-même ;
qui ne s'envisage que lui seul, & qui ne
contemple le Genre-Humain que dans
son propre Miroir. A L C. *Cratyle* aimoit
la Liberté & sa Patrie, & avoit dessein
de fonder la Vertu des Hommes sur les
Principes les plus purs & les plus gene-
raux. C R I. Il est vrai que le grand But
de tous ses Ecrits (comme il le dit lui-
même) étoit de prouver la Realité de la
Beauté qui se trouve dans le Monde Mo-
ral, aussi bien que dans le Monde Phy-
sique ; de démontrer un Goût, qu'il croit
plus fort que tous les Principes ; d'ap-
puyer la Morale sur le même Fondement
que les Manieres, donnant ainsi une mê-
me Origine à nos Devoirs & à ce qu'on
appelle Politesse & Sçavoir-vivre. Pour
ce qui regarde certains Points de Reli-
gion, comme par exemple la Croyance
d'un Etat futur de Récompenses & de
Chatimens, ce Grand-Homme declare
ouvertement, que les Gens du Bel-Air ne
sçauroient regarder ces Choses que com-
me des Contes propres à amuser des En-
fans, & à épouvanter le Vulgaire. Ainsi,

pour rendre un Service signalé à la Partie la plus choisie du Genre-Humain, il a eu la Bonté & la Sagesse d'inventer un autre Motif, à sçavoir, un certain Goût ou Plaisir, qui, à ce qu'il assure, ne sçauroit manquer de produire son Effet; puisque, selon lui, dès qu'on a le vrai Goût de la Politesse, on a en même tems une certaine Disposition à être transporté par la seule Contemplation de tout ce qui est véritablement Beau *. Sa Conduite en ce Point paroît aussi juste & aussi raisonnable, que si un Monarque ordonnoit qu'il n'y auroit, ni Prisons, ni Bourreaux, dans son Royaume, pour donner de la Force aux Loix; déclarant, que rien n'est si beau que de les observer, & qu'en tenant cette Conduite ses Sujets gouteront les pures Delices de la Symétrie & de l'Ordre. ALC. Après tout, n'est-il pas vrai que quelques anciens Philosophes de grand Nom ont été dans les mêmes Idées que *Cratyle*; affirmant, que celui-là ne meritoit pas le Titre d'Homme de Bien, qui s'attachoit à la Vertu pour aucune autre Raison que la Beauté de la Vertu même. CRI. Je crois, pour dire le vrai, que les Anciens ont dit de certaines Choses, qui ont pû faire naître cette Opinion. *Aristote* †

distin-

* *Voyez Characteristics*, Vol. III. *Miscel.* 5. cap. 3. & *Miscel.* 3. c. 2.

† *Ethic. ad Eudemum*, lib. 7. cap. ult.

distingue entre deux sortes de Gens de Bien, dont il appelle les uns ἀγαθοί, ou simplement bons, & les autres καλοὶ καὶ ἀγαθοί, dont on a formé le Terme composé de Καλοκαγαθία, que nous ne sçaurions peut-être rendre par aucun Mot de la même Force dans notre Langue. Voici le Sens qu'il attache à ces Termes. Ἀγαθός, suivant sa Definition, est un Homme à qui les bonnes Choses de la Nature sont bonnes: car, selon lui, les Choses, qui passent ordinairement pour les plus grands Biens, comme les Richesses, les Honneurs, la Puissance, & les Perfections corporelles, sont à la vérité bonnes dans leur Nature, mais deviennent néanmoins quelquefois nuisibles & mauvaises à de certaines Personnes, à cause qu'elles n'ont pas les Dispositions nécessaires pour en faire Usage. C'est ainsi que, ni un Fou, ni un Homme injuste, ni un Debauché, ne sçauroient être ceusez meilleurs pour posséder les Biens dont il s'agit, non plus qu'un Malade pour prendre de la Nourriture propre à ceux qui se portent bien. Mais Καλὸς καὶ ἀγαθός, est celui en qui se trouvent toutes les Choses dignes de Louanges, purement comme telles, & pour l'amour d'elles-mêmes, & qui ne pratique les Loix de la Vertu par aucun autre Motif que le seul Amour de sa Beauté intrinsèque. Ce Philosophe observe pareillement, qu'il y a une certaine Disposition

politique, telle que l'avoient les *Lacedemoniens* & quelques autres, qui suivoient les Regles de la Vertu pour l'amour des Avantages naturels qui l'accompagnent. C'est pourquoi il ajoute: ce sont certainement des Gens de Bien, mais ils n'ont pas la *Καλοναγαθία*, ou Vertu parfaite. De-là il suit clairement, suivant *Aristote*, qu'on peut être Homme de Bien sans croire que la Vertu est sa propre Recompense, ou sans être uniquement porté à la Vertu par le Sentiment de sa Beauté morale. Il est clair aussi, qu'il distingue la Vertu politique des Nations, au Maintien de laquelle tous les Gouvernemens sont interessez à contribuer, de cette Vertu sublime & d'un Genre plus speculatif. Il est bon de remarquer ici, que la noble Idée, dont il s'agit, est liée chez lui avec le Dogme d'une Providence, qui considere, & qui recompense, les Vertus des Gens de Bien. Car, dit-il dans un autre Endroit *, si les Dieux ont quelque Soin des Affaires Humaines, comme cela paroît clairement, il semble raisonnable de supposer, qu'ils prennent plaisir à contempler ce qu'il y a de plus excellent dans la Nature, & de plus semblable à leur Essence, qui est l'Ame; & qu'ils recompenseront ceux qui aiment & qui s'attachent à cultiver ce qui est le plus cher

* Ad Nicom. l. 10. c. 8.

cher à leurs Yeux. Le même Philosophe observe *, que le Gros du Genre-Humain est naturellement disposé à se laisser moins gouverner par la Honte que par la Frayeur; & s'abstient moins de certaines Actions criminelles, à cause de leur Difformité, que parce que des Punitions y sont attachées. Et, outre cela, il nous dit †, que la Jeunesse, ayant naturellement de l'Aversion pour l'Abstinence & pour la Sobriété, doit être tenue en bride par des Loix qui reglent ses Occupations & ses Actions; & que la même Discipline doit être continuée, même après qu'ils seront devenus Hommes. C'est pourquoi, continue-t-il, nous avons besoin de Loix, pour régler notre Conduite; la plus grande partie du Genre-Humain obéissant plutôt à la Force qu'à la Raison, & étant plus frappée par l'Idée des Peines que par celle des Charmes de la Vertu, *ζημίαις ἢ τῷ Καλῷ*. Par-où il paroît évidemment, quelle Idée *Aristote* se seroit formée de ceux, qui diminuent ou détruisent les Craintes & les Esperances du Genre-Humain, afin de rendre les Hommes vertueux par la seule Consideration de la Beauté de la Vertu.

XIV. ALC. Mais, quelle que puisse *XIV. Et* avoir été à cet égard l'Idée d'*Aristote* avec les & de ses Disciples, n'est-il pas vrai que *Principes* les

* Ibid. c. 9. † Ibid.

des Stoï-
ciens.

les *Stoïciens* admettoient cette Doctrine dans le Sens le plus sublime; affirmant que la Vertu étoit sa propre Recompense, & qu'elle pouvoit seule rendre l'Homme heureux, malgré tout ce que le Vulgaire regarde comme les plus terribles Maux qui puissent empoisonner la Vie Humaine? Et ce qu'il y a de remarquable est qu'ils soutenoient ces Sentimens dans le même temps qu'ils croyoient l'Ame Humaine corporelle, & devant être dissipée à l'Heure de la Mort, comme une Flamme & une Vapeur. CRI. On ne sçauroit nier, que les *Stoïciens* ne se soient exprimez quelque-fois, comme s'ils avoient cru la Mortalité de l'Ame. *Senèque*, dans une de ses Lettres à *Lucile*, parle sur ce Sujet à peu près comme un petit Philosophe: mais, en plusieurs autres Endroits, il se déclare clairement pour le Sentiment contraire; affirmant, qu'après la Mort les Ames des Hommes s'élèvent vers le Ciel, & contemplant, du Lieu où elles sont, notre Terre, s'occupant de la Theorie des Corps Celestes, du Cours de la Nature, & de la Conversation de quelques Hommes sages & vertueux, qui, après avoir vécu dans d'autres Siècles, & dans d'autres Païs, sur la Terre, ne font qu'une Société avec elles dans le Ciel. On ne sçauroit nier non plus, que *Marc-Antonin* ne parle quelque-fois de l'Ame comme si elle se résolvoit dans
ses

PETIT PHILOSOPHE, *Dial. III.* 207
 ses Parties Elementaires. Mais, il est
 necessaire d'observer, qu'il distingue trois
 Principes dans la Composition de la Na-
 ture Humaine; σῶμα, ψυχὴ, νῆς * ; le
 Corps, l'Ame, & l'Entendement; ou, com-
 me il s'exprime autre part, σαρκία,
 πνευματικόν, & ὑγεμονικόν, la Chair, l'Es-
 prit, & le Principe qui nous gouverne.
 Ce qu'il appelle ψυχὴ, ou Ame, est re-
 présenté à la vérité par ce Philosophe
 comme devant être dissipé par la Mort :
 mais, le νῆς, ou le τὸ ὑγεμονικόν, l'En-
 tendement ou le Principe qui nous gou-
 verne, étoit selon lui d'une Nature Ce-
 leste ; Θεῶν ἀπόσπασμα, une Particule de
 Dieu, qu'il renvoie vers la Region des
 Etoiles, & dans le Sein de la Divinité.
 Outre cela, parmi toutes ses magnifiques
 Leçons, & ses beaux Sentimens, sur la
 Force & sur les Attraits de la Vertu, il
 affirme positivement l'Existence de Dieu,
 non pas simplement comme d'une Na-
 ture Plastique, ou comme de l'Ame du
 Monde, mais comme d'un Etre, qui
 par sa Providence prend soin des Af-
 faires Humaines †. Ainsi les Stoïciens,
 quoique leurs Expressions allaient sou-
 vent au de-là de la Verité & de la Na-
 ture, ne sçauroient être dits avoir re-
 duit tous les Motifs de Vertu à la seule
 Beauté de la Vertu même, & avoir
 com-

* Marc. Antonin. lib. 3. c. 16.

† Marc. Antonin. l. 2. §. 11.

208 ALCIPHON, OU LE
 combattu la Croyance de l'Immortalité
 de l'Ame, & le Dogme de la Providen-
 ce. Après tout, en avouant que les
Stoïciens défintéressiez (semblables à peu
 près en ce Point à nos Quietistes moder-
 nes) ont fait de la Vertu sa propre &
 unique Recompense, dans le Sens le
 plus rigoureux & le plus absolu, qu'est-
 ce que cela fait à ceux qui ne sont pas
Stoïciens? Si nous adoptons tous les Prin-
 cipes de cette Secte, admettant leurs
 Notions du Bien & du Mal, leur fa-
 meuse Apathie; en un mot, si nous nous
 donnons pour de parfaits *Stoïciens*, nous
 aurons peut-être une espece de grace
 à soutenir cette Doctrine: au moins no-
 tre Système sera tout d'une Piece. Mais,
 celui qui empruntera cet Habit brillant
 des *Stoïciens*, & s'en parera, quoique tout
 le Reste de l'Ajustement soit à la Mo-
 derne, ne fera certainement pas la Fi-
 gure qu'il s'imagine aux Yeux d'un Hom-
 me sage & raisonnable.

*XV. Ta-
 lens des
 petits
 Philoso-
 phes en
 fait de
 Raille-
 rie.* XV. Il faut avouër néanmoins, que
 notre Siecle a beaucoup d'Indulgence
 pour tout ce qui semble pouvoir favo-
 riser l'Irreligion. Cet Assaisonnement
 donne quelque-fois à un Ouvrage, d'ail-
 leurs assez pitoyable, un certain Relief
 aux Yeux du Public. C'est par la Rai-
 son dont il s'agit, que les fins Connois-
 seurs de notre Temps prennent, dans un
 Auteur moderne, le Clinquant pour l'Or
 le plus pur, des Pointes pour des Traits
 d'Es-

d'Esprit, de la Pedanterie pour de la Po-
 liteſſe, de l'Obscurité pour de la Pro-
 fondeur, & l'Imitation la plus groſſiere
 pour des Saillies originales; & le tout,
 à cauſe de quelques Plaiſanteries profa-
 nes. A L C. Tout le Monde ne trouve
 pas également de Goût à des Badinages
 ingenieux, & n'eſt pas également capa-
 ble de les ſentir. C'eſt une fine Ironie
 d'un Homme de Qualité, „ Que quel-
 „ ques Reverends Auteurs, peu propres
 „ par leurs Manières à entrer en Lice
 „ avec des Gens du Bel-Air, ſe corri-
 „ geront, ſuivant toutes les Apparen-
 „ ces, bientôt à cet égard, à la grande
 „ Edification de la Partie la plus polie
 „ du Genre-Humain, qui a été ſi long-
 „ temps ſeduite par des Traits d'Esprit
 „ & de Raillerie. „ Ce qu'il y a de
 certain, c'eſt que le différent Goût des
 Lecteurs demande différentes Sortes d'E-
 crivains. C'eſt à quoi notre Secte a
 très judicieuſement pourvû. Pour des
 Proſelytes graves, nous avons des Gé-
 nies ſpeculatifs & profonds. Pour les
 Caſſez & la Populace, nous avons des
 Déclamateurs d'une Eloquence prodi-
 gieuſement féconde. Ce n'eſt pas un
 Reproche pour un pareil Ecrivain, que
 de dire de lui, *ſluit lutulentus*; il n'en
 eſt que meilleur pour ſes Lecteurs. En-
 fin, pour des Perſonnes diſtinguées par
 leur Rang & par leur Politeſſe, nous
 avons les Railleurs du Monde les plus
 inge-

210 ALCIPHRON, OU LE
ingenieux, dont les Plaifanteries ont
une Force à laquelle on ne fçauroit re-
fifter. EUPHR. De grace, *Alciphron*,
ces ingenieux Railleurs ont-ils quelque
Teinture des Sciences? ALC. Je vous
les garantis très fçavans. EUPHR. Con-
noiffent-ils, par exemple, le Syftême de
Copernic, ou la Circulation du Sang?
ALC. On diroit, à vous entendre, que
vous jugez de notre Secte par vos Voi-
fins élevez à la Campagne. Il n'y a per-
fonne dans la Ville qui ne foit instruit
de tous ces Points. EUPHR. Vous cro-
yez donc qu'il y a des Antipodes, des
Montagnes dans la Lune, & que la Ter-
re tourne. ALC. Certainement. EUPHR.
Mais, comment croyez-vous que ces
Sentimens auroient été reçus par les
Beaux-Esprits de la Cour d'*Angleterre*,
s'ils avoient été avancez il y cinq ou
fix Siecles? ALC. On les auroit tournez
en ridicules. EUPHR. Et ne feroit-il pas
ridicule à préfent de les turlupiner? ALC.
Sans doute. EUPHR. Mais, la Verité
n'étoit-elle pas la même alors, que de no-
tre Temps? ALC. J'en conviens. EUPHR.
Il femble donc que le Ridicule ne ren-
ferme pas des Demonftrations auffi puis-
fantes que vous autres Messieurs paroif-
fez vous l'imaginer. ALC. Ce que nous
fçavons furement, c'est que nos Railleries
& nos Sarcasmes font enrager le Clergé;
& vous ne fçaurez croire le Plaiſir que
cela nous fait. CRI. Une autre Ré-
flexion

flexion qu'on peut faire sur ce Sujet est, que des Gens, qui sont en train de rire, applaudissent souvent à une Plaisanterie, qui leur paroît bien fade, quand ils l'examinent de Sens froid; témoin le Ridicule qu'*Aristophane* tacha de jeter sur *Socrate*: les Plaisanteries du Poëte Comique furent applaudies à la Représentation des *Nuées*, mais ne remporteront que le plus profond Mépris, dès qu'on se donnera la Peine de les considérer avec Attention. A L C. Vous avez beau dire. Nos Gens d'Esprit font des Profelytes en se moquant des Principes de la Religion. Et, vous pouvez m'en croire sur ma Parole, cette Manière de convaincre est, non seulement la plus agréable, mais aussi celle qui nous réussit le mieux. Ces Auteurs employent les Turlupinades contre la Religion avec le même Bonheur qu'*Horace* s'en servoit contre les Vices: *Admissi circum præcordia ludunt*. Mais, le Génie, qu'il y a dans ces sortes de Plaisanteries; ne sçauroit être, ni goûté, ni senti, par des Bigots.

XVI. CRI. L'Esprit, qui n'est pas *XVI. Sa.* accompagné de Raison, si la chose est possible, ne mérite gueres d'être déme- *gesse de* lé. Et pour ce qui regarde la Raison *ceux qui font de la* des Esprits-forts, elle est d'un Genre *Vertu sa* trop singulier pour qu'on puisse s'y fier. *propre Re-* *compense.* *Ciceron* étoit un Homme de Sens, & point un Bigot, & cependant il introduit *Scipion* déclarant que l'Esperance de

de jouir d'un Bonheur Celeste avoit été un puissant Motif pour le soutenir dans le Chemin de la Vertu*. D'un autre côté, il fait dire à *Caton*, que jamais il n'auroit entrepris tant de Travaux vertueux pour le Public, s'il avoit cru que son Existence & sa Vie devoient avoir les mêmes Bornes †. ALC. J'avoue que *Caton*, *Scipion*, & *Ciceron*, ne manquoient pas de Sens pour le Temps dans lequel ils ont vécu: mais, vous ne trouverez pas mauvais que je les considere comme bien loin encore de cette Vertu consommée à laquelle sont parvenus nos Esprits-forts modernes. EUPHR. On diroit, à vous entendre, que jamais la Vertu n'a été dans un Etat plus florissant parmi nous, qu'à présent. ALC. Aussi la chose est-elle ainsi. EUPHR. Et cette Vertu si florissante est due à la Methode qu'employent vos profonds Ecrivains pour en recommander la Pratique? ALC. J'en demeure d'accord. EUPHR. Mais, vous avez avoué, que ceux d'entre vous, qui aiment la Vertu d'un Amour d'Enthousiasme, ne forment pas le grand Nombre, mais sont seulement quelques Esprits choisis. A quoi *Alcipbron* tardant à répondre, *Criton* s'adressa à *Euphranor*: Pour déterminer au juste, dit-il, le Prix & la Grandeur

* *Somn. Scipionis.*† *De Senectute.*

deur de la Vertu moderne, il ne faut pas compter le Nombre de ceux qui sont vertueux, mais seulement faire Attention à la Qualité de leur Vertu. Sachez donc que la Vertu de ces profonds Philosophes est, pour peu qu'ils en aient, absolument sans Prix, à cause de son extrême Pureté, qui fait que la Vertu intéressée des anciens *Anglois* ou *Lacedemoniens* ne sçauroit en aucune Maniere entrer en Comparaison avec elle. EUPHR. Croyez-vous, *Alciphron*, que l'Ame n'ait point ses Maladies aussi bien que le Corps? ALC. Sans contredit. EUPHR. Et ces Maladies ne sont-elles pas de mauvaises Dispositions? ALC. Je le crois. EUPHR. Et, comme les Maladies du Corps sont gueries par la Médecine, la Philosophie ne prescrit-elle pas des Remedes pour celles de l'Ame? ALC. Oui. EUPHR. Comment serons-nous en état de juger des Remedes, ou sçaurons-nous lequel merite d'être preferé aux autres? Ne sera-ce pas en examinant leurs Effets? ALC. Sans doute. EUPHR. Supposons, que dans un Païs, où regne une Maladie Epidemique, un nouveau Médecin condamne la Pratique ordinaire, & recommande une autre Méthode toute différente. Ne concevrez-vous pas quelques Soupçons contre cette nouvelle Méthode, si, en l'employant, vous trou-
vez

vez que le Nombre des Morts augmente, quelque specieux Raisonnemens que puissent faire en sa Faveur ceux qui s'en declarent les Partisans. ALC. Ce que vous dites-là ne va point au Fait. CRI. L'Argument d'*Euphranor* me fait souvenir de mon Ami *Lamprocles*, qui n'employoit qu'un seul Raisonnement contre les Incrédules. J'ai remarqué, disoit-il, que la Corruption & les Vices croissent à Proportion que l'Incrédulité augmente. Cette unique Observation sur une Chose de Fait le determina, malgré les Remontrances de plusieurs Beaux-Esprits, à imprimer de bonne-heure dans le Cœur de ses Enfans des Sentimens de Religion. Les nouvelles Théories, que nos ingénieux Modernes ont taché de substituer à la place de la Religion, ont été mises de notre Temps dans tout leur Jour, & ont produit leurs Effets sur les Mœurs des Hommes. Il est certain, que les Hommes sont Hommes : mais, il n'est pas moins certain que les *Anglois* ne sont pas les mêmes Hommes qu'autrefois. Sans qu'il soit necessaire de decider s'ils sont meilleurs ou pires, plus ou moins vertueux, nous n'avons sur ce Sujet qu'à en appeller à notre Experience, ou plutôt qu'à ouvrir les Yeux. Que si nous continuons à les tenir fermes jusqu'à ce que les Restes d'une Education religieuse soient entierement arrachez de
l'Ame

l'Ame de nos Compatriotes, il y a lieu de craindre que nous ne les ouvrons que pour contempler & pour pleurer notre Ruine. ALC. Que les Conséquences soient ce qu'elles voudront, je ne sçaurois adopter le Systeme de ceux, qui mesurent la Verité par l'Utilité qui leur en revient. La Verité est la seule Divinité que j'adore. Je la suivrai volontiers par-tout où elle pourra me conduire. EUPHR. Vous aimez donc passionnement la Verité? ALC. Je vous en assure. EUPHR. Toutes les Veritez? ALC. Toutes. EUPHR. Quoi! Voudriez-vous detromper un Enfant à qui on fait prendre une Médecine? Voudriez-vous montrer à un Ennemi, qui fait une mauvaise Attaque, comment il doit s'y prendre pour bien attaquer? Voudriez-vous donner à un Furieux son Epée, s'il la demande? ALC. Le Sens-commun nous dicte de quelle Maniere nous devons nous conduire dans de pareils Cas. EUPHR. Il semble donc que le Sens-commun doive être consulté pour sçavoir si une Verité est utile ou nuisible, propre à être déclarée ou à être cachée. ALC. Comment! Voudriez-vous que je cachasse la Verité, & que je la gardasse pour moi seul? Est-ce-là ce que vous prétendez? EUPHR. Je ne fais que tirer une Conséquence, qui suit clairement de ce que vous venez de m'accorder

216 ALCIPHRON, OU LE
corder. Pour ce qui me regarde, je
ne crois pas vos Opinions vraies. Et,
quoique vous soyez convaincu de leur
Vérité, vous ne devez pas pour cela,
si vous voulez être d'accord avec vous
même, croire qu'il est nécessaire ou sage
de publier des Vérités nuisibles. Quel
Avantage peut recevoir le Genre-Hu-
main de l'Affoiblissement des Motifs de
Vertu, ou quel Dommage peut-il rece-
voir si ces Motifs acquièrent un nou-
veau Degré de Force? ALC. Aucun au
Monde. Mais, il faut que j'avoue, que
je ne sçauois concilier les Notions
ordinaires d'un Dieu & d'une Providen-
ce avec mes Idées; & que, par une cer-
taine Aversion naturelle, je ne puis me
résoudre à adopter une Fausseté. EUPHR.
Voulez-vous donc que nous en appel-
lions au Tribunal de la Vérité, & que
nous examinions les Raisons qui vous
empêchent de donner votre Consente-
ment à ces Articles? ALC. Je le veux
de tout mon Cœur; mais, c'en est assez
pour le présent. Nous pourrons faire,
des Points dont il s'agit, le Sujet de
notre première Conférence.



DIALO.

DIALOGUE QUATRIEME.

I. Prejugez touchant l'Existence d'un Dieu. II. Regles dont Alciphron demande l'Observation dans la Demonstration de cette Existence. III. Quelle sorte de Preuves il exige. IV. D'où nous concluons l'Existence d'autres Individus pensans. V. La même Methode prouve à plus forte raison l'Existence de Dieu. VI. Nouvelles Considerations d'Alciphron sur ce Point. VII. Dieu parle aux Hommes. VIII. Comment la Distance est apperçue par la Vue. IX. Les Objets propres de la Vue ne sont à aucune Distance. X. La Lumiere, les Ombres, & les Couleurs, diversement combinées, forment un Langage. XI. Ce Langage ne s'apprend que par l'Experience. XII. Dieu s'explique aux Yeux des Hommes par l'Usage arbitraire de plusieurs Signes sensibles. XIII. Formes differentes que revetent les petits-Philosophes. XIV. Dieu présent aux Yeux du Genre-Humain instruit, avertit, & dirige les Hommes d'une Maniere sensible. XV. Nature & Usage admirables de ce Langage visible. XVI. Les

218 ALCIPHRON, QU LE
petits Philosophes ne refusent pas d'ad-
mettre un Dieu dans de certains Sens.
 XVII. *Opinion de ceux qui croient que*
Dieu ne possède proprement, ni Connoissan-
ce, ni Sageffe. XVIII. *Dangereuses Con-*
sequences de cctte Opinion. XIX. *Son*
Origine. XX. *Sentiment des Scholasti-*
ques sur ce Sujet. XXI. *Sens des Ter-*
mes Analogie & Analogique expliqué :
Perfections Analogiques de Dieu mal en-
tendues. XXII. *Dieu, intelligent, sa-*
ge, & bon, à la rigueur des Termes.
 XXIII. *Examen de l'ObjECTION tirée du*
Mal moral. XXIV. *Les Hommes tour-*
nent leurs propres Defauts en Argumens
contre la Divinité. XXV. *Le Culte*
religieux utile & raisonnable.

I. Preju-
gez tou-
chant
l'Existen-
ce d'un
Dieu.

I. **L**E lendemain de bon matin, com-
 me je regardois par une des Fe-
 netres de ma Chambre, je vis *Alcipbron*
 se promenant dans le Jardin, avec tout
 l'Air d'un Homme abimé dans quelque
 profonde Meditation. Sur quoi je me
 determinai à l'aller trouver. *Alcipbron*,
 lui dis-je en l'abordant, cette Medita-
 tion si matinale & si profonde ne m'ef-
 fraye pas médiocrement. Pourquoi? me
 dit-il. Parce que je serois fâché, lui répon-
 dis-je, d'être convaincu qu'il n'y a point
 de Dieu. L'Idée de l'Anarchie me pa-
 roit

roit beaucoup plus choquante dans la Nature, que dans la Vie Civile: puisque les Interêts du premier de ces Gouvernemens sont plus importans que ceux du second, & sont le Fondement de tous les autres. J'avoue, reprit *Alcipbron*, que la Demonstration qu'il n'y a point de Dieu pourroit causer quelques Inconveniens: mais, pour ce qui concerne la Frayeur dont vous venez de parler, je vous garantis qu'elle n'est qu'un Prejugé, pur Prejugé, s'il en fut jamais. Les Hommes commencent par se former une Chimere, qu'ils ont ensuite la Folie d'adorer. Le Genre-Humain est gouverné par des Notions: mais, de toutes les Notions, celle d'un Dieu, qui tient en main les Rênes du Monde, a jetté les plus profondes Racines, & s'est repandue le plus universellement. Voilà pourquoi c'est un Chef-d'Oeuvre en fait de Travaux Philosophiques, que de dépouiller de son Gouvernement ce Monarque imaginaire, & de bannir tous ces Spectres effrayans, que la Lumiere de la Raison est seule capable de dissiper:

*Non radii solis, non lucida tecta diei
Discutiunt, sed Naturæ species ratioque*.*

Pour moi, repliquai-je, je me contenterai d'être Spectateur, & de considerer un petit

* *Lucretius.*

220 ALCIPHON, OU LE
 tit Philosophe, qui n'a pas six Pieds de
 haut, s'efforçant de dethroner le Monar-
 que de l'Univers. Helas! repliqua *Al-*
cipbron, les Argumens ne se mesurent
 point par Pieds ni par Ponces. Un seul
 Homme peut avoir la Vûe meilleure
 qu'un million d'autres: & un Argument
 fort court, poussé par un Esprit-fort,
 peut suffire à renverser la Chimere du
 Monde la plus gigantesque. Comme
 nous en étions-là, *Criton* & *Eupbronor*
 nous joignirent. Vous nous avez de-
 avancés aujourd'hui, dit *Criton* en adref-
 sant la parole à *Alcipbron*, & vous avez
 profité de la Solitude & des premieres
 Heures du Jour, pendant qu'*Eupbronor*
 & moi sommes restez dans nos Lits.
 Ainsi, nous devons nous attendre à voir
 l'Athéisme placé dans son plus beau
 Jour, & soutenu par les plus forts Argu-
 mens.

II. Regles
 dont Al-
 ciphron
 demande
 l'Obser-
 vation
 dans la
 Demon-
 stration
 de cette
 Existen-
 ce.

II. ALC. L'Existence d'un Dieu est
 un Sujet sur lequel on a composé une
 infinité de Lieux-Communs, qu'il est
 inutile de repeter. Permettez-moi pour
 cet effet d'assigner quelques Regles &
 quelques Limitations, qui pourront ser-
 vir à abreger notre Conference. Car, le
 But, qu'on doit se proposer dans les
 Disputes, étant de persuader, toutes les
 Choses, qui sont étrangères à ce But,
 doivent soigneusement être écartées.
 Premièrement donc, je suis obligé de
 vous avertir, que je ne me laisserai point
 per-

persuader par des Argumens Metaphysiques, comme sont, par exemple, ceux qu'on tire de l'Idée d'un Etre parfait, ou de l'Absurdité d'une Progression de Causes à l'infini. Ces sortes d'Argumens m'ont toujours paru secs & insipides : &, comme ils ne s'accordent point avec ma Maniere de penser, ils peuvent m'embarasser, mais ne sçauroient jamais me convaincre. Secondement, je ne compterai pour rien l'Autorité de notre Siecle ou des Siecles passez, du Genre-Humain en general, ou de quelques Sages particuliers ; toutes ces Choses faisant peu ou point d'Impression sur un Homme qui pense sensément & librement. En troisieme lieu, toutes les Preuves tirées de l'Utilité & de la Convenance sont étrangères à notre Propos. Elles demontrent à la vérité l'Usage de l'Idée, mais nullement l'Existence de l'Objet. Que les Legislateurs, & ceux qui gouvernent des Etats, pensent tout ce qu'ils voudront, il y aura toujours aux yeux d'un bon Philosophe une vaste Difference entre ce qui est vrai & ce qui est simplement utile. D'un autre côté, afin d'éviter le Reproche de Partialité, je ne m'arreterai point à objecter premiere-ment, qu'il y a de certaines Choses, qui paroissent irregulieres dans les Ouvrages de la Nature, & qui semblent par cela même taxer d'Impuissance ou de Manque de Sagesse l'Etre que vous nommez Dieu :

à cause que je sçais ce que vous répondriez ; sçavoir , qu'aucun Homme ne peut juger de la Symétrie & de l'Usage des Parties d'une Machine infinie, lesquelles ont toutes rapport les unes aux autres, & au Tout, à moins qu'il ne soit capable de comprendre la Machine entière, ou tout l'Univers. Et, en second lieu, je m'engage à ne point objecter, contre la Justice & la Providence d'un Être suprême, les Maux qui tombent en partage aux Bons, & la Prospérité dont les Méchants jouissent souvent pendant cette Vie : parce que je suis persuadé, que, bien loin de regarder cette Objection comme un Argument contre l'Existence de Dieu, vous en tireriez au contraire une Preuve en faveur d'un Etat futur, dans lequel, par une juste Distribution de Recompenses & de Peines, les Perfections Divines seront justifiées, & l'Ordre retabli dans l'Univers. Ces sortes de Reponses, quoiqu'on les admette pour bonnes, ne prouvent cependant point l'Existence d'un Dieu, mais servent simplement de Solutions à de certaines Difficultez qu'on pourroit proposer, supposant que cette Existence a déjà été prouvée par d'autres Argumens. Voilà de quoi je vous devois avertir ; afin que vous & moi ne perdions pas inutilement une partie de notre Peine & de notre Temps. C.R.I. Je crois que, comme nous devons supposer que le But
de

de notre Conference est de découvrir & de défendre la Verité, aussi la Verité peut remporter la Victoire, non seulement en persuadant ses Adversaires, mais aussi lorsque cette Persuasion n'a point lieu, en montrant qu'ils résistent à l'Evidence. De-là il s'ensuit, que des Argumens, qui sont accompagnez d'une Lumière victorieuse, produisent leur Effet, même à l'égard de ceux qui s'obstinent à y fermer les Yeux, parce qu'ils montrent que leur Aveuglement est volontaire. Outre cela, cette Distinction entre Argumens qui embarrassent, & Argumens qui convainquent, n'est point du tout observée par les petits Philosophes; &, par conséquent, ne doit point être observée par d'autres en leur Faveur. Mais, peut-être qu'*Euphranor* voudra bien entrer en Lige avec vous aux Conditions que vous venez de prescrire; auquel Cas, je n'ai plus rien à ajouter.

III. EUPHR. *Alcipron* en agit comme un grand General, qui tache de gagner l'Avantage du Terrain, & de faire sortir les Ennemis de leurs Retranchemens. *III. Quel-
le sorte de
Preuves il
exige.*

Nous, qui croyons l'Existence d'un Dieu, avons pour Retranchemens la Tradition; l'Habitude, l'Autorité, & les Loix. Et cependant, au lieu de tacher de nous forcer à en sortir, il nous propose de les abandonner volontairement, & de faire l'Attaque; dans le temps que nous pouvons nous tenir sur la Défensive su-

rement & sans la moindre peine, en lui laissant la pénible Commission de nous chasser d'un Poste, que rien au Monde ne nous oblige à quitter. Les Raisons (continua-t-il en s'adressant à *Alcipbron*) que votre Méditation de ce matin vous aura fournies, si elles n'affoiblissent point la Croissance que nous avons d'un Dieu, doivent fortifier cette Croissance, puisqu'il n'y a rien qu'on ne doive attendre d'un si grand Maître dans sa Profession, quand il réunit toutes ses Forces dans un seul Point. ALC. Je tiens la Notion confuse d'une Dété, ou de quelque Pouvoir invisible, pour le plus incurable de tous les Préjugés. Quand une demi-douzaine de nos Beaux-Esprits boivent Bouteille ensemble au Coin d'un bon Feu, dans une Chambre bien illuminée, nous bannissons facilement tous les Spectres, que l'Imagination & l'Education ont produits, & nous avons des Idées fort claires dans toutes nos Décisions. Mais, en me promenant seul dans ce Bosquet, avant qu'il fût tout-à-fait jour, il m'a paru que le Point en Question n'étoit pas si clair: & même il ne m'a pas été possible de me rappeler la Force de ces Argumens, qui, dans d'autres temps, m'avoient semblé si concluans. Je me suis senti arrêté par je ne sais quelle Idée de Respect, qui avoit quelque Affinité avec ce qu'on appelle Terreur Panique: Impression, dont je ne
sçau-

fçaurois rendre Raïson, qu'en la suppo-
 sant un Effet du Préjugé. Car, il faut que
 vous sachiez, qu'il y a eu un Temps ,
 dans lequel on m'a fait croire l'Existence
 d'un Dieu ou d'un Esprit. L'Essence du
 Préjugé consiste à croire une Chose sans
 Raïson. Quelle Nécessité peut-il donc y
 avoir que je m'impose à moi-même la
 difficile Tâche de prouver une Négati-
 ve, lorsqu'il suffit de remarquer, que
 l'Affirmative est destituée de Preuves, &
 que par conséquent un Homme raisonna-
 ble ne sçauroit l'admettre? Demontrez
 donc votre Opinion, ou, si cela ne vous
 est pas possible, restez en Possession d'un
 Préjugé. EUPHR. O, *Alciphron*, pour
 vous contenter, il faut que nous appor-
 tions des Preuves, & que ces Preuves
 soient précisément celles que vous exi-
 gez. ALC. Peut-être ai-je tort de les
 attendre: cependant, je vous dirai le Gén-
 re de Demonstration que je demande ;
 &, pour exprimer la Chose en peu de
 Mots, je voudrois des Preuves telles
 qu'un Homme de Sens en exige dans ce
 qui concerne une Matière de Fait, ou
 l'Existence de quelque Etre particulier.
 Par exemple, si un Homme me deman-
 doit pourquoi je crois qu'il y a un Roi
 d'*Angleterre*? je pourrois répondre, par-
 ce que je l'ai vû: ou un Roi d'*Espagne*?
 parce que j'ai vu quelques-uns de ceux
 qui l'ont vû. Mais, pour ce qui regarde
 le Roi des Rois, je ne l'ai point vû moi-

même, ni n'ai vû quelqu'autre qui m'ait assuré l'avoir vû. Certainement, s'il y a dans le Monde quelque Chose de pareil à ce que vous appelez Dieu, il est fort étonnant qu'il se soit laissé sans Témoignage; que les Hommes disputent sur son Existence; & qu'il n'y ait pas sur ce Sujet une seule Preuve sensible & évidente, qui nous dispense d'avoir recours à la Philosophie ou à des Argumens Métaphysiques. Une Chose de Fait ne doit point être démontrée par des Idées, mais par des Faits. Cela est clair, & vous voyez ce que je demande. A ces Conditions, j'ose faire un Défi à tous les Partisans de la Superstition. EUPHR. Vous croyez-donc à proportion de ce que vous pouvez voir. ALC. C'est-là ma Règle de Foi. EUPHR. Comment! Ne voulez-vous point croire l'Existence des Choses que vous entendez, à moins que vous ne les voyés? ALC. Ce n'est pas-là ma Pensée. Lorsque j'insiste sur la Vûe, je veux parler de la Perception de mes Sens en general. Les Objets extérieurs font des Impressions entièrement différentes sur les Esprits animaux, & c'est de l'Impression en general dont il s'agit. Je ne sçauois douter de ce que j'apperçois par quelqu'un de mes Sens.

IV. D'où
nous con-
cluons

IV. EUPHR. Quoi! Croyez-vous donc qu'il y ait des Esprits animaux? ALC. Sans doute. EUPHR. Par quel de vos Sens

Sens les avez-vous apperçus? ALC. Je l'*Existen-*
ne les ai point apperçus immédiatement *ce d'autres*
par aucun de mes Sens. Je suis néan- *Individus*
moins persuadé de leur Existence, parce *pensans.*
que je puis la conclurre de leurs Effets
& de leurs Operations. Ils sont les
Messagers qui entretiennent le Commer-
ce qu'a notre Ame avec les Objets ex-
terieurs. EUPHR. Vous admettez donc
l'Existence de l'Ame? ALC. Ouf. Et,
pourvu que je n'admette point une Sub-
stance immatérielle, je ne trouve aucun
Inconvenient à demeurer d'accord, qu'il
peut y avoir quelque-chose de pareil à
ce que vous nommez Ame, je veux di-
re, quelques Parties deliées, ou quel-
ques Esprits extrêmement subtils, resi-
dans dans le Cerveau. EUPHR. Ma
Question ne roule point sur la Nature de
l'Ame. Je demande seulement si vous
admettez un Principe de Pensée & d'Ac-
tion, & si ce Principe peut être apper-
çu par les Sens? ALC. Je conviens qu'il
y a un semblable Principe, & que nous
ne l'appercevons pas immédiatement par
le Ministère de nos Sens, mais que nous
en inferons l'Existence des Apparences
par lesquelles nos Sens sont frappez.
EUPHR. Si je vous comprends bien,
des Fonctions animales, vous infererez l'E-
xistence des Esprits animaux; &, dès
Actes raisonnables, vous infererez l'Exi-
stence d'une Ame douée de Raison. ALC.
Cela est vrai. EUPHR. Il sembleroit

par conséquent, que l'Existence de certaines Choses imperceptibles à nos Sens pourroit être conclue de quelques Effets ou Signes sensibles. ALC. Sans contredit. EUPHR. De grace, *Alcipbron*, l'Ame n'est-elle pas ce qui fait la principale Difference entre une Personne réelle & une Ombre, entre un Homme vivant & un Cadavre? ALC. J'en tombe d'accord. EUPHR. Je ne puis donc, par conséquent, sçavoir que vous, par exemple, êtes un Individu pensant, ou un Homme réel & vivant, par des Marques plus sûres que celles par lesquelles j'infererai que vous avez une Ame? ALC. Certainement. EUPHR. Tous les Actes, qui sont proprement & immédiatement apperçus par les Sens, ne peuvent-ils pas être réduits au Mouvement? ALC. Je le crois. EUPHR. Des Mouvements n'inferez-vous pas un Moteur, ou une Cause; & des Mouvements raisonnables (ou qui paroissent destinez à une Fin qui marque de l'Intelligence) une Cause raisonnable, une Ame, ou un Esprit? ALC. Oûi.

V. La même Méthode prouve à plus forte raison l'Existence de Dieu.

V. EUPHR. L'Ame de l'Homme n'aime qu'un petit Corps, & qu'une Portion de Matière très peu considérable, en comparaison des Elemens & des Corps Celestes. Et la Sagesse, qui paroît dans les Mouvements qui sont les Effets de la Raison Humaine, est incomparablement moindre que celle qui éclatte dans la

Struc.

Structure & dans l'Usage des Corps des Animaux ou des Vegetaux organisez par la Nature. La Main de l'Homme ne sçauroit jamais faire d'Ouvrage aussi admirable qu'elle même : & aucun de ces Mouvements, qui demontrent que nous sommes douez de Raison, n'approche de l'Art qui regne dans ces merveilleux Mouvements du Cœur, du Cerveau, & des autres Parties vitales, sur lesquelles notre Volonté n'a pas à cet égard le moindre Empire. ALC. Tout cela est vrai. EUPHR. Ne suit-il donc pas de-là, que de certains Mouvements naturels, independants de la Volonté des Hommes, on peut inferer une Puissance & une Sagesse beaucoup plus grandes que celles de l'Âme Humaine ? ALC. On le diroit. EUPHR. De plus, ne voit-on pas dans les Productions & dans les Effets de la Nature un Dessen marqué ? Les Regles n'en sont-elles pas fixes & immuables ? Les mêmes Loix de Mouvement n'ont-elles pas lieu par tout ? Ne sont-elles pas les mêmes à la Chine & ici ? N'étoient-elles pas les mêmes il y a deux mille Ans, qu'à present ? ALC. Je ne nie rien de tout cela. EUPHR. N'y a-t-il pas aussi une Connexion ou Relation entre les Animaux, & les Vegetaux ; entre les uns & les autres, & les Elemens ; entre les Elemens, & les Corps Celestes : si bien que leurs Influences, leurs differents Des-

230 ALCIPHRON, OU LE
grez de Subordination, & leurs Usages,
nous donnent droit de conclurre que ce
sont les Parties d'un Tout, tendant à
une seule & même Fin, & remplissant
le même Dessein? ALC. Supposons que
j'admette tout cela. EUPHR. Ne s'en-
suivra-t'il pas, que cette Puissance pro-
digieuse ou infinie, & cette immense
Sagesse, doivent résider dans un seul &
même Agent, Esprit ou Etre intelli-
gent; & que nous avons, tout au moins,
une Certitude aussi évidente, aussi en-
tière, & aussi immédiate de l'Existence
de cet Esprit sage & puissant, que de
celle d'aucune Ame Humaine que ce
soit, hormis la nôtre? ALC. Arrêtons-
nous un instant: je crains d'aller trop
vite. Quoi! Pretendez-vous avoir la
même Assurance touchant l'Existence
de Dieu, que vous avez à l'égard de
celle de mon Ame, dans le temps que
vous me voyez actuellement devant
vous, & que vous vous entretenez avec
moi? EUPHR. La même, si tant est
qu'elle ne soit pas plus grande. ALC.
Comment démontrerez-vous cet Arti-
cle? EUPHR. On entend par la Personne
d'*Alcipbron* un Individu pensant, & non
pas ses Cheveux, sa Peau, sa Couleur,
sa Taille, ou quelqueune des autres
Choses extérieures que j'apperçois en
lui. ALC. C'est de quoi je demeure
d'accord. EUPHR. Et, en convenant de
cela, vous avouez que, dans la rigueur
des

PETIT PHILOSOPHE, *Dial. IV.* 231
des Termes, je ne vois point *Alci-
phron*, c'est-à-dire, cet Individu pen-
sant, mais seulement quelques Signes
qui me donnent Droit d'inferer l'Exis-
tence de ce Principe invisible ou de
cette Ame, qui est en lui. Pareille-
ment, il me semble, que, quoique je ne
puisse point contempler des Yeux de
la Chair le Dieu invisible; cependant,
j'apperois par tous mes Sens des Mar-
ques, des Effets, & des Opérations,
qui m'indiquent & qui me démon-
trent un Dieu invisible, avec la mê-
me Certitude & la même Evidence,
qu'aucun autre Signe apperçu par les
Sens peut prouver votre Ame, ou le
Principe pensant qui se trouve en vous:
Principe, dont je n'ai d'autre Demon-
stration qu'un petit Nombre de Signes
ou d'Effets, & que les Mouvements
d'un seul Corps organisé; au lieu que,
dans tous les Temps, & dans tous les
Lieux, j'apperois des Signes sensibles
qui me convainquent de l'Existence d'un
Dieu. Ainsi ce Point, que vous avez
nié, ou revoqué en Doute, au com-
mencement, me paroît une Conséquen-
ce légitimement tirée des Premisses.
Dans le Chemin que nous avons suivi,
n'avons-nous point marché pas à pas,
& avec toute la Prudence possible?
Nous avons examiné chacune des Pro-
positions qui ont été avancées, & y
avons donné notre Consentement. Que
vou-

232 ALCIPHRON, OU LE
voulez-vous que nous fassions de la
Conclusion? Pour ce qui me regarde,
si vous ne me tirez de Peine, je me
verrai dans l'absolue Nécessité de l'ad-
mettre comme veritable. Ainsi, ce sera
votre Faute, & vous seul qu'on devra
blamer, si je vis & meurs dans la
Croyance d'un Dieu.

*VI. Nou-
velles Con-
siderations
d'Alci-
phron sur
ce Point.* VI. ALC. Il faut que j'avoue, qu'il
ne s'offre point sur le champ de Ré-
ponse à mon Esprit. Il semble y avoir
quelque Fondement à ce que vous ve-
nez de dire. Mais, d'un autre côté, si
l'Article en Question étoit si clair que
vous le prétendez, je ne sçaurois con-
cevoir comment tant de grands Génies
qu'il y a dans notre Secte pourroient
être à cet égard dans l'Ignorance ou
dans l'Incredulité. EUPHR. Oh, *Alci-
phron*, il n'est pas question à présent de
rendre raison des Bêtes, ou de defen-
dre l'Honneur, de ces profonds Philoso-
phes les Esprits-forts, dans le temps
que leur Existence même court risque
d'être révoquée en Doute. ALC. Com-
ment? EUPHR. Rappelez-vous, je vous
prie, ce que vous m'avez accordé, &
puis dites-moi, supposé que les Argumens
en faveur de l'Existence d'un Dieu ne
soient pas concluans, quels Argumens
vous avez pour demontrer l'Existence
de cet Individu pensant, qui, à propre-
ment parler, constitue l'Esprit-fort?
Après qu'*Euphrator* eut prononcé ces
Mots

Mots, *Alciphron* s'arreta tout court, & se tint dans la Posture d'un Homme abimé dans une profonde Meditation, pendant que nous autres continuâmes notre Promenade, & fimes deux ou trois Tours; après quoi il nous rejoignit avec cette espece d'Air de Contentement qu'on a lorsqu'on croit avoir fait quelque Decouverte. J'ai trouvé, dit-il, quelque-chose qui repandra un grand Jour sur notre Dispute, & qui pourra satisfaire aux Argumens d'*Euphranor*; je veux dire un Raisonnement, qui démontrera l'Existence d'un Esprit-fort, sans qu'on puisse l'employer à prouver l'Existence d'un Dieu. Il faut donc que vous sachiez que votre Idée, savoir que nous appercevons l'Existence de Dieu aussi certainement & aussi immédiatement que celle d'un Homme, a quelque-chose de revoltant pour moi, quoique je ne veuille pas desavouer qu'elle ne m'ait un peu embarrassé. D'abord, je croyois qu'une Structure particuliere, ou de certains Mouvements, étoient la Preuve la plus certaine qu'un Etre est doué d'Intelligence & de Raison. Mais, une legere Attention m'a convaincu que ces Choses n'ont point de Connexion necessaire avec la Raison & l'Intelligence; & que quand même on tomberoit d'accord, qu'elles sont des Preuves d'une Ame vivante, il ne s'ensuivroit point de-là que cette Ame pense & raisonne.

Ainsi,

Ainsi, un Examen superficiel du Sujet en Question a suffi pour me faire trouver, que rien n'est plus propre à me convaincre de l'Existence d'un autre Homme, que les Discours qu'il me tient. L'Argument le plus fort & le plus philosophique à mes Yeux, que vous puissiez m'alleguer pour demontrer que vous existez, c'est de me parler. Or, vous ne sçauriez appliquer cet Argument à la Matiere sur laquelle nous raisonnons : car, je suis bien persuadé que vous ne soutiendrez pas que Dieu parle à l'Homme d'une maniere aussi claire & aussi sensible que les Hommes parlent les uns aux autres.

*VII. Dieu
parle aux
Hommes.*

VII. EUPHR. Comment ! L'Impression du Son l'emporte-t-elle donc si fort en fait d'Evidence sur celle des autres Sens ? Ou, en admettant cette Supposition, la Voix d'un Homme est-elle donc plus puissante que celle du Tonnerre ? ALC. Helas ! Vous vous meprenez. Je ne veux point parler du Son qui accompagne les Mots qu'on prononce, mais de l'Usage arbitraire des Signes sensibles, qui n'ont ni Affinité ni Connexion nécessaires avec les Choses signifiées, & qui cependant donnent à mon Ame la Connoissance d'un grand nombre de Choses différentes à plusieurs égards ; m'instruisant, me divertissant, & m'apprenant comment je dois me conduire, non seulement par rapport à des Ob-

Objets prochains & presents, mais aussi par rapport à des Objets éloignés & futurs. Et il n'importe gueres que ces Signes soient prononcés ou écrits, & entrent par les Yeux ou par les Oreilles: ils ont le même Usage, & prouvent également une Cause Intelligente, & qui agit avec Dessein. EUPHR. Mais, que diriez-vous si je vous prouvois que Dieu parle réellement aux Hommes? En cas que je vous demontre ce Point, ferez-vous content? ALC. Je ne suis point de ceux qui admettent des Inspirations ou un Langage interieur. Des Gens raisonnables n'ajoutent gueres de Foi à ces sortes de Choses. Vous n'aurez rien fait, si vous ne me démontrez clairement, que Dieu parle aux Hommes par des Signes extérieurs & sensibles, de la même maniere que les Hommes se font entendre les uns aux autres. EUPHR. Vous ferez donc content, si je vous fais voir au Doigt & à l'Oeil, que Dieu parle aux Hommes par le Moyen de quelques Signes extérieurs, sensibles & arbitraires, qui n'ont aucune Ressemblance, ni aucune Connexion nécessaire, avec les Choses qu'ils signifient: si je vous fais voir, que par d'innombrables Combinaisons de ces Signes, nous decouvrons une infinie Variété d'Objets; que nous sommes instruits de leur Nature; que nous sommes avertis de ce que nous devons éviter ou

pour-

236 ALCIPHRON, OU LE
poursuivre; comme aussi de quelle Ma-
niere nous devons nous conduire à l'é-
gard des Choses éloignées de nous,
tant à l'égard du Temps que du Lieu:
encore une fois, serez-vous content
alors? ALC. C'est précisément ce que
je souhaite de vous; car, c'est en cela
que la Force, l'Usage, & la Nature du
Langage consistent.

VIII. EUPHR. Jetez les Yeux;
Comment Alciphron, sur le Chateau qui est au
la Distan- haut de cette Colline. ALC. Je l'ai fait.
ce est ap- EUPHR. N'est-il pas à une grande Dis-
perçue par tance de vous? ALC. Oui. EUPHR.
la Vue. La Distance n'est-elle pas mesurée par
une Ligne qui va directement de l'Oeil
à l'Objet? ALC. Sans contredit. EUPHR.
Et une Ligne, dans cette Situation,
peut-elle peindre plus qu'un seul Point
dans le fond de l'Oeil? ALC. Pas d'a-
vantage. EUPHR. Par conséquent, la
Représentation d'une longue & d'une
courte Distance est précisément de la
même Grandeur, ou plutôt d'aucune
Grandeur du tout, l'Ame n'appervant
dans ces différents Cas qu'un seul Point.
ALC. Cela me paroît vrai. EUPHR. Ne
faut-il donc pas qu'elle soit appervue
par le moyen de quelqu'autre Chose?
ALC. Certainement. EUPHR. Pour de-
couvrir quelle Chose ce peut être, exa-
minons quel Changement il peut y avoir
dans la Représentation du même Ob-
jet, placé à différentes Distances de
l'Oeil.

l'Oeil. Or, l'Experience m'apprend que, à mesure qu'on éloigne davantage un Objet de l'Oeil en Ligne directe, cet Objet paroît plus petit: & ce Changement de Figure, étant proportionnel & universel, me paroît être le Moyen par lequel nous appercevons les differens Degrez de Distance. ALC. Je n'ai rien à opposer à tout cela. EUPHR. Mais la Petiteffe, dans la Nature de la Chose, ne paroît point avoir de Liaison necessaire avec le plus ou le moins de Distance. ALC. Soit. EUPHR. Ne fuit-il pas de-là, que la Petiteffe de l'Objet ne peut nous instruire de son Eloignement que par le Moyen de l'Experience? ALC. J'y consens. EUPHR. C'est à dire, que nous appercevons la Distance, non pas immédiatement, mais par le Secours d'un Signe, qui n'y a ni Ressemblance ni Rapport necessaire, & dont la Liaison avec l'Experience est precisement de la même Nature que celle des Mots avec les Choses. ALC. Je vous arrête-là, *Euphranor*. Les Maitres en Optique ne parlent-ils pas d'un Angle fait par les deux Rayons visuels, Angle qui fait appercevoir l'Objet, & qui le represente plus grand ou plus petit, selon qu'il est lui-même plus ou moins ouvert? EUPHR. L'Ame appercevoit donc la Distance des Choses par le Moyen de la Geometrie? ALC. Oûi. EUPHR. Ne semble-t'il pas suivre de-là,

là, que Personne ne sçauroit voir, à moins que d'avoir appris la Geometrie, & que d'avoir quelque Idée de Lignes & d'Angles? ALC. Il y a une sorte de Geometrie naturelle, qui s'apprend sans Etude. EUPHR. Je vous prie de me dire, *Alcipbron*, s'il n'est pas nécessaire que je connoisse la Liaison que les Premisses ont entr'elles, & que celles-ci à leur tour ont avec la Conséquence: &, en general, pour connoitre une Chose par le Moyen d'une autre, ne dois-je pas connoitre premierement cette autre Chose? Avant que j'apperçoive votre Pensée par vos Mots, ne dois-je pas avoir la Perception des Mots mêmes? Et la Connoissance des Premisses n'est-elle pas requise avant que je puisse inferer la Conséquence? ALC. Tout cela est vrai. EUPHR. Quiconque donc conclut qu'un Objet est moins éloigné de ce que l'Angle est plus ouvert, ou infere de la Diminution de l'Angle que l'Objet est à une plus grande Distance, doit commencer par appercevoir ces Angles. Que s'il ne les apperçoit pas, il ne lui est pas possible d'en tirer la moindre Conséquence. Cela est-il ainsi, ou non? ALC. Vous avez raison. EUPHR. Demandez au premier Homme que vous rencontrerez, s'il a quelque Perception ou quelque Connoissance de ces Angles visuels? Ou bien s'il y songe jamais, ou s'il en tire quel-

quelque Conséquence , par Geometrie naturelle ou artificielle ? Quelle croyez-vous que sera sa Réponse ? A L C. Pour dire le vrai , je crois que sa Reponse sera , qu'il est sur tous ces Sujets dans la plus profonde Ignorance. E U P H R. Par conséquent , il n'est pas possible que les Hommes jugent de la Distance par les Angles ; ni , par la même Raison , il ne sçauroit y avoir la moindre Force dans l'Argument que vous en tirez , pour démontrer que la Distance est apperçue par le Moyen de quelque-chose qui a une Connexion nécessaire avec elle. A L C. J'en demeure d'accord.

IX. E U P H R. Pour moi , je trouve IX. *Les*
qu'un Homme peut sçavoir , s'il apper- *Objets*
çoit une Chose ou non , & si cette Per- *propres*
ception lui vient immédiatement ou me- *de la Vûe*
diatement ; & , en cas qu'elle lui vienne *ne sont*
médiatement , si c'est par le Moyen de *à aucune*
quelque Chose qui y ressemble ou non , *Distance.*
& qui a avec la Perception une Liaison arbitraire ou nécessaire. A L C. Cela me paroît ainsi. E U P H R. Et n'est-il pas certain , que la Distance est uniquement apperçue par l'Experience , en cas qu'on ne l'apperçoive pas immédiatement par elle-même , ni par le Moyen d'aucune Image , ni enfin par quelques Angles , qui ayent une Connexion nécessaire avec elle ? A L C. Oûi. E U P H R. Ne semble-t'il pas suivre de ce que vous m'avez accordé , qu'un Homme , qui n'auroit pas
la

la moindre Experience sur ce Sujet en question, ne croiroit pas que les Choses qu'il voit fussent à la moindre Distance de lui? ALC. Comment cela? EUPHR. La Petiteffe de l'Objet apperçu, ou quelqu'autre Idée ou Sensation, qui n'ont aucune Ressemblance ni aucune Liaison nécessaire avec la Distance, ne scauroient non plus faire connoître differens Degrez de Distance, ou la Distance en elle même, à nôtre Ame, qui n'a encor aucune Experience par rapport à la Connexion arbitraire, dont nous venons de parler, que des Mots peuvent exciter des Idées dans l'Ame d'un Homme qui ignore la Langue dont ces Mots sont empruntez. ALC. Je ne vous conteste aucun de ces Articles. EUPHR. Ne s'ensuit-il pas de-là, qu'un Homme, qui seroit né aveugle, & qui recouvrieroit la Vûe, croiroit, dans le temps que les Objets frapperoient pour la première fois ses Regards, croiroit dis-je, que les Choses qu'il apperçoit ne sont à aucune Distance de lui, mais dans son Oeuil, ou, pour mieux dire, dans son Ame? ALC. J'avoue que cela me paroît ainsi: & cependant, d'un autre côté, j'ai peine à croire, que si la Supposition, que vous venez de faire, avoit lieu à mon égard, je m'imaginasse que les Objets, qui sont à présent à une si grande Distance, fussent au dedans de moi. EUPHR. Il semble donc que vous

croyez

croyez que les Objets visibles font à une certaine Distance de vous? ALC. Sans contredit. Quelqu'un peut-il revoquer en Doute, que le Chateau que voilà est à une grande Distance? EUPHR. De grace, *Alcipbron*, pouvez-vous discerner les Portes, les Fenêtres, & les Crenaux du Chateau dont vous parlez? ALC. Non. Dans la Distance où je suis, je vois seulement une petite Tour ronde. EUPHR. Mais moi, qui y ai été, je sçais que ce n'est point une petite Tour ronde, mais un grand Bâtiment quarré, avec des Crenaux & des Tourelles, que vous ne paroissez pas appercevoir. ALC. Que pretendez-vous conclurre de-là? EUPHR. J'en conclus, que le veritable Objet, que votre Vûe apperçoit, n'est point ce Chateau éloigné de vous de quelques Milles. ALC. Pourquoi? EUPHR. A cause qu'un petit Objet rond est une Chose, & qu'un grand Objet quarré en est une autre. Qu'en dites-vous? ALC. Je ne puis le nier. EUPHR. La Figure visible n'est-elle pas le propre Objet de la Vûe? ALC. Certainement. Que pensez-vous, (dit *Euphranor* en tournant ses Regards vers le Ciel) de la Figure visible de *Venus*? N'est-ce pas un Objet plat & rond, de la Grandeur d'une Piece de six Sous? ALC. Et puis? EUPHR. Que pensez-vous de la Planete même? Ne croyez-vous pas que c'est un grand Corps opaque, parsemé de Montagnes & de Vallées? ALC. Je le crois. EUPHR.

Comment pouvez-vous donc conclure, que l'Objet propre de votre Vûe existe à quelque Distance de vous ? ALC. J'avoue que je m'y trouve embarrassé. EUPHR. Voulez-vous une autre Preuve de la même Verité ? Jetez les Yeux sur cette Nuée de Couleur cramoisie. Croyez-vous que, si vous étiez proche de l'Endroit où elle est, vous apperceussiez quelque-chose de pareil à ce que vous voyez à présent ? ALC. Nullement : j'appercevrois seulement une espece de Brouillard. EUPHR. N'est-il pas évident par conséquent, que, ni le Chateau, ni la Planete, ni la Nuée, que vous voyez d'ici, ne sont pas les Objets réels, que vous supposez exister à une certaine Distance de vous.

X. La Lumiere, les Ombres, & les Couleurs, diversément combinées forment un Langage.

X. ALC. Que dois-je donc penser ? Ne voyons-nous rien du tout, ou le Spectacle de l'Univers n'est-il pour nous qu'une Scène d'Illusion ? EUPHR. Tout bien examiné, il semble que les Objets propres de la Vûe sont la Lumiere & les Couleurs ; lesquelles, étant infiniment diversifiées & combinées, forment un Langage destiné à nous informer des Distances, des Figures, des Situations, de Dimensions, & de plusieurs autres Qualitez des Objets qui tombent sous nos Sens ; non par un rapport de Ressemblance, ni par une Connexion necessaire, mais par l'Institution arbitraire de la Providence, precisement comme les Mots excitent en nous l'Idée des Choses

ses qu'ils signifient. ALC. Comment ! Peut-on dire que nous n'appercevions point la Vûe des Arbres, des Maisons, des Hommes, des Rivieres, & une infinité d'autres Choses ? EUPHR. La Faculté de voir nous procure sans doute la Perception de tous ces Objets. Mais, s'ensuit-il de-là, qu'ils soient les Objets propres & immediats de la Vûe, davantage que toutes les Choses, qui sont signifiées par le Moyen de certains Mots, sont les Objets immediats & propres de l'Ouïe ? ALC. Selon vous donc, la Lumiere, les Ombres, & les Couleurs, diversement combinées, repondent aux différentes Articulations du Son dans le Langage : & , par ce Moyen, notre Ame apperçoit les Objets, précisément de même qu'elle en a une autre sorte de Perception par le Moyen de certains Sons ; c'est-à-dire, nullement à cause de quelque Ressemblance, ou d'une Liaison nécessaire, mais uniquement par Experience & par Habitude. EUPHR. Je serois très fâché que vous ajoutassiez plus de Foi à ce que je dis, que la Nature des Choses ne vous y oblige, ou que vous vous rendissiez à quelque autre Motif qu'à la Force de la Verité : car, je ne crois pas que les Esprits les plus forts veuillent s'exempter de l'Obligation de se rendre à l'Evidence. ALC. Vous m'avez conduit pas à pas dans un Labyrinthe dont j'avoue que j'ai de la peine à sortir. Cependant, j'espère de m'en tirer de

244 ALCIPHRON, OU LE
maniere ou d'autre. Ici *Alcipbron*, a-
près avoir fait une courte Pause, con-
tinua de la maniere suivante.

XI. Ce
Langage
ne s'ap-
prend que
par l'Ex-
perience,

XI. Vos Principes, *Euphranor*, vont
trop loin, puisqu'on en peut conclurre,
qu'un Homme, qui seroit né aveugle,
& qui recouvreroit la Vûe, non seule-
ment n'appercevroit pas d'abord à di-
stance des Objets, mais ne connoitroit
pas même les Choses qu'il verroit, &
ne distingueroit point, par exemple,
un Homme d'un Arbre: Supposition, qui
me paroît de la dernière Absurdité.
EUPHR. J'avoue, en consequence des
Principes, que vous & moi avons ad-
mis, qu'un pareil Homme ne connoitroit
aucun des Objets dont il a eu aupara-
vant la Perception par l'Attouchement;
parce qu'il n'entend pas encor la Signifi-
cation des différentes Combinaisons de
la Lumiere & des Couleurs; tout com-
me un *Cbinois* ne se formeroit point d'I-
dée des mêmes Objets, à l'Ouïe de cer-
tains Sons qui les exprimeroient, mais
dont la Signification lui seroit inconnue.
Dans l'un & dans l'autre Cas, il faut du
Temps, de l'Experience, & des Actes
repetez, pour acquérir la Connoissan-
ce de la Connexion qu'il y a entre les
Signes & les Choses signifiées; c'est-à-
dire, pour entendre le Langage, soit
des Yeux, soit des Oreilles. Et je ne
trouve rien d'absurde en tout cela. ALC.
Je ne vois donc, à parler exactement,
cette *Pierre*, que dans le même Sens que
je

je puis être dit l'entendre, lorsqu'on prononce le Mot de *Pierre* en ma présence. EUPHR. Précisément de même. ALC. Comment se fait-il donc, que chacun dit qu'il voit, par exemple, une Maison ou un Rocher, lorsque ces Objets sont devant ses Yeux ; mais que personne ne dit qu'il entend un Rocher ou une Maison, mais seulement les Mots ou les Sons, par lesquels ces Choses sont signifiées, mais point entendues ? Outre cela, si la Vision est simplement un Langage adressé aux Yeux, on peut demander, quand les Hommes ont appris ce Langage ? Pour acquérir la Connoissance d'un aussi grand Nombre de Signes qu'il faut pour former un Langage, il est nécessaire de prendre bien de la Peine. Mais, où est l'Homme, qui peut dire que le Langage de la Vision lui a coûté la moindre Peine, ou la moindre Partie de son Temps ? EUPHR. Cela ne vous paroitra pas si étrange, si vous considérez que notre Memoire ne sauroit nous rappeler le temps dans lequel nous avons commencé à apprendre ce Langage. Si nous avons parlé cette Langue dès le premier Jour de notre Naissance ; si l'Auteur de la Nature parle constamment aux Yeux de tous les Hommes, même dès leur plus tendre Enfance, dans tous les Instans où leurs Yeux sont ouverts à la Lumière, seuls ou en compagnie ; je ne suis nullement

étonné, que les Hommes ne se soient jamais apperçus qu'ils aient appris un Langage, dont les premières Leçons leur ont été données de bonne-heure, & sur lequel ils ont reçu dans la suite des Instructions tant de fois réitérées. De plus, si nous faisons Attention que ce Langage est le même par tout le Monde, & non pas, comme les autres Langages, différent dans différents Païs: il y a moyen de concevoir pourquoi les Hommes tombent dans l'Erreur en s'imaginant qu'il y a une Ressemblance ou une Connexion nécessaire entre les Objets propres de la Vûe & les Choses signifiées par ces Objets, ou pourquoi ils n'en font qu'un seul & même Objet. Par-là il est aisé de concevoir, pourquoi dans le Langage en question la plupart des Hommes confondent les Signes avec les Choses signifiées, quoique la même Chose ne leur arrive pas à l'égard des Langages particuliers formez par les différentes Nations.

XII. Dieu s'explique aux Yeux des Hommes par l'Usage arbitraire de plusieurs Signes sensibles.

XII. Il est bon aussi de remarquer, que les Signes n'étant pas de grande Valeur en eux-mêmes, & n'étant considerez que par leur Destination à signifier les Choses dont ils sont les Signes, il arrive que l'Ame passe souvent par dessus, & fixe immédiatement son Attention sur les Choses signifiées. C'est ainsi, par exemple, que, lorsque nous lisons, nous ne faisons presque aucune Attention aux Caractères,

res, & ne considérons que le Sens. C'est ce qui fait que les Hommes disent quelquefois qu'ils voyent des Mots, des Idées, & des Choses, en lisant un Livre : au lieu, qu'à parler exactement, ils voyent seulement les Caractères, qui leur rappellent le Souvenir des Mots, des Idées, & des Choses. Et, par Parité de Raison, ne pouvons-nous pas supposer, que les Hommes, passant par-dessus les Objets propres & immédiats de la Vûe, comme étant peu importants, s'attachent uniquement aux Choses signifiées, & en parlent comme s'ils les voyoient ? A L C. Pour vous dire librement ma Pensée, cette Dissertation commence à m'ennuyer, & roule sur un Sujet trop sec & trop petit, pour mériter mon Attention. Je croyois, dit *Criton*, que les petits Philosophes aimoient à examiner les Choses avec Précision & en Détail. A L C. Cela est vrai : mais, dans un Siècle aussi poli que le nôtre, qui voudroit n'être simplement que Philosophe ? Il y a une certaine Exactitude Scholastique, qui s'accorde mal avec les Manières aisées d'un Homme du Monde. Mais, pour ne point chicaner là-dessus, je me contenterai d'en appeler à votre Conscience, & de vous demander si vous croyez réellement que Dieu lui-même parle chaque Jour, & en chaque Endroit, aux Yeux de tous les Hommes ? EUPHR. C'est véritablement mon Sentiment : & ce seroit le vôtre,

si vous vouliez être d'accord avec vous même, & vous en tenir à la Définition que vous avez donnée du Langage. Puisque vous ne sçauriez nier, que le grand Auteur & Directeur de la Nature s'explique constamment aux Yeux des Hommes par le Ministère sensible de quelques Signes arbitraires, qui n'ont aucune Ressemblance, ni aucune Connexion, avec les Choses signifiées; & cela, d'une Maniere si merveilleuse, que, par le Moyen de ces Signes, il leur fait appercevoir une infinie Variété d'Objets, differents en Nature, en Temps, & en Lieu, & les instruit comment ils doivent se conduire à l'égard des Choses éloignées & futures, aussi-bien qu'à l'égard de celles qui sont présentes, & à une Distance peu considerable. En consequence, dis-je, de vos Sentimens & de vos Aveux, vous avez autant raison de penser, que l'Agent universel, ou Dieu, parle à vos Yeux, que de croire que quelque Personne particuliere parle à vos Oreilles. ALC. Je ne sçaurois m'empêcher de croire, qu'il y a quelque Sophisme dans tout ce Raisonnement, quoique je ne puisse point démêler en quoi il consiste. Voyons un peu. Les Signes ne sont-ils pas arbitraires dans le Langage? EUPHR. Oüi. ALC. Et, par consequent, ils n'expriment pas toujours des Choses dont l'Existence est réelle. Au lieu que ce Langage naturel, comme
vous

vous l'appellez, ou ces Signes visibles, indiquent toujours les Choses avec la même Uniformité, & ont une Connexion reguliere & constante avec des Objets réels: d'où il paroît, que cette Connexion est necessaire, & que par consequent, suivant nôtre Definition, ce ne scauroit être un Langage. Que répondez-vous à cette Objection? EUPHR. Vous pouvez y trouver une Reponse vous-même, pourvû que vous vous regardiez dans un Miroir, ou que vous jettiez les Yeux sur un Tableau. ALC. Vous avez raison, & je vois que je me suis trompé. Ainsi, tout ce qui me reste à dire sur cette Opinion, c'est que je la trouve si étrange & si opposée à ma Maniere de penser, que je ne l'admettrai de ma Vie.

XIII. EUPHR. Ayez la bonté de vous rappeler les Discours que vous avez tant de fois tenus contre les Prejugés, & d'en faire l'Application au Sujet en Question. Peut-être qu'ils vous aideront à aller où la Raison vous guide, & à soupçonner de Fausseté des Notions, que vous croyez vraies, sans les avoir jamais examinées. ALC. Bien loin d'être capable de Prejugé, le simple Soupçon m'en paroît insupportable. Et je ne parle pas seulement pour moi; je connois une Societé de Gens d'Esprit, les plus exempts de Prejugés qu'il y ait au Monde, qui abhorrent l'Idée d'un Dieu, &

XIII. Formes différentes que revêtent les petits Philosophes.

que je vous garantis très capables de répondre à votre Paralogisme. *Alcipbron* ayant prononcé ces Mots, je lui fis remarquer, qu'il péchoit contre son Caractere, & contre le Génie de sa Profession, en appuyant ses Sentimens sur le Jugement, ou sur la pretendue Habileté, des autres Hommes, quels qu'ils pussent être: & que ce Procédé donnoit Droit à ses Adversaires d'avoir recours à l'Autorité; Tribunal, qui leur seroit peut-être plus favorable qu'à lui. Oh! interrompit *Criton*, j'ai souvent observé la Conduite des petits-Philosophes. Quand un d'eux harangue ses Disciples, il ne manque jamais de se répandre en Déclamations contre le Prejugé, & à leur recommander la Voye du Raisonnement; donnant à entendre, qu'il a lui-même fait de profondes Recherches, qu'il examine tout avec Impartialité, & qu'il est d'une Exactitude mathématique dans ses Conclusions. Le même Homme dans une autre Compagnie, s'il lui arrive de se trouver embarrassé par quelque Raisonnement, se moquera de la Logique, & fera le Railleur, & le faux Bel-Esprit, afin d'éviter la Secheresse d'un Examen exact & regulier. Ce double Rolle, que jouent les petits Philosophes, est d'un grand Usage pour répandre & pour maintenir leur Systeme. Pour ce qui me regarde, je trouve que si un Homme du Bel-Air veut secouër le Joug de l'Autorité,

té, & citer la Religion devant le Tribunal de la Raïson, il doit lui même s'en tenir à ce Tribunal. Que s'il manque de Forces pour se soutenir, il vaut infiniment mieux qu'il s'appuye sur l'Autorité du Public, que sur celle d'une Troupe de petits Philosophes. ALC. Messieurs, ce Discours est ennuyeux & inutile. Pour ce qui me regarde, j'aime l'Examen, & ne crains point de prendre la Raïson pour Guide. Je ne me fonde sur l'Autorité de qui que ce soit, & n'ai aucun Interêt à nier l'Existence de Dieu. Je laisse à chacun la Liberté de croire à cet égard ce qu'il voudra. Mais, après tout, *Euphranor* doit me permettre de peser attentivement ses Conséquences. EUPHR. Mes Conséquences sont les vôtres autant que les miennes, puisque vous y avez été conduit par vos propres A-
veux.

XIV. Il semble que vous soïyez éton- *XIV. Dieu*
né de trouver, que Dieu n'est pas loin *présent*
de chacun de nous; & que c'est en lui *aux Yeux*
que nous avons la Vie, le Mouvement, & *du Genre*
l'Etre. Vous, qui, au commencement de *Humain*
cette Conférence, ne pouviez conce- *instruit,*
voir, que Dieu se laissât sans Temoigna- *avertit, &*
ge, trouvez étrange à présent, que ce *dirige les*
Temoignage soit si entier & si clair. *Hommes*
ALC. Je ne sçaurois le nier. Je me te- *d'une Ma-*
nois en garde contre une certaine Hy- *niere sen-*
pothèse Metaphysique, suivant laquelle *sible.*
nous voyons toutes Choses en Dieu,

par l'Union de l'Ame Humaine avec l'Entendement Divin ; mais , je n'aurois jamais cru qu'on pût pretendre , que nous vissions Dieu de nos Yeux , aussi distinctement que nous voyons une Creature Humaine , & qu'il parle tous les Jours à nos Sens , de la Maniere du Monde la plus claire & la plus intelligible. CRI. Pour ce qui regarde cette Hypothese Metaphysique ; je vous assure que je suis aussi peu tenté de l'admettre que vous. Mais , je crois qu'il est evident , que ce Langage Optique a une Liaison intime avec la Connoissance , la Sagesse , & la Bonté de Dieu. Il est equivalent à une Creation constante , puisqu'il exige une Influence continuelle & immediate de la Providence. On ne sçauroit en rendre Raison par des Principes Mechaniques , des Atomes , des Attractiones , ou des Ecoulemens de Particules. La Production momentanée , & la Reproduction de tant de Signes combinez , detruits , transposez , diversifiez , & adaptez à une si grande Varieté de Desseins , ne pouvant en aucune façon être expliquées par les Loix du Mouvement , le Hazard , le Destin , ou quelque'autre Cause aveugle , demonstrent l'Operation immediate d'un Esprit ou d'un Etre pensant : & non pas seulement d'un Esprit (ce que chaque Mouvement particulier est peut-être capable de prouver) mais d'un Esprit sage , bon , & continuellement attentif à conduire &

à

à gouverner le Monde. Quelques Philosophes, étant convaincus de la Sagesse & de la Puissance du Createur, par la Structure & l'Arrangement des Corps organisez, comme aussi par l'Ordre admirable qui regne dans notre Système Planetaire, se sont néanmoins imaginez, qu'il a laissé son Ouvrage, après l'avoir agencé & mis en Mouvement, tout comme un Horloger laissé une Montre, après en avoir agencé les Parties de maniere qu'elle est en état de marquer les Heures pendant un certain Espace de Temps. Mais, ce Langage visuel prouve, non seulement un Createur, mais aussi un Gouverneur, dont la Providence intimement presente est attentive à nos Interêts & à nos Mouvements, veille sur notre Conduite, & prend soin de nos Actions & de nos Deseins, durant tout le Cours de nôtre Vie ; nous instruisant, nous avertissant, & nous dirigeant incessamment, de la Maniere la plus frappante & la plus sensible. Cela est véritablement étonnant. EUPHR. Mais, est-il moins étonnant, que les Hommes soient environnez de tant de Merveilles, sans y faire aucune Reflexion ?

XV. Il y a quelque-chose de divin & d'admirable dans ce Langage visuel, qui merite toute l'Attention dont nous sommes capables : il s'apprend sans Peine ; il exprime les Differences des Objets clairement : il instruit facilement & *Nature & Usage admirables de ce Langage visible.*

promptement; un seul Coup d'Oeil donnant un plus grand Nombre d'Avis & une Connoissance plus distincte de certaines Choses, que n'auroit pu faire un Discours de plusieurs Heures. Et ce qu'il y a de merveilleux, c'est qu'il instruit & amuse l'Ame en même temps. Une autre Propriété étonnante de ce Langage, c'est qu'il rend le Discours humain stable, en rappelant le Souvenir des Sons évanouis dans l'Air, & en donnant de la Vie aux Langues mortes, nous mettant en état de pouvoir converser avec des Hommes qui ont vécu il y a plusieurs Siecles, ou qui sont separez de nous par une grande Etendue de Païs. Outre cela, il est excellemment proportionné aux Usages & aux Besoins du Genre-Humain, nous donnant des Informations plus distinctes touchant les Objets, que leur Proximité & leur Grandeur rendent plus propres à être nuisibles ou utiles à nos Corps; & plus confuses, à proportion que leur Petitesse ou leur Distance les empêchent de nous faire du Bien ou du Mal. ALC. Et, cependant, les Hommes sont peu frappez de tant des Choses étranges. EUPHR. Ces Choses ne sont point étranges: elles sont familières; & c'est ce qui est cause qu'on n'y fait point Attention. Ce qui arrive rarement surprend, au lieu qu'il suffit de voir tous les jours les Objets du Monde les plus dignes d'Admiration

ration, pour cesser de les admirer. Voilà pourquoi un Homme du Commun, qui n'est pas accoutumé à penser ni à faire des Reflexions, seroit probablement plus convaincu de l'Existence de Dieu, s'il entendoit une fois en sa Vie une Voix partie du Ciel, que par toute l'Experience qu'il a de ce Langage visuel, composé avec un Art si exquis, adressé si constamment aux Yeux, & démontrant si évidemment l'Immensité, la Sagesse, & la Providence de Dieu.

ALC. Après tout, je ne sçaurois concevoir comment les Hommes pourroient être si peu surpris par ce Langage, si la Nature en étoit réellement si surprenante.

EUPHR. Supposons une Nation d'Aveugles-nez, parmi laquelle se trouveroit un Etranger, le seul Homme qui pût voir dans tout le Païs. Supposons que cet Etranger voyage avec quelques-uns des Habitans, & qu'en chemin faisant il leur prédit, qu'en cas qu'ils continuent leur Route, dans l'espace d'une demi-heure, ils rencontreront un Troupeau, ou arriveront à une Maison: que s'ils tournent à droite, ils se trouveront peu de minutes après, en continuant leur Chemin, en danger de tomber dans un Precipice; mais que, s'ils prennent à gauche, ils se rendront en tel temps au pied d'une Montagne ou au bord d'une Riviere. Ne devront-ils pas être infiniment surpris, qu'un Homme, qui

n'a

256 ALCIPHRON, OU LE
 n'a jamais été auparavant dans leur País
 le connoisse mieux qu'eux-mêmes? E
 de pareilles PrediCTIONS ne devront-elle
 pas leur paroître aussi incroyables, qu'
 ne Prophetie peut l'être aux yeux d'un
 petit Philosophe? ALC. J'en demeure
 d'accord. EUPHR. Il semble qu'il faille
 avoir cultivé le Talent de penser & de
 reflechir, pour être en état de deraciner
 un Prejugé qui s'est formé en nous de
 puis si long-temps, & de distinguer en-
 tre les Objets de la Vûe & de l'Attou-
 chement *; comme aussi pour être ca-
 pables de nous supposer nous-mêmes
 exactement dans l'Etat où seroit un
 des Hommes, dont nous venons de par-
 ler, s'il recouvroit la Vûe. Et, cependant,
 je crois l'Entreprise possible; & elle me
 paroît en valoir la Peine, principale-
 ment pour des Hommes dont la Profes-
 sion est de penser, de déraciner des Pre-
 jugez, & de réfuter des Erreurs. ALC. J'a-
 voûe franchement, que je ne sçaurois
 me tirer de ce Labyrinthe, & que je se-
 rois charmé que quelqu'un me montrât
 une Route pour en sortir. Cette Con-
 ver-

* Voyez le *Traité* ci-joint, dans lequel toute la
Theorie de la Vision est plus amplement expliquée. Les
Paradoxes de cette *Theorie*, quoique tournez d'abord
 en ridicule par de certaines Gens, ont été confirmez
 quelques Années après par l'Exemple d'une Personne,
 qui eut le Bonheur de recouvrer la Vûe, après avoir
 été aveugle depuis sa Naissance. Vid. *Philos. Transact.*
 Num. 402.

versation dura jusqu'à ce qu'un Valet vint nous dire que le Thé étoit prêt: sur quoi nous entrâmes dans une Chambre, où nous trouvâmes *Lyficles* assis.

XVI. Dès que nous eumes pris nos Places, Je suis charmé, dit *Alciphron*, XVI.
de trouver ici mon Second, pour de- Les petits
fendre notre commune Cause, à laquel- Philoso-
le *Lyficles* trouvera apparemment que phes ne
son Absence a fait quelque Tort. *LYS.* refusent
Pourquoi? *ALC.* J'ai été conduit par pas d'ad-
Degré à de certains Aveux que vous mettre un
n'approuverez point. *LYS.* Quels sont Dieu dans
ils? *ALC.* Qu'il y a un Dieu, & que de cer-
son Existence est très certaine. *LYS.* tains
Ciel! Comment avez-vous pu admettre Sens.
une pareille Notion? *ALC.* Vous sça-
vez que nous faisons Profession de sui-
vre la Raison quelque part qu'elle nous
mene. C'est par la Voye du Raisonne-
ment, que j'ai été conduit à la Conclu-
sion dont il s'agit. *LYS.* Raisonnement!
Vous voulez dire Sophisme. *EUPHR.* Au-
rez-vous la Patience de faire le même
Chemin par lequel *Alciphron* & moi
avons marché pas à pas, afin de sçavoir
s'il a été égaré par des Sophismes ou
non? *LYS.* Je le veux bien, & je de-
vine assez tout ce qu'on peut dire sur
cet Article. Je me charge de tirer mon
Ami du Labyrinthe (quel qu'il soit)
où vos Argumens peuvent l'avoir con-
duit. *EUPHR.* Admettez-vous les Pre-
mis-

258 ALCIPHRON, OU LE
misses, & nierez vous les Conséquences? LYS. Et quand j'admettrois la Conséquence? ALC. Quoi! Avouerez vous qu'il y a un Dieu? LYS. Peut-être qu'oui. EUPHR. Alors, nous sommes d'accord. LYS. Peut-être que non. EUPHR. O *Lyficles*! Vous êtes un Adversaire trop subtil pour moi. Je ne vous comprends pas bien. LYS. Il faut donc que vous sachiez, que l'Existence de Dieu est en soi un Point de très peu de Conséquence, & qu'on peut en convenir sans accorder grand-chose. L'Essentiel est de sçavoir quel Sens on attache au Mot de Dieu. Les *Epicuriens* eux-mêmes admettoient l'Existence des Dieux; mais, c'étoient des Dieux indolens, qui ne se méloient pas des Affaires Humaines: *Hobbes* admettoit un Dieu corporel; & *Spinoza* soutenoit que l'Univers étoit Dieu. Et, cependant, personne ne leur conteste le Titre d'Esprits-forts. J'aimerois mieux, à la vérité, que le Mot de Dieu ne fût absolument point employé, parce qu'il excite dans la plupart des Ames je ne sçais quel Respect superstitieux, qui est la vraie Racine de toute Religion. Je ne serois cependant pas fort en peine, quand le Nom seroit retenu, & l'Existence de Dieu accordée dans quelque Sens qu'on voudra qu'il ait, pourvu que ce ne fût pas comme d'un Esprit qui connoit toutes Choses, & qui contem-
ple

ple toutes les Actions des Hommes. La Croyance d'un Dieu, dans ce Sens, remplit notre Ame de Scrupules, nous gêne dans notre Conduite, & ne sert qu'à empoisonner tout le Cours de notre Vie; mais, dans un autre Sens, les Conséquences peuvent n'en être pas si dangereuses. C'étoit-là le Sentiment de notre grand *Diagoras*, qui me dit un jour, qu'il n'auroit jamais pris la peine d'inventer une Demonstration contre l'Existence d'un Dieu, si la Notion ordinaire qu'on se forme de cet Etre avoit été la même que celles de quelques Peres & de quelques Scholastiques. EUPHR. Ce que vous dites-là excite ma Curiosité.

XVII. Lys. Il faut que vous sachiez que *Diagoras*, Homme d'une profonde Lecture, a trouvé par ses savantes Recherches, qu'il y a eu un Temps où les Theologiens les plus habiles & les plus speculatifs, ne pouvant concilier les Attributs de Dieu, pris dans le Sens ordinaire, ou dans quelqu'autre Sens connu, avec la Raison Humaine, & avec les Phenomenes de la Nature, ont enseigné que les Termes de Connoissance, de Sagesse, de Bonté, & autres pareils, lorsqu'on les applique à la Divinité, doivent être entendus dans un Sens entierement different de celui qu'on y attache ordinairement, & même d'aucun autre Sens dont on pourroit se former

XVII. Opinion de ceux qui croient que Dieu ne possède proprement, ni Connoissance, ni Sagesse.

260 ALCIPHRON, OU LE
mer l'Idée. Par-là, il leur étoit facile de
lever toutes les Objections proposées
contre les Perfections de Dieu, en niant
que ces Perfections appartenissent à cet
Être dans tel ou tel Sens, ou même
dans aucun Sens assignable: ce qui reve-
noit au même que s'ils avoient soutenu
que ces Perfections ne lui appartenoint
absolument point. Ainsi, en niant les
Attributs de Dieu, ils nioient en effet
son Existence, quoique peut-être ils
n'en eussent pas l'Intention. Supposons,
par exemple, qu'un Homme objecte
que les Futurs-contingens ne sçauroient
s'accorder avec la Prescience de Dieu,
à cause qu'il implique Contradiction qu'u-
ne Connoissance certaine aye un Objet
incertain. La Réponse étoit facile, & tou-
te prête: sçavoir, que cela pouvoit être
vrai, en prenant le Terme de Connois-
sance dans le Sens ordinaire, ou dans
quelqu'autre Sens que nous pouvons
imaginer; mais, que la même Contra-
diction ne se trouve pas, entre la Na-
ture contingente des Choses, & la Pres-
cience Divine, Prescience dont nous ne
sçaurions nous former aucune Notion,
& qui tient lieu à la Divinité de ce que
nous nommons Connoissance, de la-
quelle cette Perfection ne differe pas en
Quantité ou en Degré de Perfection,
mais en Genre, comme la Lumière dif-
fere du Son, & même plus encore, puis-
que ces deux Choses sont pour nous des
Ob-

Objets de Sensations, au lieu que la Connoissance en Dieu ne ressemble en rien à la Notion que les Hommes se forment de Connoissance. On peut appliquer la même Reflexion aux autres Attributs, lesquels, par ce Moyen, s'accorderont parfaitement avec tout, ou, pour mieux dire, avec rien. Mais, pour peu qu'on ait contracté l'Habitude de penser, on voit clairement, que c'est-là couper le Nœud, & point du tout le défaire. Car, comment une Chose est-elle conciliée avec les Attributs Divins, lorsque ces Attributs sont niez dans tous les Sens qu'on peut attacher aux Mots qui les expriment, & que par conséquent l'Idée même de Dieu est ancantie, sans qu'il reste rien à la place que le seul Nom vuide de Sens? En un mot, la Croyance, qu'il y a un Sujet que nous ne connoissons point, doué d'Attributs absolument inconnus, est une Doctrine très innocente. C'est ce que le subtil *Diagoras* avoit parfaitement bien compris: aussi étoit-il charmé de ce Système.

XVIII. Car, disoit-il, si cette Hypothese pouvoit une fois être universellement admise, la Religion Naturelle, qui est le Fondement des Religions *Judaïque & Chretienne*, seroit entièrement détruite: car celui, qui vient à Dieu, ou qui veut devenir Membre de l'Eglise de Dieu, doit croire premierement qu'il y a un Dieu, dans quelque Sens intelligible:

XVIII.
Dange-
reuses
Conse-
quences de
cette Opi-
nion.

gible; & non pas simplement qu'il y a quelque-chose en general, sans qu'on puisse se former la moindre Idée de ses Qualitez ou de ses Attributs. Car, un pareil Etre fera le Destin, le Chaos, une Nature Plastique, ou quelque'autre Chose, aussi bien que Dieu. Et il ne servira de rien de dire, que dans cet Etre inconnu il y a quelque-chose d'analogue à ce que nous nommons Connoissance & Bonté; c'est-à-dire, qui produit ces Effets que nous ne sçaurions concevoir produits par des Hommes, à moins que ceux-ci ne soient douez de Bonté & de Connoissance. Car, c'est-là donner Gain de Cause dans la Dispute entre ceux qui admettent l'Existence de Dieu & les Athées: la Question ayant toujours été, non s'il y avoit un premier Principe, (tous les Philosophes, avant & après *Anaxagore*, étant d'accord sur ce Point) mais si ce Principe étoit un Nôç, un Etre intelligent; c'est-à-dire, si cet Ordre, cette Utilité, & cette Beauté, qu'on trouve dans les Ouvrages de la Nature, peuvent être les Productions de quelque'autre Chose que d'une Ame ou d'une Intelligence, dans le Sens propre du Terme? & s'il ne doit pas y avoir une Connoissance vraie & réelle dans la Cause premiere? Nous sommes donc prêts à avouer, que tous ces Effets naturels, qu'on attribue ordinairement à la Connoissance & à la Sagesse
de

de Dieu, viennent d'un Etre, dans lequel il n'y a, à proprement parler, ni Sagesse, ni Connoissance du tout, mais quelque'autre Chose, qui est réellement la Cause des Effets, que les Hommes, par Ignorance, attribuent à ce qu'ils appellent Connoissance, Sagesse, & Intelligence. Vous êtes peut-être surpris qu'un Homme du Monde, qui ne cherche qu'à se divertir, fasse si fort le Philosophe. Mais, je vous prie de considérer, que, dans la Conversation des Gens d'Esprit, on apprend bien des Choses en peu de Temps, & que cette Methode de s'instruire est bien plus abrégée que celle qui demande de la Lecture & de la Reflexion. Pour revenir au Sujet en Question, nous vous accordons qu'il y a un Dieu dans ce Sens vague, & sommes curieux de sçavoir quel Usage vous pourrez faire de cet Aveu. Des Attributs inconnus, ou, ce qui revient au même, des Attributs pris dans un Sens inconnu, ne sçauroient vous fournir aucun Argument. Vous ne sçauriez prouver que Dieu doit être aimé pour sa Bonté, ou craint à cause de sa Justice, ou respecté pour ses Connoissances. Toutes ces Conséquences (& nous ne prétendons pas le nier) decoulent de ces Attributs admis dans un Sens intelligible. Mais, nous nions qu'on les puisse tirer, dès qu'on attache à ces Termes un Sens parfaitement inconnu.

Ainsi

Ainsi, puisqu'on ne sçauroit rien inferer d'une pareille Idée de Dieu; en faveur de quelque Culte ou de quelque Syltème de Religion, je vous permets d'en faire tout l'Usage que vous pourrez. Et; pour éviter l'Air de Singularité, nous nous servons du même Mot; & ainsi, tout d'un coup, il n'y aura plus d'Athéisme. EUPHR. Cette Notion d'une Divinité est toute nouvelle pour moi: mais, comme elle ne me plaît point, je laisserai le Soins de la defendre à ceux qui voudront l'adopter.

XIX. Son
Origine.

CRI. Elle ne m'est pas nouvelle, à moi. Je me souviens d'avoir vû, il n'y a pas long-temps, un petit Philosophe triompher sur ce Point; ce qui m'engagea à rechercher quel Fondement cette Opinion avoit dans les Ecrits des Peres & des Scholastiques. Tout ce que j'ai pu trouver à cet égard est qu'elle doit son Origine aux Ouvragès qui ont été publiez sous le Nom de *Denys l'Areopagite*: Ouvrages, dont il faut avouër que l'Auteur s'est exprimé d'une maniere assez étrange, en parlant des Attributs de Dieu. Dans son Traité sur la Hierarchie Celeste * il dit, que Dieu est au dessus de toute Essence & de toute Vie, ὑπὲρ πάντων ὀνείων καὶ ζωῶν: & dans son Traité des Noms Divins †, qu'il est au dessus de toute

* De Hierarch. Cœlest. c. 2.

† De Nom. Div. c. 7.

toute Sageſſe & Intelligence, ὑπὲρ πᾶσαν σοφίαν καὶ συνέσιν, ineffable & qu'on ne ſçauroit nommer: il appelle la Sageſſe de Dieu deraifonnable, deſtituée d'Intelligence, & inſenſée; τὴν ἄλογον καὶ ἄνεν καὶ μωρὰν σοφίαν. Mais, la Raiſon qu'il allegue pourquoi il ſ'exprime d'une fi étrange Maniere, eſt, que la Sageſſe Divine eſt la Cauſe de toute Intelligence, & qu'en elle ſont contenus tous les Treſors de Connoiſſance & de Sageſſe. Il appelle Dieu ὑπέρσοφος & ὑπέρζως, comme ſi les Mots de Sageſſe & de Vie n'étoient pas dignes d'exprimer ces Perfections Divines: & il ajoute, que les Attributs qu'il a exprimez par des Termes, qui ſemblent taxer Dieu de manquer d'Intelligence, doivent être entendus de la Divinité, non pas κατ' ἔλλειψιν par Maniere de Defaut, mais καθ' ὑπεροχὴν, par Voye d'Eminence; ce qu'il explique par la Comparaiſon du Nom d'Obscurité, que nous donnons à une Lumière inacceſſible. Et, malgré la Dureté de ſes Expreſſions dans quelques Endroits, il ne laiſſe pas d'affirmer dans un grand Nombre d'autres, que Dieu connoit toutes Chofes; non qu'il doive ſa Connoiſſance aux Creatures, mais en ſe connoiſſant lui-même, de qui elles tirent toutes leur Exiſtence, & en qui elles ſont contenues comme dans leur Cauſe. Ce n'eſt qu'aſſez tard, que ces Ecrits ont commencé à paroître dans le Monde:

&, quoiqu'ils ayent été à la Mode durant le Regne des Scholaftiques, cependant, depuis qu'on s'est appliqué à étudier les Regles d'une saine Critique, ils ont perdu leur Reputacion, & font regardez aujourd'hui comme supposez, à cause qu'ils contiennent plusieurs Marques qui demontrent évidemment qu'ils ont été composez après le Temps où leur pretendu Auteur a vécu. Après tout, quoique la Methode de lever des Difficultez par le Moyen de quelques Expressions extravagantes, & de quelques Antitheses ridicules, puisse venir d'un Zele qui n'y entend pas Malice; ce Zele ne laisse pas d'être très-peu éclairé, & infiniment plus propre à établir l'Athéisme, qu'à le détruire. Je trouve donc qu'il y auroit de l'Imprudence & de la Temerité à un Chretien d'adopter ce Langage dur d'un Ecrivain Apocryphe, plutôt que celui de nos Livres Sacrez. Je me souviens, à la verité, d'avoir lu qu'un certain Philosophe, qui vivoit il y a quelques Siecles, avoit coutume de dire, que si ces Ouvrages attribuez à *Denys l'Areopagite* avoient été connus des premiers Peres de l'Eglise, ils leur auroient fourni d'admirables Armes contre les Heretiques, & leur auroient épargné bien de la Peine. Mais, l'Evenement n'a nullement confirmé son Opinion. On ne scauroit nier que le fameux *Pic de la Mirandole*, parmi les neuf

cens

eens Propositions (dont ce Prince, étant encor fort jeune, entreprit la Défense dans une Dispute publique à Rome) n'ait celle-ci, savoir, qu'il y a encor moins de Justesse à dire de Dieu, qu'il est un Etre intelligent, que de dire d'une Ame raisonnable qu'elle est un Ange : Sentiment, qui ne fut point du tout approuvé. Aussi, quand il fut question de le defendre, *Pic* ne manqua-t-il pas d'alleguer l'Exemple & l'Autorité de *Denys* : &, de fait, il s'explique d'une maniere que tout revient à une Dispute de Mots, affirmant, que ni *Denys*, ni lui-même, n'avoient jamais songé à dépouiller Dieu de son Intelligence, ou à nier qu'il ne connût toutes Choses ; mais que, comme la Raison est une Faculté de l'Homme un peu differente de l'Entendement des Anges, on peut dire, que l'Intelligence de Dieu est plus élevée au dessus de l'Entendement des Anges, que cet Entendement ne l'est au dessus de la Raison Humaine. Il ajoute, que sa These portant que Dieu possède la Connoissance la plus parfaite, on ne scauroit dire de lui qu'il ôte à Dieu son Intelligence, prise dans le Sens general & ordinaire, mais seulement cette sorte d'Intelligence particuliere propre aux Anges, laquelle doit être aussi peu attribuée à Dieu, que la Raison Humaine *.

Ainsi *Pic*, quoiqu'il tienne le même

Lan-

* *Pic. Mirand. in Apolog. p. 155. Ed. Bas.*

Langage que le faux *Denys*, ne laisse pas de s'exprimer comme les autres Hommes, dès qu'il vient à s'expliquer. Et, quoique les susdits Livres de la *Hierarchie Celeste & des Noms Divins*, étant attribués à un Saint & un Martyr des Temps Apostoliques, ayent été respectés par les Scholastiques, il est certain néanmoins que ces derniers en ont rejeté ou adouci les Expressions trop fortes, & qu'ils ont expliqué la Doctrine de l'Auteur de manière qu'elle peut s'ajuster avec les Notions reçues, qui sont fondées sur l'Ecriture Sainte & sur les Lumieres de la Raison.

XX. Sentiment des Scholastiques sur ce Sujet.

XX. Thomas d'Aquin s'exprime sur ce Sujet de la Manière suivante. Toutes les Perfections, dit-il, dérivées de Dieu aux Créatures sont dans un Sens plus sublime, ou (comme parlent les Scholastiques) éminemment en Dieu. Toutes les fois, par conséquent, qu'un Nom emprunté de quelque Perfection dans la Créature est attribué à Dieu, nous devons retrancher de sa Signification tout ce qui appartient à la Manière imparfaite, en laquelle cette Perfection se trouve dans la Créature. D'où il conclut, que la Connoissance en Dieu n'est pas une Habitude, mais un Acte pur *. Et dans un autre Endroit † le même Docteur

* Sum. Theol. Part. 1. Quæst. 14. Art. 1.
† Ibid. Quæst. 13. Art. 3.

teur remarque, que notre Entendement acquiert ses Notions touchant toutes sortes de Perfections par la Consideration des Creatures, & qu'à mesure qu'il conçoit ces Perfections, il les designe par des Noms. C'est pourquoi, dit-il, en attribuant ces Noms à Dieu, nous devons prendre garde à deux Choses; premièrement, aux Perfections elles-mêmes, comme la Bonté, la Vie, & plusieurs autres, qui sont proprement en Dieu; &, secondement, à la Maniere qui est particuliere à la Creature, & qui ne sçauroit, à proprement parler, convenir au Createur. Et quoique *Suarez*, & quelques autres Scholastiques, aient enseigné, que notre Ame conçoit en Dieu un Entendement & une Volonté, comme des Facultez ou Operations, seulement par Analogie aux Etres créez; le premier de ces Auteurs ne laisse pas d'affirmer positivement, que, lorsqu'on dit qu'il n'y a point de Connoissance proprement ainsi nommée en Dieu, cela doit s'entendre dans un Sens excluant toute Imperfection qui se trouve dans les Connoissances des Creatures: & pour ce qui regarde la Connoissance prise en general pour l'Intelligence claire de toutes les Veritez, il assure en Termes formels, qu'elle est en Dieu, & que cela n'a jamais été nié par aucun Philosophe qui admît l'Existence de l'Etre suprême

me *. A la vérité, ç'a été une Opinion reçue dans les Ecoles, que l'Existence elle-même doit être attribuée analogiquement à Dieu & aux Creatures : c'est-à-dire, que Dieu, Cause independante & originaire de tous les Etres, ne doit pas être supposé exister dans le même Sens que les Etres créés existent (non qu'il existe moins proprement & moins réellement qu'eux) mais uniquement à cause qu'il existe d'une maniere plus éminente & plus parfaite.

XXI.
Sens des
Termes
Analogie
& Ana-
logique
expliqué :
Perfec-
tions A-
nalogi-
ques de
Dieu mal
enten-
dus.

XXI. Mais, afin d'empêcher que quel-
qu'un, trompé par l'Usage Scholaistique
des Termes d'Analogie & d'Analogique,
ne s'imagine que nous ne sçaurions nous
former de veritable Notion d'Attributs
appliquez par Analogie, il ne fera pas
inutile de rechercher le veritable Sens
de ces Mots. Chacun sçait que le Mot
d'Analogie est Grec, & que les Mathe-
maticiens s'en servent pour marquer une
Egalité de Raïsons. Par exemple, lors-
que nous observons, que le Nombre de
deux est à six, comme celui de trois est
à neuf, cette Proportion ou Egalité de
Raïsons est nommée Analogie. Et quoi-
que le Mot de Proportion signifie pro-
prement le Rapport qu'il y a entre une
Quantité & une autre : cependant, dans un
Sens plus vague & moins précis, on
s'en

* Suarez. Disp. Metaph. T. 2. Disp. 30.
Sect. 15.

s'en est servi pour signifier en general toutes sortes de Rapports; & c'est ce qui a fait que le Terme d'Analogie designe presentement toute Ressemblance de Rapports, de quelque Genre qu'ils puissent être. De-là vient que les Scholastiques nous disent qu'il y a de l'Analogie entre l'Entendement & la Vûe; parce que l'Entendement est à l'Ame ce que la Vûe est au Corps. De même, on trouve de l'Analogie entre un Ministre d'Etat, & celui qui gouverne un Vaisseau; & pour cette Raison, le premier de ces Hommes est appelé un Pilote, à cause qu'il est à l'Etat ce que le Pilote est à son Vaisseau *. Pour mettre ce Sujet dans tout son Jour, il est necessaire de remarquer, que les Scholastiques font mention de deux sortes d'Analogies, l'une métaphorique, & l'autre proprement dite. Par rapport au premier Genre, nous en trouvons de frequens Exemples dans l'Ecriture Sainte, qui attribue en plusieurs Endroits à Dieu des Parties & des Passions Humaines. Quand cet Etre suprême y est représenté comme ayant un Doigt, un Oeil, ou une Oreille; quand il est dit se repentir, ou être en Colere: il est très clair que l'Analogie est purement métaphorique, puisque ces Parties & ces Passions, prises à la Lettre, supposeroient en Dieu

* Vid. Cajetan. de Nom. Analog. c. 3.

de l'Imperfection. Lors donc qu'il est dit, que le Doigt de Dieu paroît en tel ou tel Evenement, des Gens, qui ont le Sens-commun, n'entendent autre chose par-là, si-non que c'est aussi véritablement l'Ouvrage de Dieu, que les Ouvrages, faits par les mains des Hommes, peuvent leur être attribuez : & ainsi du reste. Mais, le Cas est différent, lorsque la Sagesse & la Connoissance sont attribuées à Dieu. Il y a une espece de Defaut dans les Passions & dans les Sens ; mais, rien de pareil ne se trouve dans la Connoissance considérée simplement comme telle. Ainsi, la Connoissance, dans le Sens propre du Mot, peut être attribuée à Dieu proportionnellement, c'est-à-dire, en conservant la Proportion qu'exige la Nature infinie de Dieu. Nous pouvons dire, pour cet effet, que comme Dieu est infiniment élevé au dessus de l'Homme, sa Connoissance est aussi d'un Genre infiniment supérieur à celle des Hommes ; & c'est-là ce que *Cajetan* appelle *Analogia propriè facta*. La même Reflexion doit être appliquée à tous les Attributs de la Divinité, lesquels simplement en eux-mêmes, & comme tels, designent quelque Perfection. Nous pouvons donc très bien, sans renverser ce que nous avons établi, affirmer que toutes les Perfections, que nous pouvons concevoir dans un Esprit fini, sont en Dieu, mais sans la moindre partie de ce

Mê-

Mélange d'Imperfection qui se trouve dans les Creatures. Il s'ensuit de-là que la Doctrine des Perfections analogiques en Dieu, ou de la Connoissance que nous avons de Dieu par Analogie, a été très-mal entendue par ceux qui en ont voulu inferer, que nous ne sçaurions nous former de veritable Idée, quelque imparfaite qu'elle puisse être, de Connoissance & de Sagesse telles qu'elles sont en Dieu; ou en raisonner mieux que ne feroit un Aveugle-né sur la Lumiere & sur les Couleurs.

XXII. Je devois à present, Mes-^{XXII.} sieurs, vous demander pardon d'avoir ^{Dieu,} insisté si long-temps sur une Question ^{intelli-} de Metaphysique, & d'avoir introduit ^{gent, sa-} en bonne Compagnie des Ecrivains aussi ^{ge, &} peu propres à y être admis que les Scho- ^{bon, à la} lastiques: mais, comme ^{Lyficles} y a don- ^{rigueur} né occasion, je lui laisse le Soins de me ^{des Teo-} justifier. Lys. J'avoue que je ne m'at- ^{mes.} tendois gueres à une Dissertation si sèche. Mais, si j'y ai donné lieu, en faisant malheureusement mention des Scholastiques, ç'a été ma premiere Faute en ce Genre, & je vous promets que ce sera la dernière. Les Auteurs herissez d'Epines, de quelque sorte qu'ils soient, ne sont nullement de mon Goût. J'avoue, qu'on trouve par-ci par-là quelque bonne Notion dans ce que nous nommons Ecrivains secs, comme par exemple la Notion que j'ai rapportée, & dont

j'ai été frappé. Pour ces fortes d'Auteurs, nous avons des Scavans comme *Prodicus* & *Diagoras*, qui aiment à lire des Livres hors de Mode, & qui nous épargnent cette Peine. CRI. Ainsi, vous vous en rapportez à eux. LYS. Si nous leur ajoutons Foi, ce n'est que sur quelques Opinions étranges, sur des matieres de Fait, & sur des Points de Critique. Outre cela, nous connoissons ceux à qui nous nous fions. Ce sont des Gens de Sens & d'Honneur, qui ne cherchent que la Verité. Et je suis persuadé que l'un ou l'autre Auteur a soutenu le Sentiment rapporté ci-dessus dans le même Sens que *Diagoras* l'atteste. CRI. Cela se peut. Mais, ce Sentiment n'a jamais été reçu, & ne le fera jamais, aussi long-temps que les Hommes admettront l'Existence de Dieu. Les mêmes Arguments, qui demontrent une Cause première, demontrent une Cause intelligente : intelligente, dis-je, dans la rigueur du mot ; sage & bonne, dans le Sens le plus propre. Sans cela, il est évident, que chaque Syllogisme, employé pour prouver ces Attributs, ou (ce qui revient au même) pour prouver l'Existence d'un Dieu, sera composé de quatre Termes, & par conséquent ne prouvera rien. Mais, pour ce qui vous regarde, *Alciphron* ; vous avez été pleinement convaincu, que Dieu est un Etre intelligent dans le même Sens que les

autres Esprits , quoique d'une manière plus parfaite.

XXIII. ALC. Et , cependant , il me reste encor quelques Scrupules ; car, vous joignez à la Connoissance la Sagesse , & à la Sagesse la Bonté. Or , j'avoue que je ne vois pas qu'il y ait de la Bonté , ou de la Sagesse , à prescrire des Loix qui ne sçauroient être observées. CRI. S'avise-t-on de blamer l'Exactitude des Regles Geometriques , sous pretexte qu'on ne sçauroit y atteindre dans la Pratique ? La Perfection d'une Regle a son Utilité , quoique l'Observation parfaite en soit impossible. Plusieurs peuvent approcher d'un Objet , quoique personne n'y puisse parvenir. ALC. Mais , comment est-il concevable que Dieu soit si bon , & l'Homme si méchant ? On pourra peut-être dire avec quelque sorte de Vrai-semblance , qu'une légère Ombre de Mal donne un nouvel Eclat aux Parties brillantes de la Creation , & contribue ainsi à la Beauté du Tout. Mais , comment expliquer des Tenebres si noires & si épaisses ? Qu'il y ait tant de Vice , & si peu de Vertu , sur la Terre , & que les Loix de Dieu soient si mal-observées par ses Sujets , c'est-là une Chose qu'on ne sçauroit jamais concilier avec la Bonté & avec la Sagesse du Monarque suprême. EUPHR. Voudriez-vous juger , ô *Alcipbron* , du Gouvernement d'un Etat , ou des Mœurs des Citoyens , par les Desordres commis

XXIII.
*Examen
de l'Ob-
jection ti-
rée du
Mal mo-
ral.*

mis dans les Prisons ou dans les Cachots? ALC. Non sans doute. EUPHR. Que diriez-vous donc, si notre Terre, peuplée de quelques Criminels, n'a pas plus de Proportion avec la Cité de Dieu remplie d'Intelligences, qu'une Prison n'en a avec un Royaume? Ce n'est pas seulement la Revelation qui nous enseigne cette Verité, mais il semble aussi que nous y soyons conduits par le Sens-commun, dont les Observations, tirées de l'Analogie des Choses visibles, nous font conclurre qu'il y a des Ordres innombrables d'Etres Intelligens plus heureux & plus parfaits que l'Homme; duquel la Vie n'est que de quelques Instans, & la Place, je veux dire ce Globe terrestre, qu'un seul Point, en comparaison de tout le Systême de la Creation. A la vérité, nous sommes frappez de la Grandeur & éblouis de l'Eclat des Choses d'ici bas, parce que nous ne connoissons rien de meilleur. Mais, je suis très-persuadé, que si nous scavions ce que c'est qu'être Ange, seulement pour une Heure, nous ne retournerions au Monde, quand ce seroit pour occuper le Trône le plus brillant, qu'avec infiniment plus de Dégoût & de Repugnance, que nous n'en aurions à descendre dans un Cachot ou dans le Sépulcre.

XXIV. CRI. Pour moi, il me paroît naturel, qu'une Creature aussi foible, aussi passionnée, & aussi peu éclairée, que
l'Hom-

l'Homme, soit sujette à des Scrupules. Mais, quand cette Creature se mêle de décider avec Hardiesse, & de conclurre avec Precipitation, il arrive que ces Difficultez & ces Scrupules sur la Conduite de Dieu deviennent des Objections contre son Existence. Et de-là vient, que les Hommes tournent quelquefois leurs propres Defauts en Argumens contre les Perfections Divines. Et, comme les Vûes & les Humeurs des Hommes sont différentes, on est quelquefois étonné de leur voir tirer des Conséquences impiés de Principes directement opposez. Je connois, par exemple, deux petits Philosophes, dont chacun en particulier tire une Objection contre le Dogme de la Providence de son propre Temperament. L'un d'eux, d'un Caractere colérique & vindicatif, dit qu'il n'admet point de Providence, parce que la Ville de *Londres* n'a pas encore été engloutie dans le Sein de la Terre, ou consumée par le Feu du Ciel: les Rues étant, à ce qu'il dit, pleines de Gens, qui ne rendent à Dieu d'autre Culte que celui de l'étrange & continuelle Priere, qu'il les damne, les extermine, & les confonde. L'autre, étant d'un Temperament indolent, concluoit qu'il ne pouvoit absolument pas y avoir de Providence, parce qu'un Etre, d'une Sagesse aussi consommée que Dieu, devoit nécessairement avoir un Emploi plus con-

venable que celui de faire Attention aux Prières, aux Actions, & aux vils Intérêts du Genre Humain. ALC. Après tout, si Dieu n'a point de Passions, comment peut-il être vrai, que la Vengeance lui appartient ? Ou, comment peut-il être dit jaloux de sa Gloire ? CRI. Nous croyons, que Dieu venge l'Infraction de ses Loix sans être animé d'un Esprit de Vengeance, & qu'il est jaloux sans la moindre Foiblesse, précisément de même que l'Ame Humaine voit sans Yeux, & touche sans Mains.

XXV. Le Culte religieux utile & raisonnable. XXV. ALC. Pour finir ce Discours, nous accorderons, qu'il y a un Dieu dans ce Sens d'Exemption de toute Passion. Mais, que conclurrez-vous de-là ? Qu'elle Conséquence en tirerez-vous en Faveur d'une Religion ou d'un Culte Divin ? A quoi bon ces Prières, ces Actions de Graces, ce Chant de Pseaumes, que le stupide Vulgaire appelle le Service de Dieu ? Quel est le Sens, l'Usage, & le But de toutes ces Choses ? CRI. Nous servons Dieu, nous le louons, & nous le prions : non, parce que nous nous imaginons que nos Prières, nos Louanges, & notre Service, peuvent lui faire le même Plaisir que ces Choses font aux Hommes, ou que tout notre Culte peut contribuer le moins du monde à sa Félicité ; mais, parce qu'il est avantageux pour nous d'être dans ces Sortes de Dispositions à l'égard de Dieu, parce que

ce

ce Culte est juste , convenable à Nature des Choses , & analogue aux Relations que nous avons avec nôtre Souverain Maître. ALC. S'il nous est avantageux de servir Dieu , il sembleroit que la Religion Chretienne , qui pretend nous instruire dans la Connoissance & dans le Service de Dieu , fût de quelque Utilité au Genre-Humain. CRI. Sans doute. ALC. Si vous me demontrez ce Point , j'avouerai que je me suis prodigieusement trompé. CRI. L'Heure de diner approche. C'est pourquoi , si vous le trouvez bon , nous mettrons fin à cette Conversation , dont nous pourrons reprendre le fil demain au Matin.

DIALOGUE CINQUIEME.

I. *Les petits Philosophes suivent la Foule, & se laissent entrainer par d'autres.* II. *Le Culte prescrit par la Religion Chretienne convient à Dieu & à l'Homme* III. *Pouvoir & Influence des Druïdes.* IV. *Excellence & Utilité de la Religion Chrétienne.* V. *Elle ennoblit le Genre-Humain & le rend heureux.* VI. *La Religion differente de la Bigoterie & de la Superstition.* VII. *Medecins & Medecine pour l'Ame.* VIII. *Caractere du Clergé.* IX. *La Religion Naturelle,*

280 *ALCIPHRON, OU LE*
turelle, & la Raison Humaine, ne doi-
vent point être meprisées. X. But &
Utilité de la Religion Payenne. XI.
Bons Effets du Christianisme. XII. Les
Anglois comparez avec les anciens Grecs
& Romains. XIII. Mode des Duels.
XIV. Caractere des Anciens Romains.
XV. Fruits propres de l'Evangile. XVI.
Les Guerres & les Factions ne sont pas
des Effets de la Religion Chretienne.
XVII. Seditions & Massacres en Grece
& à Rome. XVIII. Vertu des anciens
Grecs. XIX. Ecrits Polemiques de quel-
ques Theologiens. XX. Tyrannie, Usur-
pation, & Sophismes des Ecclesiastiques.
XXI. Les Universitez censurées. XXII.
Ecrits Theologiques d'un certain Critique
Moderne. XXIII. Le Sçavoir est un Ef-
fet de la Religion. XXIV. Barbarisme
des Ecoles. XXV. A qui nous avons
l'Obligation de la Renaissance des Arts
& des Sciences. XXVI. Prejugé & In-
gratitude des petits Philosophes. XXVII.
Contradictiou entre leurs Pretensions &
leur Conduite. XXVIII. Comparaison
entre les Hommes & les Brutes par rap-
port à la Religion. XXIX. Le Christia-
nisme est le seul Fondement inébranlable
de la Religion Naturelle. XXX. Les
Esprits-

Esprits-forts se meprennent dans l'Usage de leurs Talens: ils ont une puissante Imagination. XXXI. Dîmes & Terres affectées à l'Eglise. XXXII. Distinction entre des Hommes & des Creatures Humaines. XXXIII. Distribution du Genre-Humain en Oiseaux, en Bestiaux, & en Poissons. XXXIV. Plaidoyer en faveur de la Raison admis, mais la Mauvaise-Foi blâmée. XXXV. La Liberté, une Benediction ou une Malediction, suivant l'Usage qu'on en fait. XXXVI. L'aveugle Soumission aux Prêtres n'est gueres à craindre de nôtre Temps.

I. **N**ous nous amusâmes le lendemain matin, chacun à sa Fantaisie, jusqu'à neuf Heures. A peine furent-elles sonnées, qu'on vint nous avertir, que la Table à Thé étoit dans la Bibliothèque, qui est une Galerie, dont une des Portes communique avec une belle Allée de Tilleuls. Aussitôt que nous eûmes dejeuné, le beau Temps nous invita à faire une Promenade, qui nous conduisit à une petite Montagne dont la Pente étoit douce & aisée, & au Sommet de laquelle nous trouvâmes un Siege tout préparé sous un Arbre touffu. Ici nous eûmes d'un côté la Vûe d'une petite Baye, embellie des deux Cotez par des Rochers, des Bois, des Bords
verts,

1. Les petits Philosophes suivent la Foule, & se laissent entraîner par d'autres.

verts, & des Metairies. Au bout de la Baye étoit une Ville, peu considérable en elle même, mais qui paroissoit quelque chose, étant située sur la Pente d'une Colline. Plusieurs Barques de Pêcheurs, & quelques petits Vaisseaux, fendait la Surface de la Mer, qui étoit plus unie que la Glace d'un Miroir, donnoient un nouveau Degré de Beauté à ce Coup d'Oeil. De l'autre côté, nous vîmes des Prez verdoyans, & des Troupeaux paissant au Soleil, tandis que notre Situation élevée nous faisoit goûter la Fraicheur délicieuse de l'Air & l'Ombre. Nous sentimes alors cette espece de Joie qu'un Tems serein & une Campagne riante procurent; & ne nous promîmes pas un médiocre Plaisir, en reprenant & en continuant nôtre Conference sans interruption jusqu'au Diner: mais, nous n'étions pas encore assis, que nous vîmes partir un Renard du Pied de nôtre Montagne, & se jeter dans un Hallier. Peu de minutes après, nous entendîmes un Bruit confus formé par le Jappement des Chiens, le Son des Cors, & les Cris de quelques Gentilshommes Campagnards. Pendant que nous tournions les Yeux vers l'Endroit d'où partoît le Bruit, un Valet vint à nous tout hors d'haleine, pour dire à *Criton*, que son Voisin *Ctesippe*, un Chevalier de Distinction, étoit tombé de Cheval en voulant sauter une Haye, & qu'on l'avoit porté
dans

dans la Sale, sans qu'il donnât presque la moindre Signe de Vie. Cette Nouvelle nous obligea à prendre au plus vite le Chemin de la Maïson, où nous trouvâmes *Ctesippe* revenu de son Evanouissement, au milieu d'une demi-douzaine de Chevaliers halez, en Perruques courtes, & en Bottes de Chasse. On lui demanda comment il se portoit ? & sa Réponse fut, qu'il ne s'étoit cassé qu'une Côte. Criton eut de la peine à lui persuader de se faire mettre au Lit en attendant que le Chirurgien vint. Les autres Chasseurs, qui avoient déjà été dans les Champs depuis la Pointe du Jour, temoignerent avoir bon Appétit, ce qui fit hâter le Diner. Ils passèrent l'Après-dinée fort gayement, donnerent des Preuves bruyantes de leur Attachement au Gouvernement, en instituant avec grand Fracas différentes Santez, parlerent de Chiens, de Chevaux, d'Elections, & de tout ce qui regarde la Campagne, jusqu'à ce que le Chirurgien, qui avoit eu soin de *Ctesippe*, vint demander au Nom de ce Gentilhomme, qui ne vouloit absolument point passer la Nuit hors de chez lui, qu'il y fût remené dans le Carosse de *Criton*. Nos Convives étant partis, nous nous reposâmes de la Fatigue de leur tumultueuse Visite, & le lendemain au Matin nous nous rassemblâmes au même Endroit que nous avions été obligez de quitter le Jour d'au-

d'auparavant. Avant que d'entrer en Matière, *Lyficles*, qui faisoit l'Homme delicat & le Bel-Esprit, temoigna avoir beaucoup de Mépris pour la Conversation & pour les Manieres grossieres de ces Chasseurs, & marqua un veritable Chagrin d'avoir perdu (ce fut son Expression) tant d'Heures dans leur Compagnie. Je m'étois imaginé, continua-t'il, qu'il n'y avoit plus de pareilles Gens parmi nous. N'est-ce pas une Chose étrange, que des Hommes puissent se plaire dans des Occupations si sauvages, ou trouver du Plaisir dans la Société des Chiens & des Chevaux ! Que de pareils Divertissemens sont au dessous de ceux qu'on goûte à la Ville ! Il semble, répondit *Euphranor*, qu'il y ait une espece de Ressemblance entre les Chasseurs & les Esprits-forts ; les premiers employant leurs Facultez animales à poursuivre le Gibier, comme vous autres Messieurs vous servez de vos Facultez intellectuelles pour parvenir à la Verité. L'Occupation est à peu près la même, quoique l'Objet soit different. *Lys*. Il n'y a point de Brute sur la Terre, à laquelle je n'aime mieux être comparé qu'à une Brute raisonnable. *CRI*. Vous auriez donc été plus content de mon Ami *Pythocles*, à qui j'ai entendu comparer les petits-Philosophes ordinaires, non point à des Chasseurs, mais à des Chiens. Car, disoit-il, vous verrez souvent dans une

Par-

Partie de Chasse un Chien babillard, qui n'a rien moins que le Nez fin, mener une bonne Partie de la Meute, qui le suit sans consulter davantage son Odo-rat, que la plupart des Esprits-forts ne consultent leur Raison.

II. Mais, *Pythocles* étoit un Homme grossier, qui n'a apparemment point connu parmi les Esprits-forts des Gens aussi habiles en fait de Raisonnement que vous deux, qui sçavez disputer le Terrain pas à pas, & n'être pas vaincus, même après avoir cédé le Champ de Bataille.

II. Le Culte prescrit par la Religion Chretienne convient à Dieu & à l'Homme.

Lys. Je vous entends, & j'avoue qu'*Alcipbron* a fait de certains Aveux pour lui & pour moi. Mais, si vous m'aviez eu pour Antagoniste, vous ne m'aûriez pas trouvé tout-à-fait si facile. **CRI.** En verité, *Alcipbron*, quand je considere jusqu'ou nous sommes d'accord, il me paroît probable que nous pourrions l'être jusqu'au Bout. Vous avez avoué, qu'une Vie vertueuse doit être choisie pre-ferablement à toute autre, comme étant plus capable de produire le Bonheur tant general que particulier du Genre-Hu-main : & vous accordez que la seule Beauté de la Vertu n'est pas un Motif suffisant, pour engager les Hommes à en pratiquer les Devoirs. Ceci vous a conduit à reconnoître, que la Croyance d'un Dieu seroit très utile dans le Monde, & que vous étiez disposé à admettre toute Preuve raisonnable de son Existence.

stence. Cette Existence a été prouvée, & la Preuve vous a paru bonne. Si donc nous admettons une Divinité, pourquoi n'admettre pas aussi un Culte Divin ? Et si nous admettons un pareil Culte, pourquoi ne pas admettre aussi une Religion destinée à nous l'enseigner ? Et si nous admettons une Religion, pourquoi ne pas admettre la Religion Chrétienne, s'il n'y a pas moyen d'en assigner une meilleure, & puisque d'ailleurs, elle nous a été transmise par nos Ayeux, & qu'elle est déjà établie par les Loix de l'Etat ? Croirons-nous qu'il y a un Dieu, & ne le prions-nous pas, pour qu'il nous accorde des Bienfaits à l'Avenir ; ou ne le remercierons-nous pas de ceux qu'il nous a déjà accordés ? Ne nous confions-nous point à sa Protection, n'aimerons-nous point sa Bonté, n'adorons-nous point sa Puissance ? Et si ces Choses doivent être faites, pouvons-nous les faire d'une Manière plus convenable à la Dignité de Dieu ou de l'Homme, que celle qui nous est prescrite par la Religion Chrétienne ? ALC. Je ne regarde pas comme un Article tout-a-fait démontré, que la Religion est absolument parlant mauvaise pour le Public ; mais, je ne sçaurois souffrir, que la Religion & la Politique se tiennent par la Main. Je n'aime pas cette Union étroite entre les Droits Divins & les Droits Humains, & j'ai toujours desapprou-

prouvé le *Pontifex Maximus*, tant de l'ancienne que de la nouvelle Rome, les Grands-Prêtres en Judée, le Mélange de la Royauté & de la Prêtrise tel qu'on l'a vu en Egypte & à Sparte, les Dairoz du Japon, & les Lamas de Tartarie.

III. J'ai connu un Gentil homme fort spirituel, grand Partisan de notre Secte, & en même temps grand Admirateur des anciens *Druïdes*. Il avoit une Antipathie mortelle contre la Religion établie, & disoit souvent qu'il seroit charmé de voir retablir la Religion des *Druïdes* dans l'Etat florissant où elle étoit autrefois chez les *Gaulois* & parmi les *Bretons* : car, ajoutoit-il, il seroit juste qu'il y eut un certain Nombre d'Hommes contemplatifs mis à part, pour conserver la Connoissance des Arts & des Sciences, pour elever la Jeunesse, & pour enseigner aux Hommes l'Immortalité de l'Ame & les Devoirs Moraux. Tels, disoit-il, étoient les anciens *Druïdes*, & je serois charmé de les revoir parmi nous. CRI. Comment ! Pourriez-vous être content, ô *Alcipbron*, que les Prêtres eussent le Pouvoir de decider toutes les Disputes, d'adjudger la Propriété des Biens, de distribuer des Peines & des Recompenses ; que tous ceux, qui ne se soumettroient pas à leurs Décrets, fussent excommuniez, tenus en Horreur, exclus de toutes sortes d'Honneurs & de Pri-

III. Pom.
voir &
Influence
des Druï.
des.

Privileges , & privez de la Protection des Loix ; & que , de temps en temps , un certain Nombre de Laïques fut enfermé dans une Machine d'Ozier , & brulé à l'Honneur de quelques faux Dieux ? Seriez-vous charmé de vivre sous de pareils Prêtres , & d'adopter une pareille Religion ? ALC. Nullement. Une pareille Situation ne plairoit certainement pas aux Défenseurs de la Liberté de penser. CRI. Et , cependant , le Portrait , que je viens de vous faire des *Druïdes* , & de leur Religion , est très fidelle , si nous ajoutons Foi au Temoignage de *Cesar* *.

LYS. Je suis convaincu presentement plus que jamais , qu'une Religion établie , de quelque Genre qu'elle puisse être , ne doit point être tolérée. Certainement , tous les Peuples du Monde n'ont sçu à cet égard ce qu'ils faisoient. Les *Atbèniens* mêmes , le Peuple le plus sage & le plus libre de la Terre , avoient je ne sçais quel Attachement insensé pour leur Religion dominante. Ils promirent un Talent à quiconque leur apporteroit la Tête de *Diagoras* , un Esprit-fort de ces Temps-là , qui se mocquoit de leurs Myfteres : & *Protagoras* , qui se piquoit aussi de s'élever au-dessus des Préjuges , courût grand risque d'être mis à Mort , pour avoir écrit quelque-chose qui paroïssoit

con-

* De Bello Gallico , l. 6.

contraire aux Notions reçues touchant leurs Dieux. Tel fut le Traitement que notre genereuse Secte eussya de la part d'*Athenes*. Et je ne doute pas que ces *Druïdes* n'eussent volontiers offert en sacrifice tous les Esprits-forts qui leur seroient tombez entre les Mains. Je ne donneroïis pas un Denier pour troquer une Religion contre une autre. Branches & Racines, il faut tout couper. Qu'on ne me parle, ni de *Druïdes*, ni de Prêtres, de quelque Genre qu'ils puissent être. Aucun d'eux n'est bon à rien.

IV. EUPHR. Ce que *Lyficles* vient de *IV. Excel-* dire me rappelle la Fin de notre der-*lence & U-* niere Conference, que nous terminâmes *tilité de la* en nous engageant à reprendre le Point, *Religion* qui faisoit alors le Sujet de notre Entre-*Chretien-* tien, je veux dire, l'Utilité & l'Avanta-*ne.* ge de la Religion Chretienne, que *Criton* avoit entrepris de démontrer. CRI. Je tiendrai Parole à present, & cela d'autant plus volontiers que la Tâche n'est nullement difficile, & qu'une des grandes Marques de la Verité du Christianisme, à mon Avis, est son Aptitude à faire du Bien: Caractere, qui me paroît le Guide le plus sûr que nous puissions suivre en fait de Morale; les Veritez pratiques étant toujours liées avec l'Avantage universel. Mais, pour bien réussir dans cette Recherche, il est bon d'imiter la Conduite que *Lyficles* a tenue dans une autre Occasion en faisant entrer dans no-

tre Calcul la Somme totale des Choses, & en considerant les Principes dans toute l'Etendue de leurs Conséquences. Nous ne devons pas tant faire Attention à l'Humeur, aux Caprices, ou aux Maux imaginaires de quelques Particuliers, que peser avec soin des Interêts de tous les Individus, & du Genre-Humain en general. Cela étant, je dis que la Religion Chretienne, considerée comme une Source de Lumiere, de Joie, de Paix, de Foi, d'Esperance, & de Charité, (& on ne sçauroit douter que tous ces Traits ne lui conviennent, pourvu qu'on en cherche le Tableau dans l'Evangile,) doit necessairement être aussi une Source de Bonheur & de Vertu. Que si quelqu'un ne voit pas, qu'en detruisant les Principes des bonnes Actions on detruit ces Actions mêmes, je le tiens pour aveugle; & pour très mechant, si, en admettant cette Conséquence, il ne laisse pas d'agir comme si elle étoit fausse.

*V. El-
le enno-
blit le
Genre-
Humain,
Et le rend
heureux.*

V. Pour moi, il me semble que l'Homme le plus stupide doit sentir sa propre Misere, sa Corruption, & sa Dependance; s'appercevoir que le Monde, que nous habitons, n'est ni destiné ni propre à rendre heureuses des Ames raisonnables; être charmé de l'Idée & de l'Esperance d'un Etat meilleur; & éprouver la Satisfaction la plus pure, en voyant que l'Amour de Dieu & du Prochain; la Pratique de toutes les Vertus, une
Con-

Conduite raisonnable pendant que nous
 sommes sur la Terre, une Estime pro-
 portionnée à la Valeur des Choses, &
 un Usage modéré des Biens du Monde,
 sont précisément les Moyens qui con-
 duisent au Bonheur. Car, c'est-là ce
 qu'exige de nous la Religion Chrétienne.
 Elle ne commande point la Malpro-
 preté des Cyniques, ni l'Insensibilité des
 Stoïciens. Y a-t-il une Ambition plus
 haute que celle d'affujettir le Monde,
 ou plus sage que celle de nous vaincre
 nous mêmes? Se peut-il une Doctrine
 plus consolante que celle de la Remission
 des Pechez, ou une Attente plus ravif-
 sante que celle de voir notre Nature
 vile renouvelée, & rendue semblable à
 celle de Dieu, & d'être admis dans la
 Compagnie des Anges & des Saints glo-
 rifiez? Les *Pythagoriciens*, les Disciples
 de *Platon*, ou les *Stoïciens*, ont-ils ja-
 mais proposé, même en Idée ou en
 Souhait, des Moyens plus purs, ou une
 Fin plus noble? Combien est grande la
 Portion de notre Bonheur qui dépend de
 l'Esperance! Avec quelle Application les
 petits Philosophes n'en éteignent-ils pas
 jusqu'à la moindre Lueur! D'un autre
 côté, que cette Esperance est mise dans
 un beau Jour par l'Évangile! Que tout
 Homme, qui est capable de quelque
 Reflexion, considère ces Choses, & di-
 se ensuite à qui le Genre-Humain a le
 plus d'Obligation, à celui qui tache d'é-

tablir, ou à celui qui s'efforce de renverser le Christianisme ? Qui, selon lui, est plus propre à mener une Vie heureuse, à être un Ami fidele, un Homme de Bien, un digne Patriote, celui qui croit sincerement la Verité de l'Évangile, ou celui qui n'y ajoute pas la moindre Foi ? Celui qui se propose de devenir un Enfant de Dieu, ou celui qui est content de passer pour un Pourceau d'*Epicure*, & d'être tel en effet ? Jetez seulement les Yeux sur ces deux Sortes d'Hommes, & dites-moi vous-même, qui d'eux conformer le plus leur Conduite aux Ordres de la Raison ? Il est assez clair comment les Choses doivent être : &, pour sçavoir comment elles sont, je me contente d'en appeller à l'Experience.

VI. La
Religion
différente
de la Su-
persti-
tion.

VI. ALC. Je ne puis assez m'étonner du Changement qui semble arriver aux Objets, dès qu'ils sont placez dans un autre Point de Vûe, ou apperçus par d'autres Yeux. Le Portrait, *Criton*, que je fais de la Religion, ne ressemble gueres au vôtre, lorsque je considère combien elle énerve l'Ame, la remplissant de Reveries absurdes, & de Frayeurs serviles ; jusqu'à quel Point elle se montre Ennemie des Passions les plus douces, inspirant un Esprit de Malice, de Rage, & de Persecution : lorsque je considère les Ressentimens les plus amers, & les Haines les plus cruelles, dans ces mêmes
Hom-

Hommes , qui se mêlent de prêcher aux autres la Douceur & la Charité. CRI. Il se pourroit fort bien , que ceux de votre Secte jugeassent la Religion un Sujet indigne de leur Attention : il me paroît cependant que , quand on se met sur les Rangs pour combattre une Doctrine , il est juste de sçavoir de quoi il est question. Sachez donc , que la Religion est un sage Milieu entre l'Incredulité & la Superstition. Ainsi , la Cause que je defends n'est pas celle des Superstitieux ou des Bigots. Je plaide pour la Religion contre l'Impiété , pour les Loix contre le Defordre , pour la Vertu contre le Vice , & pour l'Esperance d'un Chretien contre le Desespoir d'un Athée. Je ne pretends point justifier les Ressentimens amers , ni l'Esprit de Persecution , en qui que ce soit , beaucoup moins dans un Chretien , & infiniment moins encor dans un Ecclesiastique. Mais , si les Transports de quelque Passion Humaine se manifestent quelquefois même dans les meilleurs , on en sera moins surpris , si l'on se rappelle les Manieres insultantes qu'ont à leur égard les petits Philosophes. Car , comme *Cicéron* le remarque quelque part , *Habet quemdam aculeum Contumelia , quem pati prudentes ac viri boni difficillimè possunt*. Mais , quoique vous aiyés quelque-fois occasion d'observer que de certains Hommes , faisant Profession du

294 ALCIPHRON, OU LE
 Christianisme, commettent quelques Fau-
 tes par Passion ou par Foiblesse, tandis
 que des Incrédulés d'un Temperament
 moins vif se conduiront mieux dans des
 Cas paralleles : cette Observation ne
 prouve pourtant rien, soit pour le Sys-
 teme de l'Incrédulé, soit contre celui
 du Chrétien. Si le Chrétien fait mal,
 c'est à l'Homme, & point à l'Evangile,
 que la Faute doit en être imputée. Et
 les bonnes Actions d'un Incrédulé sont
 dûes à l'Homme, & point du tout à
 l'Incrédulité.

*VII. Me-
 decins &
 Medecine
 pour l'A-
 me.*

VII. Lys. Pour abreger cette Con-
 troverse, j'emprunterai de la Medecine
 une Comparaison, qu'un de vous deux a
 employée contre notre Secte. Vous ne
 nierez point que les Ecclesiastiques ne
 soient les Medecins de l'Ame, & que la
 Religion ne soit une Medecine qu'ils ad-
 ministrerent à des Malades. Si donc les
 Ames restent la plupart malades, quel
 Jugement voulez-vous que nous por-
 tions du Remede, & de celui qui en a
 conseillé l'Usage ? Tout le Monde se
 plaint, que le Vice augmente, & que
 les Hommes deviennent de jour en jour
 plus mechants. Si le Troupeau d'un
 Berger est malade, qui blamera-t-on si-
 non le Berger, qui neglige ou qui igno-
 re les Moyens de guerir son Troupeau ?
 Je n'ai que le plus profond Mepris pour
 de pareils Bergers, de pareils Remedes,
 & de pareils Medecins, lesquels, tout
 com-

PETIT PHILOSOPHE, *Dial. V.* 295
comme les autres Charlatans, employent
des Discours étudiez, pour debiter gra-
vement leurs Drogues aux Peuples, qui
ne s'en porte pas mieux pour cela.
EUPHR. Rien ne paroît plus raisonnable
que cette Remarque, qu'il faut juger
d'un Medecin, & de ses Remedes, par
les Effets qu'ils produisent sur ceux
qu'il est question de guerir. Mais, en
bonne-foi, *Lyficles*, voudriez-vous ju-
ger d'un Medecin, par les Malades qui
prennent ses Remedes, ou par ceux qui
ne les prennent pas? LYS. J'en jugerois
par ceux qui les prennent. EUPHR. Que
dirons-nous donc, si un grand Nom-
bre d'Hommes refuse d'observer le Ré-
gime qui leur est prescrit, se nourrit de
Poison, & ne s'attache qu'à décrier le
Medecin & ses Ordonnances? Si de tel-
les Gens continuent à être indisposez,
en ferons-nous des Reproches au Mede-
cin? LYS. Nullement. EUPHR. Par
Egalité de Raison ne pouvons-nous pas
conclurre, qu'il faut juger de l'Utilité de
la Religion par les Effets qu'elle pro-
duit, non sur tous ceux à qui elle est
prechée, mais uniquement sur ceux qui
la reçoivent? LYS. Cela me paroît ju-
ste. EUPHR. Par conséquent, si nous vou-
lons en agir équitablement, jugeons des
Effets de la Religion par ceux qui sont
veritablement Religieux, de la Foi par
ceux qui croient, & du Christianisme
par des Chretiens.

VIII. Lys. Je doute que ces ver-
Caractere *du Clergé.* bles Croyans soient en fort grand Nom-
 bre. EUPHR. Mais, nos Principes ne
 seront-ils pas suffisamment justifiés, si,
 à proportion du Nombre de ceux qui
 reçoivent l'Evangile, & du Degré de
 Foi avec lequel ils le reçoivent, cet
 Evangile produit de bons Effets? Peut-
 être que le Nombre des Croyans n'est
 pas si petit que vous vous l'imaginez :
 &, en cas qu'il soit si peu considerable,
 à qui en est la Faute, si-non à ceux qui
 n'oublient rien pour le diminuer, je
 veux dire, les Esprits-forts? Lys. Je
 vous dis moi, que la Faute doit en être
 imputée à la Mechanceté & à la Cor-
 ruption des Ecclésiastiques. EUPHR.
 Et qui oseroit nier qu'il ne puisse y avoir
 des petits Philosophes, même parmi le
 Clergé? CRI. Il est à presumer qu'un
 si vaste Corps renferme en son Sein tou-
 tes sortes de Gens. Mais, nonobstant
 les Imputations odieuses faites au Cler-
 gé par ses Ennemis, tout Homme sage
 & impartial jugera que ces Imputations
 ne sont pas toujours justes, particu-
 lièrement s'il fait Attention au Ton de-
 clamateur que prennent la plupart de
 ces Accusateurs. EUPHR. La Connoissan-
 ce que j'ai du Monde est trop petite
 pour que j'osasse m'ingérer à prononcer
 sur les Talens, la Vertu, & le Mérite
 des Hommes de différentes Professions.
 Outre cela, je sçais que les Comparai-
 sons

sons sont odieuses : mais, j'ose bien affirmer, que, bien loin que les Ecclesiastiques de notre Païs fassent Honte à leur Patrie, leur Exemple & leur Doctrine contribuent au contraire efficacement à rendre le Peuple meilleur. Mais, supposons que le Clergé ne soit composé que de Pecheurs (ce qui n'est que trop Naturel puisqu'ils sont Hommes;) supposons que vous puissiez reprocher à quelques-uns d'eux des Vices & même de grands Crimes, que pourrez-vous conclurre contre la Doctrine elle-même, de la Conduite de ces indignes Docteurs, plus que de l'Orgeuil, de la Pedanterie, & de la mauvaise Conduite de quelques Philosophes contre la Philosophie, ou de quelques Legislateurs contre les Loix?

IX. Rien n'est certainement plus juste que de juger des Principes par leurs Effets; mais alors, il est nécessaire de savoir que ce sont les Effets de ces Principes. C'est-là précisément la Methode que j'ai observée, tant à l'égard de la Religion que du Systême des petits Philosophes: & je puis protester en Conscience, que je n'ai jamais vû, ni Personne particuliere, ni Famille, devenir plus mauvaises, à proportion qu'elles devenoient plus religieuses; mais, j'ai très souvent remarqué, que le Systême des petits Philosophes est la plus detestable Chose qui puisse se glisser dans une Maison, & la plus capable d'y

IX. La Religion Naturelle, & la Raison Humaine, ne doivent point être méprisées.

femer la Division, & d'y introduire la Pauvreté & le Malheur. ALC. Par la même Methode, je veux dire, en jugeant des Causes par leurs Effets, j'ai trouvé, que l'Amour de la Verité, la Vertu, & le Bonheur du Genre-Humain, sont de specieux Pretextes, mais nullement les Principes interieurs, qui font agir les Theologiens. Car, si cela n'étoit pas, pourquoi affecteroient-ils d'abaissier la Raison-Humaine, de mepriser la Religion Naturelle, & de decrier les Philosophes, comme ils ont coutûme de faire? CRI. Cette Coutûme n'est pas si universelle que vous paroissez le croire. A la verité, un Chretien croit que la Raison doit se tenir dans de certaines Bornes: & tout Homme raisonnable est dans la même Idée. S'il nous est defendu d'agiter les inutiles Questions d'une vaine Philosophie, & d'une Science fausement ainsi nommée, on ne sçauroit inferer de-là, que l'Etude de quelques Questions utiles, d'une saine Philosophie, & d'une veritable Science, soit illegitime. Il est très possible qu'un petit Philosophe tire une pareille Conclusion, & qu'un Esprit foible la croye juste; mais, aucun Homme de Sens ne pourra jamais s'y tromper. Dieu est le Pere de toutes les Lumieres: & toute Connoissance réellement telle est derivée de la même Source de Lumiere & de Verité. Ce feroit prendre une Peine fort.

fort superflue , que de demontrer ce Point par un grand Nombre d'Autoritez. Il est bien vrai que quelques Hommes , en élevant trop haut la Raison Humaine , ont , comme cela est naturel , été cause que d'autres l'ont trop abaissée. Mais , on ne sçauroit aussi disconvenir , qu'il n'y ait une Religion Naturelle , qui peut se decouvrir , & être prouvée , par la Lumiere de la Raison , à ceux qui sont susceptibles de pareilles Preuves. D'un autre côté , il est incontestable , que des Preceptes & des Oracles Celestes sont incomparablement plus propres à gouverner les Hommes , & à produire le Bien de la Societé , que les Raisonnemens des Philosophes : & voilà pourquoi nous ne trouvons pas , que la Religion Naturelle (comme telle) aye jamais été la Religion Nationale dans quelque Païs que ce soit.

X. ALC. On ne sçauroit nier , que *X. But*
 dans tous les Païs Payens on n'ait reçu, *& Utilité*
 sous pretexte de Religion , une Infinité *de la Re-*
 de Fables & de Rites superstitieux. *ligion*
 Mais , je doute que ces Rites & ces Fa- *Payenne.*
 bles aient produit d'aussi mauvais Ef-
 fets , qu'on le pretend ordinairement ,
 puisque les differents Legislateurs &
 Magistrats y ont attaché une Idée d'U-
 tilité. CRI. Il n'est nullement necessaire
 d'examiner toutes les Ceremonies & tous
 les Articles de Foi du Monde Payen.
 Ce Travail a été entrepris & achevé par

300 ALCIPHRON, OU L'ES
d'autres, dont ceux, qui ont quelque
Curiosité sur ce Sujet, peuvent consul-
ter les Ouvrages. Mais, pour ce qui re-
garde l'Utilité de la Religion Payenne
en general, permettez-moi d'alleguer
une seule Remarque de S. *Augustin* *,
qui observe que les Payens n'avoient
point dans leur Religion d'Assemblées
pour enseigner aux Peuples quels De-
voirs ou Vertus les Dieux exigeoient;
aucun Moyen de les instruire dans ce
que *Perse* † les exhorte à apprendre.

*Disciteque, ó miseri, & causas cognoscite
rerum,
Quid sumus, & quidnam victuri gigni-
mur.*

ALC. Voilà le vrai Esprit de Parti, de
n'admettre pas le moindre Usage, ni le
moindre Grain de Bonté, dans tout ce
qui ne s'accorde point avec nos Preju-
gez. Mais, nous avons parmi nous de
sçavans Hommes, qui ont rendu Justice
à la Religion des Gentils. CRI. Nous ne
nions pas qu'il n'y ait eu quelque Utili-
té dans les anciennes Religions de Gre-
ce, de Rome, & de quelques autres Gou-
vernemens Payens. Au contraire, nous
avouons avec Plaisir, qu'elles ont pro-
duit quelques bons Effets sur le Peuple.
Mais,

* De Civitate Dei. l. 2.

† Sat. 3.

Mais, prenez-y garde: ces bons Effets sont dûs aux Veritez contenues dans ces fausses Religions, d'où il s'ensuit qu'une Religion est plus utile, à mesure qu'elle est plus vraie. Je crois que vous seriez très embarrassé à produire quelque Verité utile, quelque Precepte de Morale, quelque Principe salutaire, qui ne se trouvaient point dans la Religion Chretienne; avec cette Difference à l'égard de tout Systême de Philosophie ou de Religion Payenne où ces mêmes Choses pourroient se trouver, que dans ces derniers Systêmes elle ne sont pas fondées sur une Autorité aussi respectable, ni portées à un Degré aussi éminent de Perfection.

XI. ALC. A vous entendre, nous ferions un Peuple préférable aux anciens Grecs & Romains. CRI. Si par préférable vous entendez meilleur, peut-être le sommes-nous: & si nous ne le sommes pas, ce n'est pas à la Religion Chretienne, mais au manque de Christianisme, que la Faute doit en être imputée. ALC. Vous dites que nous sommes peut-être meilleurs. Je ne me pique pas d'une grande Lecture. Mais, il faudroit que je fusse bien ignorant, pour m'en laisser imposer sur un Article si évident. Quoi! Voudriés-vous comparer *Ciceron* ou *Brutus* à un Patriote Anglois, ou *Senèque* à quelqu'un de nos Ministres? Cette Constance invincible

XI. Bons Effets du Christianisme.

& cette Force d'Ame, cette Vertu noble & desintéressée, ce genereux Attachement au Bien public que vous admirez tant, sont des Choses si bien connues dans les Grands-Hommes que je viens de nommer, & si éloignées de nos Mœurs, que je ne sçais comment excuser votre *peut-être*. *Euphranor*, qui a passé sa Vie dans une espece de Retraite, pourroit se meprendre sur les Caractères de nos Compatriotes : mais vous, qui connoissez le Monde, comment avez-vous pu donner dans une pareille Erreur ? CRI. O ! *Alcipbron* ! Je serois très fâché de decrier ce qu'il y a eu de noble dans la Vertu des anciens Héros. Mais, j'observe que ces Grands-Hommes n'ont pas été les petits Philosophes de leur Temps ; & que les meilleurs Principes, qui aient dirigé leur Conduite, leur ont été communs avec les Chrétiens, parmi lesquels il ne seroit pas difficile de trouver, si-non de notre Temps, du moins dans notre Histoire, plusieurs Exemples, en toutes sortes de Vertus, tant publiques que particulieres, égaux à tout ce que nous trouvons à cet égard de plus beau dans l'Antiquité : quoique peut-être ces Exemples n'aient pas été si bien racontés, mis dans un si beau jour, depeints avec des Couleurs aussi vives, ni exposés continuellement aux Yeux des Ecoliers & du Peuple. Mais, quand même on accorde-

deroit, que quelque *Grec*, ou quelque *Romain*, élevé dans les Sentimens du plus profond Respect pour les Loix, animé à l'Amour de sa Patrie par des Statues, des Couronnes, des Arcs de Triomphe, & autres Recompenses ou Monumens des grandes Actions, surpasse les autres Hommes en Vertu & en Renommée; cela ne prouvera autre chose, si-non que ce *Romain* & ce *Grec* avoient plus de Feu, & vivoient sous un Gouvernement Civil mieux réglé à de certains égards, que nous: Avantages, dont on ne sçauroit tirer d'Argumens, ni pour leur Religion, ni contre la nôtre. Au contraire, une Preuve sans réplique du Pouvoir & de l'Excellence de la Religion Chretienne, c'est que, sans le Secours de ces Institutions Civiles, & de ces Motifs si propres à aiguillonner à la Gloire, cette Religion ait été capable d'inspirer les plus nobles Sentimens à un Peuple flegmatique, & de changer les Mœurs sauvages des Nations Septentrionales en Humanité & en Politesse: & que ces Qualitez avantageuses soient devenues generales, & aient haussé & baissé à proportion du Degré de Pureté de notre Religion.

XII. Pour bien juger des Effets de la Religion Chretienne, considerons les Connoissances & les Mœurs de nos Compatriotes, & comparons-les avec celles de nos Ancêtres Payens. ALC. J'ai beaucoup

XII. Les Anglois comparez aux anc. Grecs & Romains.

304. ALCIPHRON, OU LE
coup ouï parler de la glorieuse Lumie-
re de l'Evangile, & je serois charmé
d'en voir quelques Effets dans ma che-
re Patrie, laquelle, par Parenthese, est
extraordinairement corrompue, non-ob-
stant la pretendue Pureté de notre Re-
ligion. Mais, ne paroissez-vous pas
vous defier de la Bonté de votre Cause,
si vous nous compariez avec les Payens-
Barbares, dont nous sommes descendus ?
Si vous voulez faire Honneur à votre
Religion, ôsez comparer nos *Anglois*
avec les plus fameux Payens de l'Anti-
quité. CRI. La plupart des Hommes,
par une espece de Prejugé établi, me-
prisent les Choses presentes, & font
cas de celles qu'ils apperçoivent dans
un grand Eloignement. Ce Prejugé pa-
roit sur-tout dans les Jugemens que les
Hommes portent des *Grecs* & des *Ro-
mains*. Car, quoiqu'on soit obligé de re-
connoître, que ces Peuples ont produit
de magnifiques Modeles de Vertu, ce-
pendant, à tout prendre, il me paroît
qu'ils ont été très inferieurs en fait de
Vertus réelles, même à cette Nation
corrompue, comme il vous plait de l'ap-
peller, afin d'en faire rejaillir le Des-
honneur sur notre Religion ; quoique
l'Honneur de notre Corruption soit
principalement dû aux Progrès que le
Système des petits Philosophes a faits
parmi nous. C'est ce qui paroitra, si
je ne me trompe, avec la dernière Clar-
té

té, à tous ceux qui détourneront les Yeux d'un petit Nombre de Caracteres éclatans, pour contempler d'une Vûe generale les Mœurs & les Coutûmes de ces Peuples. La Maniere insolente dont ils traitoient les Captifs, même du premier Rang, & d'un Sexe, qui auroit du trouver sa Sureté dans sa Foiblesse; leur Coutûme barbare d'exposer leurs propres Enfans; leurs sanglans Spectacles de Gladiateurs: toutes ces Choses, dis-je, comparées avec les Notions les plus communes des *Anglois*, démontrent, à mon Avis, que nos Ames ont été extrêmement adoucies par le Christianisme. Se pouvoit-il rien de plus injuste, que de condamner une jeune Dame au Châtiment le plus infame & à la Mort pour un Crime commis par son Pere, ou toute une Troupe d'Esclaves pour le Crime d'un seul? Ou quelque-chose de plus abominable que leurs Bacchanales, & leurs autres Excès de differents Genres? Lesquels, malgré tous les Efforts des petits Philosophes pour debaucher la Nation, & le Succès qu'ils ont eu, du moins en partie, n'ont cependant pas été portez encore au même Degré d'Impudence & d'Horreur. La Temperance & la Pauvreté furent précisément de même Durée chez les *Romains*. Mais, la premiere de ces Qualitez disparut entierement dès qu'ils furent devenus riches. On ne sçauroit nier, que l'ancien

Ca-

Caractere *Romain* n'ait été vraiment héroïque : mais, il n'est pas moins certain, qu'il y a eu parmi les *Bretons* des Exemples sans nombre de Fermeté & de Grandeur d'Ame, fondés sur des Principes de Religion. En general, il me semble qu'il faut être bien aveugle & bien ingrat, pour ne pas voir que nous avons des Obligations infinies au Christianisme, qui, pour ne pas alleguer des Articles d'une bien plus haute Importance, a si visiblement adouci & poli nos Mœurs.

XIII.
Mode des
Duels.

XIII. ALC. O! *Criton*! La Cruauté nous effraye, lorsqu'elle a un Air étranger; mais, elle ne nous cause pas la moindre Epouvante, dès que nos Yeux sont accoutumés à la voir. Si cela n'étoit pas, comment pourriez-vous ne pas remarquer l'Inhumanité de la Coutume barbare des Duels; Chose, non seulement tolérée, mais même recommandée, parmi nous? Ou que, remarquant cette Coutume, vous puissiez supposer les Mœurs de nos *Anglois* moins féroces que celles des Anciens *Romains*, chez qui l'on ne voyoit rien de pareil? CRI. Je n'ai nullement dessein de faire l'Apologie de chaque *Goth*, qui se promene dans les Rues, fermement résolu de tuer tout Homme qui lui crachera au Nez, ou qui lui donnera un Dementi. Et je ne crois pas que la Religion Chretienne soit le moins du Monde responsable, d'une

d'une Mode si diametralement opposée à ses Preceptes, & qui n'est en vogue que parmi la Partie la moins respectable de la Nation, je veux dire, vous autres Gens du bel Air, qui, au lieu d'obéir aux Loix, à la Raison, ou à la Religion, n'êtes gouvernez que par la Mode. Ayez la Bonté de considérer, que ce qui pourroit être, & est en effet, un Reproche très scandaleux à un Païs Chretien, ne conclut quoique ce soit contre la Religion Chretienne. Car la Religion Payenne encourageoit les Hommes à la Pratique de differens Vices; au lieu qu'il n'y a point de Vice que la Religion Chretienne ne defende.

ALC. Ce que vous dites-là me paroît étranger à la Question. Car, il ne s'agit point presentement d'examiner quels peuvent être les Effets du Paganisme & du Christianisme, mais de sçavoir quelles Mœurs sont plus mauvaises, les nôtres, ou celles des Payens, lesquels, à coup sûr, n'avoient pas la sanguinaire Coutume de se battre en Duel. CRI. Soit: mais, ils en avoient une bien plus mauvaise, qui étoit de se defaire de leurs Ennemis par la Voye du Poison. Et il y a lieu de presumer, que, si la Mode des Duels a exterminé bien des Hommes, celle, dont je viens de parler, a été plus funeste encor au Genre-Humain; en ce qu'elle s'étend à tous les Ages, aux deux Sexes, & à tous les Caractères.

308 ALCIPHRON, OU LE
res, & en ce que ses Effets sont secrets, & presque inévitables : d'ailleurs, on est animé à commettre ce Crime par un plus grand Nombre de Tentations & d'Interêts. Et, pour ne pas perdre de Temps, je me contente d'en appeller à l'Experience, & de vous renvoyer aux Auteurs *Romains* mêmes. LYS. Il est très vrai, que le Duel, n'est ni un Mal aussi general, ni d'une Nature aussi odieuse, que l'Empoisonnement. Le premier de ces Crimes (si c'en est un) est une belle Maniere de defendre ses Droits, en depit des Loix & de l'Evangile. Les Ecclesiastiques ne le reprennent jamais dans leurs Sermons, parce qu'il ne leur arrivé jamais d'en souffrir : & les Gens d'Honneur ne sçauroient jamais se declarer contre le seul Moyen genereux dont l'Honneur puisse venger les Injures qui lui sont faites. CRI. Quoique quelques-uns de votre Secte aient remarqué, que le Clergé n'a pas coutume de precher contre le Duel, je crois qu'ils se trompent, & dans la Remarque même, & dans l'Explication qu'ils donnent de ce pretendu Phenomene. En effet, tout ce que les Ecclesiastiques disent dans leurs Sermons de la Charité, de l'Amour Fraternel, de la Douceur, du Pardon des Injures : tout cela, dis-je, combat directement cette criminelle Coutume ; laquelle, prise dans un Sens general, attaque peut-être plus les Ecclesi-

sia-

fiastiques qu'aucune autre Sorte d'Hommes. LYS. Comment prouverez-vous cela? CRI. Quand on considère avec Attention le Genre-Humain, on y remarque deux Genres de Bretteurs, les uns guerriers, & les autres pacifiques, mais tous deux très-nuisibles à la Société. Le Bretteur Guerrier (qui est l'Animal le plus dangereux, mais aussi de beaucoup le moins commun des deux,) n'en veut entièrement & uniquement qu'aux Laïques, tandis que le Bretteur pacifique ne prétend se battre que contre le Clergé. Ce qui constitue le Caractère distinctif de ce dernier Genre de Bretteurs, c'est une Brutalité naturelle, jointe à une Aversion prudente & délicate pour le Danger. De-là vient, qu'on voit souvent quelques-uns de ces Bretteurs pacifiques prêts à crever d'Orgueil & de mauvaise Humeur, sans oser donner l'Effor à ces Passions, jusqu'à ce que l'Arrivée d'un Ministre vienne les tirer de Peine. Et le Railleur, qui aimeroit mieux se condamner à un éternel Silence, que de lâcher la moindre Plaisanterie sur la Profession des Armes, en présence d'un Homme de Guerre, ne sera rien moins que muet, & se donnera les Airs de tourner la Religion en ridicule, devant des Ecclesiastiques. *Dorcon*, qui passe par-tout pour un Poltron & pour un Stupide, & qui est réellement tel, ne se trouve pas plutôt avec des
Gens

310 ALCIPHRON, OU LE
Gens d'Eglise, qu'il change à l'instant
du Noir au Blanc. Et combien ne trou-
ve-t'on pas de *Dorcons*, qui ne doivent
leur Esprit & leur Courage qu'à cet Or-
dre passif!

XIV. Ca-
ractere des
anciens
Ro-
mains.

XIV. ALC. Mais, pour revenir au
point en Question, pouvez-vous nier,
que les anciens *Romains* ne se soient
rendus aussi fameux par leur Justice &
par leur Integrité, que les Hommes de
nos Jours le sont par les Qualitez con-
traires? CRI. Il ne faut pas juger du
Caractere des *Romains* par les Sentimens
de *Ciceron*, les Actions de *Caton*, ou
quelque Trait brillant, qu'on trouve de
temps en temps dans leur Histoire; mais,
par leurs Notions ordinaires, & par leur
Conduite. Cela étant, si les *Romains*, &
nos *Bretons* modernes, sont pesez dans la
même Balance, il paroitra, si je ne me
trompe, que vous avez eu une injuste
Prevention pour l'ancienne *Rome* contre
votre propre Païs; apparemment, à cau-
se qu'on y fait Profession de la Religion
Chretienne. Tous les Exemples d'Inju-
stice ou de Fraude, que vous pouvez
appercevoir dans des Chretiens, portent
leur Condamnation avec eux, par le
Soin qu'on prend de les cacher, & par la
Honte qui en accompagne la Decou-
verte. Il y a, même jusques à ce jour,
une sorte de Modestie dans toutes nos
Deliberations publiques: & je suis per-
suadé, que le plus hardi de nos petits
Philo-

Philosophes ôseroit à peine entreprendre dans une Assemblée du Peuple de proposer quelque chose de parallèle au Rapt des *Sabines*, ou aux Traitemens injustes faits à *Collatin* & à *Camille*: Exemples d'Iniquité, comme le remarque un sçavant Pere de l'Eglise, qui ont été autorisez par le Corps entier de la Nation. Que si *Rome*, encor novice au Crime, a commis de si criantes Injustices, il n'est que trop naturel que l'Empire du Monde, auquel elle est parvenue dans la suite, aye fait naître dans son Sein des Monstres de Mechanceté, qui surpassoient autant les autres Hommes en Corruption qu'en Puissance. J'avoue franchement que la Religion Chretienne n'a pas eu la même Influence sur notre Nation, qu'elle auroit eu si elle avoit été professée dans toute sa Pureté, & embrassée avec une veritable Foi. Mais, j'oserois assurer, que si vous prenez l'Histoire *Romaine* depuis un Bout jusqu'à l'autre, & que vous la compariez avec notre Histoire, vous ne trouverez, ni les *Romains* si bons, ni vos Compatriotes si mauvais, que vous semblez le croire. Au contraire, un Ocuil indifférent, à mon Avis, appercevra dans les derniers une Veine de Charité & de Justice, produite par le Christianisme; laquelle, quoique pas également visible dans toutes les parties, se manifeste cependant suffisamment pour faire une vaste

te Difference sur le Tout, en depit des Appetits generaux & des Passions de la Nature Humaine, aussi bien que de la Dureté particulieré & de la Rudeſſe du Bloc dont nous avons été tirez. Et il eſt bon d'observer (ce que les Auteurs *Romains* inſinuent dans pluſieurs Endroits de leurs Ecrits) que leurs Vertus, & leurs Actions magnanimes, diminuoient ou augmentoient, en Nombre & en Degré, à meſure que leur Philoſophie approchoit plus ou moins de la Religion Chretienne, & à proportion qu'ils ajoutoient plus ou moins de Foi aux Dogmes d'une Providence & d'une Vie-à-venir.

XV. *Fruits propres de l'Evangile.* XV. *Criton* ayant dit ces Mots garda le Silence. Mais, *Alciphron*, adreſſant la Parole à *Euphranor* & à moi, dit: Il eſt naturel aux Hommes, ſuivant l'Edu- cation qu'ils ont reçue, & les Prejugez dont ils ont été imbus, de former des Jugemens oppoſez ſur les mêmes Cho- ſes, qu'ils conſiderent dans des Points de Vûe differents. *Criton*, par exemple, croit que la Religion ne peut produire que des Effets ſalutaires. De l'autre côté, ſi vous en appelez à une Experience generale, & à l'Obſervation des autres Hommes, vous trouverez qu'il eſt ſi vrai que la Religion eſt la Racine d'une infinité de Maux, que la Chôſe a même tourné en Proverbe:

Tan-

Tantum Religio potuit suadere Malorum;

& cela, non seulement parmi les *Epicuriens* ou les autres anciens Payens, mais aussi parmi les Modernes, lorsqu'ils parlent de la Religion Chretienne. Cela étant, il me paroît très déraisonnable d'opposer, au Sentiment general de la plus grande Partie du Genre-Humain, l'Observation de quelque Particulier, ou d'une Troupe de Devots, qui ne voyent rien que par les Yeux du Prejugé, & qui lisent & meditent, non pour decouvrir la Verité, mais pour defendre leurs Opinions. CRI. Quoique je ne sois pas de l'Avis d'*Alcipbron*, je ne sçaurois néanmoins m'empêcher d'avouer que j'admire la Dexterité avec laquelle il manie ses Argumens. Dans de certaines Occasions, il represente les Opinions populaires & generales comme une Marque infallible d'Erreur. Mais, lorsque ces Opinions lui sont favorables, peu s'en faut qu'il n'en fasse le Caractere distinctif de la Verité. Mais, il ne s'ensuit nullement, qu'un Proverbe Profane, employé par les Amis & par les Auteurs favoris d'un petit Philosophe, doive être pour cela une Opinion reçue, bien moins encore une Verité fondée sur l'Experience & sur les Observations du Genre-Humain. La Tristesse peut tirer son Origine du Remords ou

Tome I. O de

de la Superstition, & la Bigoterie peut enfanter le Desespoir : mais, que des Passions tristes & furieuses soient excitées en nous par les bonnes Nouvelles & par les divins Preceptes de l'Evangile, c'est une Chose aussi étrange que si l'on disoit que la Presence du Soleil est la Cause des Ténébres. Quelle est la Substance & le But de la Religion de Jesus-Christ, si-non l'Amour de Dieu & des Hommes : Amour, auquel tous les autres Points de Speculation & de Pratique sont relatifs & subordonnez, comme Parties, Moyens, Signes, Principes, Motifs, ou Effets ? Ainsi, je serois curieux de sçavoir, comment il est possible que la Mechanceté (de quelque sorte qu'on la veuille supposer) vienne d'une pareille Source ? Je ne pretends point, qu'il n'y ait point de mauvaises Qualitez dans les Chretiens, ni de bonnes dans les petits Philosophes. Mais je puis affirmer, que, quelque Mal qu'il y ait en nous, nos Principes nous conduisent au Bien ; & que, quelque Bien qu'il y ait en vous ; vos Principes ne sont propres qu'à vous conduire au Mal.

*XVI. Les
Guerres
& les
Factions
ne sont
pas des
Effets de*

XVI. ALC. On ne sçauroit nier que la Religion Chretienne, telle qu'elle est dans l'Evangile, n'aye une très-belle Apparence, & qu'on ne puisse dire bien des Choses plausibles en sa Faveur. Mais, un de nos grands Ecrivains a remarqué, que les premiers Predicateurs Chretiens eurent

eurent l'Hâbileté de montrer d'abord le *la Reli-*
 beau Côté, & de debuter par la plus bel- *gion Chre-*
 le Morale du Monde. Ce n'étoit qu'A- *tienne.*

mour, que Douceur, que Charité, que
 Patience, & ainsi de suite. Mais, quand
 par ces Moyens ils eurent soumis l'U-
 nivers à leur Empire, ils changerent
 bien-tôt de forme, & se signalerent par
 leur Cruauté, leur Ambition, leur A-
 varice, & toutes sortes de mauvaises Qua-
 litez. CRI. C'est-à-dire, que quelques
 Hommes eurent l'Hâbileté de prêcher,
 d'entreprendre les Travaux les plus pe-
 nibles, & de sacrifier leur propre Vie,
 pour repandre d'excellens Principes &
 une admirable Morale, afin que d'autres,
 quelques Siecles après, pussent recueillir
 l'Avantage d'une Morale directement
 contraire, & de quelques Principes dia-
 metralement opposez aux leurs. Soit
 habile qui pourra: ce ne fera certaine-
 ment pas l'Auteur d'une pareille Remar-
 que. ALC. Et, cependant, depuis que
 cette Religion a paru dans le Monde,
 nous n'y avons vu que des Haines éter-
 nelles, des Factions, des Massacres, &
 des Guerres, c'est-à-dire précisément le
 contraire de l'Hymne Evangelique: *Gloi-*
re soit à Dieu aux Lieux Celestes, en Terre
Paix; envers les Hommes Bonne-Volonté.

CRI. C'est ce que je ne veux pas nier.
 J'irai même jusqu'à avouër, que l'Evan-
 gile, & la Religion Chretienne, ont été
 très souvent les Pretextes des Maux

dont vous venez de faire l'Enumeration : mais, il ne s'ensuit pas de-là que cette Religion en ait été la Cause. Au contraire, il est clair que l'Evangile ne sçau- roit avoir été la Cause réelle de ces Maux ; parce qu'un Esprit de Rebel- lion, d'Orgueil & de Vengeance, est manifestement opposé au Genie & aux Preceptes les plus formels du Christianisme : Verité trop évidente pour que je m'arrete à la demontrer. Et, en second lieu, parce que tous les Maux, dont vous parlez, étoient aussi frequens, pour ne pas dire davantage, avant que la Religion Chretienne fut connue dans le Monde. Ils sont la Production ordinaire des Passions & des Vices du Genre-Humain : Vices & Passions, que les Me- chants ne couvrent que trop souvent d'un Voile de Religion. Cela est si clair, qu'il m'est impossible de concevoir qu'un Homme, qui a quelque Sens, quelques Connoissances, & la moindre Ombre de Candeur, puisse former des Doutes sur ce Sujet.

XVI. Se-
ditions &
Massacres
en Grece
& à Ro-
me.

XVII. Jettez seulement les Yeux sur Rome Payenne. Quelle Scene de Fac- tions, de Cruautez, & de Fureurs. Con- siderez les Haines héréditaires entre les Patriciens & les Plebeïens, les Factions inhumaines & sanguinaires de Marius & de Sylla, de Cinna & d'Octavius, & l'af- freux Carnage qui fut fait du Genre- Humain durant les deux fameux Trium- virats.

virats. En un mot, qu'un Homme, qui aye quelque probité & le Sens commun, parcoure l'Histoire *Romaine* d'un Bout jusqu'à l'autre, & contemple cette longue & abominable suite de Seditions, de Meurtres, de Massacres, de Proscriptions, & de Désolations qu'on y trouve; & puis qu'il dise, si ces Maux ont été enfantez par la Religion Chretienne, & s'ils ne sont pas moins ordinaires à present, qu'avant que cette Religion fut établie dans le Monde. *ALC.* Il faut avouër que les anciens *Romains* avoient une Ambition & une Hauteur, qui ont produit de violentes Querelles & de sanglantes Catastrophes. Les *Grecs*, d'un autre côté, étoient des Hommes aimables & polis, dont les Arts & la Philosophie avoient adouci les Mœurs. Il est impossible de songer aux petits Etats & aux Villes de la *Grece*, sans souhaiter d'avoir vécu dans ces Temps-là, sans admirer leur Politique, & sans porter Envie à leur Bonheur. *CRI.* Les Hommes aiment à considerer le côté obscur de ce qu'ils possèdent, & trouvent brillant tout ce qu'ils ne possèdent pas. Un Climat heureux, un Goût delicat, l'Amour de la Liberté, & un Genie propre aux Arts & aux Sciences, étoient incontestablement les Prerogatives de de l'ancienne *Grece*. Mais, pour ce qui regarde la Tranquillité, la Paix & l'Humanité, je crois qu'à ces égards l'Avan-

318 ALCIPHRON, OÙ LE
rage est clairement de notre côté. Car
ces Villes, si dignes d'Envie, & habitées
par des Grecs si spirituels, n'étoient pas
sans Factions, qui s'entre-persecutoient
avec tant de Perfidie & de Fureur,
qu'en Comparaison de ces Factieux les
nôtres ne font que de vrais Moutons.
Pour être convaincu de cette Verité,
ayez seulement la Bonté de consulter
Thucydide * ; où vous trouverez ces Vil-
les déchirées par de si cruelles Factions,
que les Concitoyens, sans aucune For-
malité de Guerre, s'entretuoient les uns
les autres, même sur les Tribunaux, &
aux pieds des Autels ; sans avoir le moi-
ndre égard au Merite, au Rang, à la Re-
connoissance, ou à la Proximité du Sang.
Et si la Nature Humaine est capable de
pareils Excès dans le Peuple le plus ci-
vilisé, quel Sujet y a-t-il de s'étonner
que des Nations Sauvages se brulent, &
se detruisent les unes les autres, com-
me elles font ? Il est évident, par consé-
quent, que quand même il n'y auroit
point de Religion, on ne manqueroit
pourtant pas de Pretextes pour se que-
reller & pour se perdre ; les Infirmités
naturelles, & la Corruption des Hommes,
suffisant pour rendre Raison de ces tris-
tes Phenomenes. Il ne seroit peut-être
pas si aisé d'expliquer l'Aveuglement de
ceux qui imputent les Effets les plus
dia-

* Thucyd. l. 3.

PETIT PHILOSOPHE, *Dial. V.* 319
diaboliques aux Principes les plus di-
vins. On voit journellement des Hom-
mes ignorans, & remplis de Prejugés,
faire les Beautés les plus grossières:
mais, que des Esprits-forts, qui appro-
fondissent tout, & qui font Profession
d'ouvrir les Yeux aux autres, puissent
se tromper si lourdement, c'est la Chose
du Monde la plus inconcevable.

XVIII. ALC. Nous vous abandon-
nons sans peine le reste du Genre-Hu-
main. Mais, pour ce qui regarde les
Grecs, des Esprits du premier Ordre té-
moignent avoir pour eux toute l'Estime
possible: non seulement à cause des bon-
nes Qualitez que vous voulez bien leur
accorder, mais aussi à cause de leurs
Vertus. CRI. Je n'entreprendrai point
de déterminer jusqu'où quelques Hom-
mes portent le Prejugé pour ou contre
leur Païs. Mais, tout bien examiné, je
suis de Sentiment, que si par Vertu
vous entendez la Verité, la Justice, & la
Reconnoissance, il y a incomparable-
ment plus de Vertu, aujourd'hui en *An-
gleterre*, qu'il n'y en a jamais eu en au-
cun Temps dans l'ancienne *Grece*. Ce
que vous ne sçauriez au moins revoquer
en Doute, c'est qu'il n'y a peut-être
point de Païs connus, où des Hommes
d'un Merite supérieur, & fameux par
les Services qu'ils ont rendus au Public,
ayent eu une Fin plus tragique, & ef-
fuyé plus d'Outrages de la part de leurs

Concitoyens, que dans les Etats les plus policés de la *Grèce*. Quoiqu'il faille avouer que *Socrate* étoit d'Opinion, que ces Ministres d'Etat, qui ont embelli la Ville d'*Athènes*, augmenté ses Flottes ou étendu son Commerce, ne pouvoient avec Justice se plaindre de la Conduite ingrate de leurs Concitoyens, lesquels, pendant que la Chose étoit en leur Pouvoir, ils n'avoient point songé à rendre meilleurs, en gravant dans leurs Ames des Principes de Vertu, qui les auroient formez à la Reconnoissance. Suivant moi, ce qui a donné le plus d'Eclat, aux *Grecs*, aux *Romains*, & aux autres Peuples, qui ont fait la Figure la plus Considérable dans le Monde, c'est un Respect tout particulier pour leurs Loix & pour leurs Institutions, lequel leur inspira de la Fermeté, du Courage, & l'Amour le plus genereux pour leur Patrie: Terme, par lequel ils n'entendoient pas un certain nombre d'Hommes, bien moins encore une certaine Etendue de Païs, mais un certain Systême de Manieres, de Coutûmes, de Notions, de Rites, & de Loix, tant Civiles que Religieuses. ALC. Ah! je vois votre Finesse. Vous voudriez nous faire reverer les Loix & les Institutions Ecclesiastiques de notre Patrie. Mais, j'espere que vous nous excuserez, si nous ne voulons pas imiter à cet égard les *Grecs*, ni être gouvernez par quelque Autorité que ce soit. CRI. Vous
en

en êtes si éloignez, que je suis persuadé, qu'en cas que le Mahometisme fût établi par Autorité publique, ces mêmes Esprits-forts, qui applaudissent à présent aux Maximes & aux Manières *Turques* au point qu'on diroit qu'ils vont se faire *Mahometans*, feroient alors les premiers à se plaindre du Joug qu'on leur imposeroit. *ALC.* Mais, pour revenir au Sujet dont il s'agit, je vous avoue qu'il y aura toujours des Guerres & des Factions, sous l'un ou l'autre Pretexte, tant que les Hommes seront Hommes.

XIX. Mais, il y a une sorte de Guerre & de Guerriers, qui se trouvent dans le Christianisme, & dont les Payens n'avoient point d'idée : je veux dire les Disputes de Theologie, & les Theologiens Polemiques, ces Ministres de Paix, de Douceur, de Concorde; & que ne font-ils pas, si vous voulez les en croire sur leur parole : mais, si vous examinez attentivement leur Conduite, vous trouverez qu'ils ont été dans tous les Ages les Hommes du Monde les plus querelleurs, & le moins d'accord entr'eux. Quand je considere les Sophismes, le Zele, & l'Aigreur que les Theologiens Scholastiques employent à disputer sur des Chimeres, leur Procédé me donne plus d'Indignation, comme étant plus absurde & plus injurieux à la Raison Humaine, que toutes les Intrigues ambitieuses de la Cour de Rome. *CRI.* Si des

Theologiens Chrétiens sont querelleurs & mauvais, ce n'est pas entant que Chrétiens : c'est entant qu'Hommes que leurs Passions engagent à violer les Loix les plus claires du Christianisme. La Justice, & l'Art de guérir des Maladies, sont d'excellentes Choses : cependant, on fait quelquefois Tort aux Hommes en administrant la Justice, & on les empoisonne très souvent en leur prescrivant des Remedes. Mais, comme le Tort ne sçauroit être Justice ni Effet de Justice, & que le Poison ne sçauroit être Remede ni Effet de Remede, ainsi d'orgueilleuses Querelles ne sçauroient être Religion ni Effet de Religion. Après cet Eclaircissement, je tombe d'accord, qu'on ne voit que trop souvent des Bigots emportez par un Zele fougueux s'engager dans des Partis, tant Ecclesiastiques que Civils, sans être d'aucun Usage à la Religion ni à l'Etat. Et pour ce qui concerne les Scholastiques en particulier, je ne crois pas que la Religion Chretienne aye le moindre Interêt à prendre sous sa Protection, eux, leurs Opinions, ou la Maniere dont ils les defendent. Mais, quelque Futilité qu'il puisse y avoir dans leurs Notions, ou quelques Barbarismes qu'il y ait dans leur Stile, il faut pourtant leur rendre cette Justice, qu'ils ne s'avisent jamais de faire les Railleurs, ni les Declamateurs dans leurs Ecrits, & qu'ils sont si éloignez de temoigner de la Passion, que

peut-

peut-être un Juge impartial croira ne devoir pas les comparer aux petits Philosophes, en fait de Moderation, de vraie Politesse, & d'Exactitude à s'en tenir au Point qui fait le Sujet de la Question. Mais, après tout, si les Hommes disent des Extravagances & disputent sur la Religion, ne tiennent-ils pas la même Conduite sur la Medecine, la Politique, & en general sur toutes les Choses importantes? Je vous demande, si dans ces Professions, & dans plusieurs autres, il n'y a point de Disputes, de Chicanes, d'Absurditez, & de Contradictions, aussi bien qu'en Theologie? Et, cependant, cela n'empêche pas qu'il ne puisse y avoir plusieurs excellentes Regles, & un grand Nombre de Notions justes, & d'utiles Veritez dans toutes ces Professions. Les Passions Humaines se mêlent, la plupart du temps, dans toutes les Disputes, plus ou moins à proportion de l'Idée d'Importance qu'on attache au Sujet. Mais, il ne faut pas confondre la Cause des Hommes avec celle de Dieu, ni tourner les Folies Humaines en Objection contre les Veritez Divines. Il est aisé de distinguer ce qui ressemble à la Sagesse d'enhaut, & ce qui doit son Origine aux Passions & à la Foiblesse des Hommes. Cette Difference est si visible, qu'on seroit presque tenté de croire, que, ceux qui ne l'apperçoivent pas, sont

dans l'Aveuglement, bien plus par Malice que par Ignorance.

XX. Ty-
vannie, U-
surpation,
& Sophis-
mes des
Ecclesia-
stiques.

XX. La Conduite, que nous reprochons aux petits-Philosophes, est une Conséquence naturelle de leurs Principes: & celle, qu'ils peuvent nous reprocher, est un Effet, non de nos Principes, mais de la Fragilité & des Passions Humaines. ALC. Cela est merveilleux. Ainsi, nous ne devons plus objecter aux Chrétiens les extravagantes Décisions des Conciles, les Cruautés des Inquisiteurs, l'Ambition & les Usurpations des Ecclesiastiques. CRI. Vous pouvez très-bien les objecter aux Chrétiens, mais point au Christianisme. Si le Divin Auteur de notre Religion, & ses Disciples, ont semé une bonne Semence; & si à cette bonne Semence les Ennemis de son Evangile (au nombre desquels doivent être mis les petits-Philosophes de tous les Siècles) en ont mêlé de mauvaise, qui a produit des Ronces & des Epines; n'est-il pas évident, que ces mauvaises Herbes ne viennent, ni de la bonne Semence, ni de ceux qui l'ont semée? Quelque-chose que vous puissiez dire contre les Décisions insensées & contre les Usurpations des Ecclesiastiques, vous n'en ferez jaillir aucun Blâme sur la Religion, quand même on vous passeroit tout; pourvu que vous imputiez ces mauvais Effets à leur véritable

ritable Cause, ne censurant que les Causes qui produisent ces Effets, & que les Personnes qui les justifient. Certainement, comme les Interêts du Christianisme ne doivent point être soutenus par des Moyens Anti-Chrétiens; dès que ces Moyens sont mis en œuvre, il faut supposer qu'il y a quelque Ressort caché, qui les fait agir. S'il est certain que la Cour de *Rome*, par des Motifs de Politique, s'est opposée à l'Etablissement de l'Inquisition dans un Royaume, où le Gouvernement vouloit l'introduire en Depit de cette Cour*: nous pouvons bien supposer, que dans d'autres Endroits, les Factions d'Etat, & les Vûes Politiques des Princes, ont produit des Actions religieuses en Apparence, mais auxquelles, ni la Religion, ni l'Eglise, ni les Ecclesiastiques, n'avoient pas la moindre part. Comme aucun Homme, qui a le Sens-commun, ne voudra entreprendre l'Apologie de tous les Ecclesiastiques, aussi ne crois-je pas qu'aucun Homme raisonnable veuille les condamner tous en general. Trouveriez-vous juste qu'on blâmât tous les Ministres d'Etat, tous les Avocats, ou tous les Gens de Guerre, pour quelques Fautes commises par des Particuliers de ces differents Ordres, quoique dans d'autres Tems, ou dans d'autres Païs, & gouvernez par d'au-

* P. Paolo Istoria dell' Inquisitione, p. 42.

d'autres Maximes que ceux de leur Profession ? Et si une pareille Conduite vous paroît injuste , pourquoi la tenez-vous à l'égard du Clergé ? La seule Explication , que je puisse donner d'un Procédé si bizarre , est le Prejugé. Si quelqu'un faisoit un Catalogue de tous les Desordres commis dans tous les Siecles & chez toutes les Nations , par ceux qui ont suivi le Barreau ou la Profession des Armes , vous en conclurriez , si je ne me trompe , non que l'Etat doive être privé de ces différents Ordres de Gens , mais seulement que leurs Excès doivent être punis. Si vous observiez la même Regle d'Equité à l'égard du Clergé , vous auriez eu à la vérité beaucoup moins à dire , mais aussi y auroit-il eu beaucoup moins à dire contre vous. Cette seule Consideration doit , à mon Avis , fermer la Bouche à tous vos Declamateurs.

ALC. Quoiqu'il en soit à cet égard , peut-on s'empêcher de concevoir de l'Indignation en voyant des Creatures raisonnables employer leur Temps & leurs Peines à lire & à composer d'immenses Volumes sur des Questions , qui n'ont , ni Sens , ni la moindre Ombre d'Utilité.

CRI. Je n'entreprendrai point la Defense des Ecrits Theologiques ; une Apologie generale étant aussi inutile qu'une Accusation generale est peu fondée. Que les Theologiens parlent pour eux-mêmes ; mais aussi , que Personne ne les condam-

ne

ne sur la Parole d'un petit-Philosophe. Cependant, mettons la chose au pis, & supposons qu'un Pedant en Theologie dispute, rumine, & écrive sur un Point d'aussi peu d'Usage, & aussi inintelligible, qu'il vous plaira. Supposons que le même Homme eut suivi le Barreau, n'auroit-il pas pu employer son Temps à la Chicane la plus raffinée, à inventer des Procès, à souffler le Feu de la Sedition, & à tels autres Amusemens, qui auroient fait un bien plus grand Prejudice au Public? Souffrez donc que des Esprits curieux filent des Toiles d'Araignées. Où est le Mal? ALC. Le Mal est que les Hommes suppléent en Chaleur, ce qui leur manque en fait de Lumieres: le Zele & les Persecutions étant les Armes ordinaires qu'employent les Partisans, aussi bien que les Champions, des deux Côtés. Et ceux, qui tiennent une pareille Conduite, ne sont pas seulement des Pedants de la plus basse Espece: on voit souvent des Theologiens distinguez par leur Sçavoir & par leur Rang s'efforcer d'expliquer des Choses inexplicables, ou disputer sur le plus sterile Point de Theorie, comme si nos Fortunes, notre Liberté, & notre Vie, étoient exposées au plus affreux de tous les Dangers. CRI. Il est certain, qu'en Theologie tous les Articles ne sont pas d'une égale Importance. Il y en a qui sont peut-être fondez sur des Consequences un peu for-

forcées, & d'autres qu'on fait beaucoup plus essentiels qu'ils ne sont. Prenez tel Sujet qu'il vous plaira, vous verrez qu'une Question, par cela même qu'elle est agitée, examinée, & epluchée, devient considerable aux Yeux du même Homme, qui, peut-être n'y auroit seulement pas fait Attention dans un Coup d'œil un peu general. D'ailleurs, ce n'est pas un Miracle de trouver la plus étroite Union, entre l'Ignorance, & le Zele, dans des Hommes, qui sont nez avec un Esprit de Parti, quoique l'Eglise & la Religion n'y ayent au fond pas la moindre Part. Rien n'est plus aisé que de faire la Satyre d'une Profession en general : &, après tout, ce que je trouve de plus étrange dans toutes ces Declamations contre les Ecclesiastiques, c'est la Partialité de ceux qui censurent, en supposant que les Defauts ordinaires du Genre-Humain sont particuliers à leur Ordre, ou les Effets des Principes de la Religion. ALC. D'autres se querellent tant qu'ils veulent, sans que personne s'en embarrasse : mais, il semble que ces venerables Disputeurs du Clergé soient chargez des Interêts de tout le Genre-Humain. Pour me servir des Expressions d'un des plus ingenieux Ecrivains de notre Temps, „ Deux Champions entrent „ en Lice, & sont aussitot entourez „ d'un grand Nombre de Spectateurs. „ Chacun prend Parti, & encourage „ ce-

„ celui pour qui il s'est déclaré. Voilà
 „ mon Homme! Je parie pour l'autre!
 „ Ah! le beau Coup! Encore! Bien pa-
 „ ré! O! l'admirable Jeu †! „ CRI. On
 croiroit presque voir le Portrait d'un de
 nos jeunes Seigneurs, dans cette Satyre
 delicate, qui tourne si poliment en ridi-
 cule ces Argumens, Réponses, Defen-
 ses, & Repliques, sous le poids desquel-
 les la Presse gemit. ALC. Comptez-vous
 pour rien le Temps & le Papier qu'on y
 perd, sans que Personne en devienne
 plus sage ou plus habile? Et qui pour-
 roit tirer le moindre Profit de la Lectu-
 re de quelques Livres mal-écrits, & qui
 d'ailleurs roulent sur des Sujets hors d'U-
 sage, & incomprehensibles en eux-mê-
 mes? Quel Homme, pour peu qu'il eut
 de Sens & d'Education, ne seroit pas
 degouté de cette ennuyeuse Eloquence
 de la Chaire, ou de ce Stile sec, affect-
 té, & pedantesque, qui sent si fort le Col-
 lege?

XXI. Ceux, qui ont la Foiblesse de ve- XXI. Les
 nerer les Universitez comme les Sieges Un'iversi-
 du Sçavoir, trouveront sans doute ce tez censu-
 Reproche fort étrange : cependant, il est rées.
 de la dernière Justesse. Car les Hommes
 les plus ingenieux sont à present d'ac-
 cord, que ce sont seulement des Pepi-
 nieres de Prejugez, de Corruption, de
 Bar-

330 ALCIPHRON, OU LE
Barbarisme , & de Pédanterie. Lys.
Pour ce qui me regarde , je ne trouve
aucun Defaut dans les Universitez. Tout
ce que je puis dire d'une d'elles, c'est que
j'y ai dépensé trois cens Pièces par An ,
& que je n'ai jamais passé mon Temps
plus agréablement. Je ne dis rien de
leurs Livres , ni du Stile dont ils sont é-
crits , parce que je n'ai eu garde de les
lire. CRI. Quiconque a dessein de se
rendre meilleur ne manquera jamais
d'Ouvrage : & celui qui ne choisira que
de mauvais Livres sur chaque Sujet se
fera bientôt une nombreuse Bibliothe-
que. J'ignore quels sont les Ecrits Theo-
logiques dont *Alciphron* & ses Amis ont
fait la Lecture : mais j'ose affirmer, qu'on
peut trouver parmi nos Theologiens *Ang-
lois* plusieurs Ecrivains, qui , pour l'E-
tendue du Sçavoir , l'Importance des Ma-
tieres, la Force des Argumens, & la Pu-
reté du Stile , peuvent aller de pair avec
qui que ce soit. Mon Intention n'est pas
de faire l'Apologie des Universitez. Je
souhaite de tout mon Cœur, que ce qu'il
peut y avoir de Mal (& qu'y a-t'il de parfait
parmi les Hommes ?) soit corrigé. Mais je
puis assurer , parce que je sçais que cela
est vrai , qu'un Juge impartial trouvera
nos Academies, quoiqu'inférieures à ce
qu'il auroit pu souhaiter ou s'imaginer
en Speculation , très superieures à celles
des autres Païs , & très différentes du
Portrait desobligeant qu'en tracent les
petits

petits-Philosophes. Il est fort naturel, que les Endroits destinez à l'Education des Jeunes-Gens soient meprisez en Apparence par ceux qui n'ont pas voulu profiter des Instructions, qu'ils auroient pu y recevoir. Des Parens, qui ont une sotte Foiblesse pour leurs Enfans, sont toujours disposez à imputer à une mauvaise Cause les Vices auxquels eux-mêmes ont donné Occasion, en accordant à leurs Enfans plus d'Argent qu'ils n'en pouvoient depenser innocemment. De même, un Homme, qui a passé son Temps au College à ne rien faire, & qui n'a fréquenté que des Fainéans, jugera de toute une Academie par ceux de sa Cotterie. *ALC.* Vous vous trompez, *Criton*. Je ne vous allegue point l'Autorité d'un Pere imbecille, ou de quelque jeune Debauché, mais d'un des plus fins Critiques de notre Siecle. Ce Grand-Homme represente des Gens d'Eglise & d'Universitéz par des Traits de Maître. Comment croyez-vous qu'il les appelle? *EUPHR.* Je n'en sçais rien. *ALC.* La Troupe Noire, Magiciens, Formalistes, Pedants, Enfans barbus: & après les avoir bien turbupinez sur leurs Connoissances & sur leur Stile, il ajoute d'admirables Modeles de sa propre Façon, pour apprendre à bien écrire. Aussi ne sçauroit-on disconvenir que ses Ecrits ne soient ce qu'il y a de plus beau dans notre Langue; comme je puis aisément vous

vous en convaincre, ayant toujours ce noble Ecrivain sur moi. EUPHR. C'est donc un noble Ecrivain ? ALC. Je vous dis que c'est un Homme de Qualité. EUPHR. Mais, un Homme de Qualité qui écrit est une Chose, & un noble Ecrivain en est une autre. ALC. Les deux Caracteres se trouvent réunis en lui, comme vous allez voir.

XXII. E-
crits Theo-
logiques
d'un cer-
tain Cri-
tique Mo-
derne.

XXII. En achevant ces Mots, *Alciphron* tira de sa Poche un Traité intitulé, *Soliloque, ou Avis à un Auteur*. Voulez-vous voir, dit-il, en parcourant des Yeux toute la Compagnie, quelque-chose de beau, lisez le premier Endroit que vous trouverez dans ce Livre. *Criton*, ayant pris l'Ouvrage des Mains d'*Alciphron*, & l'ayant ouvert au hazard, y lût les Paroles suivantes *.

„ Où sont les Plaisirs que l'Ambition pro-
„ mèt ; & que l'Amour procure ? Comment
„ faire pour jouir des Agréments du Mon-
„ de ? Ou bien ne devons-nous pas compter
„ pour Plaisirs ceux que la Stupidité &
„ l'Inaction nous font perdre ? Mais, le plus
„ grand des Plaisirs se goûte entre les Bras
„ de l'Indolence. Vivre, & ne point sen-
„ tir. Ne sentir aucun Mal. Quel Bien nous
„ reste-t'il donc ? La Vie elle-même. Et cela
„ peut-il s'appeller vivre ? Est-ce vivre que
„ de dormir ? Formerois-je des Souhaits pour
un

* Part. 3. Sect. 2.

„ un pareil Bien ? Ici la Troupe Fantastique
 „ paroît elle-même scandalisée. Je vois
 „ commencer une Guerre Civile : la plus
 „ grande partie des Dames capricieuses se
 „ range du côté de la Raison, & se déclare
 „ contre la languissante Sirene. L'Ambi-
 „ tion rougit à la Vie de sa Rivale. La Fan-
 „ taisie & la Vanité la regardent d'un Air
 „ de Mepris. Le Luxe lui-même, nonob-
 „ stant la Politesse de ses Manieres, desavoue
 „ cette indigne Sœur, & la rejette comme
 „ étrangere au vrai Plaisir. Va t'en Pban-
 „ tome letargique ! Laisse-moi, qui viens
 „ d'apprendre que la Vie & le Bonheur con-
 „ sistent en Action. Mais, que vois-je ? Un
 „ Pphantôme actif, industrieux, infatigable,
 „ méprisant la Peine & le Travail, nous
 „ sollicite. Sa Contenance sérieuse le feroit
 „ prendre pour la Vertu, s'il y avoit dans
 „ son Air moins d'Inquietude & d'Anxiété.
 „ Que marmote-t'il entre ses Dents ? Que
 „ regarde-t'il avec tant d'Admiration &
 „ d'Etonnement ? Des Sacs ! des Coffres !
 „ des Monceaux d'Or & d'Argent ! Pour
 „ qui tout cela ? Pour le Luxe ? Es-tu donc
 „ son Ami, grave Pphantôme ! Est-ce pour
 „ lui que tu travailles ? Non, mais pour me
 „ mettre à couvert du Besoin. Mais, le
 „ Luxe à part, dis-moi, n'as-tu pas déjà
 „ une Provision suffisante contre le Besoin ?
 „ Il est bon de se garantir de la Crainte de
 „ mourir de Faim. N'y a-t'il donc point
 „ d'autre Genre de Mort que celui-là ? Au-
 „ cun autre Passage pour sortir de la Vie ?
 Point

„ Point d'autres Portes, en cas que celle-ci
 „ soit fermée? Parle, Avarice! Toi, le plus
 „ vain de tous les Spectres, n'es-tu pas l'Es-
 „ clave de la Lacheté? Qu'ai-je donc à fai-
 „ re de Toi (doublement misérable par la
 „ Frayeur qui t'agite, & par les Travaux
 „ qu'elle te fait entreprendre) Moi, qui
 „ méprise ta Souveraine, & qui ne me lais-
 „ se point épouvanter par ses Menaces? C'est
 „ ainsi que je fais la Guerre à la Fantaisie
 „ & à l'Opinion. „

Euphranor, ayant écouté jusque là, s'é-
 cria : Quoi! n'aurez-vous jamais fait?
 Cette Lecture pourra venir à propos une
 autre fois : mais, pourquoi finirions-nous
 nôtre Conference pour lire une Piece de
 Theatre? Vous vous trômpiez : ce n'est
 point une Pièce de Théâtre, répondit *Alci-*
phron; mais un Ouvrage de Morale, compo-
 sé par un fameux Censeur moderne. Il faut
 que vous sachiez que ce Grand-Homme a
 (pour me servir de ses propres Termes)
 revelé un *Grand Arcane* au Monde, ayant
 instruit le Genre-Humain en ce qu'il ap-
 pelle l'*Art de discourir avec soi-même*, &
 montré, „ que, par le Moyen d'une espe-
 „ ce de Retraite interieure, nous pou-
 „ vons decouvrir une certaine Duplicité
 „ d'Ame, & nous partager nous mêmes
 „ en deux Parties. „ Par cet admirable
 Moyen, il a trouvé qu'un Homme peut
 argumenter avec soi-même, & non seu-
 lement avec soi-même, mais aussi avec
 des Notions, des Sentimens, & des Vi-
 ces,

ces, dont, par une Prosopopée merveilleuse, il fait autant de Dames, qu'il refuse en les faisant parler. Se peut-il rien de plus beau, de plus hardi, ou de plus sublime? EUPHR. Cela est merveilleux. Je croyois, en vérité, que vous lisiez quelque Tragedie. Est-ce-là l'Homme qui meprise nos Universitez, & qui pretend reformer le Stile & le Goût de notre Age? ALC. Le même. C'est-là ce fameux Censeur de notre Siecle. Aucun Ridicule n'échappe à ses Regards; & sur tout ce Grand-Homme ne fait pas la moindre Grace aux Poëtes ni aux Ministres. „ Les Muses Bretonnes (dit-il) „ parlent aussi mal que si elles étoient encore au Berceau: & leurs Langues begayantes, que l'Ignorance & la Jeunesse pouvoient seules excuser, n'ont articulé „ jusques ici que de misérables Jeux-de-Mots. Nos Poëtes Dramatiques, *Shakespeare, Fletcher, & Johnson*, donnent dans ce „ Stile. *Milton* même n'en est pas exempt; „ & nos Auteurs modernes ne semblent „ rechercher qu'un faux Sublime. „ EUPHR. ConteZ moi, je vous prie, quels Effets les Leçons de ce Grand-Homme, aux Yeux duquel nos sçavans Professeurs ne sont que des Ecoliers barbus, & nos plus celebres Auteurs que de misérables Faiseurs de Quolibets, ont produits sur le Public? A-t'il ôté la Crasse du College, & poli nos Auteurs? Ceux, qui se mêlent à present d'écrire, tachent-ils d'atteindre à ce Sublime auquel il est par-

parvenu, ou imitent-ils son Stile chaste & naturel? ALC. Sans contredit le Goût du Siecle s'est beaucoup perfectionné: & ce qui le demontre est que les Ecrits de ce beau Genie sont universellement admirez. Lorsque notre Auteur publia son Traité, il previt que le Goût public alloit s'améliorer insensiblement: que les Belles-Lettres seroient portées à un Degré eminent de Perfection, & qu'une nouvelle Generation de Beaux-Esprits auroient paroître. CRI. Et, cependant, malgré les PrediCTIONS de cet habile Homme, je ne trouve pas qu'aucune Science ait fait depuis peu plus de Progrès parmi nous, que le Systeme des petits Philosophes. J'avoue, qu'en ce Genre, nous avons eu plusieurs Productions remarquables. Mais, si ce sont des Chefs-d'Oeuvre en fait de Sens & de Stile, c'est une Chose que je laisse decider à ceux qui ont eu la Patience de les lire.

XXIII. Le
Sçavoir est
un Effet de
la Reli-
gion.

XXIII. D'un autre côté, je vous demande très-humblement Pardon, si je n'en crois pas votre Grand-Homme sur sa Parole, lorsqu'il pretend nous faire croire, que l'Ignorance & le mauvais Goût ne viennent que de la Religion Chretienne ou du Clergé: mon Opinion étant, que c'est à cet Ordre que nous avons l'Obligation de tout ce que nous possédons de Sçavoir & de Connoissances. Si ceux, qui ont la Vûe si bonne pour appercevoir un Fétu dans l'Oeuil des autres, y vouloient faire la moindre Attention, ils
se

feroient frappez de cette Verité. Car, quelle autre Cause, hormis la Religion, auroit pu faire naître & entretenir le Goût pour les Sciences dans un Peuple Septentrional & grossier comme nous ? La Grece a produit des Hommes d'un Genie actif & subtil. Les Liaisons & l'Emulation, qu'il y avoit entre les différentes Villes, a conservé ce Genie. Et leur Curiosité naturelle a été amusée & excitée par de sçavantes Conversations dans des Promenades publiques, des Jardins, & des Portiques. Notre Genie cherche des Amusemens plus grossiers : & nous respirons un Air plus épais & plus froid. Cette Curiosité, qui étoit generale dans les *Atheniens*, & qu'ils prenoient tant de Plaisir à contenter, passe chez nos Gens du Bel-Air pour Affectation, & est bannie comme telle de toutes leurs Compagnies : & sans doute qu'elle le seroit de tout le Païs, sans ces Academies, où ces Formalistes, ces Pédants, ces Ecoliers barbus, comme votre profond Auteur les appelle, sont entretenus par la Liberalité & par la Piété de nos Ancêtres. Car, il est evident que ces Seminaires ont été fondez, d'un côté pour la Religion, & sont Causes de l'autre de tout le Sçavoir & de tout le Goût qui se trouvent, même dans les Ennemis declarez de notre Religion, & de nos Fondations publiques. Tous ceux, qui ne sont pas totalement igno-

338 ALCIPHRON, OU LE
rants, sçavent que c'est à la Langue *Grecque* & à la Langue *Latine*, que nous devons nos Connoissances. C'est ce que ces severes Censeurs avoueront facilement : mais, ce qu'ils auront un peu plus de peine à avouër (quoique la Chose ne soit pas moins certaine) c'est que nous avons Obligation de ces Langues à notre Religion. Comment pourroit-il se faire sans cela, que des Langues mortes fussent si estimées parmi nous ? Qu'est-ce qui les auroit fait parvenir à notre Temps à travers de tant de Siecles obscurs, pendant lesquels le Monde fut desolé & ravagé par des Guerres ? Quelle autre Cause, dis-je, si-non l'Etude de l'Ecriture Sainte, & des Ecrits Theologiques des Peres & des Docteurs de l'Eglise ? Et de fait, ne trouvons-nous pas, que pendant ces Siecles tenebreux le Sçavoir étoit uniquement entre les Mains des Ecclesiastiques, & que les anciens Livres étoient rassemblez & conservez dans leurs Colleges & leurs Seminaires, pendant que l'Amour & le Souvenir des Arts & des Sciences se trouvoient entièrement éteints parmi les Laïques, dont l'Ambition n'étoit bornée qu'à la Profession des Armes ?

XXIV. XXIV. ALC. Je ne sçaurois nier, *Barbarisme des Ecoles.* qu'il n'y ait une sorte de Sçavoir d'Origine Chretienne, & particuliere aux Universitez, où nos Jeunes-Gens employent quelques Années à apprendre ce mystérieux

rieux Jargon Scholaſtique, qui me paroît la Chôſe de l'Univers la plus propre à embarraffer & à gâter l'Eſprit. A la vérité, nos Etudiâns deſapprennent dans le Monde ce qu'ils ont appris au Colle-ge : mais, par cela même, leur Temps eſt doublement perdu. CRI. Que diriez-vous, ſi tout ce Sçavoir Scholaſtique avoit une Origine Mahometane, & nous étoit venu des *Arabes* : & ſi ces Plaintes ſur la pretendue Perte, que les Jeunes-Gens font de quelques Années en apprenant & en deſapprenant ce Jargon, n'étoient qu'un Echantillon de la Sincérité & de la Candeur de certains petits Philoſophes, qui font de grandes Declamations ſur des Bagatelles, & qui ne jugent que trop ſouvent ſans Connoiſſance de Cauſe ? Certainement, ce ne ſeroit pas une Perte de Temps ſi déplorable, ſi un jeune Gentilhomme employoit quelques Mois à l'E-tude d'un Art auſſi mepriſé & auſſi de-cré que la Logique. Car, il y a bien de la Difference entre apprendre & deſap-prendre les Termes barbares, & les vai-nes Diſtinctions des Scholaſtiques, & en-tre acquérir quelque Exactitude dans les Definitions qu'on donne, & dans les Ar-gumens qu'on propoſe : Chôſes, qui ne ſeroient peut-être pas tout-à-fait au deſ-fous de la Dignité même d'un petit Phi-loſophe. A la vérité, il y a eu un Temps où la Logique étoit conſiderée comme ſon propre Objet ; & que l'Art de rai-

fonner, au lieu d'être transféré aux Choses, ne rouloit que sur des Mots : ce qui produisit une espèce de Lepre, qui infecta toutes les Sciences, & qui les convertit en Disputes creuses exprimées dans un Stile affecté & mauvais. Mais, ces Temps ne sont plus : & cet Art, qui a été tant & si mal cultivé durant plusieurs Siècles, est considéré à présent dans un autre Point de Vûe ; & est bien éloigné de faire dans les Universitez une aussi belle Figure, ou d'y constituer une aussi grande Partie des Etudes des Jeunes-Gens, que le prétendent ces admirables Reformateurs de la Religion & des Sciences, les petits Philosophes.

XXV. A *qui nous avons l'obligation de la Renaissance des Arts & des Sciences.* **XXV.** Mais ; qui sont ceux, qui ont contribué le plus à la Renaissance des Arts & des Belles-Lettres ? Quelle Part les petits Philosophes ont-ils eue à une si excellente Chose ? *Matthias Corvin* Roi de Hongrie, *Alphonse* Roi de Naples, *Cosme de Medicis*, *Pic de la Mirandole*, & plusieurs autres Princes & Grands-Hommes, fameux, non seulement par leur propre Sçavoir, mais aussi par la Protection qu'ils accorderoient aux Sciences, n'étoient, ni Turcs, ni Payens, ni petits Philosophes. Qui est-ce qui fit revivre le Langage & les Auteurs Grecs, & avec eux tous les Beaux-Arts dans l'Occident ? Ne fut-ce pas principalement *Bessarion* un Cardinal, *Marc Musurus* un Archevêque, *Theodore Gaza* un simple Ecclésiasti-

frisque? Y a-t'il jamais eu depuis *Auguste* un plus genereux Protecteur & un plus celebre Restaurateur de toutes sortes de Sciences, que *Leon X.* Pape de *Rome*? Quels Ecrivains approchent plus de la Pureté des Auteurs *Classiques*, que les Cardinaux *Bembo* & *Sadolet*, ou que les Eveques *Jove* & *Vida*? Pour ne rien dire d'un Nombre prodigieux d'Ecclesiastiques distinguez par leur Genie & par leurs Connoissances, qui fleurissoient delà les *Alpes* dans le Siecle d'Or (comme les *Italiens* l'appellent) de *Leon X.* & qui écrivirent tant dans leur propre Langue qu'en *Latin*, & imitèrent de près les meilleurs Modeles de l'Antiquité. A la vérité, cette Renaissance des Lettres preceda la Reformation, & en prepara les Voies: mais, les Controverses de Religion, qui en furent les Suites, contribuerent merveilleusement à répandre les Sciences dans toutes les Parties du Monde Chrétien. Et, sûrement, l'Eglise d'*Angleterre* est, tout au moins, d'une Constitution aussi propre à favoriser l'Etude & le Sçavoir, que celle de *Rome*. L'Experience confirme cette Observation: & je ne crois pas que les petits Philosophes veuillent pousser la Partialité en faveur de *Rome* jusqu'à le nier. ALC. Il n'est pas possible que ce que vous nous avez dit de l'Habileté de ces Ultramontains soit vrai. Le judicieux Censeur, que j'ai entre les Mains, ayant

342 ALCIPHRON, OU LE
 fait un Compliment aux *François*, & avoué qu'il y a parmi eux quelques bons Auteurs, affirme touchant les autres *Etrangers*, & particulièrement les *Italiens*, „ qu'on ne doit les regarder que comme les Corrupteurs de la véritable Erudition. „ CRI. Les Sentences severes, que de certains Critiques prononcent quelquefois du haut de leur Tribunal, ne sont pas toujours le Resultat d'une exacte Recherche, ou d'une Connoissance parfaite : & s'ils s'avisent de raisonner sur le Goût, la Beauté d'une Piece, les Graces du Stile, le Sel Attique, & d'autres Matieres pareilles, il faut prendre leurs Discours dans le même Sens qu'on attache à ceux de certains Hommes, qui voudroient s'établir dans le Monde une Réputation de Bravoure. A entendre *Thrasymachus* parler de Ressentiment, de Duels, & de Point d'Honneur, on seroit presque tenté de croire qu'il creve de Valeur. Lys. Quelque Mérite que cet Ecrivain puisse avoir pour demolir, je ne lui en ai jamais beaucoup attribué en qualité d'Architecte. Il est naturel que des Ecrivains negligents commettent des Fautes sans y songer : mais, il est impardonnable à un Critique exact & severe de tirer sa Poudre en l'Air. Si celui, qui fait Profession à tout moment d'aimer les Ouvrages bien écrits, ne laisse pas de mepriser ceux qui ont excellé à cet égard dans leurs Productions ;
 on

on seroit fondé à revoquer en Doute la Justesse de son Goût. Mais, si le même Homme, qui parle plus qu'aucun autre de la Beauté du Stile, du vrai Goût, & des Principes de l'Art, & qui veut passer pour avoir epluché ces Points, peche souvent contre ses propres Regles, donnant dans le faux Sublime ou dans la mauvaise Plaifanterie, quel Homme raisonnable voudra se fier à un tel Guide, ou aura l'Imprudence d'entrer dans le Chemin difficile & raboteux de la Vertu à sa Recommandation ?

XXVI. A L C. Mais, pour revenir à notre premier Sujet, il me semble que *Criton* ne fait pas grand Honneur au Genie de ses Compatriotes, en supposant que les *Anglois* n'auroient pas trouvé par eux mêmes les Arts, les Sciences, & le bon Goût; sans en avoir l'Obligation à l'Eglise, aux Universitez, ou aux anciennes Langues. CRI. On ne peut faire que des Conjectures sur ce qui auroit pu être. Ce qui a été est facile à sçavoir. Je ne pretends point nier qu'il n'y ait en *Angleterre* une Veine aussi riche qu'en aucun autre Païs du Monde: mais, elle est très profonde, & on ne sauroit y venir qu'avec beaucoup de Peine. Or, des Peines extraordinaires demandent un Motif extraordinaire pour être surmontées. Pour ce qui est près de la Superficie, ce n'est pas grand chose, & ce qu'il peut y avoir de bon n'est, ni si bon, ni en si grande

XXVI.
Prejugé
& Ingratitude des
petits Philosophes.

Quantité que dans d'autres Païs. C'étoit la Comparaison d'un ingenieux *Florentin*, que les fameux Poëmes du *Tasse* & de l'*Arioste* font comme deux Couches, l'une de Concombres, & l'autre de Melons. Sur l'une, on en trouve peu de mauvais, mais les meilleurs ne sont gueres bons : sur l'autre, la plus grande Partie ne vaut rien, mais ceux qui se trouvent bons sont excellents. Peut-être que la même Comparaison pourroit avoir lieu entre les *Anglois*, & quelques-uns de leurs Voisins. ALC. Mais, si nous accordons que la Religion Chretienne & ses Seminaires ont contribué, à conserver & à faire revivre les Arts & les Belles-Lettres, qu'en conclurrez vous ? Pretendez-vous en tirer un Argument en Faveur de sa Verité ? CRI. J'en tirerai un Argument contre les Prejugez & l'Ingratitude de ces petits Philosophes, qui objectent l'Obscurité, l'Ignorance, & la Grossiereté, comme un Effet de cette même Chose, qui a plus que toute autre, éclairé, civilisé, & embelli leur Patrie : laquelle lui doit, non seulement la Connoissance des Arts & des Sciences, mais aussi des Sentimens de Vertu & d'Humanité, & la Croyance d'une Providence & d'une Vie avenir, que tous les Argumens des petits Philosophes n'ont pas encore été capables de détruire.

XXVII. ALC. Il est étrange que vous continuiez à vous exprimer comme si tous ceux de notre Secte étoient Ennemis de la Vertu , & de vrais Athées ; quoique je vous aye dit le contraire , ajoutant que nous avons plusieurs Hommes parmi nous , qui font Profession d'être dans les Interets de la Vertu & de la Religion Naturelle , & que je vous aye déclaré , que je n'argumente à présent que sur ce pied-là. CRI. Comment pouvez-vous prétendre être dans les Interets de la Religion Naturelle , & vous donner pour Ennemis déclarez du Christianisme , la seule Religion établie , qui renferme tout ce qu'il y a d'excellent dans la Religion Naturelle , & qui est le seul Moyen de faire que les Notions & les Loix de cette Religion soient respectées dans le Monde ? Ne taxeroit-on pas de Foiblesse , ou de Manque de Sincérité , un Homme , qui voudroit persuader au Peuple , qu'il est fort dans les Interets de son Prince ; qu'il aime & qu'il admire son Gouvernement ; lorsque , dans le même temps , il s'oppose avec Ardeur aux Personnes & aux Moyens les plus capables de contribuer au Service de son Souverain , de rendre sa Dignité connue & reverée , de faire observer les Loix , & d'étendre sa Domination ? Et n'est-ce pas précisément-là ce que font les petits Philosophes , lorsqu'ils se déclarent les Avocats de Dieu & de la Religion , & ne laissent

XXVII.
Contradiction entre
leurs Pré-
tensions &
leur Con-
duite.

pas de faire tous leurs Efforts pour de-
 crire les Chrétiens & leur Clute ? J'avoue ;
 à la vérité, que vous raisonnez contre le
 Christianisme entant que Cause des Maux
 qui desolent la Face de la Terre : mais,
 les Argumens que vous alleguez à cet é-
 gard sont tels qu'ils peuvent également
 prouver la même Chose du Gouverne-
 ment Civil, des Alimens, de toutes les
 Facultez, Professions, Sciences, & mé-
 me de la Raison. Après tout, ceux mé-
 mes de votre Secte, qui s'avouent Déistes,
 ne me paroissent avoir gueres de Reli-
 gion, dès qu'on les examine de près. Pour
 ce qui regarde une Providence, veillant
 sur la Conduite des Hommes, & dispen-
 sant tous les Evenemens, l'Immortalité
 de l'Ame, un dernier Jugement, & un E-
 tat futur de Recompenses, & de Peines ;
 quel de vos Esprits-forts a jamais ta-
 ché de graver ces Articles de Religion
 Naturelle dans l'Ame des Hommes ?
 Combien, au contraire, n'y en a-t'il pas,
 qui ont fait leurs Efforts pour en rendre
 la Croyance douteuse ou ridicule ? Il
 faut avouer, qu'il y a quelquefois des
 Hommes, qui, nonobstant une pareille
 Conduite, ne laissent pas de faire Profes-
 sion d'Attachement à la Religion : mais,
 doit-on les en croire ? Ne voit-on pas
 quelquefois les principaux Partisans du Vi-
 ce & de l'Impiété écrire comme des Hom-
 mes qui voudroient être crus avoir la
 Vertu & la Picté à Cœur ? Cela pourra
 peut-

peut-être prouver, qu'ils ne sont pas d'accord avec eux mêmes, mais nullement qu'ils sont Gens-de-Bien. Quand les Principes & les Sentimens d'un Homme renversent de fond en comble la Vertu, la Picté, & la Religion, les plus belles Choses du Monde qu'il pourra dire sur ces Sujets doivent être entendues comme des Traits de Complaissance & de Politesse pour le Systeme établi. Lys. Pour dire le vrai, je n'ai jamais eu de Goût pour quelque Religion que ce fût, Revelée ou Naturelle : & j'ose assurer la même Chose touchant ceux de notre Secte que je frequente ; n'ayant jamais remarqué, qu'aucun d'eux ait eu la Bassesse de prononcer le Nom de Dieu avec Reverence, ou de parler avec Respect de la Picté ou de quelque Culte Religieux. Il n'est pas impossible que, sur le Chapitre de la Religion Naturelle, il ne se trouve parmi nous quelques Enthousiastes, qui se moquent des Livres de Devotion des Chrétiens, dans le temps qu'eux-mêmes en font qui ne sont gueres meilleurs : mais, nos Gens d'Esprit tournent tout cela en ridicule, & n'y voyent que de la Pédanterie. Quelquefois, à la vérité, en bonne Compagnie on lache quelque Mot à l'Avantage de l'Honneur & de la Bonté : mais, les Connoisseurs savent que par la première de ces Choses on entend la Mode, & par la seconde le Temperament,

348 ALCIPHRON, OU LE
qui guide les Hommes comme les Appé-
tits dirigent les Brutes.

XXVIII. Et, après tous ces Argu-
mens, qui s'engendrent les uns les autres
sans fin, je vous dirai, pour abréger,
que, ni moi, ni mes Amis, ne pourrons ja-
mais comprendre, pourquoi un Homme
ne pourroit pas se gouverner lui-même
sans aucune Religion, aussi bien qu'une
Brute, qui passe pour l'Animal le plus stu-
pide des deux. Les Brutes ont-elles des
Instincts, des Sens, des Appétits, & des
Passions, pour les diriger & pour les con-
duire? Les Hommes ont les mêmes Se-
cours, & outre cela, la Raison, qu'ils peu-
vent consulter en Cas de Besoin. De ces
Considérations nous concluons, que le
Chemin, que les Hommes doivent sui-
vre, est suffisamment éclairé sans le Flam-
beau de la Religion. CRI. Les Brutes,
n'ayant qu'un Pouvoir très petit & limi-
té aux choses présentes ou particulières,
sont assez bridées par la Force ou les Fa-
cultez des autres Animaux & par l'Habi-
leté de l'Homme, sans qu'il soit necessai-
re qu'elles aient, ni Conscience, ni Reli-
gion. Mais, la Raison Humaine, Facul-
té dont l'Etendue & la Puissance sont si
considérables, particulièrement pour fai-
re du Mal, demandent absolument que
l'Homme ait une Conscience. Outre ce-
la, les autres Animaux sont, par la Loi
de leur Nature, déterminés à une cer-
taine Fin, ou à un certain Genre d'Exi-
stence,

stence, sans avoir, ni Inclinations, ni
 Moyens, pour s'en écarter, ou pour aller
 au de-là. Mais l'Homme a en lui une Vo-
 lonté, par laquelle il peut poursuivre des
 Fins différentes ou même opposées, &
 rester en deça ou aller au de-là des Per-
 fections naturelles à ceux de son Espece
 dans ce Monde, suivant qu'il juge à pro-
 pos; en lachant la Bride à ses Appétits
 sensuels, de s'abaïsser jusqu'à la Condi-
 tion des Bêtes; ou bien, en moderant
 & en réglant les Affections de son Ame,
 de se transformer à la Ressemblance des
 Anges. De tous les Animaux, il n'y a
 que l'Homme seul qui puisse connoître
 Dieu. A quoi sert une pareille Connois-
 sance, si ce n'est pour ennoblir l'Homme,
 & pour le porter à l'imitation & à la
 Participation de la Nature Divine? Ou
 à quoi serviroit un pareil Titre de No-
 blesse, si toutes nos Esperances étoient
 bornées à cette Vie? Ou comment de
 si magnifiques Effets peuvent-ils être
 produits sans le Secours de la Religion?
 Mais, les Articles du Vice & de la Vertu,
 de l'Homme & de la Bête, des Sens & de
 l'Entendement, ont déjà été amplement
 traités. Quoi! *Lysicles*, voudriez-vous
 nous ramener au Point où nous étions
 il y a trois ou quatre Jours? *LYS.* Nul-
 lement. J'aime mieux avancer & finir.
 Mais, pour nous épargner de la Peine,
 permettez-moi de vous dire une fois
 pour toutes, qu'après que vous aurez

argumenté tant qu'il vous plaira, vous ne viendrez jamais à bout de me persuader, que tant de Gens d'Esprit se trompent, & qu'une Troupe de Bigots hargneux a la Raison de son côté.

XXIX. Le
Christianisme est le
seul Fondement in-
ébranlable
de la Reli-
gion Na-
turelle.

XXIX. CRI. O, *Lyficles*, je ne cherche point la Religion parmi les Bigots, ni le Bon-Sens parmi les Libertins; ces derniers ne respectant en aucune manière les Veritez les plus importantes, & les plus claires, tandis que les autres témoignent un Zele amer sur des Points très peu interessants en eux-mêmes. Et surement tout ce qu'il y a de stupide & de peu charitable dans le Bigot doit être imputé en grande partie à l'Ignorance affectée & à la profane Petulance du Libertin. Le croiriez-vous? Comme les Libertins font des Bigots, les Bigots à leur tour font des Libertins, les Extrémités de deux Partis opposés se touchent ordinairement l'une l'autre. Et quoique, pendant que les Adversaires se querellent, la Religion & la Raison soient souvent mises en Jeu, ces Choses n'entrent cependant dans la Dispute que pour la Forme simplement. *Lyficles*, au lieu de répondre à *Criton*, adressa les Paroles suivantes à *Alciphron*. J'ai toujours été de Sentiment, que rien n'étoit plus impertinent, que de vouloir détruire le Christianisme, en faisant le Panegyrique de la Religion Naturelle. Quiconque pense avantageusement de l'une ne sauroit

roit jamais, avec quelque Fondement se
 donner des Airs de Mépris à l'égard de
 l'autre. Car, il est très clair, que la
 Religion Naturelle, sans la Religion Re-
 velée, ne peut jamais être reçue ou éta-
 blie que dans le Cerveau vuide d'un pe-
 tit Nombre de Gens speculatifs. J'ai
 prévu dans quel Embarras tous vos A-
 veus alloient vous jeter. La Croyance
 d'un Dieu, la Vertu, un Etat futur, &
 d'autres Notions pareilles, font, comme
 Personne n'en sçauroit douter, la Base
 & la Pierre angulaire de la Religion Chre-
 tienne. Accordez-leur seulement ce Fon-
 dement, & vous verrez quel Edifice nos
 Theologiens élèveront dessus. La Veri-
 té & l'Importance de ces Points é-
 tant une fois admise, il n'est pas be-
 soin qu'un Homme soit Sorcier, pour
 démontrer l'Excellence & l'Utilité du
 Christianisme : & alors, incontestable-
 ment, il doit y avoir des Prêtres pour en-
 seigner une Religion si utile. Et s'il y a
 des Pretres, ne faut-il pas de la Subor-
 dination dans cette digne Société, &
 des Revenus assignez pour leur Subsistan-
 ce, afin qu'ils soient en Etat de s'acquit-
 ter avec Decence des Ceremonies pres-
 crites par leur Religion, & que leur Ca-
 ractere Sacré ne soit point exposé au
 Mépris ? Et la Conséquence nécessaire de
 tout ceci est une Confederation entre le
 Gouvernement & la Prétrise, pour assujet-
 tir le Peuple. Par-là, nous avons été inon-
 dez

dez tout à coup d'un Deluge de Maux Ecclésiastiques, Pretres, Hierarchie, Inquisition. Nous avons perdu notre Liberté, & la Propriété de nos Biens; & nous avons vû nos Compatriotes faire de prodigieuses Depenses en Selles & en Brides, pour que leurs Conducteurs pussent plus facilement les mener.

XXX. Les Esprits-forts se méprennent dans l'Usage de leurs Talens: ils ont une puissante Imagination.

XXX. Ces Paroles, ayant été prononcées d'un Ton aigre & d'un Air insultant, touchèrent au vif *Alciphron*, qui ne répondit rien, mais parut extrêmement confus. *Criton* regarda en souriant *Euphranor* & moi; après quoi, ayant jeté les Yeux sur les deux Philosophes, il leur tint ce Discours. S'il m'est permis d'interposer mes bons Offices, pour empêcher une Rupture entre d'anciens Amis & de zelez Partisans d'un même Systeme, j'observerai, que, dans ce que *Lyficles* vient de dire, il a en partie Raison & en partie Tort. Il me paroît avoir bien rencontré, lorsqu'il assure, que la Croyance de la Religion Naturelle engagera un Homme à embrasser la Religion Revelée: mais, il se trompe certainement, quand il affirme, que la dernière de ces Religions traine à sa Suite l'Inquisition, la Tyrannie, & notre Ruine. Vos Esprits-forts (qu'il me soit permis de le dire sans les choquer) ne connoissent pas encore leur vrai Talent. Ils ont une prodigieuse Force d'Imagination, & une excessive Foiblesse de Raison;

grands

grands en Exagerations , & tres petits
 en Argumens. N'y a - t'il donc aucun
 Moyen de diminuer la Terreur que leur
 inspire un Animal aussi terrible & aussi
 sanguinaire qu'un Ministre *Anglois* ? Mais,
 leur Crainte vient de ce qu'ils sont d'ad-
 mirables Patriotes , & de l'Interêt qu'ils
 prennent à la Conservation de nos Biens
 & de notre Liberté. Quand j'entens
 prononcer de pareils Discours par un
 petit Philosophe , cela me fait souvenir
 des *Teste di Ferro* de *Rome*. Sa Sainte-
 té, à ce qu'il paroît, n'ayant pas le Pou-
 voir d'assigner des Pensions sur des Be-
 nefices en *Espagne* à d'autres qu'à des
Espagnols , en garde toujours à *Rome*
 deux, nommez *Teste di Ferro* , qui ont
 le Nom de toutes les Pensions de ce Gen-
 re , tandis que des *Italiens* en tirent le
 Profit. De même, nous voyons prêter
 tous les jours les Noms de Liberté &
 de Propriété de Biens à des Choses qui
 leur sont parfaitement étrangères. Quoi !
 Est-il impossible qu'un Homme soit Chre-
 tien, sans être Esclave ? Ou Ecclesiasti-
 que, sans être un Inquisiteur ? Je serois
 au Desespoir de soutenir & de justifier
 l'Esprit de Domination qui anime cer-
 tains Ecclesiastiques. Quelques-uns d'eux,
 en qui cet Esprit a trop éclaté, ont
 chèrement payé leur Ambition ; & j'es-
 pere que la même Chose arrivera à
 tous ceux qui oseront les imiter. Mais,
 après avoir blâmé la Fureur & la
 Folie

354 ALCIPHRON, OU LE
Folie d'un Prelat ambitieux, n'est-il pas
juste de considerer si, d'un autre côté,
l'Etat ne pourroit pas recevoir quelque
Dommage du Zele d'un Whig inde-
pendant? Au moins puis-je affirmer, sans
qu'il soit necessaire que je prenne la Pei-
ne de le prouver, que la plus detestable
Tyrannie, sous laquelle cette Nation ait
jamais-gemi, a eu pour Auteurs des
Patriotes de ce Genre.

XXXI.
*Dîmes &
Terres af-
fectées à
l'Eglise.*

XXXI. Lys. C'est ce que je ne sçais pas.
Le Mot de Tyrannie est effrayant, & quel-
quefois mal appliqué. Quand des Gens
vifs, & que leurs Maximes portent à l'In-
dependance, causent quelque Change-
ment dans l'Etat, celui qui perd con-
fidere les Choses dans un certain Point
de Vûe, & celui qui gagne, dans un au-
tre. Mais, il est certain, que la bonne
Politique demande toujours, que nous
gardions notre Argent pour un meilleur
Usage que l'Eglise & la Religion. CRI.
Des Hommes aussi sçavans que vous
n'ont certainement pas Besoin que je
leur apprenne l'Apologue de l'Estomac &
des Membres. Il ne seroit pas moins
inutile d'observer, que tous les autres
Etats, qui ont jamais fait quelques Fi-
gure dans le Monde par leur Sagesse,
ont cru que le Sçavoir devoit être re-
compensé aussi bien que la Valeur, &
que les Etablissemens Civils & Militaires.
Autrefois, lorsque les Ecclesiastiques for-
moient un Corps plus nombreux, plus
riche,

riche, & plus puissant; lorsqu'ils étoient distinguez de leurs Concitoyens par de grandes Exemptions, & par differents Privileges; lorsqu'ils obéissoient à une Puissance étrangere; le Cas étoit certainement, tout autre que de notre Temps. Et ne pas appercevoir cette Difference, ou ne la pas avouër, c'est dans les petits Philosophes une Marque de Defaut de Penetration ou de Defaut de Candeur. Mais, je vous prie de me dire à la Charge de qui est cette Depense, dont vous vous plaignez si fort, & en quoi elle consiste? Lys. Comme si vous n'aviez jamais entendu parler de Terres affectées à l'Eglise, & de Dîmes! CRI. Je serois curieux de sçavoir comment ces Choses peuvent être regardées comme une Depense dont le Peuple ou les Particuliers sont chargez. Quand rien ne sort du Païs, la Nation ne perd rien: & il est très indifferant au Public, si l'Argent circule par les Mains d'un Vicaire, ou d'un Chevalier. Pour ce qui regarde les Particuliers, qui, par une espece de Bêtise, s'avisent quelquefois de se plaindre du Payement des Dîmes; quel Homme au Monde peut se plaindre de payer ce qui ne lui a jamais appartenu? Le Tenancier afferme sa Metairie à cette Condition, & en paye d'autant moins à proportion à son Seigneur: ainsi, il n'y perd rien; puisqu'il doit lui être assez indifferant, s'il donne de l'Argent à son Pasteur,

ou

ou au Propriétaire de la Ferme. Le Seigneur Foncier ne ſçauroit ſe plaindre qu'il n'a pas ce à quoi il n'a point de Droit, ſoit par Don, par Achat, ou par Heredité. C'eſt-là precipſement le Cas des Dîmes: & pour ce qui concerne les Terres affectées à l'Egliſe, il ne faut pas avoir la Vûe fort bonne, pour voir qu'aucun Homme, de Qualité ou autre, n'y a la moindre Pretention ou le moindre Droit, qu'il ne puiſſe auſſi juſtement étendre à toutes les Terres du Royaume.

LYS. A preſent, à la vérité, nous n'y avons point de Droit, & c'eſt de quoi nous nous plaignons. CRI. Vous voudriez donc poſſéder ce à quoi vous n'avez point de Droit? LYS. Non pas: ce que nous ſouhaiterions, c'eſt que les Loix nous accordaſſent un Droit, & qu'enſuite en Vertu de ce Droit nous fuſſions mis en Poſſeſſion des Terres. CRI. Pour parvenir à ce But, il ſeroit bon de faire paſſer un Acte, qui privât de tous les Droits Civils tous les Chretiens, les Gens de Lettres, & ceux qui portent un Habit noir, comme coupables de trois Crimes capitaux contre le Bonheur & la Tranquillité de ce Royaume. LYS. Pour vous dire le vrai, je crois que ce ſeroit un excellent Acte. Il pourvoiroit tout d'un Coup à la Subſiſtance d'un grand Nombre de rares Genies, dont pluſieurs ſont aſſez mal partagez des Biens de la Fortune, & n'ont pas encor reçu la

moind-

la moindre Recompense, après tant de genereux Efforts, pour éclairer leurs Concitoyens, & pour les guerir de leurs Prejugés. EUPHR. Croyez-vous, *Lysicles*, que le Clergé soit légitimement en Possession de ses Terres & de ses Emoluments? LYS. Personne ne le nie. EUPHR. N'en sont-ils pas en Possession depuis un Temps immémorial? LYS. J'en demeure aussi d'accord. EUPHR. Leur Possession est donc fondée sur les Loix & sur une ancienne Prescription? LYS. Oüi. EUPHR. Les plus anciennes Familles nobles ont-elles un meilleur Titre? LYS. Je crois que non. Et je ne sçaurois voir de bon Oeil tant de Biens considérables entre les Mains de quelques anciennes Familles, sans qu'elles y aient d'autre Droit que celui de la Naissance. EUPHR. On pourroit donc aussi leur ôter leurs Terres, & les donner à de petits Philosophes, comme à des Gens de plus de Mérite? LYS. Tant mieux. Cette Reflexion étend mes Vûes, & offre un nouveau Spectacle à mes Regards. C'est une Chose charmante dans la Contemplation de la Vérité, que de voir comment une Théorie naît de l'autre! ALC. Le vieux *Postus* disoit ordinairement, que si les Ecclesiastiques étoient privés de leurs Revenus, nous perdriens l'Argument le plus populaire que nous ayons contre eux. LYS. Aussi longtemps que la Religion sera un Moyen de sub-

subsister, elle ne manquera jamais de Docteurs ni d'Ecrivains pour la défendre. CRI. Et comment pouvez-vous être assuré qu'elle manqueroit à la Subsistance de qui que ce soit, puisque c'est une Chose connue que le Christianisme a été défendu par des Hommes, qui ont mieux aimé mourir que de l'abandonner? Lys. Ce que je sçais très bien, c'est qu'il y a une Pepiniere de jeunes Plantes, qui ont été soigneusement préservées contre le mauvais Air des Prejuges, & arrosées de tout ce qu'il y a de plus pur & de plus subtil dans nos Principes. Cependant (& vous ne sçauriez croire jusqu'à quel Point ce Malheur nous touche) nous ne sçaurions rien faire, aussi long-temps qu'il restera encore quelque Prevention en Faveur des anciennes Coutûmes, des Loix, & des Constitutions Nationales; lesquelles, comme nous pouvons le demontrer, ne sont au fond que des Mots & que des Idées.

XXXII. XXXII. Mais, je ne puis jamais espérer, Criton, que vous approuviez les Plans que je forme. Nous raisonnons parfaitement bien tous deux dans nos Principes; &, tant que nous y resterons attachez, nous ne nous accorderons jamais sur rien. Nous parlons l'un & l'autre du Juste, de l'Injuste, du Bien-public, & d'autres Choses pareilles. Les Mots sont les mêmes, mais les Notions & les Conséquences très différentes, peut-être diam-

me-

*Distinction
entre des
Hommes
& des
Creatures
Humai-
nes.*

metralement, opposées : & , cependant , les
 unes & les autres peuvent être prou-
 vées & deduites par le même Raison-
 nement. Par exemple , ceux de nôtre
 Secte , que je frequente , définissent l'Hom-
 me un Animal sociable : par cela même ,
 nous excluons de cette Definition tou-
 tes ces Creatures Humaines , qu'on pren-
 droit à la verité pour des Hommes , mais
 qui ne le sont pas , puisque le Caractere
 essentiel , je veux dire la Sociabilité , leur
 manque. De -là il s'ensuit clairement ,
 que ceux , qui ont de l'Esprit , qui aiment
 le Plaisir , & qui sont de bonne Humeur ,
 peuvent seuls proprement & veritable-
 ment être considerez comme Hommes.
 Ainsi , tout ce qui contribue à l'Avantage
 de ceux dont il s'agit sert au Bien du
 Genre - Humain , & est par consequent
 juste & legitime , quoiqu'accompagné en
 Apparence de quelque Perte ou Dom-
 mage pour d'autres Creatures ; puisqu'en
 fait de Possessions on ne sçauroit faire
 aucune Injustice réelle à ceux qui n'en
 sçavent pas jouir. Nous tenons ce Rai-
 sonnement pour clair & pour concluant.
 Mais d'autres considereront peut-être les
 Choses dans un autre Point de Vûe , don-
 neront d'autres Definitions , tireront
 d'autres Consequences , & nous accuse-
 ront de degrader la Partie la plus noble &
 la plus estimable du Genre-Humain : Di-
 versité , qui doit necessairement produi-
 re une Difference infinie dans nos Idées ,
 &

360 ALCIPHRON, OU LE
& dans nos Systemes de Morale & de
Politique. CRI. Si vous voulez argu-
menter, nous argumenterons : mais, si
vous avez Dessein de rire, nous rirons
aussi. Lys.

- - - *Ridentem dicere verum*
Quid vetat?

La Division de nôtre Espece, en Hom-
mes, & en Creatures Humaines, me rap-
pelle une autre Notion d'un de nos A-
mis, que nous appellions ordinairement
le *Pythagoricien*.

XXXIII.
Distribu-
tion du
Genre Hu-
main en
Oiseaux,
en Be-
stiaux, &
en Pis-
sons.

XXXIII. Il partageoit le Genre-Hu-
main en trois Especes, en Oiseaux, en
Bestiaux, & en Poissons; étant de Sen-
timent, que les Ames montent par De-
grez en fait de Demeures. Suivant lui,
les Ames des Insectes morts étoient
unies aux Corps de quelques Animaux
parfaits, Oiseaux, Quadrupedes, ou Pois-
sons; puis à des Corps Humains, & ain-
si toujours de suite, & en montant.
Nous regardions d'abord cet Homme
comme un Heretique, à cause que son
Hypothese ne paroissoit pas s'accorder
avec nôtre Maxime fondamentale, la
Mortalité de l'Ame: mais, il nous prou-
va l'Innocence de cette Notion, en ce
qu'elle ne renfermoit, ni Peine, ni Re-
compense, & n'étoit démontrée par au-
cun Argument, qui supposât des Esprits
purs ou une Providence, son Argument
n'étant

n'étant fondé que sur une espece d'Analogie empruntée de ses Observations sur les Courtisans, les Gens d'Eglise, & les Officiers, qui, par un Instinct naturel, s'elevent tous de bas en haut. Suivant ce Systême, les Poissons sont les Hommes qui nagent dans les Plaisirs, comme les Petits-Maitres, & les Bons-Vivans. Les Bestiaux sont des Gens interessez & condamnez au Travail, comme les Bœufs & tels autres Animaux qui passent leur Vie à se donner bien de la Peine & de la Fatigue. Les Oiseaux sont des Hommes d'un Esprit léger, des Euthouïastes, des Faiseurs de Projets, & des Philosophes : chaque Individu retenant dans son Espece quelque Teinture de son premier Etat, qui constitue ce que nous appelons Genie. Si vous me demandez quelle Espece de Creatures Humaines me plaît le plus, je vous repondrai, que c'est le Poisson volant ; c'est-à-dire, un Homme qui a beaucoup de Gayeté assaisonnée d'un peu de Caprice. Vous voyez, par-là, que nous avons un Systême & des Articles de Foi, aussi bien que vous autres Gens graves : avec cette Difference pourtant, qu'ils ne nous genent pas, & que nous pouvons les adopter ou les rejeter, suivant que nous le trouvons à propos. Cela étant, je vous donne la Permission la plus absolue d'argumenter contre mes Opinions, & même de les refuter.

XXXIV. *Plaidoyer en faveur de la Raison admis, mais la Mauvaise-Foi blâmée.* XXXIV. ALC. Il feroit à fouhaïter que tout le Monde vous ressemblât à cet égard. Mais, il y a de certains Hommes, qu'il n'est pas nécessaire de nommer, qui ne sçauroient souffrir que leurs Opinions soient examinées, ou leurs Fautes censurées. Ils sont contre la Raison, parce que la Raison est contre eux. Pour nous, nous demandons, & nous accordons, la plus entière Liberté de Conscience. Si nos Opinions sont absurdes, nous permettons qu'on les examine, & qu'on les combatte : & par Egalité de Raison, nous exigeons le même Privilege par rapport aux Opinions des autres Hommes. CRI. O, *Aleiphron*, des Marchandises, qu'on n'oseroit exposer au grand jour, ne sçauroient qu'être suspectes. Quelle donc que puisse être la Cause qui vous engage à former cette Plainte, je vous prie d'être persuadé que je n'y donnerai jamais lieu : mais, comme jusqu'à présent j'ai accordé à votre Raison tous ses Droits, j'en agirai de même à l'Avenir ; à Condition, que de votre côté vous marquiés de la Candeur dans la Dispute, & que vous ne perdiés pas vos Raisonnemens, & notre Temps, en Bagatelles, en Choses étrangères à la Question, ou en Points sur lesquels nous sommes déjà d'accord. Nous convenons que la Tyrannie & l'Eselavage sont des Maux detestables : mais, pourquoi les craignons-nous de la part du Clergé de nos Jours ?

PETIT PHILOSOPHE, *Dial. V. 363*
Jours ? Nous avouons que les Rites & les Cérémonies ne sont pas ce qu'il y a de plus important dans la Religion : mais, pourquoi blâmerions-nous des Choses qui sont, du moins, innocentes en elles-mêmes, & qui sont fondées sur la plus respectable de toutes les Autoritez ? Je serois très fâché de nier, qu'en Théologie, aussi bien que sur d'autres Sujets, les Hommes s'embarrassent d'inutiles Disputes ; & il y a Apparence qu'il en sera toujours de même jusques à la Fin du Monde : mais, pourquoi interpréter toutes les Foiblesses Humaines, & toutes les Fautes des Ecclesiastiques, comme si elles couvroient de mauvais Desseins ? Pourquoi affecter de donner un Air odieux à leur Caractere & à leurs Sentimens ? Cela convient-il avec cette Candeur, cet Amour de la Verité, & cette Force d'Esprit, dont vous faites Profession ? Il est certain, qu'on trouve par-ci par-là des Ecclesiastiques, qui manquent de Politesse & de Modération : mais, les mêmes Defauts ne se rencontrent-ils pas dans quelques Laïques *Anglois*, qui ont passé leur Vie dans la Retraite ou à la Campagne ? Je conviens qu'il y a bien du Verbiage dans les Scholastiques ; mais, je nie que tout un Volume de leurs Ecrits aïe jamais fait autant de Mal qu'une seule Page de ceux des petits Philosophes. Que des Hom-

mes foibles ou méchants, qui ont de la Protection dans le Monde, puissent parvenir à des Postes éminens dans l'Eglise, cela n'est rien moins qu'étonnant : & que, parvenus à ces Postes, ils s'y conduisent d'une Maniere convenable à leur Caractere, cela est encor très naturel. Mais, en même temps, il est clair, que ce n'est pas l'Evangile, mais le Monde; pas l'Esprit, mais la Chair; pas Dieu, mais le Demon; à qui la Faute doit être imputée. Nous ne faisons pas la moindre Difficulté de reconnoître, que rien n'est plus infame que le Vice & l'Ignorance dans un Ecclesiastique; rien de plus bas qu'un Hypocrite, de plus ridicule qu'un Pedant, de plus cruel qu'un Inquisiteur. Mais, vous devez avouër aussi, Messieurs, que rien n'est plus impertinent ni plus absurde, que de voir des Gens pedantesques, ignorans, & corrompus, declamer contre ces mêmes Defauts, dès qu'ils croient en appercevoir la moindre Ombre dans les autres.

XXXV. XXXV. ALC. Quand je considere
La Liber- combien l'Esclavage & la Superstition
té, une Be- sont abominables, je sens des Redou-
nediction blemens d'Amour pour l'Independance
ou une & pour la Liberté. Ce sont-là les Pre-
Maledic- rogatives nobles & sacrées, la Vie
tion, sui- même & la Santé, de la Constitu-
vant l'U- tion *Angloise*. Vous ne devez donc pas
sage qu'on trou-
en fait.

trouver étrange , si nous employons tous nos Soins , & le Microscope même , pour démêler les moindres Objets qui pourroient nuire à ces inestimables Privileges , dont nous sommes aussi jaloux que de la Prunelle de notre Oeil.

CR1. Pour ce qui regarde une Liberté illimitée , je la laisse aux Sauvages , qui en sont seuls en Possession. Mais , par rapport à la Liberté de nôtre Constitution telle qu'elle est restreinte par de sages Loix , je souhaite de tout mon Cœur , qu'elle puisse toujours subsister & fleurir parmi nous. Vous , & tous les autres *Anglois* , ne sçauriez veiller avec trop de Soins à la Conservation de ce précieux Avantage contre tous les Projets ambitieux des Laïques ou Ecclesiastiques , qui voudroient changer notre Gouvernement libre & doux , en un autre tyrannique & sévère. Mais , quels Pretextes pouvez-vous tirer de-là , pour autoriser vos Attentats contre la Religion ? La Religion Protestante ne forme-t-elle pas une Partie essentielle de notre Constitution ? Je me souviens d'avoir oûi remarquer à un Etranger , que nous autres Habitants de cette Ile étions de très bons Protestans , & de fort mauvais Chrétiens. Mais , quels que puissent être les Souhaits des petits Philosophes , ou les Discours des Etrangers , il est certain que nos Loix tien-

366 ALCIPHRON, OU LE
nent un tout autre Langage. ALC. Ce
que vous venez de dire me rappelle le
beau Raisonnement d'un certain Magis-
trat, lequel, étant pressé par les Rail-
leries & par les Argumens d'un Homme
d'Esprit, n'eut autre chose à dire en
Faveur de sa Religion, si-non que dix
millions d'Hommes habitans la même
Ile, pouvoient, à Tort ou avec Raison,
établir des Loix qui ordonnassent que
Dieu seroit adoré dans leurs Temples,
& pris à Temoin dans leurs Cours de
Justice: &, qu'en cas que dix mille Beaux-
Esprits se moquaient ouvertement de
ces Loix, & les foulassent aux Pieds, les
dix millions pouvoient avec Justice chas-
ser les dix mille Beaux-Esprits de leur
Ile. EUPHR. De grace, quelle Ré-
ponse feriez vous à la Remarque de ce
Magistrat? ALC. La Réponse est facile.
Par la Loi de la Nature, qui est supérieu-
re à toutes les Institutions positives,
l'Esprit & les Connoissances ont Droit
de commander à la Folie & à l'Ignoran-
ce. Je dis que, par le Droit Naturel,
les Gens d'Esprit doivent gouverner les
Fous. CRI. Je n'ai pas dessein d'entrer
dans la Discussion des Droits, que la Na-
ture accorde aux petits Philosophes sur
les Loix & les Habitans de la *Grande-
Bretagne*. Que le Public en juge. ALC.
Il faut avouer, que jamais cette Doctri-
ne n'a été bien entendue avant notre
Temps.

Temps. Au Siecle passé, *Hobbes*, & ses Sectateurs, quoique d'ailleurs Grands-Hommes, se declarerent pour la Religion du Magistrat; probablement, à cause que la Puissance du Magistrat les effrayoit. Mais, les Temps sont changez, & le Magistrat peut avoir presentement Peur de nous. C R I. Je tombe d'accord que le Magistrat peut vous craindre dans un certain Sens, je veux dire, craindre de se fier à vous. Ceci me fait souvenir d'un Incident du Procès qui fut fait à *Leandre* pour un Crime capital. Ce Gentil-homme, aiant sçu trouver des Raisons peremptoires pour n'admettre au Nombre de ses Jurez, que des petits Philosophes, demanda humblement, lorsque *Dorcon* alla prêter Serment, qu'on l'obligeât à declarer sur son Honneur, s'il admettoit l'Existence de Dieu, ou la Verité de l'Evangile? *Dorcon*, plutôt que de hazarder sa Reputacion d'Homme d'Honneur & d'Esprit-fort, avoua ingénument, qu'il étoit également incrédule sur l'un & sur l'autre de ces Points. Sur quoi la Cour le declara incapable de servir de Juré. Par la même Raison, tant d'autres furent renvoyés, que le Procès ne pût être continué. Nous sommes fort contents, répondit *Alcipbron*, qu'on ne veuille pas de nous pour Jurez, pourvu que nous soyons admis dans des Emplois lucratifs. C R I. Mais, que diriez-vous, si

le Gouvernement ordonnoit, que chacun, avant que de pouvoir exercer quelque Charge, fût obligé de faire une Déclaration semblable à celle qu'on exigea de *Dorcon*? ALC. A Dieu ne plaise!

J'espere au moins qu'il n'y a rien de pareil sur le Tapis. CRI. Quoiqu'il en soit à cet égard, il est certain, que la Religion Chretienne Reformée est une Partie essentielle, & la Pierre angulaire, de notre Constitution; &, à mon Avis, la seule Chose qui fasse que nous meritions d'être libres, & que nous soyons capables de l'être. La Liberté est une Bénédiction, ou une Malediction, suivant l'Usage que les Hommes en font. Et, pour moi, il me semble, que si notre Religion étoit une fois détruite, & que ces Notions, que vous regardez comme les Préjugés d'une Education Chretienne, fussent arrachées de l'Ame des *Bretons*, la Perte de notre Liberté seroit la Chose la plus avantageuse qui pût nous arriver. Certainement, un Peuple, au milieu duquel l'Abondance, le Luxe, la Licence des Discours & de la Presse, l'Animosité dans les Factions, la Fierté, & une Ambition inquiète, regnent comme chez nous, n'auroit jamais pû subsister jusques à present, sans ces *veteres avia*, que vous pretendez extirper.

XXXVI.

L'avengle

XXXVI. Cette Nation a été prodigieusement changée à son Avantage, depuis.

puis qu'elle a reçu le Christianisme. De *Soumission*
sauvages, que nous étions, nous som- *aux Pré-*
mes devenus policez & sçavans. Nous *tres n'est*
avons fait une figure considérable, non *gueres à*
seulement chez nous, mais aussi aux *craindre*
Yeux des autres Peuples. Et, à propor- *de notre*
tion que la Religion a souffert quelque *Temps.*
Diminution, nous avons aussi perdu de
notre vrai Lustre & de notre Force réel-
le. Pourquoi continuerions-nous donc
à faire une Experience si dangereuse ?
A. L. C. On diroit, *Criton*, que vous avez
oublié les Calamitez causées par les Gens
d'Eglise & par la Religion. C. R. Et on
diroit que vous avez oublié ce qui a été
repondu aujourd'hui même à cette Ob-
jection. Mais, pour ne pas repeter éter-
nellement les mêmes Choses, j'observe-
rai en premier Lieu, que si nous refle-
chissons sur l'Etat passé du Christianis-
me, & sur celui de notre Contrée en
particulier, je veux dire, sur les Haines
& sur les factions dont nous avons été
dechirez dans le Temps que nous étions
tous de la même Religion, par exem-
ple, dans le Temps des sanglantes Guer-
res entre les Maisons d'York & de Lan-
castre; nous ne pouvons avoir aucune
Certitude, que ce même Esprit de Di-
vision, qui s'est couvert dans la suite du
Voile de la Religion, ne se seroit pas
manifesté sous quelqu'autre Forme, si
celle, dont il s'agit, lui avoit manqué.

J'observe en second Lieu, qu'il ne s'enfuit pas, d'aucun Trait de notre Histoire que vous puissiez alleguer, que les Maux, dont la Religion a été la Cause occasionelle, soient le moins du Monde comparables avec les bons Effets que la Religion a réellement produits, ou avec les Maux qu'elle a empêchés. Enfin, j'observe, que les meilleures Choses peuvent, par Accident, être l'Occasion de quelque grand Malheur; lequel Effet accidentel n'est pas, à parler exactement, produit par la Chose bonne elle-même, mais par quelque-chose de mauvais, qui, n'en étant, ni Partie, ni Propriété, ni Effet, ne laisse pas de s'y trouver joint. Mais, j'aurois honte d'insister & de m'étendre sur un Point si clair. Certainement, quels que soient les Maux dont cette Nation ait été autrefois inondée par la Superstition, aucun Homme raisonnable ne dira, que les Maux, que nous éprouvons ou que nous craignons à présent, nous viennent de cette Source. La Domination des Prêtres n'est pas le Mal regnant de nos Jours: & il faut convenir, qu'un Medecin sage, qui veille à la Santé de ses Concitoyens, ne leur prescrira pas de s'abstenir de manger dans le temps qu'ils meurent de Faim. A. c. Il me semble que nous avons suffisamment discuté le Sujet de notre Conférence d'aujourd'hui. Tout ce qui me

reste

reste à dire (& j'espère que *Lyficles* ne
 desapprouvera point ce Trait de Sincé-
 rité) est que je trouve qu'il y a du Vrai
 dans ce que *Criton* a avancé sur l'Utili-
 té de la Religion Chretienne. J'irai mê-
 me jusqu'à avouer, que quelques-uns de
 notre Secte sont de Sentiment, qu'il fau-
 drait la tolerer. Je me souviens, que,
 dans une Assemblée de plusieurs de nos
 Esprits-forts, après bien des Contesta-
 tions, nous formâmes successivement dif-
 ferents Projets. Le premier étoit de ne
 tolerer aucune Religion dans l'Etat, si
 nous en étions les Maitres: mais, après
 y avoir pensé murement, la Chose fut
 jugée impossible dans la Pratique. Le
 second étoit, que toutes les Religions
 fussent tolerées, mais l'Athéisme seul
 protégé: mais, nous craignîmes, que
 l'Execution de ce Projet ne causât de
 la Desunion & du Trouble parmi le petit
 Peuple. Cette Reflexion nous porta à
 conclurre en troisieme Lieu, que quel-
 que Religion devoit être établie pour
 l'Usage du Vulgaire: &, après une
 longue Dispute pour sçavoir quelle Re-
 ligion devoit être préférée, *Lyfis*, un
 jeune Homme vif, remarquant que nous
 aurions bien de la Peine à nous accor-
 der, proposa que la Religion établie fut
 tolerée, jusqu'à ce qu'on en eut trou-
 vé une meilleure. Mais, en avouant que
 la Religion est utile, il ne s'ensuit pas

372 **ALCIPHRE. OU LE PETIT PHIL. Dial. V.**
de-là qu'elle soit vraie : au moins , ne
sçauois-je la croire telle , tant que j'au-
rai contr'elle des Objections indissolu-
bles ; lesquelles , si vous le trouvez bon ,
je prendrai la Liberté de vous proposer
dans notre premiere Conference. Nous
en demeurâmes tous d'accord.

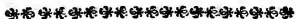
Fin du V. Dialogue, & du Tome I.



TA

TABLE DES SUJETS DE CE

PREMIER VOLUME.



DIALOGUE PREMIER.

SECT. I. <i>Introduction.</i>	Pag. 1
II. <i>But & Desseins des Esprits forts.</i>	8
III. <i>Oppositions qu'ils rencontrent de la Part de Clergé.</i>	12
IV. <i>Liberté de penser.</i>	15
V. <i>Nouveaux Eclaircissemens sur les Vues des Esprits-forts.</i>	18
VI. <i>Pas que fait un Esprit-fort vers l'Athéisme.</i>	22
VII. <i>Imposture concertée entre les Prêtres & les Magistrats.</i>	29
VIII. <i>Méthode dont se servent les Esprits-forts pour faire des Prosélytes & des Découvertes.</i>	27
Q 7	IX.

T A B L E

IX. <i>L'Atlée seul libre. Sentimens qu'il a touchant le Bien & le Mal moral.</i>	29
X. <i>Les Esprits-forts modernes justement nommez petits Philosophes.</i>	33
XI. <i>Quelle sorte d'Hommes sont les petits Philosophes, & comment élevez.</i>	36
XII. <i>Leur Nombre, Progrès, & Sentimens.</i>	43
XIII. <i>Comparez avec d'autres Philosophes.</i>	49
XIV. <i>Quelles Choses & quelles Notions doivent être estimées naturelles.</i>	51
XV. <i>La Vérité est toujours la même, non-obstant la Diversité des Opinions.</i>	57
XVI. <i>Regle & Mesure des Véritez morales.</i>	60

DIALOGUE SECOND.

SECT. I. <i>Erreur vulgaire, que le Vice est nuisible.</i>	69
II. <i>Avantages qu'il y a à s'enivrer, à jouer, & à frequenter de mauvais Lieux.</i>	72
III. <i>On commence à revenir des Préjugés qu'on avoit contre le Vice.</i>	77
IV. <i>Son Utilité mise dans tout son Jour par</i>	

DES SUJETS.

par les Exemples de Callicles & de Telefila. 79

V. Examen du Raisonnement de Lyficles en faveur du Vice. 81

VI. Injustice qu'il y a à punir des Actions, qui decoulent d'une Doctrina qu'en tolere. 85

VII. Experience dangereuse que font les petits Philosophes. 88

VIII. Leur Doctrina de la Circulation & de la Revolution. 92

IX. Genre de Réformation qu'ils voudroient introduire. 95

X. Les seules Richesses ne suffisent pas pour rendre une Societé heureuse. 96

XI. Autorité des petits Philosophes. Leur Prejugé contre la Religion. 98

XII. Effets du Luxe. Si la Vertu est quelque-chose de réel. 100

XIII. Plaisir des Sens. 103

XIV. Quels Plaisirs sont les plus naturels à l'Homme. 107

XV. Dignité de la Nature Humaine. 111

XVI. Erreur en fait de Plaisir. 115

XVII. Amusemens, Misere, & Lacheté des petits Philosophes. 118

XVIII. Les Débauchez ne sçauroient bien calculer. 124

XIX.

T A B L E

XIX. <i>Habileté & Succès des petits Philosophes.</i>	127
XX. <i>Heureux Effets de leur Philosophie demontrez par quelques Exemples particuliers.</i>	132
XXI. <i>Leurs Notions degagées sur le Gouvernement.</i>	137
XXII. <i>L'Angleterre est le vrai Séjour qui convient aux petits Philosophes.</i>	141
XXIII. <i>Politique de ceux qui font Profession de cette Philosophie.</i>	143
XXIV. <i>Obligations que leur a le Public.</i>	146
XXV. <i>Leurs Idées & leur Caractere.</i>	152
XXVI. <i>Leur Penchant vers le Papisme & vers l'Eslavage.</i>	154

DIALOGUE TROISIEME.

SECT. I. <i>Notions qu'Alciphron a de l'Honneur.</i>	161
II. <i>Caractere & Conduite d'un Homme d'Honneur.</i>	165
III. <i>Beauté Morale.</i>	169
IV. <i>Le Honestum ou le τὸ καλὸν des Anciens.</i>	173
V.	

DES SUJETS.

- V. Si l'on peut se fier au Sentiment qu'on a de la Beauté Morale. 175
- VI. Les petits Philosophes sont enchanter de la Beauté abstraite de la Vertu. 177
- VII. Leur Vertu seule desintéressée & héroïque. 179
- VIII. Beauté des Objets sensibles, quelle, & comment apperçue. 182
- IX. L'Idée de la Beauté expliquée par le moyen de la Peinture & de l'Architecture. 185
- X. En quoi consiste la Beauté du Systeme Moral. 192
- XI. Ce Systeme suppose une Providence. 194
- XII. Influence du τὸ Καλὸν & du τὸ Πρεπόν. 196
- XIII. Enthousiasme de Cratylus comparé avec les Sentimens d'Aristote. 200
- XIV. Et avec les Principes des Stoïciens. 205
- XV. Talens des petits Philosophes en fait de Railleries. 208
- XVI. La Sagesse de ceux qui font de la Vertu de sa propre Recompense. 211

DIA-

T A B L E

DIALOGUE QUATRIEME.

SECT. I. <i>Prejugez touchant l'Existence d'un Dieu.</i>	218
II. <i>Regles dont Alciphron demande l'Observation dans la Demonstration de cette Existence.</i>	220
III. <i>Quelle sorte de Preuves il exige.</i>	223
VI. <i>D'où nous concluons l'Existence d'autres Individus pensans.</i>	226
V. <i>La même Methode prouve à plus forte raison l'Existence de Dieu.</i>	228
VI. <i>Nouvelles Considerations d'Alciphron sur ce Point.</i>	232
VII. <i>Dieu parle aux Hommes.</i>	234
VIII. <i>Comment la Distance est apperçue par la Vue.</i>	236
IX. <i>Les Objets propres de la Vue ne sont à aucune Distance.</i>	239
X. <i>La Lumiere, les Ombres, & les Couleurs, diversement combinées forment un Langage.</i>	242
XI. <i>Ce Langage ne s'apprend que par l'Expérience.</i>	244
XII. <i>Dieu s'explique aux Yeux des Hommes</i>	mes

DES SUJETS.

- mes par l'Usage arbitraire de plusieurs
Signes sensibles.* 246
- XIII. *Formes différentes que revêtent les
petits Philosophes.* 249
- XIV. *Dieu présent aux Yeux du Genre
Humain, instruit, exhorte, & dirige
les Hommes d'une manière sensible.* 251
- XV. *Nature & Usage admirables de ce
Langage visible.* 253
- XVI. *Les petits Philosophes ne refusent
pas d'admettre un Dieu dans de cer-
tains Sens.* 257
- XVII. *Opinion de ceux qui croient que
Dieu ne possède proprement, ni Connois-
sance, ni Sagesse.* 259
- XVIII. *Dangereuses Conséquences de cet-
te Opinion.* 261
- XIX. *Son Origine.* 264
- XX. *Sentiment des Scholastiques sur ce
Sujet.* 268
- XXI. *Sens des Termes Analogie & Ana-
logique expliqué. Perfections analogi-
ques de Dieu mal entendues.* 270
- XXII. *Dieu intelligent, sage, & bon,
à la rigueur des Termes.* 273
- XXIII. *Examen de l'Objection tirée du
Mal Moral.* 275
- XXIV. *Les Hommes tournent leurs pro-
pres*

T A B L E

<i>pres Defauts en Argumens contre la Divinité.</i>	276
XXV. <i>Le Culte Religieux, utile & raisonnable.</i>	278

DIALOGUE CINQUIEME.

SECT. I. <i>Les petits Philosophes suivent la Foule, & se laissent entrainer par d'autres.</i>	281
II. <i>Le Culte prescrit par la Religion Chretienne convient à Dieu & à l'Homme.</i>	285
III. <i>Pouvoir & Influence des Druïdes.</i>	287
IV. <i>Excellence & Utilité de la Religion Chretienne.</i>	289
V. <i>Elle ennoblit le Genre-Humain, & le rend heureux.</i>	290
VI. <i>La Religion differente de la Bigoterie & de la Superstition.</i>	292
VII. <i>Medecins & Medecine pour l'Ame.</i>	294
VIII. <i>Caractere du Clergé.</i>	296
IX. <i>La Religion Naturelle & la Raison Humaine ne doivent point être méprisées.</i>	297
	X.

DES SUJETS.

377

- X. *But & Utilité de la Religion Payenne.* 299
- XI. *Bons Effets du Christianisme.* 301
- XII. *Les Anglois comparez avec les anciens Grecs & Romains.* 303
- XIII. *Mode des Duels.* 306
- XIV. *Caractere des anciens Romains.* 310
- XV. *Fruits propres de l'Evangile.* 312
- XVI. *Les Guerres & les Factions ne sont pas des Effets de la Religion Chretienne.* 314
- XVII. *Sedition & Massacres en Grece & à Rome.* 316
- XVIII. *Vertu des anciens Grecs.* 319
- XIX. *Ecrits Polemiques de quelques Theologiens.* 321
- XX. *Tyrannie, Usurpation, & Sophismes des Ecclesiastiques.* 324
- XXI. *Les Universtitez censurées.* 329
- XXII. *Ecrits Theologiques d'un certain Critique moderne.* 332
- XXIII. *Le Sçavoir est un Effet de la Religion.* 336
- XXIV. *Barbarisme des Ecôles.* 338
- XXV. *A qui nous avons l'Obligation de la Renaissance des Arts & des Sciences.* 340
- XXVI. *Prejugé & Ingratitude des petits Philosophes.* 343
- XXVI.

TABLE DES SUJETS.

XXVII. <i>Contradiction entre leurs Pretensions & leur Conduite.</i>	345
XXVIII. <i>Comparaison entre les Hommes & les Brutes, par rapport à la Religion.</i>	348
XXIX. <i>Le Christianisme est le seul Fondement inébranlable de la Religion Naturelle,</i>	350
XXX. <i>Les Esprits-forts se méprennent dans l'Usage de leurs Talens. Ils ont une puissante Imagination.</i>	352
XXXI. <i>Dîmes & Terres affectées à l'Eglise.</i>	354
XXXII. <i>Distinction entre des Hommes & des Créatures Humaines.</i>	358
XXXIII. <i>Distribution du Genre Humain en Oiseaux, en Bestiaux, & en Poissons.</i>	360
XXXIV. <i>Plaidoyer en faveur de la Raison admis, mais la Mauvaise-Foi blâmée.</i>	362
XXXV. <i>La Liberté, une Bénédiction ou une Malédiction, suivant l'Usage qu'on en fait.</i>	364
XXXVI. <i>L'aveugle Soumission aux Prêtres n'est gueres à craindre de notre Temps.</i>	368

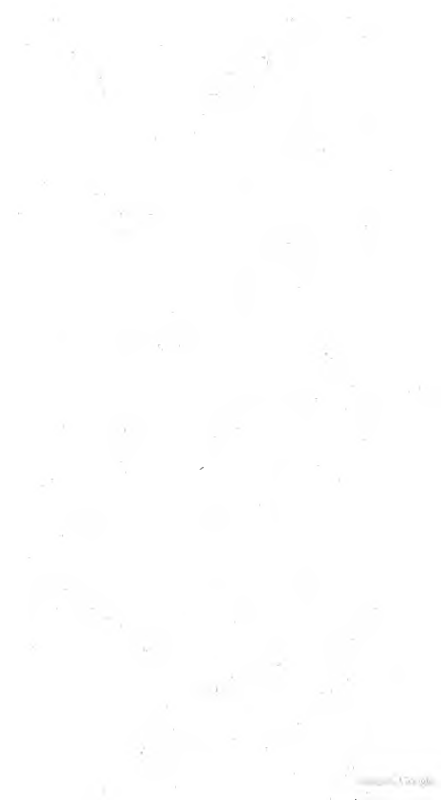


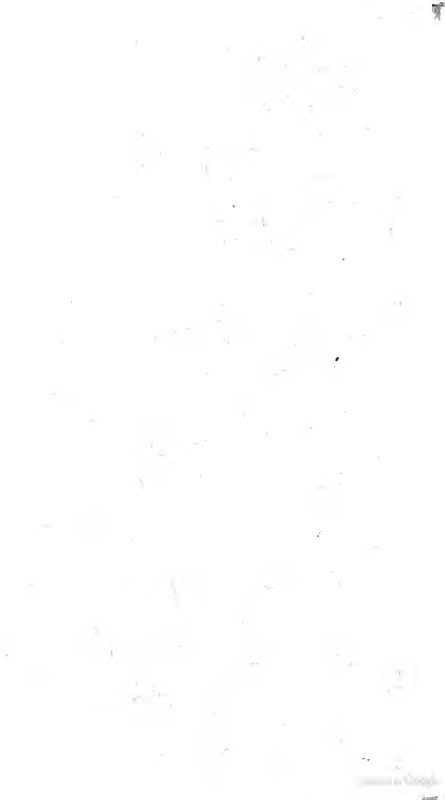
42.5.107











005658069

ML

